

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

La Logique Premiere Partie. Seconde Section. De la varieté des idées qui se tire de leurs Objects.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9169



L A

LOGIQUE

PREMIERE PARTIE.

SECONDE SECTION.

De la variété des idées qui se
tire de leurs Objets.



CHAPITRE PREMIER

*Des differens Objets de nos idées conside-
rés en eux mêmes.*



VANT que de proposer
des Régles à suivre, pour
parvenir plus aisément à
la connoissance des ob-
jets, il importoit de préparer nos

Tom. III.

A

fa-



2 LA LOGIQUE

facultés à cette étude , en leur présentant des secours pour se corriger de leurs défauts ; soit de ceux avec lesquels on est né , soit de ceux que les exemples & les mauvaises habitudes peuvent y avoir ajoutés. Il faut rétablir la santé d'un corps si elle est dérangée , & l'affermir , si elle est chancelante , pour la mettre en état de réussir dans ses exercices. Il faut de même travailler premièrement sur les facultés , & dès qu'elles seront heureusement disposées , elles pourront avec succès s'appliquer à découvrir les différens objets , dont il leur importe de se procurer une exacte connoissance.

Nos Idées doivent varier suivant la différence des choses que nous souhaitons de connoitre , & l'on ne se *méprend* que parce qu'on applique des idées à des objets auxquels elles ne conviennent pas. Il faut donc que la Logique nous fournisse des secours pour rendre plus aisément nos idées conformes à leurs objets. Il y a des maximes qui régulent cette application.

Quand je considère avec attention un morceau de cire , je vois que
cette



cette cire , cette masse , cette *portion d'étendue* est une réalité , & je m'apperçois aussi que sa *Figure* , sa *rondeur* , par exemple est quelque chose de *réel* ; mais entre ces deux réalités je découvre une très grande différence ; la Cire a une *existence* qui lui est *propre* , elle existe *separément* , elle à son *existence à part*. Son existence n'est *point la même* que celle des corps qui l'environnent , c'est l'existence de cette Cire , & non d'aucune autre chose que ce soit. Je ne saurois en dire autant de sa *rondeur* , car elle *n'a point une existence à part* de celle de la Cire , dont elle est , pour ce moment , la figure : cette *rondeur* , c'est la cire même , terminée d'une certaine façon , c'est l'état de la cire ; & l'état d'une chose , c'est la chose même existant d'une certaine manière.

Cet exemple nous apprend à distinguer deux idées , qui répondent à deux sortes d'Êtres. Ceux qui ont leur *existence propre* , ceux qui existent à part , ceux dont l'*existence n'est point l'existence d'une autre chose* , s'appellent des *substances* , & l'on donne le nom de *Modes* à ces réalités



4 LA LOGIQUE

tés qui n'ont point leur existence à part, mais dont l'existence est la même, que celle de la réalité dont ils sont les Modes.

Entre les Êtres, ou entre ce qui existe, chacun a son existence à part; l'existence de l'un n'est pas l'existence de l'autre: Et, si l'on suppose deux Êtres tout à fait semblables, nonobstant cette ressemblance, chacun d'eux aura son existence à part; l'existence de l'un, toute semblable qu'elle soit à l'existence de l'autre, ne sera pas cette existence.

Ce que je viens de dire, n'est pas moins vrai des modifications que des substances. En un sens, l'existence d'une modification, n'est point une existence séparée de celle de la substance, dont elle est un état, une manière d'Être. Mais toutes semblables que fussent deux rondeurs, une de ces rondeurs ne feroit pas l'autre. La même idée qui feroit connoître l'une, serviroit aussi à faire connoître l'autre: mais en même tems qu'on feroit cette double application, on sentiroit qu'on la fait à deux rondeurs, & que



que l'existence de l'une n'est pas celle de l'autre. Telle est l'idée qu'on exprime par le terme d'Individu. L'idée d'une existence tellement déterminée, qu'elle ne peut s'appliquer qu'à un seul sujet, s'appelle l'idée d'un Individu.

Il m'est tombé, cette année seulement, entre les mains, une Logique du Fameux *Melanchton*, où j'ai trouvé une Définition de la *Substance* à peu - près comme la mienne.

Substantia est Ens quod revera proprium esse habet, nec est in alio, ut habens esse à subjecto.

La substance est un Etre qui réellement a son existence en propre; qui n'est point dans un autre, comme tenant son Existence de ce sujet.

Il est vrai que, dans la suite, il suppose cette substance, qu'il a bien définie, enveloppée de ses accidens, qui se présentent seuls aux sens & ne leur laissent point appercevoir la substance.

Les qualités sensibles, chaud, froid, coloré, Lumineux, &c. Plus encore les *Qualités occultes*, Sympathie, Antipathie, vertu nutritive.

6 LA LOGIQUE

tritive , purgative &c. donnoient lieu à cette prévention , & on avoit beau se rechercher , on ne pouvoit venir à bout de se former l'idée d'un sujet , dont de telles qualités (desquelles on ne connoissoit que les Noms) fussent les états. Ajoutés qu'entre les *attributs* , dont on supposoit la substance corporelle envelopée , on comptoit l'étenduë pour un des premiers. Et le moyen de se figurer une *substance* qui ne fût pas l'étenduë elle même , mais dont l'étenduë fut un état , & par conséquent qui existât d'une manière étenduë. C'étoit là des assemblages de suppositions contradictoires , & par conséquent des énigmes impenétrables.

La définition de Mr. Sgravefande *Quæ in se habent omnia , quæ ad existentiam necessaria sunt* , revient encore à celle que j'ai donnée ; *ce qui existe* , soit qu'il tienne de lui même , soit qu'il ait reçu d'ailleurs , *tout ce qui est nécessaire pour exister* , s'appelle *substance*. Il est des réalités à qui il faut que quelque chose se joigne , pour qu'elles existent. *Intr. à la Ph. art. 14. 15.*

Cha.



Chaque substance est dans un certain état , & par conséquent a ses Modes , & existe d'une certaine manière. Otez une substance , tous ses Modes s'évanouissent , car ils n'ont point d'existence qui leur soit propre. Dès qu'une chose cesse d'exister , il ne reste aucun de ses états puisque ces états étoient cette chose même. Mais la destruction du Mode n'entraîne point la cessation de la substance , puis qu'elle a son existence propre & que son existence n'est point celle du Mode ; quoi qu'elle change d'état , elle garde son existence , elle subsiste toujours & demeure toujours substance. Si la Cire est anéantie , ses figures & ses couleurs le sont , en même tems ; mais changés la figure tant qu'il vous plaira , changés ses couleurs , elle ne laissera pas de subsister toujours Cire , ou toujours étenduë.

Quoique les idées de *Substance* & de *Mode* soient des plus simples , je ne laisse pas d'insister sur leur explication , je l'étens , & pour faire naître ces idées , je me fers d'expressions Sinonimes , j'emploie un grand nombre de tours qui revien-



§ LA LOGIQUE

nent à un , & qui aboutissent tous au même sens. Ces sortes de repetitions ne sont pas toujours inutiles , & elles ne doivent point passer pour de vaines redites , lors qu'elles se trouvent nécessaires , pour tenir l'attention fixée sur un même sujet. On est particulièrement obligé d'en user ainsi , quand il s'agit d'idées simples , & qu'on veut les faire concevoir bien nettement ; car , par cela même qu'elles sont simples , on les néglige presque toujours , on ne fait que les entrevoir ; au lieu d'y appuyer , on les passe légèrement , & souvent on leur associe ce qui ne leur convient pas ; de sorte qu'on les conçoit ou trop faiblement , ou trop confusément , & quelque fois l'un & l'autre tout ensemble.

Les hommes ne sont rien moins qu'accoutumés à faire attention aux idées simples ; quand on les y invite on les surprend , ils se les imaginent plus difficiles à former qu'elles ne sont , c'est d'une vue *intuitive* , c'est d'un coup d'œil qu'on les aperçoit. Tout ce qu'il y a à faire , c'est de placer celui qu'on en veut instruire
dans



dans un point de vuë , où il donnera ce coup d'œil ; c'est pour cela que je me suis donné le soin de réitérer le même avis sous diverses formes.

On se méprendroit si on accusoit la Définition , que je viens de donner , de n'être que *negative*. *Avoir son existence en propre* , n'est point une Négation. L'existence d'une substance , c'est son existence même , c'est elle même. Dès-là qu'elle existe , elle est substance , & parce qu'elle est substance , elle existe. Pour faire mieux sentir cet avantage qui lui est essentiel , qui constitue sa Nature , qui la constitue elle même , j'ai ajouté que le *Mode* n'a point cet avantage ; & pour cet effet , il m'a bien fallu user d'une expression négative , car il falloit dire ce que le *Mode* n'est pas , & non seulement ce qu'il est. Ce seroit encore user d'équivoque en accusant ma définition de n'être que *relative* , comme si je me bornois à la définir à la manière d'un *Mode* , par sa manière même d'exister. La Substance existe d'une manière qui est son existence propre. Le

A §. Mode



Mode est une maniere d'être de la Substance. La dernière de ces définitions est propre & *litterale*, l'autre est *figurée* & *empruntée* de celle du Mode. Quelle est la maniere d'exister de la substance ? C'est la substance même ; existence constante, & qui ne peut cesser d'être. Qu'est ce que le Mode ou son existence ? C'est la substance variant ses Etats. Un état s'évanouit, un autre lui succede. Mais l'étendue se soutient, son existence perseveré sans échec.

Je ne me suis pas servi de la définition de l'Ecole, que la substance est, *ce qui subsiste par soi même*. Elle renferme une équivoque incommode, car *subsister par soi même*, ou c'est *avoir son existence à part*, ce qui revient à notre idée ; ou c'est *exister independamment* & ne devoir son existence à aucune autre chose, ce qui est faux de toutes les substances créées, & donne lieu à des questions métaphysiques, sur la dépendance des Créatures, trop embarrassées, pour en faire dépendre l'intelligence d'une notion des plus simples.

Quand

Quand *Spinoza* définit le mot de substance en disant, *Une substance est ce qui est en soi, & se conçoit par lui-même, ou ce dont l'idée n'a pas besoin de l'idée d'une autre chose, par le moien de laquelle, elle soit formée. Id quod in se est, & per se concipitur, id est, cujus conceptus non indiget conceptu alterius rei, à quo formari debet*: Cette définition est obscure, louche, & très éloignée de la clarté nécessaire à une Définition, dont on veut se servir comme d'un principe pour démontrer des propositions importantes.

Si par-là il entend une chose, de laquelle une autre n'est pas le sujet & le soutien, une chose qui n'est pas la manière d'être d'une autre, & qui peut être conçue existante sans une autre, dont elle soit un état, une manière d'être; cette définition est vraie, & quoi qu'obscurément proposée, elle a un sens intelligible. Mais, si par-là, il prétend qu'une chose, pour mériter le nom de Substance, ne doit son existence qu'à elle-même, ne doit avoir été produite par aucune



autre, cette Définition est très fautive, & ne peut être admise, à moins qu'on ne convienne, qu'il n'y a qu'une seule substance. C'est la conclusion qu'en prétend tirer *Spinoza*, mais ce Principe lui même suppose déjà cette conclusion. C'est donc ce qu'on appelle *Petition de Principe*, c'est supposer hardiment ce qui est en Question.

Incon-
gruité du
mot d'ac-
cident.

On a aussi donné le nom d'*Accident* à ce que nous appellons *Mode*, mais cette expression ne me parait point juste; Elle donne lieu de penser que les accidents surviennent à la Substance, y tombent & s'y portent, & on les a affectivement représentés dans l'École, comme de certaines réalités différentes de la Substance, mais en même tems si imparfaites, si peu réelles, que, pour subsister il faut qu'elles soyent aidées d'ailleurs, & qu'elles soient soutenues par un sujet qui les reçoive. Mais ce sont là des mots qui ne font rien penser de clair; tout ce qui a son existence propre, est par cela même déterminé à subsister, & quoiqu'un Etre soit uni à d'autres; cette liaison & cette pro-
ximi-

ximité n'empêche point que chacune des parties, ainsi associées, n'ait son existence propre, son existence à part, & par conséquent séparément de celle de sa voisine. Parler d'une réalité si foible, que, s'il ne se trouve un sujet qui la soutienne, elle tombera dans le néant, c'est ne sçavoir ce que l'on dit. Ces termes sont métaphoriques, & signifient qu'une réalité qui a *son existence propre* s'anéantira, si elle n'est jointe à une autre: Ce qui est visiblement faux, car par cela même qu'elle est réalité, elle est déjà déterminée à persévérer dans son existence.

Cette supposition qu'il y a des Êtres d'une réalité si foible, que, d'eux mêmes, ils vont se réduire à rien, dès qu'ils ne tireront pas, de quelques autres, la force de se conserver; cette supposition tire toute sa vraisemblance des préjugés, & de l'habitude qu'on s'est faite de décider de la réalité des choses, sur le rapport des sens. Ce qui s'échappe à nos yeux passe pour s'évanouir dans le néant, & n'est plus compté au nombre des Êtres, par ceux

dont



dont l'Intelligence ne s'étend pas plus loin que les yeux. Mais la Raison nous doit désabuser. Une surface très mince, une pellicule très déliée, si elle ne rencontre pas un corps, sur lequel elle se repose, se dissipera à la vérité, mais ses parties se sépareront sans s'anéantir.

Ceux qui les premiers se sont avisés de regarder les *Accidents* comme une espèce d'Êtres réels, qui ont besoin de quelque chose, à quoi ils soient attachés, ont été contraints d'inventer le nom de *Substance* pour servir de soutien aux *Accidents*.

Cette fausse idée, qu'on s'étoit faite de la substance & de ses *Accidents*, comme de deux sortes d'entités réellement distinctes, avoit donné lieu à cette impertinente question, si la matière agissoit par ses *Accidens*, ou si les *Accidens* agissoient par la matière. Quel champ n'ouvroit pas à la chicane une question qui n'a point de sens? C'est la substance qui produit ses effets.

On ne sauroit se représenter une Substance qu'en quelque état; Mais dans quelque état qu'on se la représente, son idée, entant que substance, demeure la même.



Le *Mode* n'étant au fond que la substance même, dont il est le ^{Caractère du} Mode, dans un certain état, & n'ayant point d'autre existence; dès que je suppose la substance détruite, dès que je l'ôte & l'écarte, je ne scaurois conserver l'idée du Mode. Pourrois-je, par exemple, nier l'étenduë, & concevoir que la figure ou le mouvement restent? De plus, le Mode n'étant que la substance dans un certain état, l'idée de la substance doit servir à rendre plus nette & plus complète l'idée du Mode, qui la détermine. Quand je me représente un corps particulier, un morceau de plomb, par exemple, quarré, & en mouvement, j'ai des idées plus nettes & plus complètes, que si je parlois du mouvement & de la figure en general.

Ces Principes sont d'une évidence incontestable, & nous font d'abord comprendre que l'Ame est une substance distincte du Corps, puisque la *Pensée* n'est point un Mode de l'Etenduë & de la substance corporelle; car quand je douterois de l'existence de tous les Corps, & quand

quand même je la nierois , les idées de ma pensée , & de toutes mes manières de penser n'en recevroient aucun obscurcissement. L'idée du Corps , loin de les rendre plus nettes , y répand la confusion. Un Corps pensant est une chimère : une figure & un mouvement qui apperçoit , est une extravagance ; & jamais je ne conçois mieux la Pensée que quand je ne pense point au Corps. Puis que l'on admet de l'étendue sans pensée , pourquoi refusera-t-on d'admettre de la pensée sans étendue ? L'idée ds l'une n'est point l'idée de l'autre , elles n'ont rien de commun , elles ne s'éclaircissent point reciproquement.

L. P. B. M. E. VI. Avec tous nos efforts , nous ne pouvons jamais nous persuader , qu'un grain de sable , une goutte d'eau , ou rien de matériel puisse jamais devenir ce que nous appellons sentiment de nôtre volonté , ou pensée de nôtre intelligence.

Que diroit on de l'extravagance d'un homme qui estimeroit qu'un caillou peut apprendre l'Arithmétique ? Il est aussi peu en mon pouvoir

voir



voir d'assembler les idées de l'étendue, & de la pensée en général, de me représenter l'une comme l'état de l'autre, que de me figurer dans un caillou la connoissance de l'Arithmétique. Les idées du caillou & de l'Arithmétique, les idées de l'étendue & de la pensée se donnent également l'exclusion. C'est de nos idées que se tire nôtre certitude; Dès que nous ne pourrons plus compter sur elles, nous ne serons assurés de quoi que ce soit. Ce n'est pas seulement, pour n'avoir vû aucun corps sans quantité, que nous la comptons pour essentielle aux corps; c'est parce que ces idées sont inséparables, & que l'une renferme l'autre nécessairement.

Toute qualité qui ne réside pas dans les parties d'une certaine Substance, qui n'est pas une de leurs manières d'être, ou qui ne résulte pas de leur assemblage, appartient à une autre Substance. Mes manières de penser, mes raisonnemens, les différentes idées qui m'occupent successivement n'étant pas des états d'un morceau d'étendue, il faut nécessairement qu'elles

les



les soient des états d'une Substance différente de l'étenduë.

Le Mouvement ne peut non plus être une pensée, que le Bleu & le Rouge une faveur acre ou douce. A des idées toutes différentes répondent des objets différens. Nous sommes nécessités à le penser ainsi.

Puisque la connexion qui est entre nôtre ame & nôtre corps, ne rend pas le corps spirituel, pourquoi cette connexion rendroit-elle nôtre ame corporelle ? Il y a deux sortes de propositions qu'on est dans l'impossibilité de prouver, ou celles qui sont tellement fausses, qu'elles ne peuvent être prouvées par aucune raison ; ou celles qui sont tellement évidentes, qu'elles ne peuvent être prouvées par une plus grande évidence, & c'est dans ce dernier ordre qu'il faut mettre la certitude, qu'un passage d'un lieu à un autre n'est point une pensée.

Osera-t-on assigner à des Atomes un choc qui soit une pensée, & de se heurter d'une façon d'où résultent les idées générales d'Être, de Substance, de Corps, de Figure &c. sans faire naître celle des individus renfermés sous ces Noms généraux, qui



qui devroient toujours se présenter les premiers.

IV. Les remarques précédentes établissent le fondement de la division de Substances en *Pensantes & Etendues*. On divise encore la Substance en *Finie & Infinie*. Le Fini se conçoit aisément, mais il est plus difficile de penser à l'Infini.

Division
des Sub-
stances.

Quand on parle du Fini, on se représente un Etre à qui l'on donne des bornes, & dont la réalité ne va qu'à un certain degré. Mais quand on parle de l'*Infini*, on pense premièrement à la réalité : cette idée est positive ; on entend très-bien ce que ce terme signifie, & ensuite l'on s'abstient d'assigner aucunes bornes à cette réalité, à laquelle on a pensé. Ce dernier acte est négatif : de sorte que l'idée de l'Infini, c'est l'idée de la réalité même, l'idée de l'Etre absolu, c'est-à-dire, l'idée de l'*Etre*, à laquelle on s'abstient de joindre l'idée d'aucune borne. Non seulement, on s'abstient de lui assigner des bornes, on comprend encore que dès qu'on se hazarderoit de lui en assigner, on tomberoit en contradiction.

Une



Une idée peut être vraie & juste, sans nous faire connoître toute l'étendue de son objet ; il suffit qu'elle nous le fasse nettement distinguer de tout autre : ce à quoi nôtre Esprit parvient est toujours fini, si nous le comprenons. Le *fini* est déterminé : l'*infini* c'est autre chose que ce qui est déterminé. Une idée à laquelle on conçoit qu'on peut toujours ajouter, n'est point l'*Idée de l'Infini* ; c'est l'idée d'un *Etre fini* qui peut toujours croître. L'*Etre Infini* digne de ce Nom, est un Etre tel qu'il implique contradiction que quelque chose digne de lui, quelque réalité qui lui convienne, ne soit pas en lui.

Quand je parle ainsi, je ne prononce pas des mots sans idées, j'entends ce que je dis, quoique je ne représente pas tout ce que l'*infini* me renferme. C'est ainsi que sans me représenter toutes les parties d'un corps, je conçois qu'on ne peut, sans tomber en contradiction, dire qu'un corps est composé de parties indivisibles & sans Etendue.

Il implique contradiction, qu'il n'y ait pas un premier Etre, une cause suprême ; il implique contradiction

ction



ction que cet Etre soit borné ; car tout ce qui est borné d'une certaine manière, & tout ce qui est borné d'une certaine façon, doit avoir une cause qui l'ait borné de cette façon plutôt que d'une autre.

Cette idée est bien différente de l'idée vague de l'Etre, qui convient également à toutes les créatures, & s'applique indifféremment à chaque Etre en particulier, de même que l'idée générale du Triangle s'applique à chaque Triangle. Au lieu que l'idée de l'Etre sans bornes, l'idée de la *Réalité simple & absolue* est très déterminée dans son application, & ne peut convenir qu'à un seul. Dès que je pose un Etre sans bornes, je pose un Etre, duquel je ne puis nier aucune réalité, sans me contredire : car après avoir dit qu'il est la réalité même, si je concevois une réalité qui ne lui appartient pas, je nierois que la réalité même fût toute la réalité ; après avoir posé qu'elle est sans bornes, je la bornerois, en disant qu'elle ne va pas jusqu'à cette réalité que j'en nie.

On ne peut pas dire qu'il implique contradiction, qu'il n'y ait pas

pas



pas plusieurs Infinis. Certainement un Être infini peut exister seul ; si donc il y avoit plusieurs Infinis , ils seroient des Êtres contingens , par conséquent ils n'existeroient pas nécessairement : ils ne seroient pas infiniment parfaits ; & tout ce qui peut exister & n'exister pas ; dès qu'il existe , il est l'effet de quelque cause qui l'a déterminé à être plutôt qu'à n'être pas.

J'exclus bien de l'Être parfait les réalités imparfaites , les réalités nécessairement accompagnées de non-réalité , comme la Matière , qui ne se sent point , qui se casse , qui reçoit mille impressions du dehors , qui est assujettie à ce qui l'environne , & dépendante de mille causes extérieures. L'être parfait est tellement réalité , qu'en aucun sens on ne peut lui attribuer quelque défaut & quelque non-réalité ; mais je n'en separe aucune réalité parfaite. Voilà pourquoi il est contradictoire de supposer deux Êtres absolument parfaits , dont l'un ne posséderoit quoique ce soit , qui ne se trouvât aussi dans l'autre. Car si la réalité de l'un n'étoit point sans celle de l'autre

l'autre , ils ne seroient qu'un seul Etre. Si chacun avoit la sienne à part , mais semblable à celle de l'autre , il ne seroit pas vrai que ces réalités fussent sans bornes : l'esprit humain les conçoit grandes , & les appelle infinies , cela est bientôt prononcé ; mais s'il y pensoit bien , il verroit qu'il se contredit. Qui dit Infini , se forme l'idée de l'Etre & s'abstient d'en nier , non seulement quelque réalité , mais absolument aucune réalité parfaite ; & néanmoins dans ce cas , comme le premier ne seroit pas le second , il faudroit dire que la réalité du premier n'est pas celle du second : le premier sentiroit sa science , mais il ne sentiroit pas celle de l'autre , & plus il y auroit de réalité dans l'un , plus on en nieroit de l'autre. Un sentiment d'une force égale à celle de ces deux ensemble , seroit le double plus vif & plus satisfaisant , il le seroit même infiniment plus , car il le seroit d'un degré infini plus que l'un des deux.

Je n'accuserai point *Spinoza* de trop dire , quand il avance que l'Etre absolument infini renferme une infi-



infinité d'attributs ; pourvû que tout ce qu'il se permet de lui attribuer soit infini aussi absolument, & non fini ou imparfait à quelques égards. Qu'on suppose, tant qu'on voudra l'étendue corporelle infinie, un tel infini ne doit point être compté entre les attributs de Dieu, le vrai infini : car l'étendue destituée qu'elle est de connoissance & de volonté, autant qu'elle s'étend, autant s'étend son imperfection. Toute réalité, toute perfection, véritablement telle, & absolue, sans être accompagnée d'aucune non-réalité, se trouve dans le vrai infini : car si elle étoit ailleurs, si elle étoit hors de lui, elle ne seroit pas en lui, & cette réalité infinie, cette perfection sans bornes lui manqueroit, & par conséquent il ne seroit pas l'infini qui renferme tout ce qui n'a point d'imperfection, il ne seroit pas le parfait sans bornes.

De l'E. *Monsieur DE CAMBRAY*, Si
 xist. de „ l'on pouvoit concevoir divers gen-
 D. & de „ re d'infinis, il seroit vrai de dire
 ses Attr. „ que l'Etre infiniment parfait en
 „ tout genre, seroit infiniment plus
 „ grand que ces infinis là, car ou-
 „ tre

tre qu'il égaleroit chacun d'eux
 en tout genre , & qu'il surpasse-
 roit chacun d'eux , en les égalant
 tous ensemble , de plus il auroit
 une simplicité suprême , qui le
 rendroit infiniment plus parfait que
 cette collection de prétendus infi-
 nis.

Le même Mr. de Cambray , dans
 son excellent Traité de l'existence
 de Dieu & de ses attributs s'énonce
 ainsi , p. 117.

Rien n'est si négatif qu'une bor-
 ne , la négation redoublée vaut une
 affirmation , d'où il s'ensuit que la
 négation absolue de toute négation ,
 est l'expression la plus positive qu'on
 puisse concevoir & la Suprême affir-
 mation. Donc le terme d'infini est
 infiniment affirmatif par sa significa-
 tion , quoiqu'il paroisse négatif dans
 le tour grammatical en niant toutes
 bornes , ce que je conçois est si pré-
 sent & si positif , qu'il est impossi-
 ble de me faire jamais prendre au-
 cune autre chose pour celle là.

Pag. 239. Chaque Atome a son
 existence indépendante des autres ,
 & d'eux tous vous ne pouvés faire
 un Etre qui soit un d'une unité réelle.



(Une infinité d'imperfections , ne fait point , par son infinité , une infinie perfection).

P. 266. Il est l'Être infini par *Intension* , comme dit l'École , & non point par *Collection*.

Quand je dis de l'Être infini qu'il est l'Être par excellence , j'ai tout dit. Le mot d'Infini que j'ai ajouté est un terme presque superflu.

Tout ce qu'il y a d'Être , de vérité , & de bonté , dans chacune des essences possibles , découle de lui & elles ne sont possibles , qu'autant que leur degré d'Être est contenu éminemment en Dieu.

Tout ce qu'il y a de réel & de positif dans la pensée & l'étendue découle de la plénitude de son Être.

P. 276. Deux Infinis parfaitement égaux , n'ont rien qui les distingue , & je n'ai d'aucun d'eux une idée distincte ; Cent millions d'infinis ne peuvent jamais surpasser un seul infini. L'Idée véritable de cet Infini exclut tout nombre d'infinis , & l'Infinité même d'Infinis.

P. 279. L'Idée de l'Infini est celle de l'Être le plus être qu'on puisse désigner , cette idée épuise d'abord tout



ne
fi-
In-
on
n'il
lit.
est
ré-
les
&
ue
ni-
o-
lé-
te-
n-
ée
ne
in-
ni
&
lle
ffe
rd
ut

tout l'Être & ne laisse rien pour la multiplication.

P. 307. Tout le Positif de l'étendue se trouve en Dieu, sans qu'il soit ni figuré, ni divisible : ni pénétrable, ni palpable ; ce sont là des imperfections de l'Étendue. Son immensité exclut toute mesure d'étendue.

L'esprit humain n'est pas capable de se représenter réunies toutes les perfections de Dieu ; mais il sent bien qu'il n'y en a aucune qui exclue les autres : la Révélation nous conduit là & autorise notre Raison à cet égard de même qu'à plusieurs autres.

Quand JESUS-CHRIST dit, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, n'est pas un Dieu, dont la bénéficence ne s'étende point au de là de cette vie, mais se termine par notre mort ; il n'établit pas simplement l'attente d'un heureux avenir : mais puisqu'il raisonne contre les Saducéens, il pose en fait, que la Raison humaine suffit pour nous instruire de cette Vérité, si nous voulons nous rendre attentifs à ses lumières. L'Idée de la récompense est



une Idée annexée à celle de Dieu. On peut penser à une de ses perfections sans arrêter son attention sur une autre ; mais on ne peut en nier aucune , sans tomber en contradiction.

Qui est - ce qui pourra se persuader que Dieu fasse monter Moïse sur la hauteur de *Nebo* , pour lui faire ouvrir ses yeux pour la dernière fois , les promener sur un Pais , non seulement qu'il ne reverra jamais , & jouir de sa vüe pour la dernière fois ? mais ce qui est infiniment plus affreux à penser , jouir de la présence de Dieu pour la dernière fois , & se séparer pour toujours d'un objet si aimable & si adorable. Qui est - ce qui ne frémiroit , si on lui ordonnoit de se représenter l'Etre Suprême , disant : *C'en est fait , tu ne penseras plus à moi , rentre dans le néant d'ou je t'ai tiré.* Des Contrastes de cette nature reveillent nôtre sensibilité pour la bonté de Dieu , & un abandon de cette nature , paroît la plus insoutenable de toutes les contradictions.

Spinoza donne cette Définition d'un *Etre fini.* *C'est celui , dit-il , qui est terminé par un autre de même nature , ou qui le peut être.* Ces dernies mots
font



font inutiles ; car pour pouvoir être déterminé par un autre , il faut déjà être fini. Mais quoi ? Un corps de la grosseur d'un pié cube n'est-il fini que parce que d'autres l'environnent & lui empêchent de s'étendre ? & une manière de penser n'est elle finie , que parce qu'une autre la termine ? Un homme qui veut bâtir un Systême à son gré , avance des définitions , qui ne paroissent pas de conséquence , on les lui admet , & il en abuse.

Quoi qu'il y ait une distance infinie entre la réalité & les perfections de l'Être infini , & les réalités & les perfections du fini , il ne s'enfuit pas qu'il n'y ait aucun rapport de l'un à l'autre.

L'Être Infini est-il sans connoissances ? Ne connoit-il pas nos pensées ? Ne connoit-il pas ce que nos idées claires & distinctes nous représentent ?

Ne sommes nous que des riens , des apparences d'Êtres ? Nôtre existence n'est-elle pas réelle ?

Les Géomètres font parvenus à démontrer la divisibilité de la matière à l'Infini.



La première division d'une masse en deux parties égales, la diminue de moitié, & cette division, répétée une infinité de fois, ameneroit à une partie infiniment petite, qui étant matière, seroit elle-même encore divisible: tant il est vrai que l'Infini ne laisse pas d'avoir du rapport avec le fini.

V. La Grossueur, la Figure, le Repos, le Mouvement & la Situation, sont les Modes du Corps, dont nous avons des idées nettes, & c'est à la Physique à chercher si tous les autres s'y rapportent. L'ame est ou simplement *appercevante*, ou de plus encore *acquiesçante* & *voulante*: Ses *perceptions* sont ou *sensations* ou *idées*. Quand elle *acquiesce* à la comparaison de ses idées, elle *juge*: quand elle *acquiesce* à la comparaison de ses jugemens: elle *raisonne*, ou *conclut*, quand elle veut se procurer quelque bien, elle éprouve des *inclinations* ou des *passions*, suivant la véhémence de ses *volontés*.

De que
c'est qu'*I*-
sée.

VI. On est fort en peine de savoir ce que c'est qu'*I*dée, on a fait là dessus diverses hypothèses, & les défenseurs de chacune de ces hypothèses



thèses battent réciproquement en ruine les défenseurs des autres, sans établir leur propre sentiment. Peut-être sont-ils tous dans la même erreur. Ils supposent que les idées sont de certains objets intérieurs, différents de la pensée, & à la contemplation desquels la pensée s'applique immédiatement. Ne leur seroit-il point arrivé de juger de l'Entendement, sur le pied des Sens, & de s'imaginer que comme, quand nous voyons, il y a toujours un objet de nôtre vue, qui est différent de la perception qu'il nous le représente & nous le fait connaître, l'Entendement de même a ses yeux & ses objets? Au lieu qu'il est plus simple de concevoir, que les pensées naissent les unes des autres, que la pensée se varie & passe successivement par divers états, & que suivant la variété de ses états & de ses manières d'être ou de penser, (car à l'égard de la pensée, penser & être c'est la même chose) elle parvient à la connoissance tantôt d'une chose & tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immédiat, & en se sentant ainsi, elle se représente en même



tems des choses différentes de soi.

Quand on supposeroit à l'Entendement des objets intérieurs, & je ne fais quels Tableaux Spirituels que l'on appelleroit *Idées* d'un Arbre, par exemple, ou d'un Cercle &c. Il faudroit toujours 1. que ce Tableau excitât la pensée, & alors cette pensée 2. Se sentiroit, & par là seroit à elle-même son objet immédiat. 3. Par ce sentiment de soi-même, elle sauroit à quoi elle pense, & connoitroit ce prétendu Tableau intérieur, ou cette idée de l'arbre; & enfin par le moyen de cet Arbre intelligible, elle connoitroit l'Arbre corporel & extérieur.

Mais pourquoi tant de circuits ? N'est-il pas plus naturel, de même que plus court, de concevoir que la pensée se sent, & que par ce sentiment de sa manière de penser, elle s'apprend à elle-même ce que c'est qu'un Arbre, qu'un Cercle, & ainsi des autres objets ?

La Nature des idées & leur cause ou efficiente, ou exemplaire, est si sublime & si abstraite, que s'il n'est pas permis à l'esprit humain d'y trouver une entière certitude, ce sera pour



pour lui une affés grande gloire d'avoir pû parvenir à des doutes fondés & raisonnés.

C'est tout ce qu'on peut dire, ce me semble, en faveur de l'hypothèse du P. M. car dans le fonds, on est aussi embarrassé, comment on voit Dieu, & les objets en Dieu, qu'à concevoir comment nous voyons tous les autres objets. Cette dernière remarque est du P. B.

Il ne se peut rien de plus ténébreux, de plus chimérique, & de plus hardi, que ce que Spinoza ose avancer sur les Idées. *L. II. p. XI.* *Ce qui constitue premièrement & principalement, dit-il, l'actuel de l'Esprit humain, n'est autre que l'idée d'une chose singulière existante actuellement.* Il paroît par l'explication qu'il tâche de donner à ce tas d'obscurités, que cet objet singulier, dont l'idée constitue l'Etre de l'Esprit humain, est un objet fini. A-t-il donc l'idée de Dieu, qu'il appelle l'Etre Infini, dont la substance est infinie, selon lui, & les Attributs infinis ? s'il ne l'a pas, pourquoi en fait-il le sujet & la baze de son Livre ?

Mais jusques à quel point ne comp-

B 5

te - t'il



te-t-il pas sur la docilité des Lecteurs, quand il ajoute, *que l'Esprit humain est une partie de l'Entendement infini de Dieu, & que quand nous disons que nous concevons ceci ou cela, c'est comme si nous disions, que l'Entendement Divin, non entant qu'infini, mais entant que constituant l'essence de l'Esprit humain, a cette idée ou celle-là.*

Voilà donc l'Infinité de Dieu un composé de vertus finies, une qui conçoit, une qui pense juste, d'autres qui pensent tout à rebours.

Il veut que cet objet, dont l'idée constitue l'essence de l'ame, soit le corps humain. Mais la connoissance que nous en avons n'est elle pas très bornée, & nôtre ame ne s'éleve-t-elle pas à des idées? Toutes nos pensées sont elles des idées? N'avons nous pas des sentiments, n'avons nous pas des volontés?

Il prétend ensuite Pr. XXI. *que l'idée est unie à l'Esprit & au corps.* Mais quand un Esprit pense, son idée, c'est lui même; mais le Corps en demeure toujours très différent.

Nous



Nous naissons avec des dispositions à voir intérieurement succéder idée à idée, &, à proportion que nous sommes attentifs, nous nous appercevons qu'une seconde est enfermée dans une première, une troisième dans une seconde. Ces dispositions à sentir des idées, ainsi liées, se succéder l'une à l'autre, ne se trouvent pas dans tous les hommes, dans le même degré de perfection; mais ils naissent avec le pouvoir de se perfectionner à cet égard comme à plusieurs autres.

Ces Dispositions sont même égales dans tous les hommes, dans un sens; parce qu'il n'y en a aucun qui soit disposé à voir effectivement renfermée dans une idée tout le contraire de ce qu'un autre y voit.

Il n'arrivera, par Exemple, à aucun homme de voir l'idée de quatre, ou de huit, renfermée dans celle de deux fois trois. On fait des suppositions différentes, mais l'on ne voit pas tout le contraire de l'autre.

L'union de l'ame avec le corps n'en change pas la nature, elle assujettit seulement les actes de l'ame.



à de certaines dépendances. Dieu ; p. ex. , a trouvé à propos que des impressions faites sur les sens , fussent les premières causes , qui fournissent à l'ame des occasions de se sentir capable de perception & ensuite de reflexion.

Des Idées innées. VII. Il resteroit à montrer comment les pensées naissent les unes des autres , mais ce n'est pas une discussion de Logique , & nous en avons parlé ailleurs. J'ajouterai seulement ici que , dans cette supposition , la célèbre controverse des *Idées innées* , devient plus facile à terminer. Nous ne naissons point avec un très grand nombre de pensées , car nous n'avons jamais qu'une pensée à la fois , à la vérité tantôt plus simple , tantôt plus composée ; Et il y a bien de l'apparence que , dans le premier âge , nous ne passons pas fort rapidement de l'une à l'autre , que nos pensées étoient peu composées , qu'elles rouloient à peu près toutes sur des sensations , qu'elles n'étoient presque rien d'autre. Mais j'estime aussi qu'on pourroit fort bien démontrer , que les hommes naissent avec des dispositions à entrer dans
des



des pensées uniformes , à se représenter les mêmes objets de la même manière , & que toute la variété qu'on remarque entr'eux , à cet égard , se réduit au plus ou moins de vivacité , au plus ou moins d'attention , & procède le plus souvent de l'éducation qui a excité & affermi , ou émouffé & altéré les dispositions naturelles. Nous naissons , p. ex. , dans des dispositions à nous sentir & à connoître quelque chose , à prendre plaisir dans ces sentiments & dans ces connoissances , à désirer la continuation & l'accroissement de ce plaisir , & par conséquent à désirer des sentiments plus délicieux , & des connoissances plus étendues ; Nous avons des dispositions à passer de là à l'idée d'une Intelligence qui connoit tout. Il est également naturel de s'élever , par la même route , à l'idée d'une Intelligence qui peut tout , & qui est souverainement & invariablement heureuse , en un mot , à l'idée de l'Être parfait. Les uns y viennent plus vite & les autres plus tard , suivant que leur Esprit s'est plus ou moins exercé à la reflexion , ou s'est plus ou moins abruti



abruiti dans les sensations corporelles ; Et cette idée est plus ou moins pure & dégagée d'erreur , ou plus ou moins obscurcie par des mélanges , suivant que les préjugés de l'éducation y ajoutent ou en ôtent.

Les Règles du vrai & celles du juste , c'est - à - dire , les maximes qu'on doit suivre pour éviter l'erreur & s'avancer en connoissances , celles qu'il est nécessaire d'observer pour être vertueux , ne sont pas gravées dans un coin de nôtre cerveau , ou dans une partie de nôtre entendement ou de ce qui y tient lieu de partie , pour les y lire comme on lit un affiche qui contient les ordonnances de l'état ; mais nôtre constitution est telle que si nous voulons faire un bon usage de nos facultés , elles nous conduiront sûrement à ces heureuses découvertes.

Je suppose un homme qui se demande , (& chacun peut s'interroger ainsi ;) Je vois que les hommes pensent différemment sur un même sujet : Je les vois assujettis à des manières & à des coutumes très éloignées.

gnées l'une de l'autre & souvent très opposées. Le vrai & le juste se trouvent-ils également dans des décisions & des manières si contraires ? Sans me prévenir en faveur de mes idées, ni condamner celles des autres, par cela seul qu'elles ne sont pas les miennes, je me veux donner tout entier à chercher & à examiner ce que je dois croire & ce que je dois faire. Pour réussir dans cette recherche & dans cet examen je ne veux écouter ni mes intérêts, ni mes sens, ni mes passions, ni l'autorité de ceux qui m'environnent ; Je suis résolu de refuser mon attention à tout qu'à des idées bien claires, & à une évidence à laquelle je ne puisse pas résister & à laquelle je suis convaincu que j'aurois tort de résister, quand même je le pourrois. Ce qu'on appelle *notions communes*, *Theoretiques*, & *Pratiques*, ne sçauroient manquer de s'offrir ou bientôt ou successivement à un Esprit si bien disposé. Leur naissance est l'effet naturel des facultés que nous avons reçues & de ce qu'il y a de droit dans notre nature ; car le pouvoir excessif
des



des sens & des Passions , qui ne suivent point de règle , & en qui on ne trouve rien de constant que leur inconstance , sont des dépravations. L'expérience , si nous voulons la consulter , nous prouvera aisément qu'il est de nôtre interet de leur commander & de les moderer. *Les Loix naturelles* , le droit Naturel , sont des expressions , dont ces idées claires & évidentes apprennent à demêler aisément le vrai & le légitime sens , d'avec les significations trompeuses & forcées , que de certains esprits gâtés leur donnent , pour bâtir , sur ces faux Principes , un systême de commande , d'interêt ou de fantaisie.

Attributs. Je ne connois aucune substance assés simple pour ne renfermer qu'une seule réalité. L'assemblage de plusieurs réalités est regardé comme une seule chose & reçoit un nom unique ; *Grosseur* , *figure* , *mobilité* , *longueur* , *largeur* , *profondeur* , &c. sont des réalités , à l'assemblage desquelles ; on donne le nom de *Corps* , & lesquelles s'appellent *Attributs* ; Expression qui n'est point commode , car elle paroît insinuer , qu'il y a un sujet ,
auquel

auquel ces Attributs conviennent ; dans lequel ils sont placés , & qui est différent d'eux tous. Ce qu'on attribue au Corps , si on veut parler exactement , doit être différent du Corps , ou de la substance du Corps , à qui on l'attribue ; cette substance doit pouvoir exister dépouillée de cette réalité qu'on lui attribue.

Mais il se peut , qu'en cela , on ne se trompe pas moins , que si après avoir nommé l'Ame & le Corps les *Attributs de l'Homme ; Trois Lignes & l'Espace* qu'elles renferment , les *Attributs du Triangle* ; l'on cherchoit avec inquiétude , quel est le *sujet commun* , qui reçoit les deux Attributs de l'Ame & du Corps , & quelle est cette *Figure* différente de l'Espace & des Trois Lignes qui le ferment , & de laquelle cet espace & ces lignes fussent les Attributs.

Les endroits , sans lesquels un tel Etre ne seroit pas appelé un tel Etre , portent le Nom d'*Essence* , & ceux sans lesquels il seroit encore dit un tel Etre , s'appellent *Modes*. Un amas d'Attributs forment l'essence , telle que nous nous la représentons ; mais réellement elle en peut renfermer d'autres

tres



tres que nous ne connoissons pas ,
MAIS CEUX-CI NE DOIVENT POINT
ETRE INCOMPATIBLES AVEC CEUX LA.

L'essence c'est la chose même telle que Dieu l'a faite ; & on ne peut pas soupçonner que Dieu l'a faite la même , sans y mettre les mêmes qualités essentielles.

Propriété & Essence sont telles que l'on conclut également de l'une à l'autre ; *Modification* , ajoute à l'Essence ; l'alternative de deux Modifications est quelquefois essentielle, p. ex., Repos & Mouvement. Le terme de Qualité, marque quelquefois un Attribut essentiel. Il ne faut pas chercher une parfaite exactitude dans le langage des hommes.

On donne aussi à l'essence le Nom de *Nature* & la Nature d'une chose , est la chose même. Un *sujet* & sa *Nature* ne font pas deux. La Nature d'une chose ne peut donc cesser sans que cette chose cesse d'être ; car la Nature d'un sujet n'est pas une de ses manières d'être. Il faut pourtant bien distinguer entre la Nature d'une chose & ses *effets naturels* , car toute production est relative. Le feu ne cesse pas d'être feu , quoi qu'il n'enflamme pas
une



une matière incombustible. Un corps ne cesse pas d'être pesant, quoiqu'il ne s'enfonce pas dans l'eau, lors qu'il est soutenu par quelque cause visible ou invisible. Un homme en santé ne s'aperçoit pas de sa pesanteur, mais le cheval qui le porte la sent.

Dans le grand nombre de réalités qui composent une chose, celle qui est supposée par toutes les autres, qui en est la base, & le fondement s'appelle *Essence*; car c'est ce qu'une chose est premièrement & principalement. Celles qui sont inséparablement attachées à cette première, s'appellent *propriétés essentielles*, ou simplement *propriétés*, & celles qui s'y trouvent quelquefois, & quelquefois aussi ne s'y trouvent pas, se nomment *propriétés accidentelles*, ou *accidents*. Etre fermé de trois lignes, c'est l'*Essence du Triangle*, & l'union de l'Ame & du Corps fait l'*Essence de l'homme*. Que deux côtés du Triangle pris ensemble, surpassent toujours le troisième, c'est une propriété essentielle, comme c'en est une à l'homme, d'avoir des sentimens; & que le Triangle soit rouge

ou



ou noir, que l'homme soit triste ou content, certainement persuadé, ou en doute, c'est un accident.

Je trouve dans le mot *d'Essence* également appliqué à ce qu'il y a de principal dans chaque objet extérieur, le fondement du reste qui s'y trouve, & à l'idée de cette modification fondamentale un éclaircissement à la définition des *Essences* données, par les Metaphysiciens du plus haut rang : *l'Essence est le premier concept des choses, constitutif & Quidditatif.* Sans cesse on entend parler d'Essences, & on entend dire que de la connoissance de l'Essentiel dépend celle du reste : des là rien ne paroît plus important que de connoître les Essences des choses, & la raison ordonne de commencer par se former une juste idée de ce mot. C'est un *Concept*, dit-on. Quoi donc ? l'Essence de chaque chose n'existe-t-elle pas hors de ma pensée ? les choses ne sont-elles principalement, que mes manières de penser ? Voici, ce me semble, le développement de cette obscurité. *l'Essence & l'idée de l'Essence* sont des termes, dont l'équivoque est presque



que autorisée par l'usage, du moins par celui de l'Ecole; & ce concept est *constitutif*, non qu'il constitue la chose, mais on l'appelle ainsi, parce qu'il en fait connoître la constitution, & on l'appelle aussi *Quidditatif* parce que à la question, *quid est?* par où l'on demande, ce qu'est une chose, rien n'est plus satisfaisant qu'une déclaration de ce qu'elle est principalement.

Faute d'avoir exactement démêlé les différentes significations d'*Essence*, on est tombé dans des méprises qui peuvent être de conséquence; l'Eternité des Essences, le Thésor, le Magasin, le Reservoir des Essences, ou des Possibles, en est un exemple.

De toute Eternité Dieu connoit sa puissance: il a donc les Idées de tout ce qu'il peut faire: on a donc donné à ses Idées le nom d'*Essence*. Les Etres représentés par ses Idées ont reçu le nom d'*Essence* quand on les a considérés comme n'étant pas encore: mais ces Etres n'avoient aucune sorte d'*Existence* avant leur Création; rien n'existoit que Dieu & ses Idées; c'est dans
Dieu



Dieu, c'est dans ses Idées, qu'il faut chercher l'origine des Possibles. Dieu n'a qu'à vouloir pour faire naître ce qu'il veut, ce dont il ordonne l'existence; & par là il est visible que sa puissance ne s'étend jamais à ce qu'il ne lui conviendrait pas de vouloir: il implique contradiction qu'il lui convienne d'ordonner l'existence des vices ni des Intelligences scélérates; mais Dieu ne fait rien d'indigne de lui & de ses perfections, quand il ordonne l'existence des Intelligences véritablement actives & libres, en pouvoir de choisir sagement & aussi de ne choisir pas à propos, & dans ce dernier cas elles sont seules les causes de leurs mauvais choix.

Entre les Attributs du Corps on compte *Etendue*, *Impénétrabilité*, *Mobilité*, *Divisibilité*; Tout cela c'est le corps même. Ce qui paroît premier, ce qui paroît supposé par les autres, s'appelle *Essence*; & ce qui en est une suite nécessaire: mais une suite reçoit le Nom de *propriété*; ce qui n'en est pas une suite nécessaire, on l'appelle *Accident*.

Si



Si l'on en croit *Spinosa*, le mot d'Attribut signifie, ce que l'Entendement conçoit d'une Substance, comme lui étant essentiel. Mais ne suis-je pas convaincu que j'attribué à un bloc de cire, d'être terminé en rondeur? cependant cette manière d'être terminé, ne lui est pas essentielle. C'est une suite nécessaire de la nature étendue de ce bloc, d'être terminé: mais ce n'est pas une suite nécessaire de l'être en *rondeur*, non plus qu'en *Pyramide*. Mais *Spinosa* avoit besoin de cette définition pour aller à son but, & il compte que son Lecteur ne la trouvera pas assez de conséquence pour l'examiner de près.

Ce qui est essentiel à une substance est, cette substance même, car l'Essence d'une chose c'est la chose même. Que seroit une chose si elle est différente de son Essence? seroit elle rien ou quelque chose: mais ce quelque chose qu'elle seroit, se trouveroit précisément son Essence. Si vous dites qu'être fermé de trois lignes est un Attribut du Triangle, il faudra concevoir que c'est le Triangle

angle

angle même ; car que seroit le Triangle , sans ces trois lignes qui le ferment ?

Le Triangle est un Etre multiple & suivant les égards sous lesquels on le considère , il reçoit divers Noms. Ce que ces noms signifient , s'appelle ses Attributs. Mais ces Attributs sont toujours *lui même*. On ne pourroit les séparer sans que le Triangle cessât d'être Triangle : on ne connoit pas tout ce qu'il est , mais ce qu'on connoit lui être essentiel , c'est le Triangle même. Il est trois lignes fermant un espace. Il est trois lignes dont deux sont toujours plus grandes que la Troisième. Il est trois lignes formant trois Angles. Il est trois Angles égaux à deux droits.

Il ne peut être Triangle , sans être tout cela. Mais il peut être Triangle , quand même les lignes qui le ferment , ne sont ni rouges ni bleuës. Quand ces lignes sont vertes , ou l'espace qu'elles renferment est de couleur verte , le Triangle est vert ; cette Verdeur est un de ses Attributs. En ce , cas c'est lui - même ; mais cet Attribut est Accidentel , il seroit également Triangle couvert d'une au re
cou-

couleur , il peut paroître aux yeux sous cette forme , il peut aussi paroître sous une autre.

On voit , par ce que je viens d'établir , que ce prétendu Axiome , *on vient à connoître une Substance par le moyen de ses Attributs* , se réduit à ceci : plus on connoit une chose , mieux on la connoit , ou , plus on approche de connoître ce qu'elle est , plus on avance dans sa connoissance , & plus l'idée , que l'on s'en forme , devient complète & représente plus exactement son objet ; car tout ce qu'elle en annonce , c'est lui-même , à moins qu'il ne s'y mêle du faux parmi le vrai.

On ne pense pas à ce qu'on fait , quand on distingue une Substance d'avec ses Attributs essentiels ; car alors que lui reste-t-il dépouillée ainsi de ce qu'elle est ? Il n'y a point d'idée plus abstraite , plus éloignée de représenter un objet tel qu'il est , que celle d'une Substance dépouillée de ses Attributs essentiels ; ce n'est plus qu'une idée très-vague applicable à quantité d'objets déterminés , mais à laquelle , à moins qu'on n'y ajoute d'autres idées , il est impossible



possible qu'au dehors de nous, il existe aucun objet qui y réponde précisément, & ne renferme que ce que cette idée représente. Ecouteroit-on un homme qui diroit: Il y a dans l'Univers un Animal, qui ne renferme que ce que l'idée vague d'Animal représente, un Etre aussi peu déterminé que cette idée vague, une figure qui n'est aucune des Figures qu'on peut se représenter, un Nombre qui n'est aucun assemblage déterminé d'Unités. Bâtit un Système sur de tels principes, les poser pour premier fondement d'une Théologie, ou d'une Philosophie, c'est bien peu respecter l'évidence, c'est bien peu redouter l'obscurité & ses suites. Le moins qu'on puisse faire, après un pas si hardi, c'est de s'allarmer des conséquences qui en naissent, à proportion qu'elles s'éloignent de ce dont le reste des hommes convient comme établi, par le sens commun.

Mr. BAILE, Réponse aux Questions d'un Provincial; *Tom. IV. Ch. XV. pag. 223.*

Comment la matiere deviendra-t-elle étendue, par une étendue dont elle



elle est distincte réellement ? Il n'y a pas moins de difficulté qu'à faire qu'une ame devienne formellement pensante par la pensée d'un autre Ame. La pensée d'une ame, est une manière d'être de cette ame, & ne peut être par conséquent une entité distincte réellement de cette Ame. Or la pensée d'une ame est réellement distincte d'une autre ame, elle ne peut donc être la pensée de cette autre ame. Or par la même raison une étendue distincte réellement de la matière, ne sera jamais une manière d'être de la matière ; elle ne pourra donc jamais la rendre étendue.

Au reste sans avoir une *Idee complete* d'une chose, on peut la connoître assés pour la distinguer de toute autre. Plus un sujet est déterminé, plus tout ce qu'il renferme lui est essentiel pour se trouver tel qu'il est.

Ce n'est pas dans les Noms seuls d'*Accident* & d'*Attribut*, que le langage des hommes n'est pas assés juste, il répand, par son peu d'exactitude, une confusion presque universelle sur le Chapitre des Objets. On parle de ce qui n'est pas, dans le même stile,



que de ce qui est, & cela engage encore ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, à des efforts ridicules pour se représenter le Néant comme une espèce d'Etre. On parle quelquefois de ce qui ne peut être; par exemple, d'une pensée corporelle, ou d'un corps qui pense, d'un corps unique en plusieurs lieux, d'un Etre parfait, très bon, très sage, très saint, qui donne aux hommes des Loix, afin qu'elles servent à l'exécution du dessein éternel qu'il avoit de les damner, & en vue duquel il leur a aussi donné l'existence. Alors on ne forme pas un assemblage d'idées, puisque cet assemblage est impossible; mais d'abord l'on conçoit des idées séparément, & ensuite sans le concevoir, on les suppose liées & on en lie les Noms; c'est ce que l'on fait toutes les fois qu'on se trompe, en comptant pour possible ce qui ne l'est pas.

Mais quand on regarde l'impossible comme impossible, & que l'on dit, par exemple, *une Montée sans descente, un Vallon sans éminence à côté, est une chose impossible*, on ne parle point exactement. Vous diriez
 que

que l'on a une idée de l'impossibilité, une idée de ce qui ne peut être, laquelle on compare avec celle d'un Vallon sans Montagnes. Or l'on n'a point & l'on ne peut point avoir ces idées là. On parleroit plus juste, si l'on disoit : Celui qui veut séparer l'idée des Montagnes de l'idée d'un Vallon, veut séparer ce qui est inséparable; ou, le Vallon ne peut être conçu sans les Montagnes : qui ôte l'une de ces idées ôte l'autre.

Il n'est pas inutile de remarquer qu'on ne doit pas confondre *Impossibilité absolue*, avec *Impossibilité par supposition*. Absolument, il implique contradiction, qu'un Triangle n'ait pas ses 3. angles égaux à deux droits.

Mais quand je dis, si on pose un bloc solide de métal sur la surface horizontale d'une eau, il est impossible que le bloc ne s'y enfonce, à moins qu'il ne soit soutenu par quelque cause qui l'empêche de descendre; cette Impossibilité suppose l'assemblage de toutes ces circonstances; car un Cilindre de Cuivre d'un pouce de hauteur, ne s'enfonce pas dans
 C 3 l'eau,



Peau, s'il est contenu au bas d'un Tuyau enfoncé de 9. pouces dans Peau.

Quand le discours roule sur ce qui peut exister, mais qui n'est pas, & même ne sera point, & que l'on dit, par exemple, une Montagne d'or, un homme haut de deux mille toises peut exister; si on demande d'où vient qu'on attribue le pouvoir d'exister à cette Montagne, ou à cet homme, s'ils sont un pur néant: Car pourquoi attribuer quelque chose au rien? On demande après cela ce que cet homme & cette Montagne sont de plus que le Néant? Toutes ces questions sont fondées sur une impropriété de langage; il auroit fallu dire; *j'ai l'idée d'un tel Homme & d'une telle Montagne, & un Etre existe assez puissant pour produire, dès qu'il lui plaira, des objets qui répondent à ces idées.* Toute la réalité que ce langage suppose, se trouve partie dans ma pensée, & partie dans une puissance qui existe en effet.

Enfin quand on dit d'une chose qui n'est pas, qu'elle sera, comme des fleurs



fleurs naitront au printemps prochain ; on parle encore d'un néant , auquel on semble attribuer une espèce d'existence , mais cela signifie , que des Causes existent actuellement ; qu'elles sont déterminées à continuer , & que de cette détermination & de ses effets il en naitra un , répondant à nos idées.

Cesser de voir , cesser de vivre , ce sont des Négations. Les termes d' Aveuglement , de Mort , sont grammaticalement , aussi positifs qu'aucun autre , leur signification néanmoins est tout à fait négative ; mais par respect pour les termes , ceux qui sont accoutumés à se payer de mots , appellent l' Ignorance , l' Aveuglement , la Mort , des ETRES PRIVATIFS. Ce jargon Métaphysique affermit les jeunes Ecoliers , dans l'habitude fatale , de se paier de mots , à quoi ils n'ont déjà que trop de disposition. Si la Mort , n'est qu'une simple privation , d'où vient qu'elle produit des effets si réels ; les fraieurs dont on est troublé à son approche ? Ces troubles , ces frayeurs sont les effets de l'amour de la vie , & de la pensée très réelle qu'on touche à ses derniers momens.

C 4 Quand



Quand *Socrate* représentoit à *Alcibiade*, combien il lui manquoit de choses pour être véritablement digne d'estime, les gémissemens & les pleurs de ce jeune Athénien étoient l'effet de son ardeur pour la réputation, & de la honte, bien méritée, d'en être si loin.

On ne sauroit trop s'accoutumer à des idées justes & précises; il faut éviter tout ce qui en écarte, ne fut ce que tant soit peu.

On voit des gens qui se plaignent qu'après tous les efforts imaginables, pour concevoir le néant, ils n'en peuvent venir à bout. Qu'est-ce qui a précédé la Création du Monde, qu'est-ce qui en tenoit la place? Rien. Mais le moyen de se représenter ce Rien? Il est plus aisé de se figurer une Matière éternelle. Ces gens-là font des efforts là où il n'en faudroit point faire, & voilà justement ce qui les embarrasse; ils veulent former quelque idée qui leur représente le rien, mais comme chaque idée est réelle, ce qu'elle leur représente est aussi réel. Quand nous parlons du néant, afin que nos pensées se disposent conformément



mément à nôtre langage & qu'elles y répondent , il faut *s'abstenir de se représenter quoi que ce soit*. Avant la Création , Dieu existoit , mais qu'est-ce qui existoit , qu'est-ce qui tenoit la place du Monde ? Rien ; point de place ; la place a été faite avec l'Univers qui est sa propre place , car il est en soi-même & non hors de soi-même. Il n'y avoit donc rien : mais comment le concevoir ? Il ne faut rien concevoir. Qui dit rien , déclare par son langage qu'il éloigne toute réalité ; il faut donc que la pensée , pour répondre à ce langage , écarte toute idée , & ne porte son attention sur quoi que ce soit de représentatif. A la vérité on ne s'abstient pas de toute pensée , on pense toujours ; mais dans ces cas - là *penser c'est se sentir* simplement soi-même , c'est sentir qu'on s'abstient de se former des représentations.

X. Au mot de *rien* répond donc dans l'Ame non pas une idée , mais une négation & une absence d'idée , & voilà pourquoi les termes qui désignent ce qui n'est pas , qui désignent

Termes
Négatifs.

gnent la non-réalité, devroient tous être *négatifs*.

Au lieu de cela la plupart sont *positifs*, comme reciproquement on en emploie de *négatifs*, pour marquer des réalités. On en voit des exemples manifestes dans les expressions (a) de *mortel* & *d'immortel*, de *fini* & *d'infini*, de *corruptible* & *d'incorruptible*, & dans un très-grand nombre d'autres rencontres & qui disposent insensiblement à concevoir très-mal & le positif & le négatif. Quand on dit que Dieu ne peut pas faire des choses contradictoires, il semble que l'on veut par cette phrase négative, renfermer la puissance de Dieu dans de certaines bornes; cependant c'est tout le contraire: l'on soutient par là que sa perfection est véritablement infinie, & infiniment éloignée de toute ombre de défaut; car ne pouvoir se contredire, c'est être parfaitement d'accord avec soi-même; comme ne pou-

(a) Quoi qu'un Etre infini soit être réel, que je prononce très éloigné d'être infini, tout réel qu'il soit son nom de fini, grammaticalement positif, exprime un Etre très inférieur en réalité à l'Infini dont le nom est grammaticalement négatif.



pouvoir se tromper, c'est être parfaitement attentif; ne pouvoir mourir, c'est exister nécessairement.

Au contraire la puissance d'errer, la puissance de pécher, sont des négations exprimées par des termes positifs. Faute d'y prendre garde, on s'embarasse dans des difficultés affreuses sur la Création & sur la Providence; on demande quelle *part Dieu Très-Saint* a aux erreurs & *aux vices*? Il n'en a point, & avoir fait l'homme capable d'errer & de pécher, c'est ne lui avoir pas donné des lumières au dessus de toute inadvertance, ni une fermeté au dessus de tout relâchement. Tout ce que l'homme a reçu de son Créateur est réel & bon, attention, fermeté, &c. Il auroit pu les donner dans un plus grand degré, il ne l'a pas fait, c'est pure négation; Il n'y étoit pas obligé; Les degrés étoient suffisans, si l'homme avoit voulu s'en bien servir; Il ne l'a pas voulu, c'est sa faute; elle ne peut point être imputée à Dieu, qui lui avoit donné la force de vouloir. Il faut donc bien prendre garde de ne se



laisser pas séduire par des expressions trompeuses.

Je trouve beaucoup de vraisemblance dans la conjecture que *cette confusion*, qui règne dans les termes positifs & négatifs, *s'est introduite* parce qu'après avoir d'abord donné des noms à tout ce qui nous étoit familier, au corruptible, au mortel, au matériel; quand, dans la suite, mais beaucoup plus tard, on est venu à connoître qu'il y avoit des objets tout opposés, au lieu d'inventer de nouveaux noms pour ces nouvelles idées, on s'est contenté de ceux qui étoient déjà en usage, en y joignant simplement une négation pour marque de différence. C'est par ce principe que la Substance qui pense est appelée immatérielle, nom négatif, ce qui dispose à croire que la Pensée est moins réelle que l'Étendue.

Les hommes ne se sont d'abord occupés que d'un petit nombre de choses; Ils n'ont pensé qu'au nécessaire, & le soin de se le procurer a rempli tout leur tems. L'abondance étant venue peu à peu, ceux qui se trouvèrent en état de passer leurs
jours



jours en repos, laissèrent promener leurs Sens sur un plus grand nombre d'objets, leur Imagination s'excita, la réflexion se joignit à la vue, ils formèrent des idées nouvelles, mais ils n'inventèrent pas, pour chaque idée nouvelle, un mot nouveau; leur Imagination se fatiguoit moins, & ils chargeoient moins leur mémoire, en se bornant aux termes auxquels ils étoient déjà accoûtumés, & en empruntant les noms des choses, qui en avoient déjà, pour les donner à celles qui n'en avoient pas encore, mais qui leur ressembloient un peu. On voit cela dans la Langue Hébraïque, qui, sans contredit, est une des plus anciennes, plus que dans aucune autre. A peine y trouve-t-on un mot qui n'ait trois ou quatre significations. Un même mot, par exemple, signifie, *Instruire, corriger, châtier, lier*. De l'instruction à la correction il y a du rapport; souvent pour corriger on châtie, la lumière & la crainte des châtimens font l'effet des liens, quand elles empêchent qu'on ne s'abandonne à ses premiers desirs. Les ouvrages de la
Nature



Nature ont été connus avant ceux de l'Art, voilà pourquoi on a donné à ceux-ci les noms de ceux-là; On dit le pié d'un Lit, d'une Table, d'un Mur, comme le pié d'un Arbre & d'un Animal; tout ce qui sert à soutenir a reçu un même nom, parce qu'il a le même usage.

Mots qui ne signifient rien.

XI. Il y a des mots auxquels il ne se trouve point d'objet qui réponde; en supposant néanmoins qu'ils signifient quelque chose, ils jettent dans mille erreurs. On joue, par exemple, & parce que l'on ne veut pas avouer les fautes qu'on a faites, ou qu'on ne se souvient pas des inadvertances où l'on est tombé, ou enfin parce que l'on n'a pas d'idée de tous les mouvemens, par lesquels l'agitation de la main, & la situation de la table ont fait passer les cartes ou les dez, au lieu de rapporter la perte à l'une de ces trois causes, (les seules que l'on peut raisonnablement supposer) ou à toutes trois ensemble, on les met à part, on en écarte son attention, & on leur substitue une imaginaire que l'on appelle *hazard*. C'est une cause chimérique que



que l'on tire du rang des nécessaires, sans la placer néanmoins au nombre de celles qui agissent avec connoissance & choix. On ne fait ce que c'est, cependant on s'en rend le nom familier, à force de le répéter; & du jeu on l'applique ensuite à d'autres cas, où il ne convient pas mieux. Quelques uns en font un objet tout particulier de la Divine Providence & lui attachent un caractère vénérable; d'autres au contraire s'en servent pour combattre cette Providence, ils substituent le Hazard à sa place; & accoutumés à en faire l'azyle de leur ignorance, ils lui attribuent la disposition de l'Univers.

Brochures sur la fortune.

Embarassés à rendre raison des événemens, les hommes se sont laissés aller à croire qu'une Fortune présidoit aux actions de la vie indépendamment de l'ordre établi dans la Nature par la Providence; Les Payens donnoient ce nom à un Etre qui selon eux subsistoit, mais sans étendre jusques là le sens de ce terme, on lui attribue tout ce que la
foi-

foiblesse de nos lumières, ne nous permet pas de voir, ou dont nôtre mémoire ne conserve pas le souvenir; souvent nôtre manière d'agir décide de nos succès ou en bien ou en mal, ou ces succès résultent de diverses Combinaisons dont les unes échappent à nos recherches & les autres à nôtre mémoire. L'auteur de la Nature a donné aux hommes la liberté, dont ils font différens usages & différens abus, mais ces usages & ces abus c'est eux qui les font, quelque fois avec attention & quelque fois sans attention. *Bonheur*, & *Malheur* sont donc des Noms de l'état où on se trouve, & non pas des causes de cet état. Un homme qui se trouve mal'heureux cherche à se consoler, en se procurant la satisfaction d'être plaint; mais pour se la procurer, il cache aux autres & se cache à lui même les motifs qui l'ont séduit, & l'imprudence des démarches qui l'ont amené à l'état où il se voit. Le Riche ambitieux & malin qui étale aux yeux des autres, pour exciter leur envie avec leur admiration, trou-

trouveroit bien à rabatre, si on lui rappelloit toutes les indécences & les indignités, par où il est monté à ce point de Fortune.

L'obscurité du mot de *Fortune*, terme mal défini, mal déterminé, donne lieu aux applications du monde les plus équivoques; tantot on la justifie comme une *Cause sage & juste*, qui ne fait rien que ce qu'elle a droit de faire, & tantôt on en parle comme d'une *puissance bizarre*, qui aime à se jouer de l'ordre, & mépriser l'équité. *Sénèque*, dans la même page en fait l'apologie & en parle avec respect comme de la Providence Divine, après l'avoir regardée un peu auparavant comme une puissance odieuse, qu'il est permis de braver, & à laquelle il est beau d'insulter pour se consoler des maux qu'elle fait. *Nous avons tort*, dit-il, *de ne savoir plus de gré à la Fortune de tous les biens que nous en avons reçu, dès qu'elle en retire quelcun; car enfin elle n'ôte que ce qu'elle a donné, & ce tort, si c'en est un, doit être déjà effacé par un grand nombre de graces & le sera encore par de*
nouvel-

nouvelles. Mais il venoit de dire un peu auparavant. *Que personne ne s'étonne de sa cruauté & de son injustice, on y doit être accoutumé. Auroit elle quelque égard à ce qui se doit, & en useroit-elle avec quelque modération avec le commun des hommes, elle, dont l'implacable dureté ne respecte pas le sang des Dieux & porte la mort dans leur lit sacré? Que toutes les bouches s'unissent pour lui en faire des reproches, elle ira toujours son train, elle se mettra au dessus de toutes les prières, & se roidira contre toutes les plaintes.*

On se permet tout contre la Fortune, parce qu'on ne se dit point nettement ce que signifie ce terme: Ce langage obscur accoutume néanmoins insensiblement à penser mal de la conduite de l'Univers, & à critiquer celui qui le gouverne.

Quoi que le langage des Payens sur la Fortune renfermat des contradictions, ce terme ne laissoit pas d'avoir dans leur bouche plus de sens que dans la nôtre, lors que ce nom sert à désigner une Cause qui n'est ni intelligente ni nécessaire. A un
Etre

Etre dont on ne reconnoit pas l'existence, on ne laisse pas d'attribuer toute la foiblesse de nos lumières, où la précipitation de nôtre jugement, nous empêche de voir la cause. Bornons ce terme à exprimer les effets agréables que nous éprouvons, & ne l'étendons pas à leurs causes; Ces causes se trouvent dans la situation & les circonstances où l'on se trouve, & dans les partis qu'on a pris & le choix qu'on a fait soi-même, sans y être déterminé par des lumières sûres.

XII. Il y a des mots qui à la vérité ne sont pas destitués de sens, mais qui expriment simplement des idées, sans qu'il y ait hors de nous des objets qui répondent à ces termes vagues; Tels sont les Noms de *Substance*, de *Figure*, de *Nombre* &c. car il n'y a aucune figure qui soit la figure en général, ni aucun nombre qui ne soit celui-ci ou celui-là déterminément. Cependant on se trompe quelquefois & l'on suppose l'existence de certains objets, que l'on ne connoit point, & qui doivent répondre à ces noms. C'est ain-

Idées
vagues.

ainsi, qu'après avoir défini le Corps une Substance étendue, & l'Ame une Substance qui pense, on est fort en peine de trouver quelle est cette Substance, dont l'étendue soit un *Attribut*, & quelle est celle dont la pensée soit un Mode. Au lieu qu'on penseroit plus nettement, si l'on considéroit qu'il y a en nous *pensée* & *étendue*, que l'idée vague de la Substance convient à l'une & à l'autre; & comme on dit du *Triangle* qu'il est une Figure, l'on dit aussi que la *Pensée* & l'*Etendue* sont elles mêmes des *Substances*, par là même qu'on leur applique à l'une & à l'autre l'idée générale de Substance.

C'est pour avoir considéré ce terme, qui dans son *acception* générale n'est le nom que d'une *idée vague applicable* à plusieurs sujets; c'est, dis-je, pour l'avoir considéré comme le nom d'un objet singulier & réellement existant hors de nous, que Spinoza a conclu qu'il n'y avoit qu'une Substance, & c'est sur une erreur si grossière que tout son Système est bâti. Nous n'avons, dit-il, qu'une seule idée de la Substance,
car

car on n'en peut faire qu'une seule définition ; donc il n'y a qu'une seule Substance, qu'il lui plaît d'appeller Dieu ; & pour ce qui est de nous & des autres choses que le vulgaire appelle *Créatures* ; nous sommes ou la substance Divine, ou des Attributs & des Modes de la substance Divine. Assurément il faut avoir un grand penchant à l'Athéisme, pour se rendre à un si chétif sophisme ; j'aimerois autant qu'on me dit, il n'y a qu'une définition de la figure, qu'une définition du nombre ; Donc un *Triangle* & un *Cercle* ; Donc 22. & 24. ne sont pas des figures, ni des nombres particuliers, ce ne sont que des Modes de la seule figure, & du seul nombre qu'il y ait au monde. Si en consultant mes idées déterminées, & en me servant pour les exprimer, de mots qui soient des noms d'objets existans hors de moi, je dis, *j'ai les idées de plusieurs Substances, je les définis diversément, l'Eau, par exemple, le bois, la pierre, le Soleil, &c. Donc il y a plusieurs Substances, sans quoi mes idées & mes définitions seroient fausses ; je renverse*
 Spino.

Spinoza en l'imitant, & je raisonne plus juste que lui, parce que je décide de ce qui est hors de moi, non par des idées vagues, mais par des déterminées, & par là plus propres à me représenter les objets, qui existent actuellement tels que je les conçois.

Les Termes *vagues* ne sont pas *trompeurs* pendant qu'on les considère comme des noms d'idées vagues, mais ils le *deviennent* dès qu'on les applique à des objets déterminés, & que l'on s'imagine de connoître déterminément ce à quoi l'on a simplement imposé un nom vague. Ça été l'illusion perpetuelle des Scholastiques. On fait bien qu'aucun effet ne paroît sans qu'une cause le produise : Ils avoient donc, comme tous les hommes, une idée générale de cause, & à cette idée générale, ils donnoient seulement divers noms suivant les occasions. Le feu se fait sentir plus chaudement l'Hiver que l'Eté, c'est *Antiperistase*. Une pierre tombe dès que la main cesse de la soutenir, c'est par une *Qualité Centripete* de la

la terre. On n'a point de peine à élever un sceau qui est encore dans le puits, c'est qu'il est dans son *Element*. Un Aimant paroît en attirer un autre, c'est *Sympathie*: le Pole opposé le fait fuir, c'est *Antipatie*. Ils faisoient comme les Enfans, qui, après avoir demandé d'un objet inconnu, qu'est cela? Dès qu'on leur en a dit le nom, sont contents & ne cherchent rien de plus; leur curiosité ne va pas plus loin; il leur importe d'en savoir le nom pour en parler aux autres, ou pour le demander, quand ils le souhaitteront, & c'est ainsi que dès le premier âge on s'accoutume à se payer de mots, sans penser à ce qu'ils signifient.

XIII. Il y a des cas sur lesquels on ne sauroit penser juste, si on fait plus d'attention à ce qui est qu'à ce qui n'est pas; Il est cependant difficile de penser autant à ce qu'on n'apperçoit pas, qu'à ce dont on est frappé; Et voila pourquoi on se trompe souvent sur des Questions, qui demandent un partage d'attention si égal entre des objets si inégaux.

Parallèle
de ce qui
est avec
ce qui
n'est pas.



gaux. Peu de gens sont capables de sentir la vérité de ce que disoit Fabius, *se in tempore & sine ignominia servasse exercitum, quam multa milia hostium perdidisse, ducere majorem gloriam esse.* Qu'il trouvoit beaucoup plus de gloire à conserver à propos & sans lacheté son armée qu'à faire périr plusieurs milliers de ses ennemis. Une victoire frappe davantage l'imagination, qu'une Campagne ménagée avec habileté, contre un ennemi puissant, & on ne balance pas à la préférer. Ceux qui ont le foible de donner dans des prédictions, qui comptent sur les présages des Astres ou des Songes, se chargent avec plaisir la mémoire d'un petit nombre d'événemens, qui ont répondu à des prédictions sans fondement, & ils ne tiennent aucun registre d'une infinité de prédictions fausses, & de Songes qui n'ont abouti à quoi que ce soit. Celui qui entretiendrait une compagnie de Songes de cette dernière espèce, passeroit pour un homme qui rêve en veillant; mais faites un récit d'un Songe embelli de jour à autre, par le plaisir même qu'on trouve à le répéter;



repèter; Au récit du Songe, ajoutés, d'un air d'admiration, celui des suites, qui l'ont vérifié, les plus raisonnables vous donneront leur attention & seront presque ébranlés; mais de quelle force est une preuve tirée d'un évènement, qui est combattu par mille autres?

L'inquiétude de l'homme lui a fait souhaiter ardemment de connoître l'avenir; ce desir ardent a donné du poids aux plus légères vraisemblances. On ne s'est point servi de la raison, dans la crainte de se désabuser. Un tems étoit, qu'on ouvroit au hazard Homère & Virgile, & on les ouvroit tant de fois, qu'à la fin on y lisoit quelque chose qui donnoit lieu à imaginer les présages qu'on souhaitoit. On s'en tenoit à la dernière ouverture du Livre, qui avoit présenté un rapport & une apparence de prédiction, on comptoit pour rien toutes les autres. A Homère & à Virgile on a fait succéder l'Écriture Sainte, & cet abus a même passé pour un respectueux usage.

XIV. Nous avons établi dès le commencement de ce Chapitre qu'il y a des Choses; & que ces choses sont

Noms de
Substance & de
Mode se
confondent
quelques
fois.

Tom. III.

D

dans

dans un certain *état*. Tout terme *significatif*, & qui signifie plus qu'une *simple idée vague*, marque donc une *chose*, ou cette chose dans son *état*, ou l'état de cette chose. Dans une langue parfaitement exacte, chaque espèce d'objets auroit aussi une espèce de noms, qui lui seroit propre, & par laquelle on seroit d'abord averti de quelle sorte d'Étres on parle; mais on a tout confondu pour s'être trop empressé à donner des noms à ce qu'on ne connoissoit pas. Il est vrai que les choses sont désignées par des noms *Substantifs*, un Homme, un Cheval, un Arbre. Les choses modifiées, c'est-à-dire, considérées dans leurs états, sont exprimées par des noms *adjectifs*, blanc, sage, savant, vigoureux, haut, pesant; & enfin pour marquer l'état en lui-même, & sous une idée séparée, on a *déduit*, des noms adjectifs, certains mots, que l'on appelle *abstrait*, & qui sont des *substantifs dérivés d'adjectifs*, blancheur, science, sagesse, hauteur, &c. Mais cela n'étant pas universel, donne d'autant plus de lieu aux méprises, qu'il est plus fréquent, parce que

l'on s'avise moins de prendre garde aux exceptions. On dit qu'un Homme est habillé : l'habit pourtant n'est pas un Mode, mais une substance. Il est vrai que cet Exemple ne jette pas dans la méprise, elle seroit trop grossière : mais quand on dit, que l'Homme est pensant, & que le corps est étendu ; on prend occasion de ce langage de regarder la pensée comme un accident de l'homme, & l'Étendue comme un Mode du Corps, au lieu que c'est le corps même. C'est ainsi qu'après avoir appelé *matière*, ce en quoi tous les corps se ressemblent, & *Forme* ce en quoi ils diffèrent ; on s'est imaginé deux Principes, & deux Substances, qui s'unissent pour composer le corps : l'une est la même par tout, elle n'est, selon eux, *ni ceci, ni cela* ; elle n'a ni grosseur, ni petitesse, ni qualité occulte, ni qualité manifeste ; ils ne savent ce que c'est. La *Forme* est encore plus inconcevable. C'est une substance inconnue, qui n'existe point avant la génération, & qui pourtant n'est point créée ; qui n'est point connue par elle-même & qui ne se ma-



nifeste que par les qualités dont elle est revêtue. On se fatigue inutilement pour se former l'idée d'une Chimère, à laquelle on impose un nom.

Si l'on dit que dans les Plantes il y a un Principe qui les fait germer, croître, fructifier & se multiplier; ce langage signifie, pourvu qu'on n'attache à ces termes que des idées vagues: mais dès qu'on détermine en quoi consiste ce Principe, & qu'on le distingue de la plante même, on court risque de former des suppositions, & des idées auxquelles aucun objet ne réponde, existant hors de nôtre pensée. Il en sera comme des termes de *Animalité*, *Humanité* &c. auxquels des Anciens Scholastiques ont prétendu, que des objets répondoient existans hors de la pensée. Aujourd'hui il est encore des Universités, où des Professeurs sont établis pour soutenir ces hypothèses. On y entend donc de long discours & de longues dis-

On com-
fond les
relations
avec les
Modes.

putes sur des *Riens*, habillés de mots.
XV. Quelquefois on parle d'un
Mode comme d'une Substance, à la-
quelle on attribue d'autres Modes:
ainsi

ainsi l'on dit, qu'une blancheur est vive : Cette expression en marque le degré. On dit, qu'une couleur est rude ; ce terme en marque l'effet : car l'inexactitude du langage confond encore les Relations avec les Modes. Quand on dit que l'Exercice est sain, on paroît indiquer la santé comme un Mode de l'exercice, qui en feroit la substance : l'Exercice seroit la chose, & la santé son état ; au lieu que l'exercice est un état de l'homme, un Mode actif duquel la santé, autre mode, est l'effet. Mais cet exemple offre au moins une relation réelle ; il y a de la liaison entre l'état d'exercice & l'état de santé ; au lieu que quelquefois on propose comme des Modes, de certaines relations si extérieures qu'elles ne changent en quoi que ce soit le sujet auquel on les attribue, & ne le modifient point. Etre loué, être célèbre, riche, tout cela nous laisse tels que nous étions ; autant qu'entre premier & second, si, sans sortir de nôtre place, une personne se mettoit successivement à nôtre gauche, puis à nôtre droite. Pendant



que je dors, un homme me fait son héritier, ce nouveau rapport me rend-il différent de ce que j'étois? Non sans doute, & je me lève tel que je me suis couché. Certainement, en lui-même, il ne me change en rien. Je puis être assés fou pour me rendre plus vain de cette acquisition, ou assés sage pour me procurer des douceurs solides, par l'usage que j'en ferai; mais ce sont là des effets, dont je serai la cause, & cet héritage l'occasion; il ne consiste pas dans ces effets, il n'est point un mode de mon ame, ni de mon corps. La vanité aveugle de l'homme, toujours prête à se prévaloir des plus légers prétextes, fait qu'il se considère comme étant uni à ses biens & à ses titres, il s'approprie cet extérieur, tout autant que ses qualités les plus réelles. Etre riche, être sage, sont des expressions semblables: vous diriez que ce qu'elles marquent est également intérieur; on compte sur l'un comme sur l'autre. Cette conformité de noms entretient dans l'erreur le vulgaire, qui va rarement au de là des mots, & qui

qui d'ailleurs est bien éloigné de regarder les richesses dont il est ébloui, comme quelque chose de moins attaché aux riches, que la Sageffe ne l'est au Sage. Mais quiconque pense au dessus du vulgaire, met une grande différence entre ce qui lui appartient, & ce qui n'est pas entièrement en sa puissance; on a beau lui dire que ses richesses sont à lui, qu'elles l'élèvent au dessus des autres hommes, il n'en croit rien: *Illas circumfusas sibi multum diuque miratus, quod ad se venerint, & ridet, suasque audit magis esse quam sentit.* C'est au vulgaire à n'estimer les hommes, que par ce qui les environne, & qui est tout différent d'eux: vous avés beau être élevé au premier rang, si vous êtes sans mérite, je vous regarde comme un nain, que l'on a porté sur une Montagne; vôtre élévation ne sert qu'à me faire mieux sentir vôtre petitesse. Il y a un très grand nombre de mots qui n'ont de sens déterminé, qu'en vertu de leur relation avec des idées, souvent arbitraires, & quelquefois fortuites, dit le P. Buffier.

D 4 On



On se fait une idée de Félicité qui renferme du vrai, & de l'erreur parmi ce vrai ; on la fait dépendre, des plaisirs, du repos, de la fortune, suivant que l'on est voluptueux, indolent, ou ambitieux. On donne le nom d'heureux à celui qui approche de cet état, & le nom de malheureux à celui qui en vit éloigné. Il en est de même de quantité d'autres noms, *savant, ignorant, facile, difficile* &c.

Mais cette erreur a beau être des plus grossières, elle ne laisse pas d'être des plus ordinaires. La plupart des hommes jugent toujours d'eux par des relations extérieures, comme si elles étoient des attributs réels & intérieurs. Tel se croit un grand homme, parce qu'il se voit dans un grand rang ; & cependant rien n'est plus méprisab'le que son génie, si ce n'est son cœur. Tel se croit un grand Saint, parce qu'il se voit dans un emploi, qui demande beaucoup de sainteté : si après s'être examiné il ne se trouve recommandable, & il ne se voit au dessus des autres, que par des certaines connoissances, vraies

vraies ou prétendues, & par son zèle à faite recevoir aux autres ce qu'il croit vrai, il fera consister dans des Théories l'essentiel de la Religion, c'est là son fort.

Non seulement on regarde comme des manières d'être, qui modifient un sujet, de simples Relations qui ne le varient point, le laissent tout tel qu'il est, & peuvent finir, sans qu'il cesse d'être tout ce qu'il étoit, enfin qui peuvent revenir sans rétablir aucune qualité en lui: Mais de plus, on regarde comme des *qualités* parfaites, complètes, *achevées*, absolues, de *simples commencemens*, des progrès imparfaits. Et toutes ces méprises viennent d'une même source. On s'attache aux mots: les Richesses & la Sciences sont des termes du même genre; on prend occasion de là, de regarder les choses qu'elles signifient, comme étant aussi d'une même classe. La Science est une qualité réelle, qui modifie celui en qui elle se trouve; une perfection, qui l'éleve au dessus de l'ignorant. Les richesses de même sont comptées pour un mérite. On appelle savant, celui qui fait quelque

D 5 chose



chose, aussi bien que celui qui fait tout ce qu'il doit savoir ; le terme est donc équivoque : mais on ne fait pas d'attention à cette équivoque. Quand un homme se voit une fois honoré de ce titre, il ne peut souffrir qu'on le soupçonne d'ignorer quoi que ce soit. Il en est des titres de savant, d'honnête homme, de sobre, de vaillant, comme de ceux de riche, de puissant, de grand Seigneur ; on l'est par rapport aux uns, & on ne l'est pas par rapport aux autres ; suivant le siècle ou suivant la nation ou vous aurés vécu, sur une quantité de terres & d'argent, & sur le même degré de lumière & de probité, on vous donnera, ou on vous refusera les titres de riches, de savant & de vertueux. Si les langues avoient été faites par des Philosophes, il seroit sans doute beaucoup plus aisé de les apprendre. Ils auroient établi par tout une uniformité, & des rapports qui auroient conduit l'esprit sûrement, & infailliblement ; & la manière dont un mot auroit été formé, auroit emporté la signification, en vertu de certains principes, qui avoient d'abord été posés

posés. Les Peuples grossiers, premiers Auteurs des Langues, sont naturellement tombés dans cette idée à l'égard de certaines terminaisons; ou désinences, qui ont toutes quelque propriété & quelque vertu commune entr'elles; mais cet avantage ignoré de ceux qui l'avoient entre les mains, n'a pas été poussé assés loin.

Les Stoïciens s'éb'ouissoient par un grossier sophisme, en suposant absolu le sens d'un mot, dont la signification étoit toute relative, & rouloit sur le plus & le moins. On est heureux d'être sage; donc le Sage est très heureux: s'il est très heureux, rien ne peut manquer à sa félicité, elle ne sauroit croître, *quis beato beatior*. De nos jours on a demandé s'il y avoit un homme qui pût s'assurer de voir les Corps dans leur Grandeur absolue, comme s'il pouvoit y avoir une grandeur absolue, & si les noms de grand & de petit, n'étoient pas des noms nécessairement relatifs.

Magnitudo non habet certum modum: comparatio illam aut tollit aut depremit.



La Grandeur n'a point de formes fixes ; les comparaisons l'étendent ou la diminuent. *Sen. Ep. XLIII.*

L'Absolu se confond aisément avec le Relatif, & le langage des hommes donne si souvent lieu à cette confusion, qu'il arrive quelquefois aux plus clairs-voyans de s'y méprendre. *Peut-on s'assurer de voir juste, ou peut-on s'assurer combien on est près, ou loin de voir les Corps tels qu'ils sont, & dans leur véritable grandeur.* On suppose une grandeur absolue, & ce mot n'est que relatif. *Socrate* cherchoit l'absolu dans des idées abstraites. Mais l'idée abstraite d'un Nombre, n'est elle pas l'idée de la moitié de l'un, & du double d'un autre. L'idée de l'Unité n'est ni petite ni grande, mais tout ce à quoi on l'applique est petit ou grand, & par conséquent petit & grand tout ensemble. Il en est ainsi de l'idée abstraite de *substance*, & de l'idée abstraite de *modification*. Ces idées ne sont ni grandes ni petites, mais elles s'appliquent également à ce qui est petit, & à ce qui est grand. Il n'y a que l'Être véritablement Infini, qui soit absolument Un. Rien n'est

n'est égal à lui, rien ne peut lui être parfaitement semblable, & tout le reste de ce qui existe est petit en comparaison de lui. Lui seul est absolument grand.

Il est de même un grand nombre de mots, qui passent communément pour absolus, & qui pourtant ne sont que relatifs: tels sont les Noms qui expriment nos sensations, *blanc*, *doux*, *agréable* &c. Les Noms encore de *blâme* & de *Louange*, *Judicieux*, *Ignorant*, *Eloquent*. Ces termes absolus *grammaticalement*, sont *comparatifs* dans leur véritable sens; on les applique à un sujet, ou on les lui refuse, suivant le rapport qu'ils ont à une idée, qui sert comme de mesure; & cette idée souvent on la forme arbitrairement, & même fortuitement.

Comme le terme de *riche* est relatif, celui de *pauvre* l'est encore d'avantage. On est pauvre, suivant qu'on est plus ou moins éloigné du nécessaire pour vivre, du nécessaire pour vivre commodément, du nécessaire pour soutenir de certaines dépenses convenables au rang où l'on

l'on se trouve suivant des usages établis dans le Monde. On est encore pauvre, à proportion qu'on se permet des desirs à remplir. On donne aussi le Nom de pauvre à un petit génie, & cela a bien des degrés, & se rapporte encor au rang & à la Profession, suivant qu'on a plus ou moins de talens pour la remplir.



CHAPITRE II.

Des rapports que les Objets ont avec nous.

Fréquence des Comparaisons. I. **I**L n'y a rien que l'Esprit humain fasse si souvent que des Comparaisons. Il compare les Substances avec les Modes; il compare les Substances entr'elles, & les Modes entr'eux; il s'applique à démêler ce qu'ils ont de commun, d'avec ce qu'ils ont de différent, ce qu'ils ont de liaison, d'avec ce qu'ils ont de contrariété; il examine les dépendances où ils sont les uns des autres; il étudie leurs forces, & il détermine

ne

ne leur pouvoir. Il est important d'établir des règles qui dirigent les pensées, & qui assurent les démarches dans ces différentes comparaisons; car elles peuvent servir à perfectionner nos idées, en les rendant plus exactes, & elles peuvent aussi les embrouiller, en nous amusant à de trop légères différences, ou à de trop minces ressemblances.

II. Mais avant que d'entrer dans le détail des rapports que l'on découvre, quand on compare les objets entr'eux, il est à propos de se rendre attentif sur les rapports qu'ils ont avec nous.

Rapports
des ob-
jets avec
nous, dé-
jà trai-
tés, en
bonne
partie.

Il est vrai que ce sujet a déjà trouvé sa place dans les Chapitres précédens. Le Tempéramment, les Habitudes, les Inclinations & les Passions, donnent sur nous aux Objets des Forces, qu'ils n'auroient point par eux-mêmes, s'ils n'étoient aidés de ces dispositions. Les objets plaisent ou ennuient, attachent l'attention, ou font qu'elle se relâche, suivant qu'on est prévenu par ces principes. De sorte que celui qui est en garde contre son tempéramment & ses habitudes,

bitudes, & qui fait régler ses inclinations, ne se laissera pas imposer par les rapports des objets avec ces dispositions, ni par la force qu'ils en peuvent tirer. Et ainsi nous avons déjà établi des principes, qui peuvent nous régler & nous garantir de méprise dans les différentes relations des objets avec nous.

Force de la nouveauté, & de l'antiquité. III. Il y en a pourtant quelques unes, qui méritent encore une attention particulière, auxquelles nous avons réservé ce Chapitre.

Les vérités réelles, ou prétendues, que l'on présente à l'Esprit pour en faire l'objet de son attention, sont ou *nouvellement* découvertes, ou connues *depuis longtems*. Ces deux relations ont chacune leur force, & non seulement les uns n'ont du goût que pour l'*Antiquité*, tandis que les autres ne se sentent d'inclinations que pour la *Nouveauté*; mais entre ces deux grandes extrémités les hommes se partagent en mille manières, tantôt l'antiquité plaît, tantôt la nouveauté charme, avec des inégalités & des bizarreries, dont je n'entreprendrai pas le dénombrement.

IV.

I V. En général, les Objets nouveaux donnent de la surprise, s'attirent l'attention, excitent la Curiosité, font naître l'admiration, & en un mot frappent plus vivement, & par-là plaisent d'avantage. Il ne faut pas s'en étonner; nous en avons rendu les raisons ci-devant; il n'y a rien en cela que de très naturel; ces sentimens sont inconnus, il n'y qu'à en prévenir l'abus.

D'où vient que la nouveauté plait.

Les secrets une fois connus, sont regardés comme des riens, & cependant, à nôtre honte, des riens sont capables de nous arrêter long-tems, quoique, quelque fois, il nous importe de les connoître, & souvent ils ne nous arrêtent que parce que nous n'avons pas le courage de chercher à les découvrir, Mr. De *Reaumur* de qui est cette remarque, apprend par quels essais, & par quelles routes il s'est assuré de blanchir les feuilles de fer (1725) Rouffir le suif & le bruler est la seule préparation qu'il lui faut, pour le mettre en état de donner au fer de la disposition à s'étamer, & cette préparation réussit d'autant mieux, qu'on

90 LA LOGIQUE
qu'on a enlevé au suif plus de parties d'eau, que les se's y dominant d'avantage, & que le sel Ammoniac est propre à faciliter l'opération. Il ajoute à cette occasion, *plus les procédés sont simples, & plus ils sont commodes pour la pratique, & souvent ils n'en sont que plus singuliers en Physique. Il est, par exemple, fréquent qu'une petite circonstance suffit pour produire des effets très différents.*

L'Homme étant né sur la terre pour y jouir d'un grand nombre de douceurs, & pour y appercevoir une variété inouïable d'objets, il ne faut pas s'étonner s'il prend plaisir de passer de l'un à l'autre. On peut dire qu'il est fait pour cela en partie, quoique ce ne soit pas là toute sa destination.

D'Ailleurs, en allant de connoissance en connoissance, & pour cet effet, de nouveauté en nouveauté, il sent la force, il a le plaisir de s'enrichir soi-même, & ces sentiments sont trop agréables, pour ne répandre pas leur douceur sur les objets qui les font naître. Par là il arrive insensiblement que la vanité relève le prix
&

& les agréments de la nouveauté ;
 Ce qui est nouveau flattant l'ambition & séduisant l'amour propre ,
 une proposition nouvelle est reçue
 avec empressement. Par là le gout
 se gâte peu à peu , car en acquies-
 çant de cette manière à la nouveauté ,
 on lui rend un hommage qui
 n'est dû qu'à l'évidence ; on la substitue
 à la lumière , elle devient le
 caractère de la vérité. Il est venu
 dans l'Esprit quelques nouvelles pensées ,
 que ce soient conjectures ou démonstrations ,
 certitude ou probabilité , qu'importe ?
 elles sont nouvelles , il faut les faire valoir ,
 on s'y rend sans hésiter , on les embrasse
 avec empressement.

La vanité & l'humeur chagrine ,
 sont les deux grands principes de
 l'Esprit de contradiction , & cet
~~Esprit~~ fait encor qu'on aime la nouveauté
 à l'excès , & qu'on la cherche avec
 fureur. On se repait du plaisir de se
 préférer à tous les autres , on goûte
 la satisfaction de combattre tout ce qui
 est reçu & de répandre chés les autres
 l'embaras & l'inquiétude , on rit en
 secret de leurs

leurs



leurs troubles, & l'on s'applaudit de les avoir causés.

On voit des gens qui, dans l'impatience de briller par le nouveau & l'extraordinaire, négligent de bien apprendre les Principes les plus communs, pour se hâter de mettre au jour quelques *Paradoxes* : & tel qui ne sçait pas seulement parler correctement latin, s'émancipe à décider, par le stile des ouvrages, s'ils sont effectivement de l'Auteur, dont ils portent le nom.

Les Brouillons & les Factieux entrent nécessairement dans le gout de la nouveauté, & les nouvelles opinions doivent leur plaire, aussi bien que les nouvelles maximes, & les nouveaux établissemens. Une habitude mène à l'autre. Un Esprit inquiet contrequarre tout, il contredit à tout, & à la place de ce que l'on combat, il faut bien établir quelque chose.

Il arrive souvent aux hommes dans le *chagrin* de n'avoir pas réussi, dans un certain genre de vie, de le condamner absolument, & d'en embrasser un tout nouveau. Cela leur paroît plus aisé que de se
cor-

corriger des fautes , qui leur ont empêché de réussir dans le premier ; On aime à rejeter les mauvais succès sur autrui ; Il est consolant de s'en prendre aux circonstances , par lesquelles on s'est trouvé engagé dans un certain parti ; mais on souffre trop quand on n'a que soi même à accuser , & qu'on se reproche de n'avoir pas sçû bien user de ce qu'on avoit en son pouvoir.

C'est par là qu'un homme, qui n'a pas pû s'avancer dans les Lettres, à cause de sa paresse, au lieu de s'en corriger & de la changer en diligence, n'accusant que son mal'heur, va chercher dans les armes une meilleure fortune ; Et que le soldat, qui a ruiné la sienne , par ses dissipations & par ses débauches , détestant le métier de la guerre , bien plus que ses propres excès , embrasse la vie monachale.

C'est par un Méchanisme tout pareil, que des gens qui ont veçû dans le vice, au lieu de reconnoitre que c'est faute d'attention sur les maximes , dans lesquelles on les a élevés , & qu'on leur a prêchées des l'Enfance,

ravis



ravis de penser qu'ils ne se sont égarés que faute d'instruction, & n'ont manqué la bonne route, que pour ne l'avoir pas connue, condamnent sans peine leur Religion, & donnent de tout leur cœur dans les Nouveautés du premier *Visionnaire*, qui fait se prévaloir de leur disposition.

La nature nous dispose donc d'elle-même à l'amour de la nouveauté; la légèreté du cœur humain fortifie ensuite cette pente, & la porte toujours trop loin. Quand un homme ne fait pas se fixer, & ne peut arrêter son attention sur quoi que ce soit, c'est une nécessité qu'il passe sans cesse d'amusement en amusement, & coure par conséquent toujours à ce qui est nouveau. A ces deux Principes d'empressement pour la nouveauté, se joignent l'esprit de vanité & de contradiction, l'esprit de Faction & de remuement, & enfin l'Esprit de *Superstition*, qui, dans de certains cas, s'accommode de la nouveauté & y trouve son compte.

Ceux qui se trouvent soumis par une longue habitude, au pouvoir & aux fausses lueurs de la nouveauté,

té, *sont à plaindre.* Il ne leur est pas facile de se guérir; car les Objets nouveaux tirent leur force de la surprise, & la Raison n'a jamais moins de pouvoir que dans la surprise. Il faudroit faire éviter aux Enfans tous les Exemples & les discours propres à faire naitre une habitude, qui, nous rendant le jouet continuel de l'erreur, nous met hors d'état de goûter aucune satisfaction solide & continuée.

L'Esprit de nouveauté est allé de nos jours à rappeler, Ame sensitive, Ame Végétative: Les Intelligences mêmes qui président aux-mouvements Célestes, & qu'on croioit prosrites à jamais. Ces suppositions ont encor plus pour elles l'agrément de la nouveauté, que le poids de l'Antiquité. Par ce Principe on revient aussi au matérialisme.

La légereté empêche qu'on ne sente le prix des choses & qu'on ne s'y arrête. On n'en estime aucune longtems, on en veut toujours de nouvelles, & à la fin on s'ennuye de la vie même, & après
avoir



avoir tout goûté, elle dévient insupportable.

Quand on sçait un peu prendre sûr soi, & qu'on ne s'intéresse que médiocrement au bon sens d'autrui, on se donne la comédie en voyant dans le monde le dernier venu débutsquer celui qui l'a précédé, & le moins nouveau faire place à celui qui l'est davantage.

C'est une excellente acquisition, l'aimable personne! Rien n'est plus poli, il fait tout à fait bien vivre; Il a beaucoup d'esprit; il est du plus agréable commerce du monde: Ce font là tout autant d'expressions que la Nouveauté arrache, & une infinité de gens en s'exprimant ainsi, ne font que l'éloge d'un inconnu.

Certainement on doit tenir un grand compte aux personnes, sur qui la nouveauté a tant de pouvoir, lorsqu'elles continuent à nous estimer.

Il y a ordinairement quelque erreur d'imagination à faire plus de cas de ce qui est rare, non que les Animaux rares soient plus merveilleux, mais simplement, parce qu'en ce genre, ce que nous n'avons pas encore

vû,

vû, peut nous donner de grandes lumières. Tel Animal qui nous est inconnu jusques ici, nous développera quelque mystère, qui étoit caché dans les Animaux communs.

Le plaisir de faire de nouvelles découvertes, la gloire qui en revient à leurs Auteurs, a contribué à enrichir les Sciences. Mais elle peut aussi en retarder les progrès, & s'opposer à leur perfection. Un Ouvrage a paru, il a son mérite, il renferme beaucoup de vrai & beaucoup de beau; mais il n'est pas égal par tout, on pourroit le perfectionner, avec des talens même inférieurs à ceux de son Auteur. On aime mieux donner un Ouvrage de sa façon, & par cet Ouvrage on fait au Public un présent d'une utilité très inférieure, à celle qu'on pourroit lui procurer par quelques additions au premier, ou de plus par quelques corrections.

Comme ceux d'entre les gens de Lettres qui ont de l'activité, & qui se sont fait de bonne heure, une habitude de méditer beaucoup, in-ventent souvent; ils accordent aisément aux autres, ce qu'ils se per-

mettent
de s'en-
tête de
l'Anti-
quité;

Tom. III.

E

mettent



mettent à eux-mêmes ; accoutumés à découvrir , ils s'accoutument à aimer les nouvelles découvertes , & elles leur plaisent , lors même qu'ils n'en sont pas les Auteurs. Mais les Esprits lents , incapables de rien produire , ou du moins de produire qu'après de pénibles efforts , & ceux qui n'étudient & ne sont savans que de Mémoire , se sentent de la répugnance pour la nouveauté. Il leur est fâcheux , de se voir toujours imposer de nouvelles tâches , & d'être toujours obligés d'étudier de nouvelles Propositions ; ils n'aiment pas qu'on redouble leur peine ; ils ne regardent point avec plaisir , dans les autres , des avantages dont ils sont tout à fait dépourvus ; ils voudroient une fois n'avoir plus de Maîtres , & pouvoir dire qu'ils les ont tous égalés , qu'ils savent tout , & qu'on ne peut plus leur apprendre quoi que ce soit.

Où en seroient les Sciences , si on avoit constamment respecté cette dangereuse maxime ? Heureusement il s'est trouvé des génies qui ont voulu aller toujours plus loin , & qui en ont été capables.

M



Mr. de *Leibnitz* est regardé comme un des inventeurs du calcul de l'Infini. Mais, il semble, dit M de *Fontenelle*, qu'il ait été effrayé lui-même de ces infinimens petits, pris en rigueur Géométrique, & qu'il se soit rabatu à en faire simplement des Incomparables. Mais, ajoute-t-il, ceux-là même, qui l'ont pris de lui, ne l'ont pas pris avec cet adoucissement qui gêneroit tout. Un Architecte, ajoute-t-il, a fait un bâtiment si hardi, qu'il n'ose lui-même y loger, & il se trouve des gens qui se fient plus que lui à sa solidité, qui y logent sans crainte, & de plus sans accident. Peut-être l'adoucissement n'étoit-il qu'une condescendance, pour ceux dont l'Imagination se seroit révoltée : mais quand il seroit possible qu'il n'eut pas pris le meilleur parti, bien déterminément, il auroit eu des Lecteurs qui éclairés par des lumières qu'ils auroient tirées de lui, les auroient préférées à son autorité.

Il est mortifiant pour ceux qui ne savent rien que ce qu'un Maître leur a appris, d'en voir chaque jour naître de nouveaux. Patience pour



ceux qui sont en possession de l'être de tout le monde, à qui tant d'autres se sont déjà soumis, & qu'ils ont trouvé établis en naissant. Ils se sont chargés d'un Système, il leur en a coûté, c'est une chose faite; mais voici de nouveaux venus, qui veulent qu'on recommence. Pour savoir s'ils ont raison, il faudroit examiner; c'est une route à laquelle on n'est point fait; le plus court, c'est de les condamner sans les entendre, & les rejeter avec indignation. Quand on ne fait que répéter, on envie aisément aux autres le plaisir d'inventer.

On chicane quelquefois ceux qui ont allégué quelque chose de nouveau, & on leur en dispute la gloire, mais on a tort.

Mr. *Villemot* a démontré la règle de Kepler *sur les propositions des tems que les Planètes employent à faire leurs circulations autour du Soleil*: la gloire qui lui en appartient, n'en est pas moindre: parce que les sources de sa démonstration étoient pour ainsi dire publiques, elles ne laissoient pas d'être, en même tems, cachées pour tous les autres. *Hist. de l'Ac.*
Lors
1707.

Lorsque la lenteur & l'incapacité de produire soi même quelque chose se trouvent soutenues par une opiniâtreté d'habitude, ou de tempéramment, l'aversion pour la nouveauté croit, & l'attachement pour l'antiquité s'affermi. La Vanité qui se mêle de tout, ne manque pas de se mettre ici de la partie, & trouve moyen de s'intéresser pour l'antiquité, comme elle fait quelque fois pour la nouveauté. Les Nouveautés deviennent particulièrement insupportables, lorsque ceux qui les proposent sont inférieurs en naissance, en âge, en dignités. Quoi ! un Docteur en possession d'être écouté, applaudi comme un oracle, qui a vieilli à instruire les autres & à recevoir leurs hommages, s'abaisseroit à prendre des leçons d'un Ecolier ? Quiconque est assés présomptueux pour lui en offrir, est à ses yeux un extravagant digne d'être puni plutôt que d'être écouté. S'il faut tout apprendre pourvu que ce soit des Anciens, à la bonne heure, on est tous disciples des mêmes Précepteurs ; Mais si les



Modernes font capables d'inventer quelque chose de bon , il faut se résoudre à compter , parmi les Maîtres , les Contemporains. L'envie s'attache moins à ceux avec qui on n'a rien à partager , & la malignité humaine s'empresse à élever les morts , afin d'abaisser les vivans , dont l'éclat blesse la vue de trop près.

Quand l'art des injections perfectionné par Mr. Ruisch , sans ride , sans changement de tein , eut été mis au jour ; il eut des Critiques , mais il se bornoit à leur répondre , *venés & voyés*. L'Anatomie pouvoit s'apprendre sans dégoût , & toute saison lui étoit également propre , & l'anatomie étoit parvenue à offrir aux hommes des objets tout nouveaux , dont la vue leur paroissoit interdite.

On admiroit autrefois une Végetation de Mercure , la seule qu'on connoit qui demandoit beaucoup de tems , & ne réussissoit pas facilement. On est présentement venu à bout de faire végeter tous les métaux , & depuis les miroirs ardens , qui réunissent les rayons par
refrac

refraction , les conjectures ou fauf-
fes ou incertaines sur les métaux
ont fait place à des faits cer-
tains.

L'Esprit de parti engage encore à
s'en tenir à ce qui est reçu , & à
rejeter tout ce qui est du parti
contraire. En matière de *Religion*
sur tout , la Nouveauté est très-suf-
pecte, & l'Antiquité d'un grand poids.
On fait en général , que la plus an-
cienne est la meilleure ; & cela est
très vrai : car c'est la plus près de la
source , la Révélation divine. Mais
sans se donner le soin de remonter
à cette source , on regarde comme
la plus ancienne la croyance de son
Grand-Père. L'Antiquité va à pei-
ne à quelques siècles ; souvent elle
ne remonte qu'à quelques années :
Dès là tout est Echo , & trois ou
quatre personnes entraînent la foule
des admirateurs.

Outre cela , on est élevé dès l'en-
fance à respecter les sentimens re-
çus, & à leur rendre une soumission
religieuse ; & quand on n'est plus
enfant , on n'a pourtant pas aisé-
ment la force d'examiner sans pré-

E 4 jugés,



jugés , les premiers & perpetuels
objets de la Vénération des jeunes
& des vieux. De plus , les hommes
sont très - paresseux , & quand ils
le seroient beaucoup moins , leur
activité ne s'occuperoit guère sur les
objets de la Religion , ils ont trop
peu de goût pour eux ; ils se dis-
pensent donc très - volontiers d'une
attention pénible & mortifiante , &
c'est très - particulièrement sur ces
matières qu'il est fatigant d'exami-
ner , & tout-à-fait commode de s'en
rapporter aux autres , & de compter
sur leur habileté. Des dispositions
si générales ont produit des effets
universels , la Religion Payenne ne
s'appuyoit sur aucun autre fonde-
ment. Nos Ancêtres nous ont ainsi
enseigné , nos Pères étoient dans
ces sentimens , c'étoit là leur uni-
que preuve. Les Mahometans n'ex-
aminent pas , ce seroit , dit-on ,
chez eux un péché capital. On dit
que ci-devant les Moscovites , sur
le sujet de la Religion , s'en rappor-
toient aux lumières du Czar , &
presque dans chaque Eglise on
raisonne sur le même principe.

Les



Les mêmes dispositions , dont il tire sa naissance & sa force, ne sont pas absolument éteintes dans les Communions Chrétiennes qui se sont séparées de la Romaine. La Présomption des Docteurs d'un côté; d'un autre l'Indolence des peuples , leur répugnance à s'instruire ; leur pente à s'en rapporter à autrui , sont , de tems en tems , sur le point de faire , par - ci par - là , de petits Papes : Nous avons assez de peine à nous empêcher d'autoriser , dans la pratique , ce que nous condamnons dans la spéculation.

St. Paul (*I. Tim. III. v. 6.*) trouve qu'il y a du danger à élever à l'Épiscopat un Néophyte ; Ce rang le pourroit enfler d'orgueil , & dès là l'engager dans l'erreur & dans l'obstination ; surquoi Mr. Le Clerc remarque , que les *Rhétors Néophytes placés sur les Sièges Episcopaux , se donnoient la liberté de parler hardiment & de décider de ce qu'ils n'entendoient point , seulement à cause de la facilité qu'ils avoient à parler : on pourroit ajouter , & de la fausse honte qu'ils se faisoient de paroître ignorer*

E 5

quel-



quelque chose , dans un rang dont ils aimoient trop l'autorité.

Souvent ceux qui ont le moins étudié & le moins examiné , sont précifément ceux qui s'attribuent l'autorité & le droit de régler les études, & la croyance des autres , parce que moins ils ont cherché la Vérité , plus ils s'imaginent qu'il est facile de la trouver.

Un sentiment hâzardé d'abord fans preuves , très douteux dans son origine , souvent l'effet de la flatterie, ou de la malignité d'un Auteur, acquiert de l'autorité par sa durée, & son Antiquité seule , & pour certains Auteurs en fait une démonstration. Peu de personnes prennent la peine de remonter jusques à la source de ces anciennes Fables ; on trouve plus commode de suivre la foule. Les Historiens Anciens , peu critiques , se sont copiés servilement, & un Lecteur paresseux, un ignorant, se livre sans peine à une opinion reçue depuis plusieurs siècles. Cependant ces Ecrivains , quoi que célèbres, n'ont jamais pû donner à de telles relations plus d'autorité qu'elles n'en tirent

tirent d'un seul original qui les a débitées le premier, dit Mr. de Ver-
tot.

Au contraire, on peut avoir un Esprit naturellement juste, mais par un effet de l'éducation & de l'humeur, on peut se trouver prévenu contre les nouveautés au point de ne s'y rendre qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'erreur opposée.

Les Romains avoient de la Religion, un intérêt secret les y portoit comme le reste des hommes, & ils auroient été bien embarrassés, si on leur avoit demandé de prouver par de bonnes raisons qu'ils faisoient effectivement ce que tout homme est obligé de faire. Ils avoient vû leurs Pères attachés à de certaines cérémonies; Ils en avoient hérité les mêmes attachemens. Une nouveauté en matière de Religion n'avoit aucun rapport avec l'unique fondement de leur piété, la *Coutume*. Leur respect aveuglé pour ce qu'ils trouvoient établi, leur inspiroit aussi une haine aveugle pour tout ce qui étoit nouveau.

Les



Les *Politiques* sont encore fort en garde contre la Nouveauté, & cette défiance n'est pas sans fondement. Il est certain, que la tranquillité des Etats, dépend de l'observation des Loix. Il n'est pas moins certain, que ce qui oblige le gros des peuples à s'y soumettre, ce n'est point parce qu'ils en comprennent la sagesse & l'utilité, c'est surquoi la plupart n'ont jamais réfléchi, ils en sont même incapables. Mais dès leur enfance ils ont été accoutumés à respecter des établissemens qu'ils ont trouvés tout faits. La coutume leur tient donc lieu de lumière & leur rend tout sacré. Touchés à quelque chose, changés quelque point, vous les accoutumés à négliger l'objet & le fondement de leur respect, & comme tout ce à quoi ils sont accoutumés leur paroît d'égale importance, tout cesse en même tems de leur paroître essentiel, & digne de leur attachement, dès qu'ils voyent qu'on se permet de changer les coutumes les plus autorisées par le tems. Ils ne regardent plus les Loix, puis qu'il est permis de les changer ainsi,
que

que comme des jous dont les plus fins se servent adroitement, pour s'affujettir les moins habiles.

La Nouveauté d'un projet, qui va à faire quelque changement dans l'Etat, doit le rendre suspect aux bons Esprits à qui il se présente. Ils doivent se faire une Loi d'examiner les Principes & les suites très scrupuleusement, ils ne feroient trop s'en défier, & le degré de leur empressement doit régler celui de leur crainte de se faire illusion, & de vouloir sacrifier à une réputation ambitieuse, le repos & le bonheur de leur patrie, Heureuse la Nation dont les Maîtres se chargent de la peine, & les sujets en jouissent, sans connoître tout ce qu'il en coûte de soins & d'attention à leurs Conducteurs; à peu-près, dit Mr. de Fontenelle, comme les hommes jouissent de la régularité des corps célestes, sans en avoir la connoissance. Et même plus l'ordre d'une police, ressemble, par son uniformité, à celui des Corps célestes, plus il est insensible, & par conséquent

quent il est d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. 1721.

Toutes les Nouveautés, aisées à décrier par le seul nom de nouveauté, faisoient en Russie beaucoup de mécontents, & l'autorité des politiques, alors si légitimement employée, n'étoit qu'à peine suffisante.

Les vieux Médecins accusoient Mr. Chirac d'ignorance & de témérité; mais il soutint courageusement sa pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts, & la guérison de ses malades le justifioit.

Lors qu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis, qui lui étoient particuliers, & que le malade étoit important, il savoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que s'il étoit facheux, les cris d'une Famille puissante soulevoient aussitôt le Public contre lui; Cependant il ne mollissoit point, il ne préféroit point la route ordinaire, plus périlleuse pour le malade, mais moins pour le Médecin, & il vouloit, à quelque prix que ce fut, avoir tout fait pour le mieux.

Chaque

Chaque Médecin a son savoir particulier qui n'est que pour lui. Les Facultés de Médecine semblent se faire un plaisir & un honneur de ne s'accorder pas. Les observations d'un Pais sont ordinairement perduës pour un autre. Mr. *Chirac* pensoit à établir des correspondances & une communication, entre les Médecins de l'Europe; mais l'Esprit d'intérêt & de vanité, fit échouer un projet si nouveau, mais en même tems si utile. (1732.)

Par un effet de cet assujettissement à ce qu'on trouve établi & qu'on respecte depuis longtems, on a vû des Magistrats éclairés & réduits à la nécessité d'abandonner les Loix, s'y prendre avec tant d'adresse, que le Peuple sentit, lors même qu'on y dérogeoit, le respect qu'on avoit pour elles, & s'apperçut à peine qu'on y apportoit du changement. Les Lacédémoniens, gênés par la Loi qui défendoit de faire deux fois Amiral la même personne, élevèrent à cette Dignité un homme qui n'étoit pas en état de l'exercer, & établirent *Lysandre* Sur-Intendant de la Marine.

112 LA LOGIQUE
rine. Il n'étoit pas permis à Athènes d'ôter un Tableau ou une Ordonnance publique, qui avoit été inscrite; l'Intérêt de l'Etat demandoit qu'on en changeat une, & Périclés s'avisa de tourner ce Tableau au lieu de l'enlever.

Outre cela, on sent tous les inconvéniens d'une Loi, mais on n'en aperçoit pas toujours l'utilité; car on est beaucoup plus sensible au mal que l'on ne l'est au bien, pendant qu'au contraire on prévoit affés les avantages d'un nouvel établissement, puis que ce sont ces avantages qui en ont fait naître la pensée, mais on n'en devine pas de même les inconvéniens, & souvent l'expérience en découvre, dans la suite, un grand nombre, qu'on n'avoit aucunement prévus.

Voilà pourquoi il importe de ne rien changer dans les Etats, sans de très grandes & très évidentes raisons. Si la Loi est juste en général, il faut lui passer quelques applications malheureuses. Mais de s'opposer, sous ce prétexte à toute nouveauté, de peur que si l'on en prend une fois le goût

goût sur un sujet , on ne l'étende à tous les autres , & on ne le porte enfin dans le Gouvernement ; c'est établir la barbarie pour le fondement de la société : sur ce pied-là on auroit raison de dire , que les Princes , qui ne se sont pas assés opposés à l'établissement du Christianisme , & ensuite à celui de la Réformation , ont été mauvais Politiques. Si les Arts & les Sciences sont la ruine des Etats , la tranquillité publique seroit établie sur de plus heureux & de plus durables fondemens qu'elle ne l'est , si les hommes n'habitoient encore que des Antres , & ne se nourrissoient que de gland.

Il est des nouveautés contre lesquelles on auroit grand tort de s'opiniâtrer. On ne se sert plus des mêmes Armes qu'autrefois. On n'attaque , & on ne défend plus les places comme autrefois. La manière de négocier a changé. A cet égard il faut changer avec ses voisins.

Il est des changemens en mal , contre lesquels la Vertu doit s'obstiner
le

le plus qu'elle peut. Tels sont ceux qui vont à faire régner le luxe, à épuiser un País, à y faire croître le goût des superfluités, & de l'oisiveté.

Il en est enfin d'indifférens : Tels sont les manières de s'habiller, de bâtir, & de ranger ses maisons. Une roideur trop ferme contre des nouveautés de cette nature, en dû-on appréhender quelques suites, pourroit s'opposer aux bons effets d'une fermeté raisonnable & nécessaire, en attribuant celle-ci à l'humeur, plutôt qu'à la Raison, & en la faisant regarder comme une Roideur *Physique*, plutôt que comme une *Constance Morale*.

Il faut avoir bien peu d'esprit & de raison pour prendre ombrage du goût pour la nouveauté, qu'on remarque dans ceux qui s'appliquent à perfectionner les Arts & les Sciences. Personne au monde ne doit être moins suspect à ceux qui gouvernent, puisque personne n'a autant d'intérêt qu'eux à la tranquillité publique ; c'est la paix & les heureuses suites qui les font fleurir.

S'il



S'il y a quelqu'un dont on doive se défier, c'est de ceux qui affectent une plus aveugle dépendance, un dévouement plus absolu, & qui paroissent se plaire le plus dans l'esclavage. Les hommes ne se rendent point ainsi esclaves pour rien; ils ont leurs vuës; C'est de la fortune, c'est de leurs interêts qu'ils le sont véritablement; voilà leurs vrais maîtres, auxquels ils sont toujours prêts de sacrifier tous les autres.

Il est étonnant, que depuis les lunettes à mettre sur le nés jusqu'aux Telescopes, ils se soit passé 300. ans. Tout est assés lent parmi nous, (ajoute Mr. de Fontenelle 1708.) & peut-être sommes-nous, à l'heure qu'il est, sur le bord de quelque découverte importante, où l'on sera surpris un jour que nous ne soyons pas arrivés plutôt.

Par goût pour la Science & par la persévérance à chercher, on est venu à découvrir la quantité des acides, contenus en divers fucs & diverses liqueurs; la quantité des Esprits inflammables; les degrés & les Loix des dispositions, que différentes ma-
tières



116 LA LOGIQUE
tières ont à s'approcher & à se lier.
(1700. 1718.)

Il y a plusieurs siècles que l'on imputoit à l'obliquité des rayons du soleil, le froid de l'hiver, en comparaison de la chaleur de l'Été. En un sens ils tombent plus obliquement en hiver; ce fait est vrai. Les impressions obliques frappent avec d'autant moins de force, qu'elles sont plus obliques; cela est certain. On en demeura là, & plusieurs siècles se sont passés, sans qu'on se soit avisé d'aller plus loin. Mr. de Mairan ayant voulu passer, de ces idées vagues, à un détail plus convaincant, a d'abord trouvé, qu'on étoit bien loin de compte, & du point de démêler toutes les causes de ces changemens, d'attribuer à chacun sa force, & d'établir des mesures justes de l'inégalité de l'air, quand on passe du chaud au froid, & d'en mesurer les degrés. Mr. Amontons, par une voye différente, étoit parvenu aux mêmes conclusions.

L'Algèbre est une manière de calculer, qui n'a pas été connue des
An-



Anciens ; mais à quoi ne l'applique t-on pas sûrement & utilement. En Physique un seul changement du signe positif , en signe négatif , changement qui n'est qu'un jeu de mots , met sous vos yeux les différens cas , & chaque mouvement conduit à la découverte de nouvelles Vérités.

Le Niveau des Anciens étoit beaucoup plus imparfait que le nôtre , voila pourquoi , pour conduire leurs Aqueducs , ils étoient obligés de prendre beaucoup plus qu'il ne falloit , sans quoi ils n'auroient pû s'assurer de réussir.

Comme l'alliance de la Géométrie & de la Physique fait la plus grande utilité de la Géométrie , & toute la solidité de la Physique , Mr. Jacques Bernoulli , forma à Bâle des assemblées & une espèce d'Académie , où il faisoit des expériences qui étoient ou le fondement , ou la preuve des calculs géométriques , & il fût des premiers à établir cette manière de philosopher , la seule raisonnable & qui cependant à tardé si longtems à paroître.



Parallèle de la Nouveauté & de l'Antiquité. V I. On voit par tout ce que nous venons de dire , que sur le sujet de la Nouveauté & de l'Antiquité , il y a du pour & du contre. La légereté d'un petit génie qui s'informe sans cesse de ce que l'on dit , & de ce que l'on fait de nouveau , qui embrasse avec avidité tout ce qu'il n'avoit pas encore ouï dire , par là même qu'il ne l'avoit pas encore ouï , cette légereté est si méprisable qu'elle prévient contre la nouveauté ; on a honte de cette inclination , & l'on a raison d'être en garde contre un empressement qui fait tomber les hommes dans la puerilité.

Mais d'un côté le ridicule de ceux qui ne veulent avouer pour vrai que ce qui a déjà été dit par leurs prédecesseurs ; qui , se laissant imposer par le mot d'Anciens , regardent tous ceux qui sont morts avant leur naissance , du même oeil que les enfans regardent les hommes faits & les vieillards ; qui , enfin , dans un âge formé , se croient toujours dans l'enfance , & se font une Loi d'en avoir la crédulité ; ce ridicule ,
dis-

dis-je , jette derechef dans le parti de la Nouveauté , & fait regarder les Sectateurs obstinés des Anciens comme des gens qui radottent eux-mêmes.

De célèbres Astronomes n'ont jamais voulu se servir des Pinules de la nouvelle invention , parce que ce changement de méthode feroit soubçonner leurs premières observations de n'avoir pas été assez exactes.

La gloire des premiers Inventeurs ne sera jamais diminuée aux yeux des connoisseurs , par quelques nouveautés avantageuses qu'on aura ajoutées à leurs decouvertes (1718.)

Souvent sur une legère idée qui avoit été publiée , comme par hazard , ceux qui avoient une profonde connoissance de la Géometrie , & de la Méchanique , en ont profité & l'ont poussée bien loin.

Le fils d'un Ouvrier Hollandois , tenant par hazard d'une main un verre convexe , à l'usage des vielards , & de l'autre un verre concave , qui est un secours aux vuës courtes , s'aperçut qu'il voioit à
tra-

travers de ces deux verres , quelques objets éloignés beaucoup plus grands & plus distinctement. Voilà l'origine des Telescopes , perfectionnés par Galilée , Kepler , Descartes &c. De nos jours on a poussé encore plus loin leurs découvertes , & leurs travaux.

La dispute s'est échauffée de nos jours sur le mérite des Modernes comparés à celui des Anciens. Elle s'est rendue célèbre par la réputation & l'habileté des tenans , elle a produit des Ouvrages pleins d'esprit & d'érudition , & je ne sai si l'on a jamais rien lû de plus ingénieux. Mais après cet aveu sincère , j'ajouterois , que la dispute a été des plus inutiles , si je n'étois persuadé , qu'il faut aux hommes bien des amusemens pour occuper leur loisir & leur activité. Il ne nous reste pas assez de Monumens pour juger avec exactitude de tout le mérite des Anciens , sur des faits bien connus & bien avérés ; & d'ailleurs , pour faire de justes comparaisons , on fait qu'il ne faut pas se jeter sur de différens sujets, & comme

à travers du champ , mais qu'il faut comparer ensemble des choses de même nature , *Morale* avec *Morale*, *Histoire* avec *Histoire*, *Poeme* avec *Poeme*, & non seulement *Physique* avec *Physique* en *général*, mais en détail explication d'un même *Phénomène*, telle qu'on la voit dans les Anciens, & telle qu'on la lit dans les Modernes; calculer tout & sommer tout, & faire sur ces sommes totales de justes soustractions.

On m'a assuré qu'entre les gens de Lettres, il s'en est trouvé de si prévenus d'admiration pour les Anciens, qu'ils ont cru de se distinguer honorablement par des compositions, dont les Parties seroient tellement enfilées l'une à l'autre, qu'on n'y verroit pas même un seul des Compositions de cette Nature indiquent des Auteurs, qui ne sont pas Maîtres de leur Matière, deffaut qu'on pourroit pardonner dans l'enfance des Lettres, mais qui n'est plus à excuser dans la maturité de Raison, où l'on est parvenu aujourd'hui.

Mr. De *Valincourt* ne se laissa
Tom. III. F point



point emporter à l'excessive chaleur, que mirent ses amis dans des disputes littéraires, qui ont fait assés de bruit.

Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refusoient l'adoration aux Anciens, il négocia même des reconciliations, & donna des Exemples rares de modération & d'équité, quoi que dans une bagatelle.

Je conviendrais que les Modernes peuvent surpasser les Anciens, puisqu'ils sont aidés de leurs lumières: Montés sur leurs épaules nous voyons plus loin qu'eux; & c'est nous, dans un sens, qui sommes les Anciens, car le Monde étoit autrefois plus nouveau & plus jeune.

Un jour ajoûte à un autre, & par là la Science croît. On corrige ce que les Anciens ont mal établi, on profite de ce qu'ils nous ont laissé de bon, & on le perfectionne: les Anciens eux-mêmes en ont usé ainsi par rapport à ceux qui les ont précédés. Mais la paresse nous fait perdre courage, nous nous persuadons que les forces nous manquent, parce que nous ne voulons pas nous

en servir. Sommes - nous des hommes d'une autre espèce, & ce qui a été possible ne l'est - il plus ? Habitons - nous une autre Terre ? Sommes - nous éclairés par un autre Soleil ? Ne saurions - nous donner des exemples à suivre à ceux qui viendront après nous ? & sommes - nous réduits à copier ceux qui nous ont précédés, & à suivre servilement leurs traces ? Je veux qu'ils nous aient ouvert la carrière, certainement ils ne l'ont pas toute remplie, & leurs découvertes au lieu de nous décourager, nous doivent au contraire animer à en faire nous - mêmes de nouvelles.

D'un autre côté, la vie des anciens a été plus longue, ils avoient moins de préjugés à dépouiller que nous, car le tems, qui les autorise, les multiplie aussi : L'Esprit de Parti & la chaleur des factions rongnoient moins de leur tems que du nôtre, où le zèle de Religion s'est répandu sur toutes les sciences humaines. Il se peut que leur génie, moins acablé de lectures que le nôtre, donnât plus d'effort à sa force naturelle & eut plus de vigueur par



là même qu'il avoit une plus grande liberté; Ils n'étoient pas distraits par la nécessité d'apprendre mille niaiseries, qu'il faut savoir, ou devenir le rebut de ceux qui ont en main les dignités & les récompenses, ou que l'on consulte pour les assigner; & ils pouvoient utilement donner aux choses un tems que nous perdons à apprendre des mots. Mais enfin ce ne sont là que des possibilités.

Depuis la fameuse observation de l'Aurore Boreale par Gassendi l'an 1621, en remontant à 1550, il se trouve que dans l'espace de 71 ans, il y en a eu 28 de plus que l'on n'en avoit eu, en 1050. ans: Depuis 1721. à 1716. il y en a eu onze, & enfin depuis 1716. à 1731. où elles n'ont pas fini, il y en a eu 163. Les Sciences & les Observateurs renaissent.

Il s'en faut beaucoup que l'habileté des Chinois en matière de sciences, n'aille aussi loin que le bruit en avoit couru. Leur respect pour l'Antiquité en est la cause. Les Pendules & les Lunettes apportées de l'Europe demeurent oisives dans leurs

leurs Observatoires. Il paroît en général que l'Esprit de l'Orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qui se trouve établi, moins avide de nouveautés, que celui de l'Occident. Cela produit, & particulièrement à la Chine, un Gouvernement plus uniforme, des mœurs plus constantes, des Loix plus durables; mais les sciences demandent une activité plus inquiète, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire & de s'arrêter à un certain point, sans penser à pousser plus loin ses progrès. (1732.)

Il en a été de la dispute sur la préférence des Anciens aux Modernes, à peu près comme de la vigne de la Fable. Ceux qui la cultivoient en y cherchant un Trésor, qui n'y étoit point, ne laissèrent pas de s'enrichir par les fruits que leur travail infatigable lui fit rapporter. La recherche de la Pierre Philosophale a de même enrichi la Chymie & la Médecine, d'une infinité d'heureuses découvertes. Le procès qui



roule sur la comparaison des Anciens avec les Modernes, n'est point encore terminé, & suivant les apparences, ne le sera jamais, ou ne le sera qu'après quelques Siècles. La Raison, le seul Tribunal Suprême que les deux Parties reconnoissent, chacun la fait parler différemment, & soutient qu'elle a décidé pour sa Cause. Mais cette dispute a produit d'excellents fruits: Les Modernes ont fait des efforts pour surpasser les Anciens, & comme le pensent quelques uns, ont profité de leurs secours pour aller plus loin qu'eux. Les Partisans des Anciens ont commenté leurs préceptes, ont éclairci leurs Ouvrages, & en ont mis le beau dans tout son jour.

Entre les Conciliateurs des Anciens avec les Modernes on ne dispute pas le prix à Mr. *Du Hamel*; l'École est ménagée dans ses Ouvrages, & l'Académie y domine. Le succès de l'Ouvrage a été grand, les nouveaux Systèmes déguisés en quelque sorte, ou alliés avec les anciens, se sont introduits plus facilement chés leurs Ennemis, & peut-

peut - être le vrai - a - t'il moins eu d'oppositions à effuyer , parce qu'il a eu le secours de quelques erreurs.

Cette Philosophie a été enseignée avec beaucoup de succès en Orient , des Peuples peu éclairés & conduits par le seul gout naturel , n'ont pas beaucoup hésité entre deux espèces de Philosophie , dont l'une nous a si long - tems occupés.

Les plaintes ordinaires des Vieillards , qu'on est accoutumé d'écouter avec respect dès son Enfance , préviennent en faveur du tems passé. *Les choses vont de mal en pis* , c'est leur langage ordinaire. Mais de tout tems les hommes ont été hommes , & les choses sont à peu près toujours allées du même train . Les manières changent un peu , le fond du cœur & de la corruption reste constamment le même.

Nous naissons dans la dépendance de ceux qui ont plus d'âge que nous . Nous avons vû dès nôtre Enfance les Vieillards en possession des premiers rangs ; Nous nous sommes faits par là une habitude de les honorer , & de nous former



sur leurs manières ; & cette habitude s'étend à tout ce qui porte le nom d'Antiquité ; Nous respectons les Ouvrages des Anciens , parce que nous nous les représentons comme des Vieillards vénérables .

On est obligé aux Anciens , & par reconnoissance on doit profiter de leurs lumières : Mais on se doit aussi à la Postérité , & pour imiter les Anciens , il faut aller plus loin qu'eux , & laisser à ceux qui nous suivront de nouveaux secours . Il faut mettre à intérêt les fonds que nos Pères nous ont laissé & , les transmettre multipliés à nos descendants .

À quoi en seroit on si nos Pères en étoient demeurés aux imparfaites connoissances de leurs Prédécesseurs ? Les Fixes seroient attachées à la concavité d'une voute céleste . En s'éloignant de ce Préjugé on ne donne aucune borne à l'immensité des Ouvrages de Dieu .

Il n'y a rien que de très vraisemblable , & de très lié , dans le calcul qui donne au Diamètre de Sirius (Museau du Grand Chien) l'étendue de 10512. Diamètres de la

la Terre. La Terre n'est éloignée du Soleil que de 11000. de ses Diametres ; de sorte que si le Centre de Sirius étoit placé là où est celui du Soleil , il s'en faudroit peu que sa surface ne touchât la Terre. C'est depuis peu que par des méthodes sûres & bien vérifiées, on s'est convaincu, qu'on avoit fait ci devant la Méditerranée trop longue de 300. lieues, & la distance de l'Europe à la Chine trop grande de 500. (1720.)

Ci devant on ne faisoit attention dans les Eclipses de Lune, qu'à l'entrée de son Disque dans la pénombre & puis dans l'ombre de la Terre, & à sa sortie : mais depuis qu'on a pu se rendre attentif à l'immersion & à l'émersion de ses taches bien désignées, il a été tout autrement facile, & tout autrement sûr, de comparer les Calculs de divers observateurs.

La lecture des Auteurs Anciens a sans contredit & ses agrémens & ses utilités, (a) car sans compter

F 5 ter

(a) Rollin Tom II. pag. 402. Il est remarquable que les Ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, sont tous marqués au coin de la bonne Antiquité.



ter qu'un homme, qui aime à apprendre, ne lit aucun bon Livre sans plaisir & sans fruit, il est agréable de s'affurer, par la lecture des Anciens, de l'accord qu'il y a entre la Raison & une espèce de Tradition; il est agréable de remarquer qu'ils ont déjà entrevu ce qu'on voit aujourd'hui plus clairement.

Quel plaisir pour les Philosophes modernes que de lire dans Seneque, *Faut-il s'étonner qu'on n'ait point encor déterminé le tems périodique des Cometes, qui s'offrent si rarement à nos yeux? C'est depuis quinze cens ans seulement que les Grecs se sont avisés de donner des noms aux Etoiles. Un très grand nombre de Nations ne voient encor dans le Ciel que ce qu'on en connoit au premier coup d'œil, ils ignorent également les causes des Eclipses & des Phases de la Lune, & il n'y a pas fort long-tems que nous sommes éclaircis là dessus. Un tems vient qu'on s'étonnera de nôtre ignorance, & que des hommes, plus attentifs & plus laborieux que nous,*

weyrcub



verront clair, dans ce qui est maintenant couvert d'épaisses ténèbres.

Souvent encor le bon sens, qui suppléoit ches les Anciens au défaut de l'Art, les a amené à des raisonnemens & à des reflexions, où l'on trouve une application frappante de quelques Maximes générales, qu'ils suivoient, sans les avoir peut-être jamais vues distinctement.

Quand on reconnoitroit que l'Eloquence n'est pas encore parvenue au point où elle a été ches les Grecs & les Romains, cet aveu ne tireroit point à conséquence pour la supériorité des Anciens par rapport au génie & aux connoissances; il seroit facile de trouver la raison de cette supériorité dans de certaines circonstances qui produiroient encore aujourd'hui le même effet, si elles avoient également lieu. Chez les Grecs & chez les Romains, l'Eloquence étoit le chemin des Dignités, & ceux qui savoient le mieux parler, étoient pour l'ordinaire ceux qui avoient le plus de part au Gouvernement de l'Etat. L'Eloquence de Cicéron l'éleva à la première Dignité



gnité de l'Univers, quoi que son nom fût tout nouveau dans la République. A cette raison on en peut ajouter de plus essentielles, & de plus intérieures à l'Eloquence même : Elle demande un sujet important, des Auditeurs de bon goût, & un grand Auditoire : On se rendroit ridicule, si on se donnoit de grands mouvemens sur un sujet peu intéressant, ou si, sur un sujet même qui en seroit digne, on mettoit en œuvre tout ce que l'Eloquence a de fin, de grand, & d'animé, dans une Assemblée de douze ou de vingt personnes. Tout ce qui donne lieu à la plus parfaite Eloquence se trouve de nos jours dans le Parlement d'Angleterre, aussi en voions-nous sortir de tems en tems, des morceaux admirables.

La Chaire Evangélique semble fournir à l'Eloquence le plus magnifique Théâtre, où elle ait jamais paru. Mais le moien de bien prêcher, quand on est obligé de monter si souvent en chaire ? Ceux qui ne sentent pas cette vérité, certainement ne savent pas ce que c'est qu'un bon Sermon, ils n'en ont jamais.

mais entendu de tel, ou s'ils en ont
oui quelques-uns, on peut dire qu'ils
n'étoient pas dignes de les entendre,
incapables d'en goûter le mérite &
d'en discerner le prix.

Outre cela on explique, ou l'on
tâche d'expliquer, dans la Chaire,
des matières de Théologie, & les épi-
nes dont on a hérissé ces matières ne
fauroient convenir avec l'Eloquence.
Pour être véritablement éloquent, il
faut bien entendre ce qu'on dit, &
souvent les matières qu'on traite,
du propre aveu de ceux qui en rem-
plissent leurs Discours, sont des ma-
tières inintelligibles. Ajoutez à cela
que l'on est ordinairement gêné par
de certaines méthodes, auxquelles il
faut s'affujettir, si l'on veut éviter
les censures, & la disgrâce de ceux
qui abusent de leur crédit, pour em-
pêcher que les autres ne parviennent
à les surpasser en mérite: il faut que
l'esprit soit libre, & qu'il ose pren-
dre l'effort, afin de produire quel-
que chose qui soit digne d'être é-
couté. La méthode de prêcher, telle
que bien des gens la donnent, est
un Art qui apprend à exposer des
matières



res qu'on n'entend pas, & à composer sans peine & en fort peu de tems, & par conséquent sans ennui, un Discours qui ne laissera pas d'être fort long & fort ennuyeux, pour ceux à qui on le récitera. Je dirai plus; Dans le tems même que l'Eloquence étoit dans son plus haut point de justesse, les Rhéteurs, qui faisoient profession de l'enseigner, étoient, la plupart, de très-grands Sophistes. Depuis les premiers Empereurs, le goût de justesse a toujours diminué, & l'Eloquence est devenue toujours plus fausse: Les Pères de l'Eglise, les plus éloquens, n'avoient pas eu d'excellens Maîtres; Quand on les lit sans préjugé on y trouve, plus souvent qu'on ne voudroit, sous de grands mots, bien du petit, des Questions mal posées, des Preuves peu solides, des jeux de mots, des exagérations; ce sont pourtant les Modèles qu'on recommande; on veut qu'on transforme son esprit dans le leur, qu'on entre dans leur goût, qu'on les cite fréquemment, & que pour mettre plus d'uniformité dans un Discours, dont

dont ils remplissent une partie, le reste soit, autant qu'il se pourra, du même génie, du même stile & du même tour.

VII. Pour savoir si les Anciens ^{Maxi-} ont été aussi heureux que leurs ad- ^{mes.} mirateurs le prétendent, ou si les Modernes ont mieux réussi; il faut venir au fait, il faut examiner, & de peur de se tromper en examinant, il faut se dépouiller de préoccupation. Il faut examiner une opinion reçue, peser un sentiment ancien, du même esprit que si on les proposoit aujourd'hui pour la première fois, considérer une opinion nouvelle, de la manière qu'on auroit fait, si l'on avoit vécu dans le premier âge, où tout étoit encore nouveau.

Ce que l'on découvre aujourd'hui de vrai, mériteroit d'avoir toujours été reconnu pour tel, & ce qui n'a pas été vrai, dès le commencement qu'on l'a proposé, ne le reviendra jamais. La Vérité nouvelle est Vérité, l'Erreur ancienne est Erreur. Les Modernes sont capables de voir, les Anciens ont pu se méprendre, & ils

ils se sont effectivement trompés quelquefois. Sur de certains points nous voyons plus clair qu'ils n'ont vu ; cela est incontestable. Qui a des yeux doit s'en servir, & celui qui s'est trompé ne doit plus être crû sans preuve. Examinons donc les choses en elles-mêmes, & fermons entièrement les yeux aux relations d'Ancien & de Nouveau. Elles peuvent empêcher de découvrir la Vérité, & quand elles y conduisent, ce n'est que par hazard. Après tout, si nous avons une si grande vénération pour les Anciens, tâchons de parvenir à les imiter, étudions leurs Ouvrages pour ressembler un jour à leurs Auteurs ; Ils ont inventé, faisons comme eux, inventons à nôtre tour. Un homme raisonnable ne doit pas avoir moins d'ardeur pour la lumière, qu'un avare en a pour les richesses ; Quand on les aime avec passion, on ne se contente pas de celles qu'on a hérité, on se fait un plaisir, & un devoir même, d'y en ajouter chaque jour de nouvelles. C'est ainsi qu'il faut augmenter le fonds que nous ont laissé les Anciens, & en général tous ceux qui
nous

nous ont précédés. Pourquoi ne pourrions-nous pas appliquer, à une infinité de sujets, ce que l'illustre Marquis de l'Hopital dit en particulier, sur celui de la Géométrie, pour mettre en parallèle ce que fait une admiration aveugle, avec ce que peut une noble hardiesse (†).

Exami-

(†) Ce que nous avons des Anciens sur ces matières, principalement d'Archimède, est assurément digne d'admiration. Mais outre qu'ils n'ont touché que fort peu de Courbes, qu'ils n'y ont même touché que legerement; ce ne font pres que par tout que propositions particulières & sans ordre, qui ne font appercevoir aucune methode regulière & suivie. Ce n'est pas cependant qu'on leur en puisse faire un reproche legitime; ils ont eu besoin d'une extrême force de genie pour percer autant d'obscurités, & pour entrer les premiers dans des pais entierement inconnus. S'ils n'ont pas été loin, du moins, quoi qu'en dise Viète, ils ne se sont point égarés: & plus les chemins qu'ils ont tenu étoient difficiles & épineux, plus ils sont admirables de ne s'y être pas perdus. En un mot il ne paroît pas que les Anciens en aient pû faire d'avantage pour leur tems: Ils ont fait ce que nos bons Esprits auroient fait en leur

Examinons donc chaque proposition & chaque preuve, sans nous mettre en peine d'où elle vient. Si un examen sévère nous convainc d'une vérité, saisissons-la, c'est un bien sur lequel nous avons droit, de quelle main qu'il soit sorti. Craignons que l'Antiquité ne nous impose. Défions-nous de la Nouveauté; n'admettons quoi que ce soit, par la raison que les Anciens l'ont crû; Ne rejettons quoi que ce soit, parce qu'ils

„ leur place; & s'ils étoient à la nôtre,
 „ il est à croire qu'ils auroient les mêmes
 „ vûes que nous. Tout cela est une suite
 „ de l'égalité naturelle des Esprits & de
 „ la succession nécessaire des découvertes.

„ Et ainsi il n'est pas surprenant que
 „ les Anciens n'aient pas été plus loin;
 „ Mais on ne fauroit assez s'étonner que
 „ de grands hommes, que les Modernes,
 „ en soient si long-tems demeurés
 „ là, & que par une admiration pres-
 „ que superstitieuse pour leurs Ouvrages,
 „ ils se soient contentés de les lire & de
 „ les commenter, sans se permettre
 „ d'autres usages de leurs lumières, que
 „ ce qu'il en falloit pour les suivre; sans
 „ oser commettre le crime de penser quel-
 „ quefois par eux mêmes, & de porter
 „ leurs

qu'ils l'ont ignoré. Quand on lit un Livre, il faut mettre à part le nom de l'Auteur, & ne juger des matières qu'il traite qu'en les examinant par elles-mêmes. Il faut s'imaginer que le titre en est perdu, ce titre n'en fait point le prix.

Ce qui est faux n'a jamais été vrai, le tems ne fait point changer de nature aux choses, & aux propositions. *Il n'y a point de prescription contre la Vérité.* J'en fais Juge tout

le
 „ leurs vûes au delà de ce que les An-
 „ ciens avoient découvert ; De cette ma-
 „ nière bien des gens travailloient, ils écri-
 „ voient, les Livres se multiplioient &
 „ cependant rien n'avançoit, tous les tra-
 „ vaux de plusieurs siècles n'on abouti qu'à
 „ remplir le monde de respectueux Com-
 „ mentaires & de Traductions respectées
 „ d'Originaux souvent assez meprisables.
 „ Tel fut l'état des Mathematiques &
 „ sur tout de la Philosophie, jusqu'à Mr.
 „ Descartes. Ce grand homme, poussé
 „ par son genie & par la superiorité qu'il
 „ se sentoit, quitta les Anciens pour ne
 „ suivre que cette même Raifon que les
 „ Anciens avoient suivie ; Et cette heu-
 „ reuse hardiesse, qui fut traitée de re-
 „ volte, nous valut une infinité de vû-
 „ es nouvelles & utiles sur la Physique &
 „ sur la Geometrie, alors on ouvrit les
 „ yeux & on s'avisa de penser.

le monde & les adverfaires mêmes. Mr. *Boivin* M. de l'Acad. des B. L. T. V. p. 477. les Tomes VIII. pag. 378. Il n'y a point de fiécle plus favorable que le nôtre, tous ceux qui ont précédé, ont travaillé à nous instruire. L'Antiquité nous offre fes modèles, le dernier fiécle nous en fournit de nouveaux, dignes des Anciens. Quoique les uns & les autres foyent nos Maîtres, ne nous contentons pas d'être toûjours leurs Ecoliers. La carrière où ils ont couru nous est ouverte, nous pouvons les atteindre, & peut-être les surpasser. La grande distance que nous voyons entr'eux & nous, ne doit point nous effrayer; si nous avons plus de chemin à faire, nous avons plus de secours, & ce font nos Prédéceffeurs qui nous les donnent.

Qu'importe qu'un grand Ouvrage foit de tel ou tel Auteur; Ce n'est pas le titre, mais c'est l'Ouvrage même qui doit faire décider de fon prix.

Recher-
ches uti-
les ou
inutiles.

La connoiffance des objets à l'étude defquels nous nous appliquons, où nous est utile, ou ne nous est d'aucun usage: il est important de
mettre

mettre une très grande différence entre ces deux relations.

Nôtre vie est trop courte pour nous permettre de la perdre en inutilités, & nos facultés trop bornées pour les épuiser en *superfluités* (1716) Peut être rien n'a il autant contribué à prévenir les gens du monde contre les Sciences que de voir ceux qui en font profession s'échauffer sur des sottises, & débiter d'un ton grave des riens & des impertinences, comme si tout ce qu'on dit avoit du sens, dès qu'on a une grande barbe, & qu'un Discours changeât de nature pour être prononcé en fronçant le sourcil.

Mettons à part le Pédantesque, & reconnoissons que ce qui est moins utile, dès qu'on le met en parallèle avec ce qui l'est d'avantage, perd une grande partie du prix qu'il tiroit de ce qu'il a d'ingénieux.

Mr. de la Hire étoit fondé à dire qu'il y a un point (ce point pourtant a quelque latitude) passé lequel les recherches ne font que pour la curiosité. Les Vérités ingénieuses & inutiles, ressemblent à ces étoiles, qui, placées trop loin de nous



nous, ne nous donnent point de clarté.

La Science [dit le P. Buffier Préf. Vulg. pag. 81.] consiste non à savoir beaucoup, mais à bien savoir ce qu'on doit savoir.

Causés de l'attachement des hommes à ce qui les passe. IX. L'utilité & l'inutilité de nos connoissances varie dans un grand nombre de degrés. Premièrement, il est inutile de travailler à s'instruire de ce que l'on ne peut connoître, car c'est perdre son tems que de tenter l'impossible.

Quoique cette maxime soit de la dernière évidence, il se trouve pourtant une infinité de gens qui disputent hardiment sur la Nature & sur la manière des Perfections divines, sur la Trinité, sur les Decrets, & sur la Providence; témérité d'autant plus condamnable, que, de leur propre aveu, ces sujets - là sont incompréhensibles, & qu'en voulant les connoître, on se hazarde à des erreurs d'une très dangereuse conséquence.

Il arrive aisément à un homme qui s'avise de méditer sur ce qui est au dessus de sa portée, de se brouiller la cervelle, & de s'imaginer

ner entendre ce qu'il n'entend point. Là-dessus il choisit des termes par lesquels il prétend exprimer des choses dont il n'a aucune idée. Ce langage lui devient cher, car c'est l'effet de ses méditations les plus *sublimés*, il se le rend familier, & il répand sur ce stile sacré tout le respect qu'il sent pour l'objet auquel il l'applique.

Un autre medite de son côté sur le même sujet, & se fait d'autres illusions. Mais, se flattant; comme le précédent, d'entendre, il choisit aussi des termes pour exprimer ses prétendues idées, il affectionne ses termes, il les consacre. Cette différence de langage allume bientôt la guerre entre ces deux zélés : Ils s'accusent réciproquement d'errer, & d'errer sur des sujets de la dernière conséquence ; le moyen de se souffrir ! Cependant ils pensent de la même manière, mais ils parlent différemment; leur cas est tout pareil, ni l'un ni l'autre n'a d'idées, ils n'entendent point ce qu'ils disent, ils sont dans l'ignorance, & non pas dans l'erreur, ou, s'ils se trompent, leur méprise consiste à confondre
des



des mots avec les choses, & à prendre parti pour de vains sons. Des questions qui ont fait des éclats terribles, si on les avoit examinées tranquillement & de près, se feroient réduites à demander, non s'il est permis de penser, mais s'il est permis de parler, autrement que de certains gens.

Les Grecs, grands parleurs, grands Disputeurs, & naturellement Sophistes, ne cessèrent d'embrouiller la Religion par des controverses, qu'on a toujours remarqué devenir plus frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

On doit donner une grande attention aux disputes des Théologiens, mais il faut la leur cacher cette attention, autant qu'il est possible. On ne peut pas plus finir leurs affaires, en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les Duels, en établissant des Ecoles, où l'on rafinerait sur le point d'honneur. *Considerations sur les Causes de la Grand, & de la Decad. des Romains.*

J'ai vû des Ouvrages de dévotions
(& c'est quelquefois l'Exorde d'un
Ser-

Sermon) qui commençoient par imposer silence à la Raïson, & avertiffoient qu'ils alloient traiter un sujet au dessus de la portée des Lecteurs, de même qu'au dessus de l'intelligence de son Auteur. La paraphrase seroit - elle outrée, quand on la seroit en ces termes : *Je n'y entens rien, & je ne prétends pas vous le faire entendre, admirons & croyons sans idée.*

Souvent moins on entend ce qu'on dit, plus on s'obstine à le soutenir, par la honte qu'il y auroit à avouer qu'on s'est échauffé sur des mots vuides de sens. D'ailleurs on se flatte d'entendre quelque chose dans des sujets même où l'on ne voit goutte, & plus les autres se plaignent de n'y rien comprendre, plus on se croit au dessus d'eux. Si les Docteurs se trompent si facilement, que doit-on attendre des Peuples? La plupart des hommes sont Perroquets en bien des choses, & plutôt à Dieu qu'ils ne le fussent pas plus sur la Religion que sur aucun autre! Ils se soumettent religieusement aux termes consacrés par leurs Conducteurs; & en effet le moyen qu'ils se persuadent qu'un

Tom. III.

G.

hom.



homme vénérable, dont ils respectent l'âge & la dignité, & dont ils estiment les lumières & la droiture, parle sans savoir ce qu'il dit, & prononce hardiment sur ce qu'il n'entend point; moins ils le comprennent, plus ils le croient savant; moins ils conçoivent ce qu'il dit, plus ils se persuadent qu'il dit de belles choses. Voilà ce qui, dans tous les siècles a causé parmi les Chrétiens les plus honteuses divisions: C'est un opprobre de la nature humaine. Un profond respect, pour la Religion & pour Dieu, qui en est l'objet, devrait faire tomber un grand nombre de Questions, qui nous passent, dans lesquelles on ne voit goûte, & qu'on peut entièrement ignorer sans préjudice du salut.

Erasme dans sa Préface sur St. Hilaire, fait sur ce sujet d'excellentes réflexions, dont voici le précis: Autrefois on étoit extrêmement réservé à parler de Dieu, de sa Nature & de ses Attribus, & on s'en tenoit uniquement à ce que l'Ecriture en dit, en termes exprès. Une téméraire curiosité a, peu à peu, franchi des barrières si raisonnables, &

fait oublier, combien il étoit dangereux, de même que contraire à l'Esprit de la Religion, de se hasarder à expliquer ce qui est ineffable, & à sonder ce qui est incompréhensible. En vain Dieu a renfermé nos jours dans un espace très court, au lieu de nous mettre uniquement en peine de ce qui est nécessaire, nous nous embarrassons dans des subtilités, que l'on peut ignorer, sans aucun risque. La paix est la perfection du Christianisme. Mais sans considérer, que la multitude des articles n'est pas un moyen fort propre à la conserver; on a agité question sur question, & pour les décider, on est enfin venu à établir une autorité humaine dans l'Eglise, & à faire d'un homme une espèce de Divinité. Les richesses & l'éclat des Dignités Ecclesiastiques, sécondant les hauteurs de ceux qui en étoient en possession, l'autorité des Empereurs trop facile à les appuyer, l'Esprit de subtilité & de sophistiquerie, les menaces & les châtimens, ont enfin amené les hommes à faire semblant de croire, ce que dans le fonds ils ne croyent point, parce qu'ils n'en ont point d'idée, &



faire profession d'aimer ce qu'ils n'aiment pas, parce qu'ils ne le connoissent point. Telle est la foi d'un très grand nombre de Chrétiens, & de ceux-là même qui devroient être les plus éclairés. Rien n'est plus opposé à la lumière de l'Évangile que les ténèbres de l'ignorance, rien n'est plus incompatible avec la sincérité essentielle aux Chrétiens que les voyes de contrainte : On aime pourtant ceux, qui, sans connoissance de cause, plient aveuglément sous le joug de l'autorité.

Les *Gnostiques* avoient profité de cette foiblesse des hommes, qui les dispose à admirer de grands mots, quoi qu'ils ne signifient rien, ou que le sens qu'ils renferment, quand ils en ont un, se réduit à des vérités que personne n'ignore. Ce n'est pas seulement aux autres qu'on impose par ce langage, on s'impose à soi-même, & un homme qui s'aimeroit dire des merveilles, quand même il ne fait ce qu'il dit.

St. Pierre dans sa II. Epître Chap. II. vers. 18. veut, qu'on soit en garde contre les personnes, qui disent en termes magnifiques, des choses frivo-

frivoles, qui sous de grands mots ne disent rien, ou peu de chose, ou qui, sous un langage pompeux & obscur, cachent des erreurs quelquefois très dangereuses, *ὑπεργραμματαίότητος*. Le premier de ces termes marque l'enflure du Discours, le second, l'erreur ou l'inutilité de ce qu'il renferme.

L'empressement à s'élever à ce qui n'est pas assés à nôtre portée, est condamné par St. Paul *Rom. XII. 16.* *μη τὸ ὑψηλὸν φρονέετε, ἀλλὰ τοῖς ταπεινοῖς συναπαρρέμετε.* Au lieu d'aspirer aux choses fort élevées, donnez plutôt vôtre tems à celles qui sont à la portée du commun des hommes.

L'Univers, dit Mr. *Leibnitz*, n'est que le resultat total, la combinaison perpétuelle, le mélange intime du plus grand & du meilleur, & on ne peut le connoître qu'en connoissant les deux ensemble. Sur quoi, Mr. de *Fontenelle* fait cette judicieuse remarque : Cette idée, qui est certainement grande & noble, & digne de l'objet, demanderoit, dans l'application, une extrême dextérité & des ménagemens infinis, ce qui appartient à la Sagesse

gesse du Créateur, semble être encore plus au dessus de nôtre foible portée, que ce qui appartient à sa puissance.

Ces Principes si nobles & si spécieux ne sont pas aisés à appliquer, car dès qu'on est hors du nécessaire rigoureux & absolu, qui n'est pas bien commun en métaphysique, le suffisant, le convenable, un degré, ou un saut, tout cela pourroit bien être un peu arbitraire, & il faut prendre garde, que ce ne soit un peu le besoin du système qui en décide.

Mr. *Hartsoëker*, grand zé'ateur du Système des *Ames-plastiques*, & pressé par les objections qu'il se fait lui-même, avouë de bonne foi qu'il n'y fait point de réponse. Il semble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Système, que d'être si promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouër son ignorance un peu plutôt. (1725.)

Quand un homme décide ainsi sur ce qui passe nos lumières, ce seroit imiter son égarement, que de disputer sérieusement avec lui, car comment disputer sur un sujet qu'on n'entend pas? D'où tirer des raisons pour éclairer un Antagoniste obstiné?
Com-

Comment lui faire voir qu'il se trompe & qu'il attribue au sujet dont il s'agit, ce qui ne lui convient pas, puisque l'on ne connoit pas affés ce qu'il lui attribué.

Plus on a de sens, dit le P. B. dans sa *Metaph.* plus on doit être content de ne répondre à des discours qui n'en ont point. Afin de les refuter clairement, il faudroit que leurs principes fussent eux-mêmes capables d'être éclaircis, au lieu que dans un Abîme d'idées extravagantes, la raison elle-même se brouille.

On se garantira d'être trompé par ces gens-là, & l'on pourra même les ramener de leurs illusions, si on leur demande qu'ils s'expliquent; Car s'ils refusent de le faire, ils déposent eux-mêmes contre leurs ténèbres & leur ignorance, & s'ils veulent s'y hasarder, ils sentiront bientôt qu'ils entreprennent l'impossible. Pour peu qu'on les presse & qu'on leur demande de lumière & de netteté, ils se réduiront à l'incompréhensible, sur lequel tout le parti, que l'on peut raisonnablement prendre, est celui d'un respectueux silence.



Rien n'est plus déraisonnable que de s'échauffer sur des matières que l'on n'entend pas, sur tout quand on les pousse dans des détails ; des disputes de cette nature, favorisent le doute, & les Incrédules en profitent & viennent aisément à se persuader que nous honorons du nom de Révélation un système d'incertitudes, au lieu qu'il n'y a d'incertitude que dans les explications téméraires qu'on lui donne.

On peut encore se servir d'une autre voye pour les ramener de leurs illusions, ou pour se convaincre qu'elles sont sans remède ; il n'y a qu'à les écouter, & par des Questions qu'on leur fera, de tems en tems, comme en vue de s'instruire soi-même, leur donner lieu d'entasser galimathias sur galimathias. A force de parler sans intelligence, ils ne sauroient manquer de se contredire, & ces contradictions, où ils tomberont, fourniront des raisons pour les éclairer, s'ils veulent réfléchir, ou pour les abandonner à leur entêtement, s'ils refusent d'écouter. En s'y prenant de cette manière, rien n'est

n'est plus aisé que de faire tomber tout le système de Spinoza.

XI. Il y a des sujets qui passent tout à fait la portée de l'esprit humain, & il y en a qui sont en effet au dessus des forces de l'un, sans être pourtant au dessus des forces de l'autre. Combien de gens, par exemple, y a-t-il qui ne savent pas distinguer la substance qui pense, d'avec la Substance étendue? Combien s'en trouve-t-il incapables de suivre une démonstration de Géométrie un peu composée, & combien de médiocres Géomètres sont arrêtés tout court par des calculs d'Algèbre? Il en est de la pratique comme de la spéculation. Des exemples extraordinaires de force, de courage, de désintéressement, passent pour des contes & pour des Chimères chés de petits génies assez présomptueux pour juger de tout par eux mêmes, & ne croire possible que ce dont ils se sentent capables, ou dont ils ont été témoins. Pour s'épargner la mortification de se reconnoître inférieurs à qui que ce soit, ils tâchent de se persuader

Tout ce qui paroît au dessus de notre portée ne l'est pas absolument

G s, que



que personne n'a réellement ce qui leur manque.

Les petits génies prennent volontiers, pour des rêveries des Savans tout ce qu'ils entendent dire, sur les distances des planettes à la Terre. Tout cela est cependant déterminé, presque aussi précisément, les proportions gardées, que s'ils s'agissoit d'objets terrestres & peu éloignés de nous.

Expedit nobis neminem videri bonum, quasi aliena virtus exprobatio delictorum vestrorum sit. Ipsi quoque hoc facere possunt sed nolunt. Sen. de Vit. Beat. Ep. CIV.

Un homme continuellement occupé du soin de s'enrichir. Un homme qui ne roule dans sa tête que des projets d'ambition, & qui, vendu à des injustes vuës, ne s'aperçoit pas seulement de leur injustice & en a perdu jusqu'à l'idée; qui ne louë les autres, ne leur applaudit, & ne les félicite, que pour les tromper & les faire servir à ses desseins; qui n'aime que l'intrigue & n'a de véritable plaisir qu'à voir culbuter les autres pour tirer son élévation de leur chute; Des gens ainsi

ainsi faits ne conçoivent pas qu'on puisse être sensible à d'autres motifs, ni qu'on puisse agir par d'autres principes, que les leurs. Des idées de Vertu, de desintéressement, de générosité, leur paroissent des chimères, dont on peut utilement se servir pour imposer aux Esprits faibles qui respectent de grandes ombres. Faire l'éloge de ces motifs, les presser, les recommander, n'est pas un moyen propre à s'attirer leur confiance; Plus les Discours dont vous les entretiendrez sur ce sujet partiront du fond de vôtre cœur, & se trouveront par là plus dégagés de toute apparence de déguisement, plus ils vous croiront un parfait hypocrite; ils admireront vôtre habileté, mais ils s'en défieront à proportion qu'ils en seront frappés. Que peuvent donner ces gens-là qui dédommage du temps que l'on perd, & des risques où l'on s'expose en leur faisant la Cour?

Il y a des gens dont non seulement les vuës, mais les soupçons mêmes & les conjectures ne s'étendent pas au delà de leurs yeux & de la grossièreté de leurs sens. Tou-



tes les merveilles de la Nature, dont ils n'ont pas fait l'expérience; Toutes les découvertes & tous les raisonnemens, dont on ne peut pas leur rendre l'intelligence palpable, passent dans leur esprit pour des illusions. Bien des gens, après s'être fait des Systèmes très-bornés, refusent de croire que l'Esprit humain puisse aller au delà. La vanité souffriroit trop s'il falloit qu'ils estimassent ce qu'ils ne possèdent pas, & qu'ils n'oseroient se promettre de posséder un jour, parce que la longueur & la difficulté du travail les empêche de l'entreprendre; Ils ont plutôt fait de mépriser que d'étudier, leur paresse & leur vanité y trouve également leur compte.

Le fameux Chancelier Bacon dit de ces gens là, qu'ils se regardent eux-mêmes comme le miroir de l'Univers, mais un miroir si exact & si parfait, que quoi que ce soit ne lui échappe. Voilà pourquoi tout ce dont ils ne trouvent pas en eux l'image, c'est à-dire, tout ce qu'ils ne comprennent pas assez nettement, ils refusent de le compter au nombre des choses qui existent. C'est tout.

PART. I. SECT. II. CH. II. 157
tout le contraire. Ce miroir représente mal.

Les plus *petits Génies* sont ceux à qui il arrive le plus ordinairement de se regarder comme des modèles de perfection ; Ils croient que rien ne leur manque , parce qu'ils ont la vuë trop courte , pour voir quelque chose au delà du peu qu'ils ont acquis. Les habitans des Iles *Marianes* ou des Larrons , les plus grossiers des hommes , ont un souverain mépris pour tous les autres , & leur Noblesse n'a pas voulu entendre parler d'un Paradis qui leur seroit commun avec le vulgaire.

Un petit génie est bientôt rempli , tout ce qu'on veut y faire entrer de nouveau se répand ; Il suffit qu'un stile soit clair & par là tout différent d'un jargon qu'il s'est rendu familier , pour se croire en droit de l'accuser d'obscurité.

Le ridicule de toutes ces préventions , si l'on y pense bien , sera déjà un des grands moyens de s'en garantir. Mais de plus il faut considérer , que l'on se ferme à soi-même l'intelligence des choses auxquelles on croit qu'il est impossible d'arriver ,



river, car on n'essaie plus d'avancer dès qu'on s'est mis en tête qu'on ne fauroit faire que des pas inutiles. Ce qui paroît d'abord incroyable, parce qu'on ne l'entend point, on peut parvenir à l'entendre & à le croire; il n'y a qu'à s'instruire par degrés, en passant peu à peu des Principes aux Conséquences & du Simple au Composé. Les forces de l'esprit croîtront avec ses lumières, & plus on aura fait usage de ses yeux, plus aussi leur pénétration s'étendra. Mais comme je viens de le dire, il faut s'instruire par *Ordre*, & c'est ce que tout le monde ne fait pas; on passe trop légèrement sur les principes, l'Impatience & la Vanité élèvent d'abord au difficile; la Curiosité emporte au *Merveilleux*; on veut se rendre admirable aux autres & à soi-même, & c'est dans les plus sublimes connoissances qu'on espère trouver de quoi se faire honneur.

On se fait honneur, on se rend digne d'estime; quand on connoit & qu'on avoué les bornes de son Esprit, par un effet de sincérité, & qu'on ne néglige pourtant pas de les étendre.

Ja.

Je ne me laisserai point de répéter (dit Mr. de Reaumur Vol. II. Art. VII.) que dans les plus petits sujets, nous devons nous attendre, qu'il restera toujours quelque chose que nous ignorerons. Mais cette persuasion, & cet aveu sincère ne l'a pas empêché de chercher la cause du cri des papillons à tête de mort, & de la découvrir dans la promptitude, avec laquelle ils approchent alternativement leurs barbes du rouleau de leur trompe.

Quand on se laisse entraîner par ces principes, l'on se trouve bientôt dans un pays inconnu; & alors les uns désespèrent d'avancer & tombent dans le Pyrrhonisme, les autres s'imaginent faire chemin, & marchans dans les ténèbres, ils prennent des ombres pour des réalités, & des mots pompeux leur tiennent lieu de grandes idées. J'ai connu des gens qui, pour s'être accoutumés à substituer *l'admirable* au lumineux, & à chercher l'extraordinaire à la place de l'évidence, s'étoient si fort gâtés l'esprit, que n'ayant plus de goût pour tout ce qui se pouvoit nettement démontrer, ils ne daignoient plus.



plus écouter ni croire que ce qui étoit incroyable. On aime à demeurer dans l'étonnement ; si on étoit éclairé , on cesseroit d'admirer , & on sortiroit d'un état où l'on veut se plaire ; On fuit donc la lumière & les éclaircissemens.

Dès qu'on en est venu là , & qu'on s'est une fois accoûtumé à négliger l'évidence , on n'a plus d'autre principe de ses sentimens que l'entêtement ou pour la coutume , ou pour la singularité ; & par là également disposé à admettre une infinité de propositions où on ne voit goutte , c'est par paresse ou par hazard qu'on se borne à quelques unes.

Utilités
de nos
connois-
sances.

XII. L'Homme n'étant capable que d'idées , de sentimens & de mouvemens , les fruits de ses connoissances , lesquelles consistent en idées , doivent se rapporter ou à le rendre plus sage , en réglant les mouvemens , ou à le rendre plus heureux en l'affranchissant des sentimens , ou pénibles ou peu agréables , & l'élevant au dessus de ceux qui passent trop vite pour lui en procurer de plus doux & de plus solides.

Un

Un homme qui consent à passer sa vie dans l'ignorance deshonoré sa nature ; On viole ce qu'on doit à la société quand on néglige de se procurer des connoissances qui tourneroient à son utilité ; & l'indolence sur la Religion, & sur la Morale est un crime affreux devant Dieu ; il est pourtant vrai qu'il y a peu de choses qu'on étudie moins

On vante la Science du Monde, mais quelle est cette Science sans la connoissance l'Histoire & de la Religion ? En quoi est on savant si l'on ne s'est pas formé à raisonner juste, se lever, s'habiller, jouer, médire, &c. Appellera-t-on cela la Science du monde ? demande le judicieux Auteur des Reflex. sur les Def. d'autrui.

Quelle infamie de se borner à imposer aux autres, par une apparence de savoir, lors qu'avec une raisonnable application, & une juste défiance de soi-même, on peut se procurer des lumières sûres.

Quant à ceux qui étudient par vanité, c'est souvent assés qu'on ne leur fasse aucun reproche, sur l'emploi

ploi de leurs tems, & prétendre qu'on leur sache gré de ce dont on ne peut tirer aucun fruit, c'est trop demander.

On ne sauroit disconvenir de l'utilité de la Logique, qui nous aide à penser juste, puisque tous nos *Maux*, les *Maux* au moins auxquels nous pouvons apporter du remède, viennent de nôtre ignorance & de nos méprises, comme de leur première source.

La Morale qui nous apprend à démêler le Juste d'avec l'Injuste, dans des cas embarrassans; qui étale à nos yeux l'excellence de la Vertu; qui nous peint l'horreur du Vice, & nous fournit des secours & des facilités pour nous affermir dans nôtre devoir, porte, dans sa définition, les preuves de son prix, & si quelqu'un a besoin qu'on raisonne beaucoup pour l'en convaincre, c'est un esprit trop gâté pour être ramené par le raisonnement.

La connoissance de l'Homme, déjà très-digne par elle-même de nôtre attention, est encore le grand *fondement* de la Logique & de la Morale.

rale. C'est de ce principe qu'elles tirent leur force & leur perfection. Mieux nous nous connoîtrons, mieux aussi nous sentirons l'importance des préceptes établis pour régler nôtre esprit & nôtre cœur, & de plus l'observation nous en deviendra plus aisée.

Sans la Connoissance de Dieu nôtre Créateur, nous sommes un abyme de ténèbres à nous-mêmes, & tout ce que nous pouvons venir à bout de connoître sur nos devoirs ne nous dédommage que foiblement de tant d'efforts auxquels nous sommes obligés, & pour les connoître & pour les remplir, & de tant de disgrâces auxquelles nous sommes en butte, lors même que nous vivons le mieux. Mais dès que Dieu ordonne la Vertu, il y a une différence infinie entre la suivre & la négliger.

Avec ce secours les difficultés sont grandes, dit Socrate; mais les récompenses à esperer les surpassent infiniment. Nous devons en recueillir les fruits, dans toute la durée immense qui doit suivre cette courte vie, qui,
en.

en comparaison n'est qu'un point qui s'évanouit. Un plan de félicité qui se borne à quelques jours peut-il mériter toute l'application d'un esprit fait pour des siècles infinis ? L. X. d. I. R.

L'Ame, continue-t-il, au dessus des illusions que causent les objets passagers à ceux qui y donnent leur attention, n'aspire plus qu'à après d'autres éternels, comme elle, immuables, divins. C'est lors qu'elle en aura la pleine jouissance, qu'elle sera parfaitement elle-même, c'est alors qu'il nous sera possible de parler sçavamment de sa nature, & que s'évanouira tout ce qu'elle a d'obscur aujourd'hui. Jusqu'alors qu'il nous suffise d'avoir connu quelques-uns de ses principaux linéamens, au travers des voiles qui nous la cachent dans la vie présente.

Un homme qui fait ses efforts pour se rendre semblable au souverain Etre, par une pratique constante de la vertu, n'a point à craindre de n'être pas, & à la mort & durant sa vie, l'objet de son affection. Quelle apparence qu'il néglige celui en qui il voyoit son image ?

Nous tenons à tant de choses & toutes

toutes les parties de l'Univers ont tant de liaison, que nous n'aurons jamais qu'une connoissance très imparfaite de nous-même, tandis que nous ignorerons la nature & les forces des corps, dont nous sommes environnés. Cette considération suffiroit pour recommander la *Physique*. Que fera-ce si nous y joignons les grands secours que l'on en tire, pour la conservation de nôtre santé, pour la rétablir dans nos maladies, & pour apaiser nos douleurs? Mais il y a plus, le Créateur a voulu se faire connoître par ses Ouvrages, & chaque découverte que nous faisons dans la Nature, nous rend de plus en plus sensibles à sa Puissance, & nous fait de plus en plus admirer sa Sagesse & sa Bonté. Je ne saurois me persuader, que l'Intelligence suprême & adorable, de qui nous tenons l'existence & tout ce que nous sommes, qui a trouvé à propos de nous donner aussi de l'intelligence, nous ait fait pour nous borner, comme les animaux brutes, à voir, à ouïr, à toucher, à flairer, & à favoriser ce qui se présente à nous des parties de

de

de l'Univers. Je ne saurois me persuader, que, nous bornant à ces dehors, il nous ait voulu cacher l'intérieur, & que pour nous rendre plus sensibles à l'apparence, il nous ait interdit la vuë de l'artifice.

Il y a des gens Oisifs & sans contredit des plus inutiles à la Société, qui courent le monde pour faire admirer une certaine adresse, qu'on méprise dès qu'on la connoit, & que la multitude ignorante paie pour avoir le plaisir d'en être trompé. Craindre qu'on admira moins les Merveilles de l'Univers, dès qu'on sauroit de quelle manière elles naissent, ce seroit une crainte injurieuse & à la Sageffe & à la bonté du Souverain Etre qui conduit l'Univers : & l'Effet & la manière de le produire, tout est admirable lorsque Dieu agit. Ce n'est pas à nôtre ignorance qu'est due l'idée de sa Grandeur, une admiration éclairée le glorifie d'une manière plus digne de lui.

Combien de gens sont morts, & combien de gens auroient passé leur vie, sans rendre à la Providence un des tributs de l'admiration qui lui

lui est si bien dûe , si Mr. *De Reaumur* ne nous avoit fait remarquer , que , dans ce grand nombre de chenilles un gout particulier de chacunes , auxquelles conviennent plusieurs espèces de Plantes , il ne s'en trouve aucune qui aiment les feuilles de ces Plantes , dont les grains nous fournissent nôtre aliment le plus essentiel , le *Pain*. Je ne veux pas parler de l'Univers , dans l'immensité duquel mes pensées se perdent. La Terre seule & dans cette Terre , sur quelque sujet que je m'arrête , dès que je me livre à des détails , n'y trouve-je pas une matière inépuisable d'admiration ? Sans parler des Classes , des Genres & des Espèces ; dans chaque espèce qu'elle varieté. Du Roitelet à l'Autriche , quelle gradation ! Du papillon qui a plus de neuf pouces de vol , à ceux dont la grandeur égale à peine la tête d'une épingle , quelle distance ! Ils vivent cependant comme les autres , ils sont organisez & leur structure , indépendamment de leur petitesse , n'est pas moins merveilleuse que celle des autres , elle y est conforme & elle en

en difère. Il y a des règles générales, il y a des exceptions, tout est également merveilleux. Vol. II. pag. 315. 323. 324. 349. 365. 371.

Le doux contentement que l'on goûte à s'instruire de ces Ouvrages, & à démêler les merveilles de leur structure, prouve que nous sommes faits, au moins en partie, pour tirer de cette étude nôtre félicité.

La force encore que l'on tire de ces connoissances pour mépriser les amorces des sens, & de se mettre au dessus de ces plaisirs & de ce faste qui sont aux hommes de si fréquentes occasions de crimes, nous doivent convaincre de l'obligation où nous sommes de mettre à profit ces secours.

Un homme charmé de ces douceurs spirituelles n'a garde de s'abrutir dans les Voluptés du Corps. Sentant le solide de son élévation, il regarde ceux qui se livrent aux Dignités & aux Richesses, comme des gens qui s'égarent & qui courent après des ombres; Il ne leur

porte

porte point envie & ne quittera point sa route pour les aller traverser.

Qu'on rassemble toutes ces vérités & on demeurera convaincu que l'Univers est le Temple de Dieu qui la créé, que les hommes sont les Ministres de ce Temple, & que c'est à eux une négligence honteuse de ne s'appliquer point à en connoître les parties & à en admirer les beautés.

Combien de merveilles exposées aux yeux de tout le monde & auxquelles une indolence, qui tient de la stupidité, est cause qu'on ne fait pas attention. On en a un grand exemple dans la fécondité des Plantes. Un Orme examiné de près se trouve contenir actuellement en lui même de quoi se reproduire autant de fois qu'il y a d'unités dans ce Nombre 15840000000.

Si la curiosité des Physiciens & leur louable desir de connoître la Nature, ne les avoit pas engagés à perfectionner les Lunettes, nous ignorerions que le Ciel est peuplé d'un nombre innombrable d'étoiles,

Tom. III.

H

nous



nous ignorerions que le ciel de Saturne , embelli non seulement de cinq Satellistes , mais d'un anneau qui éclairé du Soleil , en forme d'arc lumineux , semble dédommager cette Planette de l'éloignement où elle est du Soleil.

Mr. De Maisons devenu Président , conservoit toujours du goût pour la Physique. Ceux à qui il est permis de n'apprendre les Sciences que pour le délassement , ou pour l'ornement , ne peuvent choisir , ni des délassemens plus nobles , ni des ornemens qui fissent mieux. Il se fit à Maisons un Jardin de plantes rares & un Laboratoire de Chimie , dignes , tous les deux , d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu mauvaise grace. Dès sa jeunesse , il se plaisoit à faire lui-même les expériences ; On est alors obligé , d'entrer dans des détails , & les suites ne peuvent être bien connues que par ceux qui y portent les mains.

L'étude de la Physique nous fournit donc des occupations pleines de charmes , & dignes de tout nôtre attachement , par leurs utilités & par leurs douceurs.

ceurs. Elle nous élève à Dieu, elle nous procure des douceurs, dont le gout nous rend moins sensibles aux objets qui gatent le cœur de la plupart des hommes, & qui les entraînent dans le vice. Mais non seulement elle nous fournit des secours pour nous acquitter plus aisément de nos devoirs, elle sert de plus à nous les faire connoître, & on peut dire qu'elle nous ouvre les véritables *sources de la Morale*. Un homme qui ne se connoit point & qui ne connoit point les relations qu'il a avec les objets qui l'environnent, peut-il favoir de quelle manière il doit vivre, afin de vivre conformément à sa nature & à sa destination ?

On peut en particulier attribuer à l'Etude de la Physique la remarque de Mr. De Fontenelle, quand il dit, sur le sujet de Mr. Maralde, *son caractère étoit celui que les sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du sérieux, de la simplicité, de la droiture; un heureux temperament y ajoutoit de la gayeté.*

H 2 J'a-



J'avoue aussi qu'on peut compter la Physique, au nombre de ces occupations qui ne sont que vanité & rongement d'Esprit; mais c'est quand on s'y applique par ambition, & qu'un désir véhément, d'en savoir plus que les autres, ne permet pas de se donner un repos légitime, autant que nécessaire, & porte plus à contrecarrer les autres qu'à s'instruire soi-même. Mais si l'on est assez sage pour s'aider les uns les autres, on avancera beaucoup plus, le champ est vaste, & la source des plaisirs qu'il fournit est inépuisable.

Mr. De Reaumur ne veut pas qu'on regarde, & ne regarde lui-même ses nombreuses & exactes observations sur les insectes, que comme des places préparées aux nouvelles observations, qui se feront dans la suite. *Préface du II. Volume.*

Le Mémoire par exemple, imprimé en 1730. reparoit ici dans le IV. avec beaucoup d'additions, & apprend par là aux Lecteurs & aux Auteurs à ajouter à ce qu'ils savent déjà, & à ne point s'arrêter dans le chemin des Connoissances,

A mesure, dit-il encore, qu'on accordera plus d'attention aux insectes, on fera des observations qui m'ont échapé.

Un homme qui a étudié l'Optique; un homme éclairé sur la structure de l'Oreille & sur la Théorie des Sons, est vivement frappé de la Sageffe du Créateur qui, par des voies d'une simplicité digne de son infinie Intelligence; a sù combiner une infinité de mouvemens, & faire jouer une infinité de ressorts, pour nous faire agréablement entendre des Sons & des Symphonies; pour embellir les objets, en nous les présentant terminés par de différentes figures & peints d'une infinie variété de couleurs; Un homme ainsi éclairé, & ainsi pénétré d'une juste admiration, n'a garde de donner dans les sentimens ridicules & superstitieux des ignorans, qui s'imaginent d'honorer leur Créateur, & de lui plaire, en refusant de jouir des presens de son infinie Sageffe, & de son Infinie Bonté, car il ne faloit pas moins qu'une intelligence infinie pour réunir tant de choses qui



doivent concourir, afin de charmer nos yeux & nos oreilles.

La connoissance de la Physique est un sûr préservatif contre la Superstition. De quelles terreurs paniques les peuples n'ont-ils pas été saisis autrefois à la vûe des Eclipses & des Comètes? Si on avoit été aussi savant en Physique, il y a deux Siècles, qu'on l'est aujourd'hui, jamais le sage *Melanchthon* auroit-il donné dans l'Astrologie Judiciaire?

Il y a des gens qui prétendent que la superstition peut avoir ses utilités; que de certaines erreurs, peuvent tenir un Esprit dans la crainte, & par là l'éloigner du vice, & l'engager même à quelque vertu, & que par cette raison, il peut être plus à propos de la laisser affermir que de la combattre. Ceux qui pensent ainsi me paroissent avoir bien peu de respect pour la Vérité, & avoir sur ses forces une défiance qui l'outrage. Un Auteur célèbre s'est fait un plaisir malin d'appuyer ce sentiment, pour faire voir que l'ignorance & l'incertitude, qu'il travailloit à établir, n'avoit point de mauvaise influence sur
les

les mœurs. Son Exemple doit servir de leçon, à toutes les personnes chargées du soin de la Religion, & les éloigner de ce langage, s'il est vrai que leur Esprit soit éclairé, & animé d'un véritable zèle. Celui qui s'est porté à la pratique de quelques devoirs, par des Principes qui n'étoient pas fondés en Vérité, a honte de sa soumission, quand il vient à en découvrir l'erreur. L'Esprit humain outre aisément, & passe presque toujours d'une extrémité à une autre, & une grande partie des incrédules se portent à renoncer à la Religion, par le prétexte qu'ils faisoient, & qu'on ne leur fournit que trop, de la regarder comme un assemblage de maximes, dont on les a imbus, pour les tenir dans une dépendance, honteuse pour eux, mais utile à ceux qui s'en sont avisés : Débarrassés de ces préventions, ils goûtent un plaisir infini à se conduire à leur gré, & deviennent incorrigibles. Le reste des hommes leur paroît se partager entre l'aveuglement & l'hypocrisie, & il n'est que trop à présumer, que ceux qui



aiment à laisser les autres dans l'erreur, & dans l'indolence où ils sont pour la vérité, ne se permettent le droit de se faire à leur morale aisée, & n'affujettissent leur Raison à leurs intérêts & à leurs autres panchans : Un homme prévenu que l'immobilité de la terre, est une des Vérités de la Religion, dès qu'il vient à s'éclairer sur cet article, se trouve exposé au danger d'entrer dans des doutes, sur les autres articles, si on ne lui a pas appris, de bonne heure, à les établir sur d'autres fondemens que les Préjugés. Le mélange d'erreur n'est jamais honorable à la Vérité, & suivant la disposition des Esprits, tôt ou tard il produit ses mauvais effets. *Lifés I. M. VII. du V. II.*

L'amour de la Physique donne le courage d'examiner, & un Physicien se rend utile au Vulgaire, en le guérissant de ses terreurs paniques. Les chenilles ravagent les légumes : Le Peuple qui cherche toujours à ajouter au mal réel, se persuade, que ce qui a été touché de ces Insectes est venimeux & se trompe. *Vol. II. p. 325.* Le Physicien fait admirer avec

avec quelle sagesse & quelle prévoyance tout a dû être combiné, pour que ces sortes d'insectes nous nuisent si rarement. La Providence n'a pas voulu qu'ils aimassent les plantes dont les grains sont les plus essentiels à notre nourriture. Voyés aussi le *X. M.*

Combien de sortes de poissons connus, & combien y en a-t-il que nous ne connoissons pas? Quelques espèces se rapprochent des animaux terrestres, & on en a fait des hommes marins, on a imaginé des Evêques, qui ne s'étoient replongés sous l'eau, qu'après avoir donné la bénédiction aux Matelots, auxquels ils s'étoient fait voir. Mais le Physicien, qui ne veut rien admirer que de vrai, examine le caractère des prétendus témoins. *Vol. II. M. X. de l'Hist. des Inf.*

Non seulement la Physique guérit de la superstition, elle guérit encore du mal opposé, l'incrédulité; à mesure qu'on examine, ce qui avoit d'abord paru un énigme, une inutilité, une singularité du hazard, rentre dans l'ordre, s'explique & s'accorde.

H 5

corde



corde avec le reste, *Vol. II. p. 453. de l'Hist. des Inf.* Une Coque qui faute & où l'on ne comprend rien, renferme un ver qui en sortira ailé.

Les Mathématiques sont la clef de la vraie Physique; & la vie humaine en tire mille secours. C'est donc une nécessité de les mettre au nombre des Sciences d'usage. Combien leur doit-on de secours pour la vûe & pour l'ouïe? Les Machines, l'Architecture, la connoissance des Tems, tout cela est dû à ceux qui les ont cultivées. La Géométrie n'a presque aucune utilité, si elle n'est appliquée à la Physique, & la Physique n'a de solide qu'autant qu'elle est fondée sur la Géométrie.

Il faut que les subtiles spéculations de l'une prennent un corps, pour ainsi dire, en se liant avec les expériences de l'autre; & que les expériences, naturellement bornées à des cas particuliers, prennent par le moyen de la spéculation un esprit universel, & se changent en Principes. En un mot, si toute la Nature roule dans les combinaisons innombrables des figures & des mouvemens, la Géométrie, qui seule peut calculer

ler des mouvemens & déterminer des figures , devient indispensablement nécessaire à la Physique.

Il est vrai que dans le passage de la Théorie Géométrique , aux Phénomènes Physiques , il y a toujours quelque déchet sur la justesse & la régularité. On l'éprouve dans la chute ordinaire des corps , dans les jets d'eau , & dans celui des bombes ; mais la Géométrie va jusqu'à calculer les forces des obstacles & des causes accidentelles , dès qu'on les a saisies. *Voy. l'Hist. de 1678.*

L'Algèbre est si simple , qu'un Algébriste , pourvû qu'il eût l'esprit excellent , pourroit se passer du secours de tous ceux qui l'auroient précédé. Mais pour la perfection de l'Astronomie , il est nécessaire que les Astronomes de tous les siècles se donnent la main.

La mesure de la Terre dans la spéculation , paroît d'abord très facile , il ne faut qu'avoir deux lieux qui diffèrent entr'eux , en latitude, d'un degré Céleste. Mais pour avoir dans la dernière précision ces degrés Célestes , pour mesurer exactement sur la Terre , la distance de ces lieux ,



quelle attention ne faut-il pas ?
 Quelles précautions contre des erreurs imperceptibles, qui grossissent dans la suite, par la quantité des Circonstances où elles entrent. Il y a toujours de petites erreurs inévitables, dans les meilleurs instrumens & les opérations les plus exactes. Peut être seroit-il à souhaiter que la Géométrie, ou pour éclairer plus parfaitement les esprits des Géomètres, ou pour s'accommoder d'avantage à la portée des autres, ne dédaignât point quelquefois de faire voir qu'elle est conforme à la vraisemblance Physique.

On n'a pas employé autant d'années à régler les mouvemens des Planettes, nouvellement découvertes, que les Anciens ont employés de siècles à régler ceux du soleil.

En matière d'Astronomie, il faut toujours revoir, ou pour corriger, ou pour confirmer, & ces révisions demandent une longue suite d'années, parce qu'une erreur insensible, devient sensible étant réitérée.

Tout le monde sait quelle est l'utilité des Eclipses des satellites de Jupiter; mais il n'y a que les Astronomes

nomes qui sachent quelle a été la difficulté de parvenir à en faire le calcul. Voyés en 1712. une nouvelle observation de Mr. de Maralde

Sur la mesure de la Terre, on a pouffé cette précision nécessaire pour contenter un Esprit Philosophique, jusques à découvrir que le petit axe de la figure ovale de la Terre, n'est plus petit que le grand, que de 14. lieues, différence qui n'empêche pas la Terre d'être sensiblement sphérique, car elle ne va que de 3000. à 2986.

La Géométrie & la Physique se combinent, les Propositions Géométriques sont plus universelles & plus sûres; mais des cas Physiques qui y paroissent faire quelque exception, ne sont pourtant pas à rejeter comme faux. La Nature a ses inégalités, & ne s'affujettit point à suivre précisément les règles Géométriques.

Les conclusions fondées sur des mesures actuelles, prises avec toutes les précautions possibles, doivent être préférées à celles qui se tirent de quelques Théories subtiles, où il peut aisément arriver, qu'on n'ait pas

pas pris garde à tout, & que l'abstraction ait trop dominé (1732). Aujourd'hui on a sur ce sujet plus de lumières & de certitude que jamais.

Il ne faut rien outrer; la Géométrie a été d'un grand secours à la Physique, elle en a fait une nouvelle Science, on n'en peut pas disconvenir. Mais il est important de se souvenir, que la Nature n'exécute pas réellement toutes les idées abstraites de la Géométrie (1710) suivant les principes & le calcul Géométrique, une certaine position de l'objet en devrait rendre l'image infinie, mais comme elle devient foible & confuse, à mesure qu'elle grandit, elle ne peut devenir infiniment grande, sans devenir par la même infiniment foible & confuse, & par conséquent sans cesser d'être une Image.

Que le génie le plus heureux, pour une certaine adresse d'exécution, pour l'invention même, ne se flatte pas d'être en droit d'ignorer les principes de Théorie, qui ne sauroient que trop bien s'en venger. Mais après cela le Géomètre a encore beaucoup à apprendre pour être un.

un vrai Mécanicien , il faut que les différentes pratiques des Arts lui fournissent dans l'occasion , des idées & des expédiens ; il faut que tout ce qu'il employera , dans ses ouvrages , il en connoisse assés la nature , pour n'être pas trompé par des accidens imprévus. Le Père *Sébastien* étudioit l'Anatomie , & travailloit affidûment en Chimie. L'Esprit Géométrique , dit *Socrate* , se fait voir par tout , & s'il manque on s'en apperçoit d'abord ; c'est - à - dire , que la Géométrie étudiée , suivant une bonne Méthode , forme un goût d'évidence , d'ordre & de justesse.

L'Histoire nous mettant en état de voyager , sans danger & sans sortir de nôtre Cabinet , non seulement dans les Régions les plus éloignées , mais encore dans les siècles qui ne sont plus , fait servir à nos usages & le passé & le présent. L'expérience rend prudent , le commerce des hommes rend circonspect , l'Histoire nous tient lieu de l'un & de l'autre. Les ruses que nous y lisons , nous apprennent à être sur nos gardes ; les exemples de vertu & d'habileté nous
présen-

présentent des modèles à imiter ; les exemples de vice , nous remplissent d'horreur , & nous avertissent de nous précautionner contre tout ce qui y achemine. Enfin comme les expériences sont la baze de la Physique , l'Histoire est de même le fondement de la Morale & de la Politique ; elle nous fournit des Phénomènes , qui servent à nous développer le cœur de l'homme , & à manifester les routes par où on peut y entrer.

La Connoissance des Langues est nécessaire pour l'intelligence de l'Histoire , & en général pour celle des Livres , sur quelque sujet qu'ils soient composés. On apprend les Langues pour lire les Auteurs , on lit pour s'instruire , on s'instruit pour tirer du fruit de ses connoissances. On profite de l'Histoire si on y apprend à se conduire , & à se connoître soi même. On profite de la Physique non seulement lors qu'on s'en fait un innocent amusement , mais de plus lorsqu'on s'en sert pour s'élever au Suprême Auteur de ces merveilles , & que l'on en tire , de même que des Mathématiques , des

des secours pour la vie humaine ,
pour soulager nos besoins & multi-
plier nos douceurs. Toute la Spe-
culation se réduit donc à la prati-
que , & la pratique elle même doit
se rapporter à Dieu , le glorifier ,
nous élever & nous unir à lui.

*Les Preceptes (dit Socrate L. VII.
de la Rep.) qui n'opèrent pas cette
élévation de nôtre ame à Dieu , mais
la laissent fixée sur les objets sensibles ,
sont des préceptes desavoués pour la
vraie Philosophie. Si un cœur droit
& bon n'accompagne la finesse d'esprit
& la pénétration , il vaudroit mieux
être un Stupide.*

*Quelle opinion auriez vous d'un
homme , qui , couché sur le dos , s'a-
museroit à contempler pendant des nuits
entières , à la lueur des lampes , un
plafond bien peint.*

„ Je consens qu'un Astronome
„ regarde cette multitude inombra-
„ ble de Globes lumineux , que la
„ main du Créateur fait rouler si
„ majestueusement sur nos têtes com-
„ me tout ce que le monde sensible
„ offre à nos yeux de plus digne
„ d'être admiré , mais je plaindrai
„ son

„ son excessive ignorance , s'il va
 „ jusqu'à s'imaginer que cette régu-
 „ lière succession de mouvemens soit
 „ d'une nature inalterable & éternel-
 „ le , au lieu d'élever ses connoissan-
 „ ces & ses desirs à l'archétype par-
 „ fait , à l'Intelligence suprême ;
 „ dont la puissance & les perfections
 „ sont infiniment au dessus de ce
 „ que nos yeux sont capables de
 „ voir. On ne fait rien qu'à de-
 „ mi ; & il vaudroit autant ne rien
 „ savoir , que de ne porter pas sa
 „ science jusqu'à ce point. Le Tem-
 „ ple des Sciences est profané par
 „ ces demi - savans qui n'ont que ce
 „ faux mérite en partage.

Celui qui , dans le cours de ses
 études tendra à ce but , & pour y
 arriver suivra cette enchainure &
 cette liaison , ne fera point de pas
 qui ne soit utile. Mais on s'est pro-
 digieusement écarté de ce grand but
 & de la route qui y mène.

Mr. Carré , qui ne savoit pas
 abandonner ses principes à moitié
 chemin , s'étoit fait un Syffème qui
 étoit une union perpétuelle de Phi-
 losophie & de Christianisme. La
 Phi-

Philosophie , n'étoit point en lui une teinture légère , une décoration superficielle , cétoit un sentiment profond , & une seconde nature , difficile à distinguer d'avec la première.

L'Esprit humain , se laissant aller à son entêtement , ou à sa vanité , bien souvent à l'un & à l'autre , a chargé les Arts & les Sciences de pitoiables & de pénibles inutilités.

La Théologie a été longtems remplie de Subtilités , fort ingénieuses à la vérité , utiles même jusqu'à un certain point , mais assez souvent excessives. On alloit aussi loin que l'on pouvoit aller par la seule Métaphysique , & sans le secours des faits ; & cette Théologie a pû être appellée fille de l'Esprit & de l'ignorance. Mais enfin les vuës plus saines & plus nettes , des deux derniers siècles , ont fait renaître la Positive : On trouve l'Histoire de la Resurrection de la Théologie dans le I. L. de Mr. B. pag. 373.

XIII. J'épouvanterois mon Lecteur si je lui donnois une liste des noms barbares & affreux , que les Logiciens

Logiciens ont imaginés pour désigner les phantomes & les chimères, dont ils ont rempli cette Science à la place des règles qu'ils y promettoient; on y trouve *leurs Catégories, leurs Universaux, leur Barbara, leur Baroco, leurs Categorèmes, & Syn-categorèmes, &c.*

On lit des Volumes de pareilles sottises, & des Professeurs sont païés pour en infatuer la jeunesse qu'on leur confie. Les Moralistes, abusant de la subtilité de leur Esprit, ont inventé des cas ridicules, des cas extravagans & qui n'arriveront jamais, pour avoir le plaisir & la vaine satisfaction de discuter des questions extraordinaires, embarrassantes & scandaleuses. A force de vouloir raffiner sur les motifs & faire parade d'épurer la vertu, dans quels galimatias ne sont ils pas tombés sur l'amour propre? Ils ont rempli leurs Livres de Chimères, ils ont voulu séparer ce qui est inséparable, ils ont hérissé la route d'épines, & ont ouvert la carrière aux visionnaires.

Et la Philosophie auroit été trop courte, & trop simple pour certain
Docteurs

Docteurs, s'ils avoient entendu nettement ce qu'ils disoient. P. B. S. C. on pourroit appliquer très juste cette remarque à la Théologie Bibl. Germ. T. XXIX. pag. 110. Les Romains plus éclairés & plus Sages, comprirent que le but de la Philosophie étoit de perfectionner l'esprit, le cœur & la conduite de l'homme, & qu'elle ne lui devenoit véritablement utile, que lors qu'il s'en servoit comme d'un moien, pour le rendre bon Pere de famille bon Citoyen, bon Magistrat, en un mot, un honnête homme.

Les Moralistes, & les Logiciens encore plus, à force de s'abandonner à des inutilités, ont tellement négligé le nécessaire, qu'ils semblent quelquesfois en avoir perdu le goût. On voit, par leur patience, par leurs efforts & leurs subtilités, qu'ils auroient pû se rendre utiles. On a regret qu'ils se soient épuisés sur des riens. Pour surcroit de malheur les jeunes gens, sous le nom de Morale n'apprenant que des inutilités, viennent à perdre le goût de la vraie morale.

Mr.

Mr. Collins, Rech. sur la Lib.
reconnoit qu'on ne sauroit donner une idée plus défavantageuse d'un livre, qu'en disant qu'il est opposé aux Maximes de la Morale. Elles ne sont pas moins certaines que les vérités de la Métaphysique, & il importe plus d'en instruire un Lecteur, que de toutes les Spéculations des autres sciences.

Mais plus on auroit donné d'attention & d'Art à composer un tel-Système de démonstrations Morales, plus toutes les propositions en seroient liées, plus il y régneroit d'ordre & d'évidence, plus aussi il seroit triste, j'ose ajouter scandaleux, de voir un tel Système renversé par ses fondemens, en refusant à l'homme une réelle liberté, vrai fondement des devoirs & de la nécessité de s'en acquitter en même tems que de la beauté des recompenses & de la justice des chatimens; tout cela tombe & s'évanouit, dès qu'on pose que dans chaque instant, chacun est inévitablement déterminé à penser comme il pense & à faire ce qu'il fait.

On

On a lû autrefois, avec aplaudissement, des Ouvrages d'Auteurs Célèbres sur les *Passions* & la *Connoissance* de l'homme, sans que l'on put en tirer aucun fruit, parce qu'ils n'étoient remplis que de vaines Antithèses, de jeu de mots pompeux, & de déclamations pueriles d'un Rhéteur qui apprend son jargon à ses Ecoliers.

On fait qu'au lieu de la connoissance de la Nature, ce qui portoit autrefois le nom de *Physique*, ne contenoit que des *vetilles*, des chicanes Métaphysiques, des mélanges de notions vagues, d'idées fausses, & de qualités sensibles, déguisées sous des noms, en partie pompeux, en partie barbares, qui n'aboutissoient qu'à étourdir les ignorans, & qu'enfler de vanité les sots qui donnoient dans ces pièges.

Hist. de l'Acad. R. des Sc. T. I. pag. 4.

On a quitté une Physique stérile, & qui, depuis plusieurs siècles, en étoit toujours au même point; le règne des mots, & des termes a passé, on veut des choses, on établit des principes que l'on entend,

on

on les suit, & de là vient qu'on avance. L'autorité a cessé d'avoir plus de poids que la Raison, ce qui étoit reçu sans contradiction, parce qu'il l'étoit depuis longtems, est présentement examiné, & souvent rejeté; & comme on s'est avisé de consulter, sur les choses naturelles, la Nature elle-même, plutôt que les Anciens, elle se laisse plus aisément découvrir, & assez souvent pressée par les nouvelles expériences, que l'on fait pour la sonder, elle accorde la connoissance de quelques uns de ses secrets. Mais depuis qu'on a substitué l'expérience à de simples conjectures, & qu'on a entrepris de vérifier tous les raisonnemens par des faits bien établis, il n'auroit été que mieux d'y procéder avec plus d'ordre, d'avoir plus à cœur de se convaincre par des expériences simples, que de satisfaire sa curiosité par de plus composées & de plus surprenantes, de penser enfin toujours à l'utile plutôt qu'au merveilleux.

Quand on voudra interroger la Nature par les expériences, il la faudra l'interroger comme Mr. *Newton* d'une

d'une manière aussi adroite, & aussi pressante. Des choses qui se dérobent presque à la recherche pour être trop déliées, il se fait réduire à souffrir le calcul, & un calcul, qui ne demande pas seulement le savoir des bons Géomètres, mais encore plus, une dextérité particulière. L'application qu'il fait de sa Géométrie a autant de finesse que sa Géométrie a de sublimité (1729).

L'Air mêlé parmi l'esprit de vin, le dilate, ce qui rend les Thermomètres équivoques. Aucun climat n'a une chaleur égale à celle de l'eau bouillante: si donc par son moyen on a dépouillé l'esprit de vin de tout son air; on aura une sûreté plus que suffisante. L'expérience vérifie cette conjecture de Mr. de Réaumur: il a poussé cela plus loin, & a distingué les cas où l'air, renfermé dans un autre liquide, perd sa compressibilité & sa dilatabilité, d'avec les cas où il conserve l'une & l'autre (1731).

D'ailleurs, sous prétexte que l'on va à la découverte de la nature erratonnant, on s'est permit toutes sortes de conjectures; on s'est cru

Tome. III,

I

en



en devoir de debiter tout ce dont la fécondité de l'Imagination s'avise, pourvû qu'on le pût accommoder à quelques expériences. On s'est mis peu en peine de la probabilité de la conjecture en elle même, & l'on ne s'est fait aucune peine d'avancer des principes que l'on ne comprenoit pas, pourvû que l'on en put tirer des conséquences vraisemblables.

Par ce moien on se rend Auteur à peu de frais, on s'amuse agréablement, & l'on s'entretient dans un Pyrrhonisme, qui plait, parce qu'il autorise la repugnance que l'on sent pour des examens appliqués & réterés, & qu'il favorise, à tous égards, la corruption du cœur. Enfin on se plaint qu'on a ramené tout d'autres noms dans la Physique, les idées vagues & les mots vuides de sens, qui remplissent la Physique des Anciens.

Dans les Ouvrages de M. Stenon, on voit avec plaisir quel étoit le caractère d'Esprit de ce Grand homme, quelle idée il avoit de faire des découvertes en anatomie, son courage à n'y épargner aucune peine, sa prudente crainte de croire qu'il en

en eut fait trop vite, sa modestie à les proposer.

Messieurs de l'Académie ne se lassent point de répéter, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les Systèmes précipités, tant ils conçoivent que cette inclination est dangereuse & propre à séduire : il faut tomber d'accord, que ces Messieurs l'observent très sévèrement par rapport à eux-mêmes, & il faut aussi avouer, qu'ils en usent avec plus d'indulgence par rapport aux autres.

Je continuerai à indiquer les peines superflues qu'on se donne, & les inutilités dont on embarrasse les Sciences. C'est visiblement oublier le but de l'histoire, que de faire son Capital de corriger quelque Lettres, de redresser quelques Dattes, de déterrer quelque Suite, de mettre au jour, à force de conjectures, quelques noms sur lesquels l'on n'a pourtant rien à dire, qui vaille la peine d'être lû.

Que mon Guide se souviene où vise sa charge, (dit Montagne, en parlant d'un Précepteur) & qu'il n'imprime pas tant à son Disciple la datte



196 LA LOGIQUE
*de la ruine de Carthage , que les mœurs
d'Annibal & de Scipion.*

Une étude, qu'on estime aujourd'hui extrêmement, & qui, plus qu'aucune autre, illustre ceux qui s'y attachent, c'est l'étude des Médailles. Je n'ai garde de m'opposer aux éloges qu'on en fait, & je n'entrerai là-dessus en dispute avec qui que ce soit; je remarquerai seulement que peut-être la difficulté en réveille-t-elle le prix aux yeux de bien des gens, j'entens une difficulté toute extérieure: Les Médailles coutent, & peu de savans sont en état d'en enrichir leurs Bibliothèques. Dès que les Princes ont trouvé à propos d'en faire un ornement de leur Palais; un Particulier se donne un air de grandeur par un médiocre Cabinet de Médailles. Outre cela il a fallu aux Princes des Savans pour rassembler ces Médailles, pour les ranger, & pour les leur expliquer, en leur épargnant la peine de les étudier eux-mêmes, de sorte que cette connoissance est une marque qu'on a quelque accès chés les Grands, & qu'on peut se donner pour un Savant de distinction. Une autre preuve
évi-



évidente qu'une partie de leur prix se tire de leur rareté, c'est qu'on estime, & qu'on vend beaucoup plus quelques Médailles des plus inutiles, mais qu'on trouve difficilement, parce que le nombre en est fort petit. Au reste, si ceux, qui prenoient soin autre fois de faire fraper des Médailles, étoient de même goût que ceux qui en sont chargés aujourd'hui, les Médailles ne sont pas moins flatteuses que l'Histoire. On en a frappé de nos jours, qui fourniront aux siècles suivans des matières de dispute, & les Anciens non plus ne peuvent pas passer pour des oracles en cette matière.

Le Célèbre Mr. *Morel* est à écouter sur ce point. *Les Médailles*, dit-il, *ne sont que des monumens de la vanité des Anciens : Quand je les entendrois parfaitement, je n'en serois ni plus grand, ni plus honnête homme, & si je m'enorgueillissois de cette connoissance, on me feroit justice, en me comptant au nombre des gens peu sensés.*

Ainsi l'autorité des Médailles ne doit point nous imposer, elles ne



sont pas moins dépositaires des faits inventés par la mytologie, que des faits averés par l'Histoire. Mem. de l'Acad. des B. L. Tom. VII. p. 38.

Ce n'est pas que cette Etude n'ait aussi ses utilités: les Médailles nous instruisent de l'ancienne Orthographe, & nous apprennent sur l'Histoire Romaine un grand nombre de choses, dont il ne reste aucune trace, dans les Historiens qui sont parvenus jusqu'à nous. Sur des dattes opposées dans les Manuscrits Anciens, elles décident & découvrent quels Copistes ont mal écrit.

Cependant sur l'orthographe on accuse les Ouvriers; & les dattes n'ont pas terminé tous les doutes; on prétend qu'il y a eu des anticipations.

Pendant qu'on manquera de règles-sures, pour expliquer les Symboles des Médailles & des Inscriptions, cette étude sera toujours une des plus incertaines.

Des Savans se sont donnés la peine de pénétrer dans les siècles les plus reculés, avec tant de courage & de persévérance, qu'ils sont venus à bout de nous faire connoître
les

les Anciens, presque comme si nous les avions vûs; non seulement ils nous ont informés de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs modes en général; mais ils sont entrés dans le détail de leurs habits, & de toutes leurs parures, de leurs coliers, de leurs bagues & de leurs agraphes, de leurs souliers, de leurs clefs, de leurs ferrures, des gonds & des verrouils de leurs portes: si ces Savans étoient çapables de réussir dans de meilleures choses, nous leur avons grande obligation de nous en avoir fait le sacrifice, & de nous avoir mis en état d'apprendre en peu de jours, & en nous amusant, ce qu'il leur a falu tant d'années pour déterrer; & si leur génie n'étoit pas propre à éclaircir d'autres sujets, s'ils n'étoient pas faits pour des matières de raisonnement, on leur est encore plus obligé, d'avoir laissé à part des matières qu'ils n'auroient fait qu'embrouiller encore plus qu'elles ne sont, de sorte qu'à quelque égard qu'on les considère, on doit leur rendre graces; seulement souhaiteroit-on, par reconnoissance & par l'intérêt qu'on prend

prend en eux , qu'en ne donnant que pour bagatelle , ce qui n'est en effet que bagatelle , ils ne se fissent pas soupçonner , que leur amour propre répand sur leurs travaux , un prix qu'ils n'ont point.

Ces connoissances ne sont pas à négliger, elles peuvent être d'usage, mais il s'en faut du tout au tout, qu'elles ne présentent ce qui est le plus digne d'attention, dans l'étude des Belles Lettres.

On auroit grand tort de traiter de minuties des *Antiquités Hébraïques* poussées même jusqu'aux plus petits détails ; Elles ont certainement leur mérite, & un grand mérite, puisqu'elles peuvent servir à éclaircir divers endroits de l'Écriture Ste. Mais se faire une Loi de ne lire que dans des Originaux Anciens, obscurs & très-embrouillés, ce que des hommes savans & laborieux ont déjà extrait, & dont il ne reste plus qu'à faire usage ; c'est assurément se faire un mérite de savoir perdre son temps.

Ce sont des vérités d'expérience, qu'on devient peu à peu semblable à ceux qu'on fréquente, & qu'on prend les caractères des Auteurs qu'on étudie avec beaucoup d'application

Cela ;

Cela posé , que doit-on attendre de juste & d'heureusement exprimé d'un homme qui fait sa principale étude des *Rabbins* , Auteurs sans netteté , sans élégance , & outre cela pleins de rêveries ? Je ne veux d'autre preuve de la petitesse d'esprit que l'on contracte dans cette lecture , que les citations , dont des Savans de ce genre embellissent leurs discours , leurs Lettres & leurs autres Compositions. *Un Rabbin a dit très-ingenieusement , ou très-prudemment : & qu'a-t-il dit ?* Un proverbe des plus communs , ou une verité aussi connue que deux fois deux sont quatre. Encore si l'élégance du tour donnoit à une pensée commune , quelque air d'une Maxime singulière ; mais pour l'ordinaire rien n'est plus plat & plus vulgaire , & l'admiration pour le bas & pour le grossier fait perdre le goût du délicat & du sublime , on ne le fait plus sentir.

„ Je ne voudrois pas m'amuser *Mr. P. A. B.*
 „ à lire beaucoup de *Rabbins*. Il y bé *Eleuti*
 „ a plus à perdre qu'à gagner à *du choix*
 „ cette Etude. Ne nous laissons pas *de la*
 „ tromper par la Vanité de savoir *conduire*
 „ *des. Etu.*
 „ *ce des.*

I 5

„ ce des.



„ ce que les autres ignorent , voions
 „ à quoi il fert éfectivement. S'il y
 „ avoit quelque chose d'utile dans
 „ les Rabins , ce seroit les faits &
 „ la tradition des anciennes coutu-
 „ mes de leur Nation ; mais ils sont
 „ la plûpart si modernes qu'il est
 „ bien difficile de croire , qu'ils ay-
 „ ent conservé ces traditions. Il
 „ n'y en a guère de plus ancien que
 „ de cinq cens ans ; ainsi , quand il
 „ n'y auroit que mille ans que le
 „ Talmud seroit écrit , il y a tou-
 „ jours plus de cinq cens ans ; ou
 „ il faut que ces traditions se soient
 „ conservées sans écrire , ce qui n'est
 „ guère vrai semblable.

„ Cependant , si quelque particu-
 „ lier avoit inclination à cette sorte
 „ d'étude pour s'y donner tout en-
 „ tier. Je voudrois qu'il s'attachat
 „ au Talmud où l'on trouvera sans
 „ doute leurs traditions les plus an-
 „ ciennes & les plus utiles pour
 „ connoître les mœurs des Juifs ,
 „ principalement depuis le retour de
 „ la Captivité , jusques à l'en-
 „ tière dispersion sous les Romains.
 „ Mais ce travail est trop pénible &
 „ trop ingrat pour y exciter beau-
 coup

„ coup de gens. Mr. Bernard Profef-
 „ seur à Oxford , dans ses savantes
 „ Notes sur Joseph , en parlant des
 „ Rabins , dit , à *quorum lectione ar-*
 „ *dua res est , & rara non delirare.*
 „ Il est difficile , & fort rare qu'un
 „ homme qui se plait à les lire , se
 „ conserve le bon sens. B. Tr. T.
 p. 11. XIX .p. 279.

Mr. Baratier n'a pas seulement
 en vuë de faire connoître son fils ,
 il en allégué encore une autre plus
 digne d'attention , c'est de faire con-
 noître la vanité de ce genre d'éru-
 dition , dont tant de Savans s'applau-
 dissent , jusques dans leur vieillesse ,
 comme s'ils n'avoient rien de plus
 important à faire , c'est une érudition
 qui ne convient qu'à un âge inca-
 pable d'occupations plus sérieuses.

On a besoin de ces gens - là dans
 la *Republique des Lettres* , dont ils sont
 comme les *Porte - faix*.

Loyer s'infatua tellement d'ety-
 mologies , amenées de l'hébreu , qu'il
 fait venir de la langue Hébraïque ou
 Chaldaïque , non seulement les noms
 de Villes de France , mais ceux des
 Villages d'Anjou , des hameaux , des
 maisons , des bordages , des pièces

de terre , des morceaux de Pré.

Il y a des choses si inutiles qu'elles n'auroient aucun prix si elles ne cou-
toient pas beaucoup à découvrir ,
mais ce tems qu'on donne à des in-
utilités ne rend il point également
méprisables , & les Ouvrages & les
Auteurs (1733) ? Un passage ob-
scure retabli , qu'on auroit lu cent
fois sans attention & sans fruit , s'il
n'avoit jamais été alteré , enfle le cœur
d'un Savant plus que ne feroit l'ex-
plication d'un des plus beaux Phé-
nomènes de la Nature , ou l'éclair-
cissement d'un point important de
Morale. On s'entête davantage pour
ce qui n'a de prix , que ce que l'en-
têtement lui en donne.

La connoissance des *Langues* n'est
estimable , qu'autant qu'elle sert à ti-
rer des lumières & du fruit de ses lec-
tures. Et est-ce là l'usage qu'en font
tant de gens qui passent leur vie à entaf-
fer Langue sur Langue ? C'est visible-
ment abuser des moyens, que d'en faire
son but ; c'est renverser la destination
naturelle des choses. La sottise vani-
té , & la basse orgueilleuse de cette
espèce de Lettrés , est de même na-
ture que celle des avarés , qui , ac-
cumulans

cumulans sans cesse ce qui n'a de prix que par son usage, ne s'en servent pourtant jamais, la mort les surprend avant qu'ils aient seulement pensé à jouir & à profiter de leurs peines.

Et qu'on ne dise pas que je leur fais tort, puis qu'en apprenant les Langues ils lisent les Auteurs; car il y de la différence entre lire & s'instruire. Faire de sa tête un chaos d'opinions sans choix & sans examen: je n'appelle point cela *Profiter*. Accabler sa mémoire d'un assemblage monstrueux de ce que les hommes ont rêvé, & de ce qu'ils ont vu; c'est confondre pêle-mêle les songes & les réalitez: c'est-là ce qui arrive à la plupart de ces liseurs impitoyables; ils se hâtent trop d'accumuler pour se donner le tems de peser & de faire choix.

Sentir les délicatesses & le fin des Auteurs, entrer dans leur esprit, profiter de la netteté, de la force, & des tours de chaque Langue, pour les transporter dans la sienne, & se former à penser & à s'exprimer avec plus de justesse & plus de beauté, c'est-là le profit qu'on doit tirer de ses

ses.

ses lectures. Mais au lieu de cela on n'en voit que trop, qui, pour tout fruit de leurs veilles & de leurs travaux assidus, ne possèdent que le pitoiable avantage de savoir repèter une pauvreté dans un plus grand nombre de mots, & encore toujours mal, car ils entendent un grand nombre de Langues, & n'en savent parler aucune; & leur Eloquence, si tant est qu'ils en acquierent quelque apparence, se borne à emprunter les pensées d'autrui, à les coudre, & quelquefois à hasarder les leurs, déguisées sous des expressions & des phrases étrangères, qui ne leur conviennent qu'imparfaitement. Vous en verrez qui pour exhorter des Ecoliers à la diligence, emprunteront de quelque Auteur les termes dont un Général s'est servi pour animer le courage de ses Soldats. Il y en a, & cette faute est fort ancienne, qui affectent de parler mal, au moins si parler mal, c'est parler obscurément. Ils seroient mortifiez qu'on les comprit aisément, c'est faire leur éloge que de leur dire qu'on a bien de la peine à les entendre. Les phrases pompeuses, quoique mal placées, les

les grans mots , quoique très - obscurs , ne laissent pas de les charmer , & leur empêchent de reconnoître l'infécondité de leur génie appesanti par des efforts continuels. S'arrêter ainsi à l'écorce , c'est confondre l'instrument avec le but.

A l'âge de douze ans Mr. de Maisons ne trouvoit plus de difficulté dans les Poètes , & sentoit toutes les beautés des François : car à quoi sert d'entendre , avec beaucoup de peine , des Auteurs dans une langue étrangère , quand on ne fait pas juger , comme il arrive souvent , de ceux qu'on lit dans la langue que l'on parle.

La partie de l'éducation qui regarde le goût ne fût pas négligée à l'égard de Mr. de Maisons (1731).

Mr. de Valincourt ne brilla point dans les Classes : ce latin & ce grec qu'on y apprend n'étoient pour lui que des sons étrangers , dont il chargeoit sa mémoire , puisqu'il le falloit ; mais ses humanités finies , s'étant trouvé un jour seul à la Campagne avec un Terence pour tout amusement , il le lut d'abord avec assez d'indifférence , & ensuite avec
un.

un goût qui lui fit bien sentir ce que c'étoit que les Belles Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité, si naturelle, de surpasser ses Compagnons d'études, sans favoir à quoi il étoit bon de les surpasser ; mais il fût touché de la valeur réelle & solide, jusques là inconnüe, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déjà sa raison seule avoit droit de le remuer. Il repara avec ardeur la non-chalance du tems passé.

„ Prov. XXVI. 7. Faites clocher
 „ les Jambes d'un boiteux ; Ainsi en
 „ est-il d'une Sentence dans la bou-
 „ che d'un fat ; *vers.* 9. C'est une
 „ épine qui entre en la main d'un
 „ homme yvre.

Il y a dequoi s'étonner que des Esprits si mal tournés ne laissent pas quelquefois de posséder le premier rang dans la République des Lettres, dont ils font le deshonneur plutôt que l'ornement ; car où est l'homme de bon sens que la peur de leur ressembler n'éloigne des études ?

Je pense que voici la raison de l'estime où ils se voyent, quoi qu'ils la méritent si peu. La plupart des gens ne raisonnent guère & s'avisent encore

encore moins d'examiner les raisonnemens des autres , pour demêler avec soin ce qu'ils ont de juste , d'avec ce qui s'y trouve de defectueux, ce qu'ils exposent avec ordre & avec netteté, d'avec ce qu'ils y mêlent d'embarassé & de confus. Cette discussion leur paroît ordinairement trop pénible , souvent même elle les passe. Quand , pour se faire aisément comprendre , on s'énonce avec beaucoup de *netteté* , ils s'imaginent qu'ils en diroient autant , sans beaucoup de peine ; Ils jugent de la *facilité* que l'on a eu à inventer & à ranger les choses qu'on leur enseigne , par la facilité avec laquelle ils les conçoivent , & ils ne font pas *grand cas* de ce qu'ils trouvent si aisé. Ceux qui raisonnent peu ne laissent pas de se croire capables de bien raisonner , dès qu'ils le voudront ; mais chacun est convaincu qu'il ignore une Langue qu'il n'entend point , & il se sent inférieur à celui qui la parle avec facilité. Chacun sent qu'il y a de la peine à s'en instruire , & la plupart jugent du prix des choses par la peine qu'elles coutent. Le
tra-

travail, par là même qu'il faute aux yeux, est une preuve de savoir proportionnée à la grossiereté des hommes. De plus, une infinité de gens n'ont guère étudié dans leur jeunesse que des mots, ils n'ont pas d'idée d'une autre Science, ils s'imaginent qu'on ne fait que piller les Livres, & celui qui en peut lire une plus grande diversité, possède, selon eux, la clef d'un plus grand nombre de trésors.

Les *Pédans* enfin font tout ce qu'ils peuvent, pour maintenir les hommes dans ces illusions; en quoi ils les trompent de bonne foi, car ils sont eux-mêmes dans ces illusions, & il y a de très-habiles gens, qui, au lieu de juger par leurs propres yeux & de faire usage de leur pénétration naturelle & acquise, occupent par d'autres soins, s'en rapportent à ce que disent les *Pédans*.

La *Langue Latine* a été pendant longtems la Langue commune, parce que c'étoit la Langue de l'Empire, & que, de la Capitale & de l'Italie, elle s'étoit répandue dans toutes les Provinces. C'étoit encore,
par

par cette même raison, la Langue de l'Eglise; les Prières & les Sermons se prononçoient en Latin. Et depuis que la Langue Latine fut devenue une Langue morte, & que l'invasion des Barbares, & le soulèvement des Provinces eurent changé la face de l'Empire & de l'Europe, cette Langue ne laissa pas de demeurer la Langue de l'Eglise & des Tribunaux. Les Prières étoient en Latin; on ne les changea pas, parce que la nécessité de les changer ne vint qu'imperceptiblement. Les Loix étoient en Latin, on ne les traduisit pas: On continua d'écrire les Actes publics dans cette même Langue, & dans les Siècles barbares, parler & écrire en Latin étoit une habileté peu commune.

Quand le goût des Sciences se réveilla, & que l'on s'avisa de sortir de cette profonde ignorance, où l'on croupissoit depuis quelques Siècles, il n'y avoit que deux partis à prendre pour s'en tirer; l'un, d'inventer tout de nouveau, comme on auroit été obligé de faire, si les hommes n'avoient jamais rien su; l'autre, de profi-

profiter des lumières des Anciens, & de déterrer ce qui avoit été écrit dans les Siècles éclairés. On s'arrêta à ce dernier : on fouilla donc dans les Bibliothèques, on ramassa des Manuscrits ; on ne se contenta pas du Latin, on étudia le Grec ; & comme l'étude des Langues étoit extrêmement difficile dans ces commencemens, où l'on manquoit de tout secours, il n'y eut que les grands Génies, animés encore par une ardente soif de connoissance, qui se trouvèrent en état d'y réussir : Dans ce tems-là, savoir les Langues n'étoit point une marque équivoque d'habileté ; Il n'y avoit qu'une passion dominante pour la lumière & la connoissance des choses, qui pût soutenir dans un travail, où les médiocres génies ne manquoient pas d'échouer.

Dans la suite du tems l'étude des Langues est devenue une étude des plus aisées, à peine demande-t-elle un médiocre génie : Avec un corps robuste, une mémoire passable, & un goût pour le travail, on y réussira toujours : cependant le cas qu'on
faisoit

faisoit d'abord de ceux qui savoient les Langues, a passé de Siècle en Siècle, & dans le nôtre, une infinité de gens font autant de cas de cette connoissance, qu'on en faisoit quand elle étoit absolument nécessaire, & qu'elle se trouvoit toujours accompagnée de la connoissance des choses. Il est pourtant vrai de dire, que, si l'on s'en tient à l'expérience, cette étude peut passer pour une étude *dangerense*; Les mots, dont un grand nombre de gens remplissent leur tête, y font comme un déluge, où se noient, pêle-mêle, la Modestie, la Politesse, le bon Goût, & souvent même le Sens commun.

Je connois des gens qui disent qu'un homme a perdu la Tramon-tane, lors qu'étonné de ces grossièretés, il ne peut s'oublier jusqu'à répondre sur ce ton. Job XV. 2. 3. *Un homme sage proferera-t-il une Science de Vent, & se remplira-t-il du Vent d'Orient? disputant avec des propos qui ne servent de rien, & des paroles, auxquelles il n'y a aucun profit.*

Il faut avoir du courage & presque

que de la témérité pour attaquer cette forte de Savants , car enfin ils ne font rien moins qu'endurans ; & le moyen que des études si pénibles & si stériles , ne leur aient pas aigri l'humeur ? Il suffit de les voir , pour en conclure qu'ils ont renoncé à la politesse , & presque à l'humanité. Qu'est-ce qui les soutiendrait dans des travaux si désagréables , & si peu dignes de l'homme , que la vanité ? S'opposer à l'encens qu'ils cherchent , c'est leur arracher un prix à l'acquisition duquel ils sacrifient souvent leur devoir , leur esprit , leur santé & leur vie.

Je n'ai pas inséré beaucoup de Latin dans cette Edition ; mais je n'ai pas fait difficulté de transcrire ces lignes d'un célèbre Professeur (Christian Thomafius).

Metaphysica est Regina , sed inter illas disciplinas , quæ circa falsa & erronea sunt occupata , quæ satagunt circa commenta astutorum & otiosorum hominum , destinendis ingeniis incitiâ meliorum , aut quos dediscere pudet quæ otiosè didiscerant.

Jam suo tempore Plutarchus de Metaphysica Aristotelis. Re vera commentaria

tarius ille Metaphysicus, ad docendum vel discendum, nihil habet compendii. *Quid putas eum dicturum fuisse de Metaphysica Scholasticorum, ad quam Metaphysica Aristotelis comparata, se habet ad instar gemmæ, ad vitrum vilis præti.*

Physica & jucunda & utilis doctrina est, omne tamen tempus pro perduto judicandum, quod in Physica Peripatetica tum impenditur, ita inepta, & stulta ibi sunt omnia.

Parum melius de eorum Philosophia Practica sentio, cujus tamen vera scientia homini maxime necessaria est. Quoniam enim ne quidem prudentiam Moralem, aut Politicam aut Oeconomicam inculcat. Num imprudentiæ nomen meretur? certè tamen habitus est prudentia vacuus, unde postea necesse est ut extra Philosophiam hanc nobis comparemus.

Ce à quoi on donnoit le nom de Métaphysique étoit un repertoire d'idées vagues, un Arsenal, d'où, sur toutes sortes de sujets, on pouvoit tirer des armes pour & contre, & dans l'étude de laquelle on se formoit à la fatale habitude des fausses subtilités, à embarrasser les autres, &

& à s'embarraffer soi-même. L'Évêque de Salisburi, trouve ce caractère dans un Docteur de son tems nommé *Gunning*. L. I.

Obser-
vations
sur la
Métaphy-
sique.

XIV. On distingue la Métaphysique en deux parties, l'une spéciale, & l'autre générale : je commencerai par dire ce que je pense sur l'Introduction de la spéciale dans la Philosophie.

On y traite de Dieu & de l'Âme ; On y prouve l'existence de Dieu, & on y explique ses attributs. On y prouve l'immatérialité, la liberté, & l'immortalité de l'Âme.

Je reconnois que ce sont là de grands objets de connoissances bien dignes de toute nôtre attention. Mais ce sont là deux grands objets, de l'explication desquels les Théologiens sont particulièrement chargés, & ils oublieroient scandaleusement leur devoir, s'ils n'en faisoient pas une grande partie de leurs Cours.

Cela posé, je considère que le tems est précieux, & qu'on doit se faire une grande obligation de le ménager, & de le distribuer en telle sorte

sorte, que la jeunesse n'ait pas besoin de s'instruire des mêmes vérités dans deux Auditoires différens.

Si un Professeur de Philosophie retient dans son Auditoire plus de trois ans ses Disciples, on l'accuse de lenteur, ou de peu de discipline, quelque fois des deux ensemble, & on lui reproche son peu d'habileté.

La Philosophie Théoretique n'est pourtant pas la seule science dont il est établi, que les Etudians de Philosophie s'occuperont; à la Physique, à la Logique, on veut qu'ils se joignent l'étude du Grec & de la Morale: par là on est réduit à ne leur donner que des Cours très superficiels, & encore sans leur laisser le tems, ni de réfléchir ni d'examiner, ce qui est pourtant le principal, puisque c'est par là seulement que l'Esprit prend des forces, & avec les forces du goût pour la vertu, pour la vérité pure, & pour le chemin qui y conduit, c'est à dire, la manière de la chercher heureusement.

Il y a plus: on convient, que sur ces deux grands objets de la



Métaphysique spéciale, nos lumières naturelles sont très bornées, qu'il est dangereux de leur donner effort, & que c'est de la Revelation que nous devons tirer des connoissances sûres. Pourquoi donc se hasarder de passer chés un Professeur de Théologie avec un Esprit rempli de préjugés, pour un Système dicté par une Métaphysique téméraire. On n'a qu'à suivre pié à pié l'Histoire Ecclesiastique, pour se convaincre à quel point la Religion a été obscurcie par une trop hardie Métaphysique, comme des savans d'une grande habileté & d'une grande sincérité me l'ont avoué en propres termes. C'est dans la Metaphysique des Espagnols que le Juif Spinoza a puisé son Athéisme & la hardiesse de proposer, sous le nom de Dieu, une Chimérique substance, qui s'en est infiniment éloignée; & des Philosophes de nos jours n'ont qu'un peu déguisé ces idées, ou ce Galimathias, en vue de se donner pour des Esprits Originiaux. Ce qu'il nous importe de savoir touchant nôtre Créateur & nôtre Ame, & ce dont il nous est non seulement permis,

permis, mais il est de nôtre devoir de nous instruire, par nos lumières naturelles, se trouve établi dans une Logique raisonnable avec une grande simplicité, & une égale force.

Dans la Logique, on traite expressément des Causes; & que dirait-on d'une Logique, si ce Chapitre y manquoit? On développe donc cette idée, on en explique la Nature & les différences, on y distingue les Causes en premières & en secondes, on expose leurs Caractères, & on en démontre la vérité. Dans cet endroit la nécessité de reconnoître une Cause Première & Eternelle s'offre si à propos à nôtre esprit, que nous ne pouvons hésiter à la reconnoître, sans tomber en contradiction; est-elle aussi bien à sa place dans une autre partie prétendue de la Philosophie, hérissée de doutes & de difficultés, & certainement enveloppée de ténèbres, car rien n'est plus scabreux que les Livres des Métaphysiciens; & une bonne Logique les rend tout à fait méprisables.

K. 2 Dans

Dans la Logique, on traite de la substance & on en établit l'idée; on y distingue l'idée de l'état de celle de la substance, de ce qu'on appelle *Accident*, *Mode*, *Attribut*; on éclaircit tous ces termes; on en dissipe l'obscurité & l'équivoque: c'est par là qu'on prévient divers Galimathias, & diverses erreurs. Il est du devoir essentiel d'un Logicien d'apprendre à raisonner sur ces matières, & de ne rien avancer qui ne soit évident & incontestablement démontré. Pourquoi y revenir dans la Métaphysique, où on ne traite ces matières importantes que pour apprendre à les chicaner, & à les embrouiller par des Disputes.

Un devoir des plus essentiels d'un Logicien, c'est d'apprendre à ses Disciples la différente manière dont ils doivent régler leurs Etudes & leurs Méditations, suivant la différente nature des Objets dont ils cherchent à se procurer la connoissance. Voilà pourquoi, on y apprend de quelle manière il convient de parler, de ce qui est, & de ce qui n'est pas, de ce qui sera, de ce qui peut être, de l'impossible.

On

On y apprend encore à distinguer ce qui est substance d'avec ce qui est état de substance. La substance est ou finie ou infinie : là on y développe, & on y établit la capacité de l'Esprit humain, à s'élever à la pensée de ce qui est infini ; on y démontre comment l'Existence de l'Être infini n'exclut point l'existence réelle des Êtres finis. Tous ces secours sont nécessaires pour former l'Esprit à penser juste ; ils sont donc du Ressort de la Logique.

On a droit de regarder la Logique comme la Médecine de l'Âme. Un Illustre Academicien, Gentilhomme Allemand, en a fait imprimer une sous ce nom. Or, dans cette science, qui a l'Âme pour objet, comme dans celle qui a pour objet le Corps, il n'est pas moins important, il est même plus nécessaire, de penser aux moyens de conserver la santé, qu'à ceux de la rétablir.

La Logique doit donc nous apprendre les moyens de mettre nos Facultés en bon état, & de les perfectionner, pour en tirer tout le



fruit & toutes les connoissances qu'il nous est permis d'en esperer. Or comme, de l'aveu de tous les Philosophes, nous ne connoissons de la Nature & du pouvoir de nos ames, que ce que l'expérience intérieure, que nous faisons de tous ses Actes, nous en apprend ; la Logique doit nous apprendre à connoitre nos facultés, leurs forces, & leur étendue : car, sans cela, comment nous mettroit-elle en état de les bien diriger ? Elle doit donc nous apprendre à nous sentir nous mêmes, à réfléchir sur nos actes & sur nos sentimens, & à les ranger en bon ordre.

Un Logicien attentif à remplir ses devoirs, apperçoit qu'un seul Etre, qu'un seul principe, qu'une seule & même substance, *voit, imagine, & pense intellectuellement, veut* & se détermine à vouloir, éprouve des *panchans*, est agité par des Passions.

Il n'est donc pas nécessaire de s'instruire de l'Ame & de ses facultés, dans la Partie spéciale de la Métaphysique ; la Logique nous en instruit suffisamment, & nous apprend

prend l'usage que nous en devons faire ; elle nous découvre jusques où il nous est permis de compter sur nos Sens ; elle nous enseigne à tirer parti de nôtre Imagination, & à nous garantir des écarts où elle peut nous jeter ; elle nous convainc de nos idées intellectuelles, & des moiens de les étendre. Un Logicien néglige son devoir lors qu'il omet quelqu'une de ces instructions. Il faut qu'il nous apprenne à nous rendre attentifs, & à perfectionner nôtre pénétration naturelle, & nôtre mémoire. Les préceptes qui tendent là, sont semés dans la Logique de Clauberger. Ces mêmes spéculations font la plus grande partie du fameux Ouvrage intitulé *De la Recherche de la Vérité*, & le celebre Mr. *Locke* a donné tout net à sa Logique le titre de *l'Entendement humain*.

En vain la Logique prescriroit des Règles, & donneroit des conseils, si les Disciples qu'elle enseigne n'auroient pas le pouvoir d'y réfléchir, & de se déterminer à les suivre : elle suppose donc la Liberté ; & ce qu'elle suppose elle doit en prouver l'existence, la réalité & les forces.



L'important article de la Liberté est donc tout à fait du Ressort de la Logique, & il lui est essentiel ; d'autant plus, qu'on ne tombe dans l'erreur, qu'en abusant de la liberté, par un acquiescement trop précipité à des vrai-semblances, & que son véritable usage, sa perfection, & le but auquel elle est destinée, c'est de se rendre à l'évidence qui l'éclaire, & qui la saisit, d'y fixer son attention, au lieu de l'en détourner par bizarrerie, ou pour se livrer à ses penchans avec plus d'abandon.

Un homme qu'aucune passion n'agitait, & qui ne seroit point maîtrisé, ni par les impressions des sens, ni par les travers de l'Imagination, ni par les fougues des passions, quand même on ne lui auroit enseigné aucun précepte de Logique, iroit au vrai, comme par un instinct naturel, & son ame tranquille se feroit une satisfaction, en même tems qu'un devoir, de le respecter, & de faire servir la lumière d'une première vérité, à s'éclairer d'une seconde. Voilà donc les facultés de l'ame, l'objet indispensable d'une Logique, qui

qui mérite ce nom. Les sentir, en connoître la destination & la suivre, sont les moyens de vivre en homme raisonnable.

¶ Le don de la liberté, dont Dieu a fait présent à nôtre ame, & dont la Logique doit se faire un point capital d'établir la vérité, & la certitude, prouve que sa nature n'est point corporelle; car un corps ne se met jamais en action & en mouvement de lui-même, & il y est toujours déterminé par une cause extérieure.

La faculté de la Mémoire prouve encore la même chose. La Logique dont un des devoirs est de nous rendre l'exercice de cette faculté & plus aisé & plus sur; si elle veut s'acquiescer de ses obligations, doit nous apprendre à distinguer sur le sujet de la Mémoire, ce qui appartient en propre & essentiellement à l'ame, d'avec ce qui se trouve dans quelque dépendance du corps.

Il y a encore un autre endroit, où cet article important de la nature de l'ame trouve sa juste place, & c'est là, où la Logique, après avoir défini les Substances (ce qui se trouve dans toutes les Logiques) les

K. 5. distin.

distingue en deux genres, celles qui pensent & celles qui ne pensent pas, & dès là, prouve, que celle qui pense, n'est point corps, & que le corps est incapable de penser.

Dans ce même endroit, après avoir distingué l'Être en *Substance*, & en *Etat* ou *manière d'Être des Substances*, en établissant les caractères, qui distinguent les *Substances* de leurs *Modes*, ou de leurs *manières d'Être*, elle pose des principes, d'où il suit évidemment, que la *pensée* ne peut être un *Etat*, un mode, un attribut du corps.

La Logique seroit trop imparfaite, & ne nous donneroit point ce qu'elle nous fait espérer, par ses promesses, si après nous avoir enseigné, de quelle manière il faut s'y prendre, pour parvenir à connoître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, elle ne nous apprenoit pas à nous conduire sagement & heureusement, pour nous instruire des relations qu'elles ont entr'elles; Relations de conformité & de différence, relation d'unité & de multitude &c. Les termes d'*Un* & de *Tout*, sont de termes très équivoques; dont il est très nécessaire d'expliquer

pliquer les divers sens, & en particulier, celui dans lequel l'Ame & le Corps ne font qu'un seul Tout.

DIEU, nôtre souverain Maître, a trouvé à propos, par des raisons que nous devons croire très dignes de sa Sageffe, & dont même il nous est permis de nous procurer la connoissance de quelques unes, sa souveraine Sageffe & sa souveraine Liberté, ont trouvé à propos, que l'Ame, la partie de l'homme, qui seule est capable de connoissance, & dont la capacité s'étend à tant d'objets, ne connut pas elle-même sa propre essence: il lui doit suffire, dans cette vie, ou de connoître, par des sentimens intérieurs, des expériences indubitables, des raisonnemens enfin convaincans, ses forces, ses devoirs, sa distinction d'avec le Corps, son immortalité, sa destination. Un Logicien seroit impardonnable, s'il négligeoit d'éclairer ses Disciples sur tous ces points: car sans compter que le Chapitre des Cause Fins ales lui en ouvre un champ si beau, si grand & si naturel, cet article tient tout à fait à

228 LA LOGIQUE
ce qu'il y a de plus essentiel à la Logique.

Pour arriver au vrai, & pour le chercher avec succès, il est nécessaire de posséder un fonds de *tranquilité*; c'est un des points fondamentaux de la *Logique Naturelle*. Or comment arriver à cette tranquillité, que rien ne trouble, & qui donne un accès, aisé & sûr à la vérité? Consultons nous bien, & en nous étudiant, nous nous convaincrions, que nôtre ame ne peut être satisfaite par peu de choses; Destinée à la possession d'un bien infini, elle s'agite en mille manières, & court après mille ombres différentes, & toutes trompeuses, jusques à ce qu'elle se sente dans la route qui conduit sûrement à sa destination; dès là elle se trouve victorieuse de ses passions, maitresse de ses desirs, hors des atteintes de la vanité & de la fausse gloire, au dessus des voluptés, & des illusions des sens. La Logique nous fait comprendre de quelle manière les erreurs des hommes, leurs disputes, & les animosités qui en sont les suites, partent de l'ignorance, où ils vivent, de leur
natu-



nature, & de l'excellence de leur destination; ignorance qui leur fait chercher leur félicité là, où elle ne se trouve point. Tout ce donc que les Métaphysiciens, dans leur partie spéciale, sèment de vérité sur Dieu & sur l'ame, parmi un grand nombre d'épines, de disputes & d'hypothèses témérairement hazardées & imaginées, trouve sa juste place dans une saine Logique, qui ne méritoit point ce nom, qui ne seroit point une science raisonnable, propre à donner des forces à la Raison, si ces articles n'y étoient pas traités, avec une évidence propre à en faire naître d'heureux fruits.

La partie de la Métaphysique qu'on appelle générale, roule toute entière sur des idées générales, qu'ils appellent aussi *universelles*, & sous des Noms de même nature, & par là obscurs, équivoques, propres à embrouiller: on y parle de l'Être en général; on le distingue en des espèces vagues aussi. *Tout ce qui existe est une chose, ou l'état d'une chose*; mais il ne leur plait pas de s'énoncer ainsi. Les Êtres, disent-ils, sont ou Substances ou Accidens, & là

là-dessus ils font l'énumération de ce qu'on appelle les Dix Prédicamens d'Aristote, *substance, quantité, qualité, action, passion, relation* &c. & ils ajoutent, Antéprédicamens, Postprédicamens, les cinq Universaux, ou l'Arbre de Porphyre, *Genre, espèce, différence, propre, accident*: tous de grans mots, qui la plupart ne couvrent que des fadaïses, dont les personnes de bon goût ont honte.

C'est là l' Arsenal des Vétilles, des Chicanes, des mal-entendus, des contestations qui ne finissent point.

Tout ce que nous avons, dans la Théologie, de ténèbres, qui couvrent l'auguste simplicité de la Religion, tire sa source de cette infortunée, de cette déplorable Métaphysique, & l'entêtement pour ces horribles inutilités, est allé si loin qu'il n'y a que quelques siècles, qu'un Scholastique Ecoissois soutenoit qu'on avoit plus d'obligation à Aristote, qu'aux Apôtres, puisque, sans le secours de sa Métaphysique, on n'entendrait pas l'Evangile.

On peut juger du grand sens des Métaphysiciens par ces sublimes maximes,

ximes,

ximes qui en font un des Ornaments ;
*Tout ce qui est , est un , est vrai , est
 bon , est parfait.* Voilà de magnifi-
 ques affirmations ; mais on a bien
 de la peine à les croire.

En voici le Commentaire qui les
 réduit à rien : une pièce de fausse
 monnoie est véritablement une pièce
 de mauvais aloi. *Tout être , est un ,*
 aucun Etre n'est double de ce qu'il
 est. Un scélérat ne laisse pas d'être
 un bon Etre , ne fut-il bon que pour
 le Gibet. *Un Monstre est parfait ,*
 car il est parfaitement ce qu'il est.
 Ces vérités ne répandent pas seule-
 ment un ridicule sur les Métaphy-
 siciens , elles donnent lieu à des con-
 séquences aussi dangereuses que fauf-
 ses. *Tout ce qui est , est bien ,* disent
 les Libertins ; par conséquent tout ce
 qui nous est arrivé de faire , étant
 réel , est par-là même un bien ; &
 nous aurions grand tort de nous en
 inquiéter , par le moindre reproche.
L'Etre est un : il n'y a donc qu'une
 seule substance , disent les Spinosis-
 tes. *Le corps n'est point un ,* donc il
 n'est pas un Etre , ce n'est qu'une
 apparence d'Etre , disent les imita-
 teurs de ce célèbre & détestable A-
 théé.

thée. Heureusement, une saine Logique nous fournit des préservatifs, contre ces fourmillères d'erreurs. Ce style barbare des Métaphysiciens avoit inondé la Philosophie, & des Logiciens ont entrepris d'en faire sentir le ridicule, d'en lever les équivoques, d'en débrouiller les erreurs, & d'en extraire tout ce qu'il peut renfermer d'utile.

Un Logicien doit montrer les diverses routes, qu'il faut suivre pour parvenir à connoître les objets de nos Etudes; routes différentes, suivant les différentes natures des choses, à l'étude desquelles nous nous appliquons. Il est donc du devoir d'un Logicien, de définir les Substances, & d'empêcher qu'on ne les confonde avec leurs états; il doit apprendre à distinguer les choses mêmes d'avec leurs modifications; il doit distinguer les substances en finies & infinies, en substances corporelles, & en substances qui pensent, & ouvrir les routes qui conduisent à la connoissance des une, & des autres; il doit répandre assez de lumière dans l'esprit humain, pour lui empêcher de confondre le Rétatif
avec

avec l'Absolu, l'Essence avec les Suites, & les suites nécessaires, avec les accidentelles.

Non seulement les Substances ont chacune leur existence à part, elles ont encore entr'elles différens Rapports, & l'attention à ces rapports nous conduit à diverses connoissances Physiques & Morales: c'est ici un vaste champ, où l'on a besoin de règles & de précautions, pour ne point s'égarer.

Il y a des rapports de ressemblances, en divers degrés; des rapports d'égalité; des rapports d'identité; des rapports de différences & d'opposition. Il est de divers genres de rapports, de multitude, d'unité; de diverses espèces de Touts, & de Parties; de divers genres de Causes, & enfin d'Effets, qui, pour être toujours causes & effets, ne laissent pas de renfermer de grandes différences. Les Métaphysiciens ont traité de tout cela; mais malheureusement, à leur manière, ils ont tout embrouillé & tout parsemé d'équivoques: c'est ce que les Logiciens raisonnables ont entrepris de rectifier, & en quoi ils ont

ont réussi, avec beaucoup plus de succès que l'Ecole, qui se plait sur tout dans les disputes, ne l'auroit souhaité.

L'esprit humain est borné, mais, nonobstant ses bornes, éclairé par de bons principes, & conduit par une bonne route, il ne laisse pas d'aller loin. Tous les objets qui existent, sont déterminément chacun ce qu'il est, & différens entr'eux, par plus ou moins d'endroits: les connoissances déterminées, sont donc les plus sûres, & les plus parfaites, parce qu'elles ont plus de conformité avec les objets, dont chacun est déterminément ce qu'il est.

Nos premières idées sont d'abord imparfaites; ce qu'elles nous font connoître, dans un objet, se réduit d'abord à peu, & ne nous fournit pas des moyens sûrs de les distinguer d'avec plusieurs autres, qui en sont très différens. Une idée vraie, mais également applicable à plusieurs objets, s'appelle *Universelle*. Elle nous apprend à en connoître une partie, sans nous instruire des autres; ces idées là ont reçu le nom d'*abstraites*,
parce

parce qu'elles tirent, en quelque manière, une partie d'un sujet, d'avec les autres, qui y sont renfermées, pour la considérer séparément, se la rendre plus familière, & s'en servir ensuite comme d'un moyen propre à passer à la connoissance des autres, par les liaisons qu'elles ont entr'elles.

Les bornes de nôtre esprit nous forceroient, quand même nous ne le voudrions pas, à nous contenter d'aller, par degrés, aux connoissances que nous nous proposons d'acquies; de sorte que cette manière de s'instruire, par *abstraction*, devient dans bien des cas absolument nécessaire: mais si on en tire parti, on en abuse aussi extrêmement: un Logicien, honnête homme, doit donner toute son attention à distinguer les usages d'avec les abus de cette manière de penser, soit en matière de Théorie, soit en matière de Pratique.

Je n'écris ici sur ce sujet qu'un abrégé des plus courts; voilà pourquoi je me contenterai d'alleguer encore un seul exemple. J'écris & je n'écris

n'écris pas sur rien ; mais je fais couler ma plume sur un sujet qui existe, que j'appelle du papier : Ma plume, qui trace des caractères, existe aussi. En prononçant tous ces mots, j'entens ce que je dis : j'ai donc l'idée d'une existence que j'applique également & au papier, & à la plume, & à une infinité d'autres objets. Or que signifie ce mot d'*Existence* ? C'est le nom d'une idée, & non pas celui d'un objet qui existe au dehors de moi.

Je ne tiens pas deux choses dans ma main, ma plume & son existence : l'existence de ma plume, c'est ma plume même, comme l'existence de mon papier, c'est le papier même ; mais parce que le mot d'existence est un mot substantif, les Métaphysiciens se sont imaginés un je ne sai quoi, qui repondoit à ce mot général, une existence qui n'étoit, ni celle d'un arbre, ni celle d'un cheval, & qu'ils appelloient une existence universelle ; ainsi en étoit-il du nombre, ils suposoient l'existence un nombre qui n'étoit ni 5. ni 40. ni 100. Cela alloit si loin, qu'à l'occa-

l'occasion du mot *Pierre*, qui étoit un nom commun à plusieurs hommes, ils s'imaginoient un je ne sai quoi, qu'ils appelloient *Pétreité*, & la dessus ils se partageoient: les uns plus raisonnables n'en faisoient qu'un nom, & les autres plus chimériques soutenoient qu'à ce mot répondoit une *réalité*. On appelle les premiers *Nominaux*, & les autres *Réalistes*, & la Question qui les divisoit, s'énonçoit en ces termes élégans: *l'Universel est-il de la part de la chose, ou de la part du Concept?* On a disputé là-dessus, & on s'est échauffé, jusqu'à se battre, non pas seulement à coups de plume, mais à coups de canifs; aujourd'hui encore il y a dans quelques Universités deux Professeurs en Métaphysique, dont l'un tient pour les *Nominaux*, & l'autre pour les *Réalistes*.

Cette habitude avec le Galimathias a son usage, quand il s'élève des différences de sentimens: car si on les décide en stile métaphysique, chacun tirera la décision de son côté, à la faveur de l'équivoque. Un malheur, qui passe tous les autres, c'est que le goût de la Jeunesse se gâte:

238 LA LOGIQUE
gâte, & leur mauvais goût se répand ensuite dans les Sermons, dont les fruits sont si minces; les Auditeurs s'en plaignent, les gens de bien en sont mortifiés, & ce n'est pas sans fondement.

Mais en écrivant en François sur ce sujet, on a trop d'avantages pour se battre à armes égales, il faut que ce soit en Latin. J'ai autrefois composé un *Tentamen Metaphysicum*, c'est-à-dire, *Essai de Métaphysique*, que je pourrai bien faire réimprimer avec quelques additions.

Il y a des sujets dont on peut raisonnablement se promettre que la connoissance sera de quelque usage, avant même que de les avoir étudiées; mais il y en a aussi de l'utilité desquels on ne sauroit juger, à moins qu'on ne les connoisse. Avant que d'avoir appris aucune règle d'Arithmétique, avant même que de savoir former aucun chiffre, on comprend que des méthodes abrégées, à l'aide desquelles on peut aisément & sans erreur faire de grands comptes, doivent être d'un grand usage; on comprend encore qu'un art, qui apprend à mesurer de gran-
des

des distances, qu'on ne voit encore que de loin, & à s'affurer de l'étendue des surfaces quelques irrégulières qu'elles soyent, mérite bien qu'on s'y applique. Mais comment donner quelque idée de l'utilité de l'Algèbre, & d'une utilité proportionnée à l'attention & au tems qu'elle demande, à ceux qui ne l'entendent point du tout? La plupart des commençans s'étonnent & s'éfrayent presque d'un langage tout nouveau, dont ils ne sauroient prévoir aucun fruit; Ils ne savent si on leur fait étudier une Science de quelque usage, ou si on ne fait que fatiguer leur attention, sur des amusemens auxquels la vanité donne du prix, parce que peu de gens sont en état d'y réussir.

Il semble que Socrate (L. VII. de la Rep.) ait voulu prédire ce que nous voyons de nos jours. Les Mathématiques pures sont difficiles, & médiocrement honorées. Les découvertes sont peu nombreuses, parce qu'on ne s'anime pas à les chercher. Il faudroit d'habiles gens pour y considérer, ils sont rares, & quand on en auroit trouvé de très capables, les

Mathé-

Mathématiciens le plus souvent sont gens trop pleins d'eux-mêmes, pour se laisser conduire par autrui. Le remède seroit que le public s'en mêlat; si par les récompenses, il excitoit l'émulation des beaux génies, on verroit bien-tôt les difficultés vaincues; car de quelques épines que soient environnées ces belles Sciences, & malgré le peu de cas qu'on en fait, elles ne laissent pas de se perfectionner, & de s'enrichir tous les jours, par le plaisir qu'elles procurent à l'Esprit de ceux qui les connoissent.

Dans l'ignorance où vivent les hommes d'une infinité de choses qu'ils auroient intérêt de savoir, on ne peut que louer la délicatesse de ceux, qui se feroient de grands reproches, s'ils donnoient quelque partie de leur tems à étudier des inutilités. Mais on n'est point en droit de condamner, comme des gens qui perdent un tems précieux, ceux qui l'employent dans des recherches, dont on ignore soi-même les usages; & il y auroit trop de présomption à conclure, Je ne devine pas de quel usage sont de certaines Théories, où

où je n'y vois goutte, donc elles n'en ont point du tout ; car peut-être raisonneroit-on tout autrement, si on en avoit la connoissance.

Or que fait-on si ce qui nous paroît inutile aujourd'hui, ne nous deviendra pas utile quelque jour ? Les vérités tiennent l'une à l'autre, & font comme une grande chaîne. Il seroit sur tout déraisonnable de mesurer l'inutilité d'une chose par la répugnance qu'on a pour elle. Un ridicule assés général, c'est de traiter d'inutile, ce en quoi on ne réussit pas. On peut appliquer à ceux qui pensent ainsi, la Fable du *Renard & des Raisins*.

Mais quand après avoir acquis de certaines connoissances, on ne comprend point à quoi elles peuvent servir ; quand plus on les pousse, moins on en voit l'usage, doit-on se permettre de les continuer ? C'est une objection qu'on m'a faite contre ce que les Mathématiciens regardent comme le plus sublime de leur Science. Pour prouver qu'on ne doit pas abandonner les spéculations subtiles, sous prétexte qu'on

Tom. III.

L. n'en



n'en voit pas d'abord l'usage, on a allegué l'exemple de la Cycloïde, qui d'abord ne présente qu'une matière à exercer l'attention & la sagacité des Mathématiciens du premier ordre, mais dont M. Huygens trouva enfin moyen de tirer un secours à porter l'Horlogerie à sa plus grande perfection. Après une application si heureuse d'une Théorie dont on ne s'étoit occupé pendant longtemps que par le plaisir d'inventer, de sentir ses propres forces, & peut-être de les étaler aux yeux des autres, on se crût autorisé à s'abandonner aux Théories les plus raffinées; il n'y eut point de speculation si éloignée de toute apparence d'usage, dont on n'espérât, qu'avec le tems le Genre - humain tireroit quelque parti merveilleux; On inventa Courbes sur Courbes sans considérer que, si même on venoit à bout, dans la suite du tems, de trouver dans leur nature quelque propriété d'usage, on n'en pourroit néanmoins tirer aucun parti, par l'impossibilité où l'on seroit de les décrire exactement, à cause de leur excessive composition.

Personne



Personne, dit Mr. de Fontenelle, n'avoit mieux que Mr. de Vauban rappellé du Ciel les Mathématiques, pour les occuper aux besoins des hommes, & elles avoient pris, entre ses mains, une utilité aussi glorieuse peut-être que leurs plus grande sublimité.

L'Académie lui devoit une reconnaissance particulière de l'estime qu'il avoit toujours eüe pour elle, les avantages solides, que le public peut tirer de cet établissement, avoient touché l'endroit le plus sensible de son ame.

L'habitude d'être en garde contre les inutilités, est une des plus nécessaires, & si l'on se rend attentif à ce qui se passe dans le monde, on trouvera que les hommes se remplissent l'Esprit d'objets inutiles, pour se distraire de ceux, dont la considération leur seroit importante, mais à laquelle ils se refusent, parce que leurs passions ne s'en accommodent pas.

Le plaisir qu'on se fait de regarder, comme d'une utilité merveilleuse pour l'Horogerie, & ensuite pour la Navigation, une Courbe,



be, qu'on avoit long-tems étudiée par le seul plaisir de la connoître, fit d'abord conclure qu'il y auroit une extrême difference entre les Horloges où on l'auroit employée & celles où on la négligeroit; Il a fallu du tems pour se détromper, & pour oser consulter l'Expérience là-dessus; On a vû enfin que sans Cycloïde on faisoit des Pendules aussi exactes & aussi régulières qu'avec la Cycloïde; On n'a pas eu de peine à en comprendre la raison, & il a fallu cesser d'opposer cette réponse à ceux qui se récrient sur l'inutilité des Théories pénibles.

Ne pourroit-on point leur répondre, que l'Homme n'est pas seulement né pour l'action, mais qu'il est aussi né pour la Contemplation. Si le Genre humain avoit vécu dans l'innocence, le plaisir d'aller de lumière en lumière auroit rempli la plus grande partie de son tems. Je veux que la Cycloïde n'ait pas l'utilité dont M. Huygens s'étoit flatté, toujours nous offre-t-elle des Théories bien dignes d'attention, (a)

(a) L'application de la Cycloïde à la Pendule, avoit été fort pratiquée sur

sur de certaines propriétés du mouvement. Combien y a-t-il de gens à qui une naissance distinguée, ou de grands revenus, sont des titres suffisans pour ne s'embarasser de quoi que ce soit? Ils vivent pour eux mêmes, ils vivent pour vivre & pour passer agréablement leurs jours. Ils profitent du travail des autres, sans que de leur côté ils fassent quoique ce soit dont les autres puissent profiter; c'est un privilège sur lequel on ne les inquiète point, on les laisse jouir de leur mollesse dans un parfait repos. Pourquoi refuser le même privilège à une force singulière de génie & à un tour d'esprit tout particulier? N'y-a-t-il que la naissance, n'y-a-t-il que les richesses qui mettent un homme en droit de se choisir un genre de vie, où il se fasse de certains plaisirs, sans traverser, ni féconder ceux des autres?

Les Mathématiciens, qui s'abandonnent à leurs spéculations, peu-

L 3

veut du moins en apparence; Mais on commence à en reconnoître l'inutilité. L'application d'une Epicycloïde aux dents des roues, seroit certainement utile. Mais elle est négligée 1717.



vent répondre à ceux qui les blâment, ce que *Cicéron* répondoit à ceux qui condamnoient comme excessif son attachement à la Philosophie. Il faut connoître les choses excellentes, pour comprendre la peine qu'il y auroit à ne leur donner qu'une petite partie de son tems.

La Géométrie étant quitte, pour ainsi dire, envers la Pratique, est en droit de pousser plus loin la spéculation, & de donner quelque chose à la simple curiosité, quand l'utilité est satisfaite.

S'il convient de préférer toujours le plus utile à ce qui l'est moins, quand on est capable de l'un & de l'autre, on ne disconvient pas que l'analyse des jeux de hazard, quoique cet ouvrage soit la preuve d'un génie très supérieur, ne soit pourtant moins instructive & moins utile que l'Histoire de la Géométrie, entreprise par le même Auteur, mais trop tard.

Il auroit été très agréable à l'Esprit humain, & sur tout à un Esprit Géométrique, de voir cette espèce de progression, dont les intervalles sont d'abor dextremement grands, &

& vont ensuite naturellement en se
ferrant de plus en plus.

L'Histoire ancienne auroit fait
voir des méthodes embarrassées, qui
ont conduit les plus grands génies
à ce qui n'est à présent qu'un jeu.
La Moderne, qui a pour Epoque
Des cartes, auroit été plus agréa-
ble & plus intéressante, mais en
même tems plus dangereuse à traiter.
Non seulement des particuliers, mais
aussi des Nations entières ont eu des
jalousies. (1719)

CICERON me fournit encore
une pensée qui sert à faire l'Apolo-
gie de ce grand attachement de quel-
ques Mathématiciens pour leur Sci-
ence; attachement qui paroît ex-
cessif à bien des gens. Ce grand
homme avoit donné à sa Patrie ses
principaux soins & la plus grande
partie de son tems, pendant que
ses soins & son tems lui pouvoient
être de quelque utilité: mais dès que la
raison n'y fut plus écoutée; dès que
la violence eut pris sa place, & qu'on
n'eut plus d'autre règle, que les fan-
taisies d'un injuste maître; au lieu
de se laisser accabler par des regrets
L 4 inuti-



inutiles, ou de passer le reste de ses jours dans une oisiveté encore plus indigne de lui; il chercha sa consolation dans la Philosophie, & s'abandonna à la cultiver.

Si l'on veut vivre en repos, ce n'est pas seulement en matière de Théologie & de Morale, qu'on se voit obligé de s'informer plutôt de ce que pensent les autres, que de s'instruire de ce qu'il est raisonnable de penser; ce n'est pas seulement en matière de Morale & de Théologie, que, dans plus d'un Pais, on est presque réduit à la nécessité d'aller prendre toutes ses idées dans la tête d'un seul homme: il se trouve encore dans le monde des Théologiens sourcilleux qui étendent leur juridiction sur la Logique & la Physique. Ce n'est pas sur les règles du Bon-Sens qu'on peut se permettre d'examiner leurs opinions; c'est sur leurs opinions au contraire qu'il faut dresser les règles du Raisonnement. On s'expose encore à leur disgrâce dès qu'on trouve dans l'Univers quelque principe ou quelque arrangement différent, de celui qu'ils ont

ont imaginé. C'est dans le Labyrinthe des sublimes Mathématiques qu'on peut trouver un azyle contre ces cruels ambitieux, qui veulent s'assujettir la Raison des autres hommes: Enfoncez - vous dans ces délicieux circuits, leur esprit est trop pesant & trop paresseux pour vous y suivre; c'est-à qu'à l'abri de leurs persécutions il est enfin permis de penser librement, & de vivre, sans danger, en homme raisonnable.

Si un homme à force de raisonnemens & d'expériences, venoit enfin à bout de rendre les terres plus fertiles, par de nouvelles manières de les cultiver, on ne l'accuseroit pas assurément d'avoir perdu son tems dans des inutilités: Pourquoi donc faire ce reproche à un homme qui trouve moyen, par sa manière d'étudier, de donner tous les jours à son Esprit plus de pénétration, plus de force, plus d'étendue, plus de fécondité? Est-ce que cette culture ne vaut pas celle de la terre? Est-il permis de préférer ce qui intéresse la vie animale à ce qui ne regarde que l'Entendement? *Hist. de l'Ac. R. des Sciences. Tom. I. p.*



Les Mathématiques n'ont pas fait moins de progrès que la Physique, celles qui lui sont mêlées ont avancé en même tems, & les Mathématiques pures sont aujourd'hui plus fécondes, plus universelles, plus sublimes, & pour ainsi dire plus intellectuelles, qu'elles l'ont jamais été. A mesure que ces Sciences ont acquis plus d'étendue, les méthodes sont devenues plus simples & plus faciles. Enfin les Mathématiciens n'ont pas seulement donné depuis quelque tems une infinité de vérités, de l'espèce qui leur appartient; elles ont encore produit assés généralement dans les Esprits, une justesse plus précieuse que toutes ces vérités.

A la vérité on demandera encore à ceux, dont tous les vœux aboutissent à augmenter les forces & la sagacité de leur Esprit, quel parti ils veulent tirer de ses forces & de cette sagacité, qu'ils ne trouvent jamais assez poussée? s'ils répondent que leur but est d'acquérir des forces qui le mettent en état de s'élever à de nouvelles subtilités, d'où ils tireront encore de nouvelles forces,
par

par lesquelles ils démèleront des subtilités encore plus embarrassées, il se pourra que peu de gens se trouveront satisfaits de cette réponse. Mais ils fermeroient la bouche aux contredifans, & ils feroient honneur à leur étude favorite; s'ils vouloient bien faire usage de leurs forces, sur d'autres sujets, & prouver, par le succès avec lequel ils les traiteroient, que ce qu'ils allèguent en faveur de leur art chéri, ne consiste point dans de vaines excuses, par où ils imposent à eux-mêmes & tâchent d'imposer aux autres, en faisant l'Apologie d'un genre d'étude, auquel bien de gens s'imaginent que l'humeur, le hazard & la vanité, peut-être, a plus de part que la Raison.

J'ai ouï diverses personnes se plaindre, que les Mathématiciens faisoient en effet sentir un esprit de démonstration; mais que sur d'autres sujets, ils ne paroissent pas plus scrupuleux; qu'on trouvoit en eux, comme chez les autres, un esprit d'hypothèse, & un penchant à se contenter de la vraisemblance, sur tout si elle étoit leur ouvrage. En Physique, il leur arrive d'avancer des hypothèses, qui



répugnent même à ce que l'on connoit de la nature du corps, & de ses Attributs. Sur des suppositions ils bâtissent des calculs, dont la subtilité & l'enchainure les éblouit & éblouit leurs lecteurs; au point d'admettre des principes incroyables (du moins indémonstrables,) par l'agrément qu'ils trouvent à en voir naître des conséquences. Le plaisir d'éprouver la facilité avec laquelle ils manient le calcul, les engage même à l'étendre, jusqu'à des cas qu'ils reconnoissent eux-mêmes impossibles.

Chacun d'eux, si on les en croit, fait un cas singulier de la simplicité des preuves; c'est en cela qu'ils font consister l'élegance. Je me persuade, disent ceux qui se plaignent de ces Savans, que quand elle se présente, ils ne s'en éloignent pas; mais ne la trouveroient ils point plus souvent, s'ils prenoient plus de soin de la chercher: convaincus de l'utilité de leur art, pour procurer à l'esprit humain ce qu'il y a de plus desirable, un fond & une habitude affermie de Justesse, il semble, qu'ils devroient donner une toute autre application à faciliter aux hommes une étude

étude si intéressante pour eux tous, & à leur épargner les longueurs & les pénibles efforts que cette étude leur coute : & à cette occasion on fait une nouvelle remarque ; c'est que l'on confond la simplicité avec une brieveté, & encore une brieveté apparente, lors que dans une seule formule, on renferme plusieurs cas différens : ceux qui les voient ainsi rassemblés en un tel tout, n'ont de chacune de ses parties, qu'une idée confuse, à moins qu'ils ne se soient rendus chacune de ses parties & chacun de ces cas familiers, en les étudiant par ordre. Un telle simplicité est donc une véritable multiplicité de parties, réunies sous un seul assemblage artificiel.

La *Justesse* d'esprit que l'on doit puiser dans l'étude des Mathématiques, & qui est leur plus estimable effet, ne va-t-elle pas à tourner l'esprit sur ce qui est le plus utile, préférablement à ce qui l'est moins ? Cependant des pénibles inutilités ne deviennent-elles pas tous les jours plus à la mode ?

Certainement, disent ceux qui trouvent excessifs certains Eloges d'une
ne

ne Science, pour laquelle ils n'ont pas du goût; certainement le genre humain a de grandes obligations, à un des plus célèbres Mathématiciens de nos jours, de nous avoir mis de niveau & toutes les intelligences avec les bêtes brutes. Point de liberté réelle, point de vertu véritable dans un Etre plus que dans l'autre; l'idée la plus haute qu'on puisse se former de l'Etre Suprême, est celle d'un horloger le plus exquis, dont l'Univers est la grande machine, remplie d'une infinité d'autres, toutes construites en telle sorte, que le premier branle qu'elles ont reçu au moment de leur Création, est inévitablement & nécessairement suivi de tout ce qu'elles subissent, & qu'elles paroissent faire, dans l'impossibilité où elles sont de s'en écarter le moins du monde.

Un Savant d'une grande réputation compte sur l'idée que les autres ont de lui; cela est naturel, & comme, en matière de calcul, s'il est grand Mathématicien, il lui suffit d'avoir achevé son calcul, pour s'assurer de sa Justesse, sans se donner la peine de le recommencer & de

de l'examiner ; il en use ainsi à l'égard des conjectures qui s'offrent à lui ; il se hâte de les saisir pour en faire un fondement de système ; Les conséquences qui en naissent ne l'étonnent point , cet étonnement est le partage des petits génies , c'est pour eux qu'est faite la loi de se défier des premières vues.

Tout ce qui nous élève à des réflexions , qui , quoique purement spéculatives , sont grandes & nobles , est d'une utilité qu'on peut appeller spirituelle & philosophique. *Pref. de l'Hist. de l'Acad. des Sciences ann. 1699.*

L'esprit Géométrique n'est pas si attaché à la Géométrie , qu'il n'en puisse être tiré & transporté à d'autres connoissances. Un Ouvrage de Morale , de Politique , de Critique , peut-être même d'Eloquence , en sera plus beau , toutes choses d'ailleurs égales , s'il est fait de main de Géomètre. *ibid.*

Le plaisir qu'on trouve à voir la Vérité prouve qu'on est né pour la connoître ; mais comme on est né non seulement pour connoître , mais pour s'avancer en connoissances , le plaisir

plaisir que donnent des vérités s'affoiblit, si on n'en tire pas de quoi aller plus loin; & comme enfin on est né non seulement pour connoître, mais pour s'instruire des vérités utiles, le plaisir de connoître, dans un homme raisonnable, croit à proportion de l'utilité de ces connoissances & de l'importance de leur usage.

Il y en a, dit un Ancien, qui connoissent simplement pour connoître: Il y en a qui acquierent des connoissances pour acquérir des honneurs ou des richesses, c'est un honteux trafic: Enfin il y en a qui savent pour faire paroître leur savoir, c'est l'effet d'une grande vanité.

Que renferme la memoire d'un Savant? Des assemblages de conclusions entassées sans un suffisant examen. De quoi les Doctes font ils parade, & qu'enseignent ils à la jeunesse, qui leur est confiée? Des Etymologies; des Dattes; des faits qui ne nous regardent plus, & dont toute l'atilité se borne à montrer que nous le sçavons; des questions vaines, quelquefois encore ridicules, souvent dangereuses; une infinité

nité de suppositions que la présomption fait adopter, & presque rien dont l'ame puisse se nourrir. Ce sont les remarques d'un judicieux & bel esprit de ce Siecle, Mr. *L'Abbadie* dans *l'Art de se connoitre*.

Il n'y a rien dont les hommes ne puissent abuser, & dont même il ne leur arrive souvent d'abuser, & ils seroient infiniment à plaindre si ces abus n'étoient pas l'effet de leur faute. Relevez le prix des règles qui nous apprennent à bien vivre, par dessus les connoissances de pure spéculation; il en est qui en prendront occasion de dire, *pourquoi nous mettre en peine d'examiner avec beaucoup d'attention, de fatigue, & de risque même de nous tromper, de quel côté se trouve la vérité dans des dogmes opposés de speculation? Vivons bien, & sans nous embarasser de toutes ces discussions, soyons sceptiques, mais honnêtes gens, nous vivrons en repos & nous mériterons de vivre en sûreté.*

Mais le plaisir de contredire, & la fantaisie de vous opiniâtrer, & de vous aveugler, ira-t-elle jusqu'à vous empêcher d'appercevoir que
vous

vous ruinés les fondemens de toute cette probité dont vous faites parade & qui seule vous paroît digne de vôtre estime. Cette probité a-t-elle de règles sûres, est-elle fondée sur des fantaisies ou sur des règles, & ces règles sont-elles respectables en vertu de quelque principe évident, ou seulement de quelque principe douteux?

La Justice, une des grandes vertus, ne consiste-t-elle pas à rendre à chaque objet ce qui lui est dû? Cette question, y a-t-il un Dieu, un Etre souverain & Créateur de toutes choses? vous paroît-elle mériter vôtre attention, ou si vous la trouvez digne de vôtre indifférence? Ne vous feriez-vous point de reproches, si vous vous permettiez de vous former de l'esprit, de l'humeur, & de la probité des hommes des idées telles qu'il plairoit à vôtre fantaisie de les composer? &, sur le premier Etre, vous croiriez vous en droit de former des jugemens qui n'auroient pour toute preuve que ce qui vous est le plus commode de penser?

Que



Que les Libertins disent ce qu'il leur plaira, on n'est sceptique que sur les sujets sur lesquels on veut bien l'être, & il en est sur lesquels on n'a garde de le vouloir. J'ai connu un Gentilhomme qui avoit été trop paresseux pour se donner la peine de s'instruire, il vivoit en partie dans l'indolence, & en partie dans le désordre. Son Ministre sans se donner des airs de le régenter, s'entretenoit familièrement avec lui sur ce qui sied bien, & sur ce qui ne sied pas; & comme il avoit occasion de lui citer l'Évangile, cet indolent, qui en trouvoit les préceptes trop onereux pour s'empêcher de les croire & de s'y soumettre, alléguoit que ce livre étoit trop ancien pour s'affurer de sa vérité: sur quoi le Ministre lui repliqua, *Entre vos Papiers, ou vos Parchemins, est ce pas des plus anciens dont vous faites le plus de cas, & pourriés vous écouter sans emportement celui qui les rejetteroit comme des écrits supposés?* Ces paroles le firent penser plus sérieusement qu'il n'avoit encore pensé peut-être de sa vie.

Qu'est-ce



Qu'est ce qui rend bien des Gens Sceptiques ? Souvent c'est la fermeté avec laquelle un homme est affés hardi pour dire ; j'ai étudié autre fois , & pour tout fruit de mes travaux , j'ai conclu que tout étoit douteux , de sorte qu'aujourd'hui j'étudie sans me fatiguer , & je m'en fais un simple amusement. Les voilà au large , ils ont dispense d'examen , & ils en ont pour leurs plaisirs ; mais avant que de se déterminer ainsi à croire , ils devoient au moins examiner pour la dernière fois une question d'autant plus importante qu'elle decide tout à la fois de toutes les autres.

Sur le sujet , que je viens de traiter , on peut tirer un grand fruit d'un Discours de Mr. Werenfels Vol. II. p. 195.

IDE'E D'UN PHILOSOPHE

Je me représente un Homme , qui a perfectionné sa raison naturelle autant qu'on le peut ; il s'est accoutumé de bonne heure à faire usage de son Esprit ; il s'est exercé dans les Etudes , qui servent à le
ren-



rendre plus attentif, plus juste & plus pénétrant. Il a appris à distinguer de cette manière le vrai & le faux, le certain, & le douteux, le plus & le moins vraisemblable. Outre cela, il a guéri son Esprit de tous les préjugés de l'Enfance, & de toute prévention pour de certains Hommes, ou pour de certains Livres, de quelque réputation qu'ils puissent être dans le Monde; pour les Coutumes de son Pays, & pour une infinité de fausses Maximes, que les passions des hommes ont établies. Avec cet Esprit il s'applique uniquement à la sagesse; ce qu'il ne croit pas faire en apprenant ou en se forgeant lui même un Système de Philosophie, dont il s'entête, qu'il veut garantir sans défaut, & le soutenir contre tous ceux qui oseront entrer en lice contre lui: sachant ce qu'il faut pour savoir une chose, il ne croit jamais savoir ce qu'il ne fait pas. Il n'a pas non plus le goût de nos Savans, qui ne cherchent qu'à se distinguer par la multitude & par la rareté de leurs connoissances. Il ne croit pas qu'un homme est plus sage

sage que son Voisin, quand il fait mille choses inutiles qui sont inconnues à l'autre.

Il médite sur les meilleurs Livres ; il fait des Reflexions, non seulement sur ce qu'il lit, mais sur tout ce qui se présente à lui. Il étudie le Monde aussi bien que les livres, & le plus souvent il s'étudie lui même. Dans toutes ses Etudes il s'applique principalement à trouver les connoissances qui sont les plus nécessaires & les plus importantes pour bien vivre ; c'est le but qu'il a toujours en vue : Plus une vérité est utile à cette fin, plus il y trouve d'attraits ; plus il s'y arrête, plus il y prend plaisir. Il la déduit de ses premiers principes ; il la tourne de tous côtés ; il limite son étendue ; il détermine au juste sa certitude, ou sa vraisemblance. Il se la rend familière ; il se l'imprime, afin que cette vérité toujours présente à son Esprit, règle sa conduite.

D'une maxime générale, il tire beaucoup de particulières, pour les avoir toutes faites autant de fois qu'il faut pour agir suivant ces règles.

Ayant

Ayant par ce moien enrichi son Elprit de tant de salutaires connoissances, il ne borne pas là ses Etudes, il croit que le principal est encore à faire.

Il voit que les hommes agissent rarement selon leurs lumières. La raison a beau les appeller, ils n'ont pas la force de la suivre; les passions & les inclinations les portent ailleurs. Il sent ce deffaut en lui même; il pense donc à régler son cœur, après avoir éclairé sa raison. Il s'accoutume peu à peu à ne pas suivre ses inclinations déraisonnables; il s'exerce à modérer ses passions; il résiste à leurs emportemens, il s'efforce à les contrarier, il dompte son tempéramment & le corrige par une vie réglée. Ne pouvant pas toujours arrêter, comme il voudroit, le cours de son sang & de ses esprits, il fuit les objets, qui peuvent produire quelque dérèglement dans son Cœur: Il se prive même des plaisirs innocens pour s'accoutumer à se pouvoir passer des illégitimes. Ainsi par une longue coutume, par une vigilance continuelle, par tant d'exercices & d'efforts redou-

redoublés, il se fait une habitude de suivre sa raison préférablement à ses passions.

Le plaisir inexprimable, qu'il ressent dans son Ame après chaque victoire que la raison remporte sur ses ennemis, lui rend à la fin agréable, ce qui lui sembloit dur auparavant. L'empire de la raison ne lui paroît plus une tyrannie, les passions mêmes s'y soumettent de leur bon gré. La plus forte inclination de nôtre Homme devient enfin celle de ne se départir jamais de la raison. Les passions, qui ne sont plus ses Ennemis, marchent avec elle de compagnie.

Si cet homme aime quelque chose, c'est que la raison le trouve aimable. Il n'abhorre que ce que la raison abhorre. Tant s'en faut que les passions l'empêchent de suivre la raison, qu'au contraire elles le poussent à le faire avec plus de zèle & de plaisir. Voilà enfin la vie du sage.

¶ Je ne fais si jamais homme est parvenu jusques là, mais je fais bien que jamais homme n'a fait tout ce qu'il a pu pour y parvenir.

Et

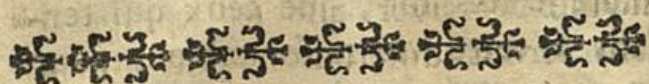


Et je suis sur, que ceux qui tendent à cette vie raisonnable, pour ne pas atteindre la perfection, ne perdront pas leur tems. Je suis même fort trompé s'ils pourront mieux l'emploier. Ceux qui le font & qui tachent de parvenir à la félicité, par la voie que je viens de tracer, s'appliquant à cette Etude, aussi sérieusement que l'importance de la chose le demande, ce sont ceux que j'appelle Philosophes, c'est à dire Amateurs de la Sagesse.

On pourra se persuader d'avoir tiré un bon parti de ses études à proportion qu'on reconnoitra son Intérieur, conforme à ce Tableau, dont les traits sont répandus avec quelques autres dans ce Syffême de Logiques chacun dans la Place qui lui convient, que mon Lecteur verra avec plaisir rassemblés dans les pages qu'il vient lire.

M CHA-





CHAPITRE III.

Des Relations que les Objets ont entre eux, & premièrement des Rapports de Conformité.

Naissance
des rela-
ions

POUR découvrir les relations que les Objets ont les uns avec les autres, il faut les comparer. Toute comparaison roule, pour le moins, sur deux objets; & il faut 10. que ces objets, que l'on compare, existent ou puissent exister, car l'impossible ne se conçoit pas; & si on le concevoit, il ne seroit pas impossible, il faut 20. avoir l'idée de l'un & de l'autre, sans quoi l'esprit ne scauroit ce qu'il fait quand il les compare; 30. appercevoir ces deux idées d'un seul coup & de les rendre présentes en même tems.

Mr. Lock
L. 11.
XXV.

Pour comparer deux choses, il n'est point nécessaire d'avoir une idée complete, ni de l'une ni de l'autre, il suffit d'en avoir des attributs qu'on met en parallèle.

Quand les idées que l'on compare ne sont pas des plus simples, il peut aisé-

aisément arriver que les comparaisons seront différentes, qu'on leur donnera divers noms, ou que les noms par lesquels on les exprimera ne répondront pas aux mêmes idées. Cela arrive surtout aux relations morales, & de là les mal-entendus & les contestations.

Quand on compare, par exemple, deux pièces de monoye, on les regarde l'une & l'autre d'un seul coup d'œil, ou l'on conserve l'idée de la première qu'on a vue, & on la consulte, dans le tems qu'on jette les yeux sur la seconde; car si l'on n'avoit plus d'idée de cette première, il ne seroit pas possible de décider, si elle est égale à la seconde, ou si elle en diffère.

On a d'abord quelque peine à croire qu'on puisse penser à plusieurs choses à la fois. Cependant rien n'est plus ordinaire. Celui qui pense à un nombre, pense à plusieurs unités, & si ce nombre est grand, il pense à plusieurs dizaines. Celui qui regarde un arbre ou une maison, est frappé en même tems de l'idée de plusieurs parties: & se souvenir qu'on a vû l'une, dans le tems

M 2 qu'on

qu'on regarde l'autre, c'est avoir tout à la fois l'idée de l'une & de l'autre. Mais la plupart des gens s'imaginent qu'ils ne pensent à plusieurs choses que quand ils font des réflexions sur différens sujets tout à la fois : voilà pourquoi penser à plusieurs choses en même tems, leur paroît un étrange paradoxe ; car c'est, selon eux, embrasser dans un seul acte un grand nombre de raisonnemens & de réflexions.

Deux idées nous peuvent être présentes en même tems, sans que nous les comparions : il y a donc un certain acte de l'Esprit qui achève la comparaison ; & c'est cet acte qui fait l'essence de ce qu'on appelle *Relation*, laquelle par conséquent est toute chez nous, & nous appartient toute.

Au dehors de nous sont les Objets ; au dehors de nous sont les Attributs de ces Objets, sur lesquels l'attention s'arrête pour en former la comparaison & la relation, & ces Attributs sont en eux mêmes propres à être comparés. Mais y eut-il dans le monde mille fois plus d'Objets & d'Attributs qu'il n'y en a, tandis

tandis qu'aucun Esprit ne les compareroit, il n'y auroit entr'eux ni Comparaison ni Relation; car une Relation n'est autre chose que deux Attributs, ou deux Objets comparés entr'eux. Et cette comparaison, il faut nécessairement qu'un Esprit la fasse.

Nous donnons un nom à cet acte de l'Esprit qui forme les comparaisons; nous appellons *Relation* ou *Rapport* la comparaison qu'il en fait; & ce nom qui nous appartient, qui est le nom d'un de nos actes, nous le prêtons aux objets mêmes, nous leur attribuons ce qui se passe en nous, quand nous pensons à eux; & après le leur avoir prêté, nous cherchons en eux, avec bien de l'embarras & inutilement, quelque chose qui réponde à ce nom, qui ne leur convient point. C'est ce qui embrouille toute cette matière, qui sans cela seroit des plus aisées; car il ne s'agit que de ce qui se passe en nous, & que nous pouvons très-nettement connoître en nous sentant nous mêmes. Supposons pour un moment qu'il n'y a encore au monde qu'un seul



Cercle; il n'y a pas moyen de le comparer avec d'autres, & l'on ne peut pas dire qu'il ait quelque relation avec eux. Ce Cercle a sa grosseur, sa figure, ses propriétés: tout cela est réellement en lui, & lui appartient: tout cela n'est point comparé avec la grosseur, la figure, & les propriétés d'un autre Cercle; mais il le peut être. Supposons maintenant qu'il naisse un second Cercle à cent lieues du premier; survient-il, je vous prie, quelque chose de nouveau à celui-ci, par la naissance de celui-là? grossit-il, ou s'il diminue? sa figure change-t-elle, ou si elle devient plus parfaite? acquiert-elle quelque propriété qu'elle n'eut point? Et comme il n'y a aucun objet dans le monde qui ne puisse être comparé, ou dans un sens, ou dans un autre & même en mille manières différentes, avec ce nouveau Cercle; dirons nous que celui qui vient de se former, a produit de toutes parts des réalités nouvelles, & qu'un seul trait de compas a rempli l'Univers de propriétés qui n'existoient pas encore? Le Cercle ancien, & le Cercle nouveau

veau

veau restent donc, l'un & l'autre, en eux-mêmes, ce qu'ils feroient s'ils étoient seuls : Si par la naissance de l'un il survient quelque chose de nouveau, ce n'est pas à celui qui l'a précédé, c'est à l'esprit qui les compare, & qui pense à eux autrement qu'il ne feroit s'il ne les comparoit point.

Si le langage des hommes étoit exact, une Relation seroit toujours exprimée par un terme qui présenteroit l'idée des choses que l'on compare pour former cette relation, au lieu que les noms des Relations sont souvent des noms absolus, & c'est ce qui fait qu'on se trompe en supposant d'abord comme absolu, ce qui n'est que relatif. Le Chaud, le Froid, le Savoureux, l'Agréable, ce sont des noms de relations. Il n'y a aucun corps qui soit absolument chaud, ou absolument savoureux, odoriferant &c.

Une des grandes imperfections du langage ordinaire des hommes, c'est de confondre l'*absolu* avec le *relatif*. Le même mot se prend tantôt dans l'un tantôt dans l'autre, de ces deux sens; on le fait relatif quand il ne



faudroit pas, & absolu reciproquement. Le mot de *parfait* dans ce sens relatif, se définit par *tout à fait propre au but auquel il est destiné*, & des réalités très bornées sont des perfections dans ce sens: Les couleurs d'un oiseau, son chant &c. le rendent parfait en son espèce: des qualités toutes différentes feront la perfection d'un autre.

Dans le sens absolu, *parfait* & *infini* sont des termes Synonymes. L'Être parfait ou infini est celui en qui se trouve toute réalité sans borne; l'Être de qui aucune réalité accomplie n'est absente, est parfait dans le sens absolu: en lui ne se trouve aucune defectuosité, par ce qu'en lui il n'y a rien de borné.

Spinoza travaille à éteindre les idées de parfait & d'imparfait: elles ameneroient trop aisément & trop naturellement à reconnoître des modèles d'imitation, & des règles de conduite. Des que les Hommes, dit-il, se sont avisés de bâtir & en général de s'accomoder, ils se sont élevés à des idées générales: chacun a regardé les siennes comme les plus exquisés, parce qu'elles s'accordent mieux avec son

gout,

goût, & ils se sont imaginés des perfections & des imperfections absolues; ils se sont ensuite étonnés de ne trouver point de ces perfections imaginaires dans les ouvrages de Dieu, comme si Dieu, dit-il, qui n'a besoin de rien, se proposoit des buts, qu'il travailloit à remplir. Parfait, imparfait, ce ne sont là que des imaginations; tout est également l'effet d'une enchaînage insurmontable, immuable, infinie, éternelle de Causes & d'effets.

II. Lorsque l'idée qu'on s'est formée d'un objet, s'applique juste à un autre; lors que pour concevoir le second, il n'y a qu'à penser comme l'on a fait pour connoître le premier, ces deux objets sont appelés *Semblables*. Ce nouveau nom qu'ils reçoivent, n'est pas une marque qu'il leur soit arrivé quelque chose de nouveau; il indique simplement que l'idée qui représente l'un, représente aussi l'autre. Ils ont bien l'un & l'autre ces attributs, que l'Esprit conçoit dans l'un & dans l'autre; mais l'attention que l'Esprit fait à l'unité de l'image qui les représente tous deux, cette attention,

Ressem-
blance
égalité
proportion,

ention, en quoi consiste la relation de ressemblance, est dans l'Esprit & non dans les Objets. Une Idée commune à deux ou plusieurs objets conduit à la ressemblance, comme la différence des idées conduit à l'Essence. P. Buffier.

Quand l'Esprit, mesurant le *Plus* & le *Moins* des Objets, trouve que la même idée qui lui découvre le plus ou le moins de l'un, c'est-à-dire, les degrés de sa *Quantité*, lui manifeste de même le plus ou le moins, c'est-à-dire, la quantité de l'autre; cette conformité d'idées, dont l'Esprit se sert pour les mesurer, leur attire le nom d'*Egaux*: De sorte que l'on peut dire que l'*Egalité* est une *ressemblance de Quantité*. Lors que l'Esprit, pensant à deux objets, a conçu un rapport, & que venant à penser à deux autres, pour en concevoir encore le rapport, il n'a qu'à renouveler sa première idée; lors, dis-je, que l'idée qui lui découvre le rapport des deux premiers, ne lui découvre pas moins le rapport des deux seconds; lors qu'il n'a qu'à penser de la même manière pour comparer les

les

les deux suivans, cette conformité de pensées & de relations s'appelle *Proportion*.

Ceux qui définissent les objets semblables en disant, *qu'on ne les distingue que quand ils sont tout à la fois présens*, me paroissent confondre l'effet avec le principe. La ressemblance est une relation, & la relation n'est ni une substance ni un mode qui existe au dehors de nous différent des choses & de leur état: nôtre esprit forme ce rapport, & donne le nom de semblable aux objets à qui la même idée peut s'appliquer indifféremment. Et par ces objets, il faut entendre non seulement les substances, mais leurs attributs. Que ces objets soient présens à nos yeux, ou seulement à nôtre souvenir, nous démêlons également ce qu'ils ont de semblable d'avec ce qu'ils ont de différent.

On demande s'il se peut qu'il y ait dans l'Univers deux Etres parfaitement égaux? La réponse paroît des plus aisées: je me sens capable d'appliquer la même idée à deux objets, sans rien changer dans



le second, de ce que je me suis représenté dans le premier ; & il n'en faut pas d'avantage pour décider sur la possibilité.

Vôtre conclusion n'est pas juste, dit-on, car vous ne faites pas attention à tout ce qui doit s'unir pour donner l'existence à deux choses parfaitement égales. La puissance de Dieu, ajoute-t-on, peut bien s'étendre jusques là, mais sa sagesse ne le lui permet pas ; car une Intelligence toute sage n'agit jamais sans raison, & dans quelque endroit de l'Univers que Dieu posât le premier de ces objets égaux, il n'y auroit point de raison pourquoi y placer celui là plutôt que le second. C'est là un Sophisme : Si la place où le premier est posé, lui convient, il est placé comme il faut, & la raison approuve cette position ; mais s'il avoit placé le second dans cet endroit là cette place lui auroit aussi convenu, & par conséquent sa position auroit aussi été raisonnable.

On continue, & l'on dit : si on a placé avec raison le premier, on a donc refusé cette place au second sans raison, puis qu'il y auroit aussi bien

bien

bien figuré que le premier. C'est là une pure chicane, & il est facile d'y répondre. La raison n'approuvoit pas qu'ils occupassent tous deux la même place précisément, car cela est impossible, au lieu qu'il est très possible d'assigner au second une place où il figureroit aussi bien que le premier dans la sienne. S'agit il, par exemple, d'équilibre, il n'y a qu'à les placer à égale distance du centre de gravité.

Un Auteur m'envoie un Exemple de son Ouvrage : Son libraire use de la même politesse ; & ces deux exemplaires sont si également reliés, que je n'y apperçois aucune différence ; & quand j'y en appercevrois, je ne vois aucune raison pourquoi je dois placer le premier à la droite, & le second à la gauche, puisque leur égalité même m'a fait oublier de quelle main chacun d'eux m'est venu. A cause de cela, & dans la crainte de faire quelque chose sans aucune raison suffisante, à cause de cela m'abstiendrai-je de les ranger parmi mes livres ? Je me conduirois non seulement sans raison, mais de plus contre la raison, si je prenois

prenois le parti de ne leur point donner de rang parmi mes livres. Je les prens donc, & je les place à côté de ceux qui sont de ce format, sans m'embarasser de délibérer sur la gauche. Le premier se trouve dans une place raisonnable, proportionnée à sa matière & à sa forme : le second de même. La Raison auroit condamné ma fantaisie, si je les avois écarté tous deux, & la raison trouve le premier bien placé, & le second de même.

Je paroiss traiter une question des plus superflues, mais elle cessera de paroître-t'elle, si on remonte à la source. Il est de gens qui se sont mis en la tête d'ôter & à l'homme & à Dieu même la liberté de choix proprement dite : ils prétendent que Dieu a tout fait, & a été inévitablement déterminé à produire tout ce qui est, tout ce qui a été, & tout ce qui sera ; & les plus affectionnés à ce Système vont jusques à penser que l'Être éternel a été, de toute éternité, inévitablement déterminé à produire l'Univers tel qu'il est, & chacune de ses parties telles qu'elles se trouvent. Deux choses



ses égales sembleroient donner lieu à un choix. Pour éloigner cette idée, ils soutiennent que la sagesse de Dieu s'oppose à une telle production, & pendant que leur Entendement est assés aveugle, & leur cœur assés dur, pour étendre la puissance de Dieu à la production de toutes les horreurs, dont un homme, qui peut soutenir l'idée sans frémir, mérite lui même d'être un objet d'horreur.

Une comparaison est composée de deux Membres : l'un renferme l'image, l'autre présente la chose même qu'on veut faire connoître sous cette image, ou à laquelle on dit que cette image ressemble; & ce dernier est quelquefois sous-entendu, & on laisse faire à celui à qui on s'adresse, l'application du membre exprimé, à celui qui est sous-entendu. 1. Cor. XIV. *Il y a peut être autant & plus de langues au monde QUE DE NATIONS.* (ce terme n'est pas exprimé) *car il n'y a aucune d'elles qui soit muette.* De même Matth. V. 14. *Vous êtes le sel de la Terre : Vous êtes la lumière du Monde : Une Ville assise sur une Mon-*

Montagne ne peut-être cachée. Dans toutes ces Comparaisons, un des membres est sous entendu. Dans la suivante ils sont tous deux exprimés. *On n'allume point la Chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais sur un Chandelier.* Ainsi, que vôtre lumière luise devant les hommes. vers. 15. & 16.

Math. V. 26. *Je vous dis en vérité que vous ne sortirez pas de là, que vous n'ayés payé le dernier sou.* Supliés pendant que vous êtes en vie, flechissés la colère de Dieu, & n'attendés pas que la mort vous surprenne. Math. VIII. 18. *Un bon arbre porte-t-il de mauvais fruit, ou un mauvais arbre en porte-t il de bon ?* l'Application n'est pas exprimée. Un méchant homme ne sauroit se soutenir dans le déguisement & un homme de bien se relève d'abord de ses fautes de foiblesse, & d'inadvertance; chacun d'eux revient à son naturel.

Math VIII. 9. *Je dis à l'un, Allez, & il va; & à l'autre, Venez ici, & il vient.* Le second membre seroit, les Anges vous obéiront pour guérir les Maladies, ou les Maladies,

d'ies elles mêmes , ou le Corps hu-
main.

Dans les comparaisons, on mêle quelquefois les noms de l'image avec les expressions qui en contiennent l'application, & on les confond ensemble. Cela même fait une élégance. Marc. IV. 14 - 16. *Celui qui devoit semer, seme la parole; Ceux qui sont le long du chemin où la parole est semée; Ceux qui reçoivent la parole dans des lieux pierreux, sont ceux qui, après l'avoir ouïe, la reçoivent avec joye.*

Math. V. 25. 26. *Accordés vous au plutôt avec votre adverse partie, de peur que vous ne soïés mis en prison: En vérité je vous dis que vous n'en sortirés pas que vous n'aiés payé le dernier quadrain.* Le pécheur irréconciliable, surpris par la mort, dans son impénitence, ne sortira jamais de l'Enfer.

III. Il est commode à l'Esprit ^{Les com-}paraisons ^{de} imposent, humain, naturellement paresseux, de trouver, dans une idée déjà toute formée & toute familiere, l'image d'un Objet nouveau; voilà pourquoi les comparaisons, qui roulent sur des
ref

ressemblances, lui plaisent; & comme il les aime, par là-même qu'elles lui épargnent du travail, il ne se fatigue pas à les examiner, mais il se persuade d'abord qu'elles sont très-justes & très-exactes.

Les comparaisons plaisent de plus par un autre endroit, & par conséquent imposent encore, car nous nous rendons trop facilement à tout ce qui plait. L'Uniformité dégoûte un Esprit qui se plait au changement, & qui est avide de la diversité: Mais aussi la Variété le fatigue, tandis que l'Uniformité le délasse; de sorte que le cœur humain aime tout ensemble, quoi que pour deux raisons différentes, l'Uniformité & la Diversité; & c'est justement ce qu'il trouve dans les Comparaisons qui lui représentent deux Objets semblables: car ces Objets ayant toujours au moins quelque petite différence, s'ils délassent, parce qu'ils renferment d'Uniforme, ils recréent en même tems, par ce qu'ils offrent de Variété. Quoi qu'ils soient différens, une seule idée suffit, à peu-près, pour les deux, & l'on passe, sans de nouveaux efforts,

forts , de la connoissance de l'un à la connoissance de l'autre. Il arrive par là que les comparaisons tirées de quelque sujet fort éloigné plaisent d'avantage , pourvû qu'elles soient justes : la surprise en augmente la force , parce qu'en même tems qu'elles représentent deux objets très différens , elles font remarquer entr'eux un raport de ressemblance auquel on ne s'attendoit pas. Virgile dans ses *Georgiques* tire ses comparaisons des sujets les plus élevés , & dans son *Eneïde* il en choisit des plus communs ; car , suivant la matière qu'il traite , il trouve à propos d'élever , ou de délasser , & la variété qu'il met en œuvre , sert à l'une & à l'autre de ces fins. Nous aimons ce qui surprend , nous aimons ce qui est ingénieux , & il nous semble qu'il y a plus d'esprit à trouver de la ressemblance entre des sujets fort éloignés , qu'entre ceux qui le sont moins. Une métaphore qui présente un raport auquel on ne s'attendoit pas , plait à proportion qu'elle surprend. On aime une vivacité judicieuse , & elle plait

plait d'autant plus qu'elle est plus rare.

Il est certain que l'Analogie fait plaisir, c'est un des fondements du beau. La circonférence extérieure de l'Anneau de Saturne est élevée 18000. lieues au dessus de la surface de Saturne. (M. de l'Accad. 1714.) Par conséquent, si l'Atmosphère de Saturne renferme l'anneau, elle est d'une prodigieuse hauteur, quand même l'on l'y suposeroit terminée. Mais Saturne est 1000. fois plus gros que la Terre; & si nôtre Atmosphère est de 18. lieues, comme on le peut croire, les Diamètres des deux Atmosphères seront proportionnés aux deux globes. (H. de l'Accad : 1715.)

Les Sattellites de Jupiter & de Saturne, qui tournent autour de leur Planette principale, engagent à regarder la lune comme une Satellite de la Terre. Le Soleil est plus grand que les Planettes qui tournent autour de lui. La Terre tournant autour de la Lune feroit donc un exemple unique, & qui dérangeroit cette constante Analogie. Cependant, quoique persuasive, elle n'est pas une démonstration absolue, &
un

un Auteur, qui, dans un ouvrage ingénieux, a eu besoin que la terre tournât autour de la Lune, s'est crû en droit de le supposer, & en a même donné des preuves assez séduisantes, qu'il auroit peut-être été autrefois absolument impossible de détruire, & Mr. de Mairans a eu besoin de toute sa Sagacité, & de toute sa circonspection pour lever entièrement ce doute. (1727.)

Il étoit digne de la Sagesse de Dieu d'établir la constance dans les Loix de la Nature : cette constance étoit encore digne de sa Bonté, le bonheur & le repos des Hommes en dépend ; sur cette constance sont fondées leur résignation & leur confiance. En étudiant les Ouvrages du Créateur on y voit régner l'analogie : mais cette Analogie se soutient aussi, parmi une abondance de variétés. On est fondé à la présumer en matière de Physique, mais ce seroit trop de la supposer totale. On la cherche, & on l'admire à travers les variétés qu'exigent la diversité des Sujets. On peut dire qu'il en est des Loix de la Nature,

ture,

ture, comme de celles du langage; les exceptions, qui paroissent des écarts de la Règle, étudiées de près, y sont ramenées, & les anomalies se rapprochent de la régularité.

Les Chocs des Corps s'exécutent suivant des loix constantes, fondées sur la Nature du Corps & du mouvement. Mais ces Loix varient leurs effets, suivant la variété des directions, & la variété des masses; suivant encore que les corps sont durs, mols, ou à ressort, & suivant que le ressort est parfait, s'approche ou s'écarte de la perfection; & toutes ces variétés nombreuses ne laissent pas d'avoir leurs régularités.

Il en est ainsi de la propagation de la lumière. Elle se fait en ligne droite; c'est la loi générale; mais ces droites se rompent, par la reflexion & la refraction.

Les uns & les autres de ces détours varient suivant la dureté des corps, la densité des milieux, la dispositions des surfaces, & l'obliquité des directions. Mais toutes ces variétés suivent encore des Loix constantes.

Les

Les Similitudes trouvent donc dans nôtre ame des dispositions à se faire agréer ; & comme il est difficile de refuser son approbation à ce qui fait plaisir , on se rend trop aisément aux Comparaisons. C'est là une source féconde de méprises : car se méprendre , c'est confondre les objets , en prendre deux pour un , juger parfaitement égaux ceux qui ne se ressemblent pas , ou regarder enfin comme peu différens ceux qui ne se ressemblent que très - imparfaitement.

On confond la Brutalité avec la Valeur , la Bassesse avec la Modestie ; On confond le Libéral avec le Prodigue , & souvent on accuse d'Avarice un homme raisonnable , qui règle sa dépense sur ses revenus , & sur son devoir. Un *Prodigue* , qui répand avec profusion son argent quand il s'agit de ses plaisirs , quoi qu'il soit dur envers ceux qui lui doivent , & qu'il reconnoisse mal les services de ceux à qui il a de l'obligation , ne laisse pas de passer pour un homme libéral : Rien de plus généreux que lui dans l'esprit de ceux qui profitent de ses boutades

tades à dépenser. Au contraire un homme attentif comme il le doit à ses affaires, est regardé comme un avare par ceux dont cette raisonnable attention condamne la dissipation & la négligence. On honore un *Superstitieux* du nom de vrai Chrétien, malgré ses vices; & un véritable Chrétien, exact sur le solide, mais peu zélé pour l'inutile, fera bien heureux si on ne le met pas au rang des profanes, & si on se contente de l'accuser de trop d'indifférence sur la Religion. La Barbarie passe pour un *Zèle*, & la Modération pour une lacheté.

C'est par un effet de ce penchant à regarder comme tout-à-fait semblables les choses dont la ressemblance frappe, que nous jugeons si souvent des autres par nous mêmes. Les bonnes gens sont crédules, & les hommes de mauvaise foi croient tout le monde trompeur. Il y a des profanes qui ne regardent les véritables Chrétiens que comme des hypocrites. Nous sommes surpris de voir des gens dont le goût est différent du nôtre, & qui

ne



ne se plaissent pas dans ce que nous aimons : Parce que l'on voit dans les autres, deux piés, deux bras, un nez, une bouche, on leur suppose un intérieur tout semblable à celui qu'on se sent. Un homme à quelques traits d'un autre qui nous a plu ou qui nous a offensé; sur cela il nous plaît ou il nous déplaît. Les Grands sont les plus sujets à cette illusion, parce qu'ils se sont fait une habitude, de s'en tenir à leurs premières pensées, & de ne les point corriger; & comme la crainte d'être repris ne les oblige pas à être fort circonspects dans leurs jugemens, ils décident sans hésiter du mérite des gens, & ils règlent l'estime ou le mépris qu'ils en conçoivent sur les premières idées qui les saisissent. Ceux d'entr'eux qui doivent tous leurs succès, ou une grande partie de leurs succès, à la dissimulation, regardent comme de petits génies qui ne viendront jamais à bout de quoi que ce soit, ceux qui ne peuvent plier leur ame à des lâchetés.

C'est par ce principe que chacun ne se lasse point à parler de
 Tom. III. N soi.



foi-même : car il croit les autres de son goût, & il compte que ce qui lui plaît, ne sauroit manquer de leur plaire. Il rencontreroit plus juste s'il tiroit de ce même principe une conséquence tout opposée, & disoit : Les autres hommes me ressemblent ; Or ils m'importunent, m'ennuient, dès qu'ils ne m'entretiennent que d'eux-mêmes & de leurs intérêts ; je les importune donc, & je les ennuie, lors que je ne leur parle que de moi & de ce qui a du rapport à moi. Si on se souvient de cette réflexion, on ne parlera de soi-même que quand on s'y trouvera obligé.

Un Débauché juge de toutes les femmes sur le pié de celles qui se sont trouvées de son humeur, & qu'il est venu à bout de corrompre. On confond l'Esprit avec la Malice ; un Fourbe passera pour en avoir plus qu'un honnête-Homme : L'erreur est grossière, mais elle est très-commune. Le peu de conscience contribue souvent plus à la reputation d'habile, dans les affaires, que la pénétration & l'étendue d'esprit. Le Vulgaire & ceux, qui, pour n'être pas

pas du vulgaire, ne laissent pas d'envisager les choses superficiellement, admirent l'habileté avec laquelle un homme a su s'élever aux emplois & amasser du bien. *Il faut avouer*, dit-on, *qu'il a de l'Esprit.* Examinons la chose de plus près, & nous verrons, que, sans en avoir plus qu'il en faut pour n'être pas une bête, chacun en auroit pu faire autant. Faut-il avoir plus d'esprit pour dire que le blanc est noir, que pour dire que le blanc est blanc? Non sans doute; il faut seulement avoir plus d'impudence: Mentir à tout moment, & tantôt exagérer ce qu'on a vu, tantôt retrancher la moitié de ce qu'on a oui dire, est-ce une preuve de génie? Faut-il une grande pénétration pour peser le mérite au plus offrant? Un honnête Homme est sensible à la mortification d'être refusé; c'est par cette raison qu'il ne se hazarde pas à demander, & non pas parce qu'il n'a pas assez d'Esprit pour savoir demander: Mais un lâche se dit à soi-même, que s'il est refusé, on ne lui ôtera rien de ce qu'il avoit; l'honneur n'est point ce qui l'em-

N 2 barasse

barrasse; & qu'il obtienne par mérite, ou par importunité, ou par quelque chose de pis, c'est de quoi il est peu en peine, il a toujours obtenu. Il y a plus: non seulement l'un rejette les projets, que l'autre embrasse de tout son cœur, ils ne lui viennent pas même dans l'esprit; car comme les idées sombres ne s'élevent pas dans un cœur où règne la joie, & que les pensées badines ne naissent pas dans une ame affligée, les vûes basses, & les voies injustes ne se présentent pas à un cœur qui a une véritable grandeur & une vraie probité.

Le penchant à outrer les ressemblances, est donc une des causes, qui engagent la plus grande partie des hommes à juger des autres par eux-mêmes. C'est un grand fondement de l'ingratitude qui règne parmi eux. Un homme, qui rapporte tout à soi & qui ne fait aucune démarche, qu'autant qu'il y est engagé par son plaisir & son intérêt propre, se persuade que tout ce que les autres paroissent faire pour l'obliger, ils ne le font qu'en vue de l'intérêt qu'ils

qu'ils y ont, & du fruit qu'ils en attendent; il se compte dispensé de leur avoir aucune obligation, tout comme on n'est engagé à aucune reconnoissance pour un joueur à qui l'on a gagné son argent, & si on continué à lui faire des civilités, & à parler de son malheur d'un air d'étonnement, & d'un ton mortifié, ce n'est que dans la crainte qu'il ne se rebute, & qu'il ne se lasse de perdre.

Jamais on ne se trompe plus grossièrement sur la finesse & sur l'habileté, que quand on fait l'honneur d'en attribuer à un homme en place, qui trompe ses inférieurs par de belles paroles. Rien n'est plus aisé, ni plus lâche; C'est le plus méprisable des Caractères: Avec cela il se trouve des gens, dont il fait tout le mérite.

Ce qui est Beau se fait admirer. On admire aussi ce qui est Rare; cela suffit pour faire trouver Beau tout ce qui n'est pas commun. Il y a des Auteurs qu'on a raison d'estimer, parce que, sous des tours vifs, hardis & ingénieux, ils combattent & tournent en ridicule des



erreurs dont tout le monde est prévenu. Mais quand sous ces mêmes tours, un homme écrit des Paradoxes & des Sophismes contre la Religion & contre la Morale, on le prend pour un grand génie, on se laisse éblouir par la hardiesse de ses objections & par la nouveauté de ses sentimens.

On trouve quelque rapport entre une Proposition Nouvelle & une Proposition Ancienne, en les réduisant l'une & l'autre à des Idées vagues; cela suffit pour conclure que la nouvelle n'est nouvelle qu'en apparence, & qu'on a déjà su tout ce qu'on peut savoir. Là dessus on se borne à lire, & si on aspire de plus à la gloire de la Nouveauté, on se contente de présenter sous un nouveau tour, ce qu'on a tiré d'un Livre; on le paraphrase, & souvent on le gâte en le paraphrasant, nouvelle preuve en faveur des Anciens; car pour l'ordinaire une pensée n'est jamais mieux exprimée que par celui qui l'a tirée de son fonds.

Ceux qui, pleins d'admiration pour les Anciens, ne s'appliquent qu'à marcher sur leurs traces, sont eux-mêmes



mêmes suivis de certaines gens qui veulent leur ressembler, mais qui les imitent mal. Il y en a, qui, pour se faire un Nom, y mettent très peu de façon; Ils choisissent simplement un Auteur ancien, & sur chaque terme qu'ils y trouvent, ils compilent tous les passages des autres Auteurs, où ce même mot se trouve, & par cet étalage de leurs Recueils, ils viennent à bout de faire perdre de vûe à leurs Lecteurs le texte qu'ils s'étoient d'abord proposés d'éclaircir. On se trouve admirable, parce qu'on croit ressembler à ceux qu'on admire, dès qu'on leur ressemble tant soit peu & qu'on fait quelque chose de ce qu'ils font.

St. Paul pose en fait qu'il ne peut y avoir d'accord entre Christ & Bélial, & qu'on ne sauroit être membre de l'Eglise Chrétienne, en pratiquant l'Idolatrie des Payens. Donc pour s'unir il faut, dit-on, être de côté & d'autre sans erreur; il faut penser, ou faire semblant de penser, sur toutes choses, de la même manière: & pourquoi n'ajoute-t-on pas qu'il faut être sans Vice

2. Cor.
VI. 15.

N 4 &



& avoir tous le même degré de Vertu ? On pardonne des fautes dans la conduite, mais on ne peut pardonner des erreurs de spéculation. D'où vient cela ? Il en coûteroit trop d'être homme de bien, & il en coûte aussi d'aimer ceux qui croient penser plus vrai que nous.

Rien n'est plus facile que de déguiser les choses sous des comparaisons. On aime un Miroir, on aime un Peintre qui flatte ; On se plait dans des comparaisons, où l'on trouve les Vices déguisés sous des images de Vertu. Un flatteur compare aux Lions & aux Aigles les Grands qui se plaisent à faire du mal : Mais pour moi je les mets au rang des Scorpions, des Serpens, des Crapaux, & quelquefois des Tarentules qui ôtent le bon sens, avant que d'ôter la vie. A ces traits on les reconnoitra. Après s'être rendu fourbe & débauché pour leur plaire, il faut se faire casser la tête pour ne perdre pas leur faveur.

Dès qu'un Principe a heureusement servi à l'explication de quelque Phénomène, on le veut appliquer à tous. Les Pythagoriciens raportoient
aux

aux vertus des Nombres bien des effets, qui certainement ne dépendent point de ces Idées vagues. Il y en a qui imaginent par tout des Vertus Magnétiques, & d'habiles gens ont prétendu trouver dans la Lumière & les Couleurs, les ondulations des Sons, leurs accords & leurs dissonances. Il y en a à qui il suffit de trouver sur un sujet trois choses, soit attributs, soit relations &c. pour y trouver une image, & quelquefois une preuve de la Trinité. Le Méchanisme a réüssi dans l'explication des Phénomènes corporels, on l'applique aux Esprits & on ne leur veut plus reconnoître de Liberté. On donne aux Principes du Bon Sens le nom de Notions Communes, parce que chacun en tombe d'accord. Mais chacun suit aussi sans hésiter les Maximes de la coutume. *Là-dessus tout ce qui est hors des gons de la Coutume on le croit hors des gons de la Raison.* Montagne Liv. I. Ch. XXI.

En matière de stile on confond le simple avec le rampant, le stile enflé avec le sublime, une pensée délicate, qui, sous un tour mo-

N 5 deste,

deste, dit beaucoup en paroissant dire peu, avec une sublimité qui s'évanouit sous l'examen. Le Ridicule passe pour enjoué; un Galimathias pour un profond savoir. On n'a qu'à parler hardiment, l'Effronterie est aux yeux du Vulgaire une preuve d'habileté. Un ton agréable, un débit assuré, un langage pur, une humeur railleuse, quelque vivacité & quelque promptitude dans les reparties, suffisent à bien des gens, pour honorer du titre de *Bel Esprit*, un homme qui n'est rien moins que Bel Esprit, & à qui bien des choses essentielles manquent pour le mériter.

Un Orateur frappe, & fait impression par ses portraits; cela suffit à un Imitateur peu judicieux, pour se flatter de réussir, de faire aussi des portraits, sans considérer que les siens ne sont tout au plus qu'amufans, au lieu que les autres sont instructifs. Il y a des portraits qui édifient, il y en a qui scandalisent. L'Esprit de Satire en fait tout comme l'Esprit de zèle.

Règles IV. Appliquons-nous à découvrir les précautions qu'il faut mettre en

en



en usage, pour se garantir d'erreur, quand on en fait, ou quand on en écoute. Quelquefois on compare deux choses, à dessein de connoître au juste, à quel point elles se ressemblent, & à quels égards elles diffèrent. Je comparerai, par exemple, dans cette vue, le Choc des Corps durs, & celui des Corps mous; la vertu Chrétienne & la vertu Payenne. Je comparerai les idées que les Chrétiens ont de l'Âme, avec celle que les Philosophes s'en sont formés, pour décider, en quoi ils conviennent & en quoi ils diffèrent.

On peut voir ce parallele dans la *Bibliothèque choisie de M. le Clerc*, Tom. VIII. pag. 65.

Dans ces cas-là, il faut étudier séparément chacun des sujets que l'on compare, l'examiner à part, le connoître à fond, & dès qu'on aura découvert au juste ce qu'ils sont en eux-mêmes, rien ne sera plus aisé que de parcourir leurs attributs, pour démêler ce qui s'y trouve de semblable d'avec ce qu'on y peut remarquer de différent. Ici donc la connoissance des sujets doit précéder la comparaison qu'on en



fait, & en être le fondement, sans quoi l'on risqueroit de la faire peu juste.

Si l'on veut faire un juste parallèle, par exemple, de Descartes & de Gassendi, pour savoir en quoi ils conviennent, & jusques où leurs Systèmes s'accordent; on fera bien mieux de s'instruire tout de suite des sentimens de chacun de ces Philosophes, en les étudiant séparément, & en lisant leurs Ouvrages d'un bout à l'autre, que de lire sur chaque sujet les pensées du premier, puis les pensées du second; C'est une comparaison qu'il faut différer jusques à ce que l'on se soit formé une idée suivie de leurs principes, & des conclusions qu'ils en tirent

On lit dans l'Histoire de 1727. un excellent parallèle en ce sens, de M. Des Cartes, & de M. Newton. Tous deux ont été des génies du premier ordre. Tous deux, Géomètres excellents, ont vû la nécessité de transporter la Géométrie dans la Physique. Tous deux ont fondé leurs Physiques sur une Géométrie, qu'ils ne tenoient presque que
de

PART. I. SECT. II. CH. III. 307
de leurs propres lumières. Mais
l'un, prenant un vol hardi, a vou-
lu se placer à la source de tout,
se rendre Maître des premiers prin-
cipes, par quelques idées claires &
fondamentales, pour n'avoir plus
qu'à descendre aux Phénomènes de
la Nature, comme à des conséquen-
ces nécessaires.

L'autre, plus timide, ou plus mo-
deste, a commencé sa marche par
s'appuyer sur les Phénomènes, pour
remonter aux Principes inconnus,
résolu de les admettre, quels que
les put donner l'enchainure des con-
séquences. L'un part de ce qu'il
entend nettement, pour trouver la
cause de ce qu'il voit. L'autre, part
de ce qu'il voit, pour en trouver
la cause soit claire soit obscure.
Les principes évidens de l'un ne le
conduisent pas toujours aux Phéno-
mènes, tels qu'ils sont. Les Phé-
nomènes ne conduisent pas toujours
l'autre à des principes assez évidens.
Les bornes, qui, dans ces deux rou-
tes, ont pû arrêter deux hommes
de cette espèce, ne sont pas les bor-
nes de leur Esprit, mais les bornes
de l'Esprit humain.

De



De même encore, si quelqu'un veut s'affurer au juste, en quoi conviennent les Théologiens des différentes Sociétés, qui partagent le Monde Chrétien, & en quoi ils diffèrent, il doit se donner le soin d'étudier séparément chaque Système; & de le méditer avec la même attention qu'il feroit, s'il étoit né dans la Société de l'Auteur dont il lit l'Ouvrage, ou plutôt s'il n'étoit né dans aucune, & que simplement défabusé du Paganisme, ou de l'Alcoran, il étudioit les Sentimens des Chrétiens, pour se ranger à celui qu'il trouveroit le plus conforme à l'Evangile. Il ne se trouvera en état de comparer juste, que quand il sera venu à bout de se former des idées bien nettes de tout ce qu'il veut comparer.

Mais quelque fois aussi on veut, par le moien d'une comparaison, faire servir la connoissance d'un objet à la découverte d'un autre. Après les avoir supposé semblables, ce qu'on a reconnu dans l'un, on conclut qu'il se trouve dans l'autre. C'est ainsi que de la chaleur qu'on
fait

fait naître en se frottant les mains, on infère que, dans les autres corps, la chaleur est causée par un tremoulement; & c'est ainsi encore que de la chaleur, & de la lumière du feu que nous voions, nous tirons cette conséquence, que le Soleil est une flamme, & nous lui appliquons les idées de notre feu.

Il n'y a rien d'unique dans la Nature, & une certaine Mécanique constante en certaines occasions, doit se retrouver en d'autres, qui y ont rapport. Puisque l'on admet une fois, que la matière du feu peut, sans cesser d'être ce qu'elle est, s'enfermer dans les cavités des corps calcinés, on fera en droit d'imaginer qu'elle a été pareillement renfermée dans les cavités de plusieurs autres corps; dès là l'on pourra croire qu'elle en sort, & en un mot on suposera légitimement, que c'est elle qui rend inflammables tous les corps qui le sont, & qu'elles'en échape sous la forme de flamme, si tôt qu'elle est dégagée de ses enveloppes, pourvû que d'ailleurs elle soit assez abondante (1709) La probabilité, ou du moins la possibilité de

de ces conjectures, doit donner le courage de chercher des expériences, qui les vérifient; tout cela demande du tems; Les Systèmes ne sont plus des Jeux d'esprit, où la liberté d'imaginer tout ce qu'on vouloit eut rendu la lenteur inexcusable.

L'Analogie est un guide qui ne doit pas être légèrement abandonné, il a conduit à trouver des vaisseaux, non seulement dans les animaux & les plantes, mais encore dans les fruits (1731) On a suivi les changemens par où passe un pépin, comme ceux par où passe un œuf (1732) On se fonde encore sur l'analogie, quand de ce qu'on a remarqué dans les Amandes, les Prunes & les Pêches, on conclut aux autres pepins plus petits.

Il est évident que ces ressemblances peuvent aisément être poussées trop loin: L'Homme est ordinairement porté à les outrer, & à mettre une parfaite égalité par tout où il en découvre quelques légères apparences. Sa paresse l'engage à confondre les choses qui se ressemblent un peu, & à supposer qu'elles

les

les se ressembloit en tout. Il faudroit trop de peine pour détailler tous les rapports & distinguer ceux de ressemblance d'avec ceux de diversité; & quand quelque passion se joint à la paresse, les ressemblances deviennent des sources d'illusions, dans lesquelles on s'opiniâtre. C'est une faute qu'on fait dans la pratique, comme dans la spéculation, & peut-être n'en avons nous rapporté que trop d'exemples.

J'estime donc que pour passer sûrement de la connoissance d'un Sujet à la connoissance d'un autre qui lui ressemble au moins un peu, il faut commencer par bien s'instruire sur ce premier sujet, & après l'avoir nettement & exactement connu, soit parce qu'il étoit moins composé, soit parce qu'il étoit plus à notre disposition, & que nous étions plus à portée de l'examiner, soit enfin parce que quelque heureuse circonstance nous l'a fait connoître: Après, *dis-je*, s'en être exactement instruit, il faut ranger par ordre tous les attributs qu'on en connoit, & les chercher l'un après l'autre,

l'autre, dans le nouveau Sujet qu'on étudie. C'en est donc pas le premier qui nous manifeste d'abord le second; Il nous sert simplement à trouver la route par où l'on peut s'en instruire, il ouvre cette route & aide à la suivre.

Les propriétés qui ne se manifestent, que dans certaines espèces de grandeurs, ne laissent pas de se trouver dans les autres espèces, de même genre; seulement elles y sont modifiées de la manière que l'a exigé la différence d'espèce, & par là elles sont devenues moins visibles & plus enveloppées.

L'usage de certaines vessies bien connu dans quelques Sujets, apprend que des vessies semblablement placées dans d'autre Papillons, fournissent la liqueur, qui humecte leurs œufs, lors qu'ils sont près de sortir, & qui les attache contre les corps sur lesquels ils sont disposés. Mais cette liqueur ne doit pas être sensible, lorsque les œufs n'en doivent être humectés que légèrement
Vol. II. M. II.

Sur des Sujets de cette nature,
où



où la connoissance de l'un sert de passage à la connoissance de l'autre, il faut bien se souvenir, que, de la ressemblance à la parfaite égalité, il y a des degrés infinis. Quels espaces la lumière du Soleil ne traverse-t-elle pas sans cesser d'être brulante? assemblée dans un foyer elle ne brûle qu'à la distance de 4. pieds, preuve que les parties d'une telle lumière sont plus grossières, & plus sujettes à s'embarasser dans des passages étroits.

Quand donc deux choses nous paroissent semblables considérées en gros, il ne s'ensuit pas qu'elles soyent semblables dans tout leur détail. Mais pour connoitre jusques où va cette ressemblance, & passer de la connoissance de l'une à la connoissance de l'autre, on commence par celle dont l'examen est plus facile & on l'étudie à fond; ensuite l'on cherche dans celle qui est moins connuë, & qui pourtant ressemble, au moins en partie, à la première; on y cherche l'un après l'autre, les attributs de celle qu'on a déjà connue. En gros, je

je



je sai que le Feu de nos Maisons ressemble à celui du Soleil, j'examine donc celui qui est le plus à ma portée, & après l'avoir connu je trouve bien dans le Soleil un mouvement très rapide, un mouvement pêle-mêle, des tournoiemens & des bouillonnemens qui s'élancent du Centre à la Circonférence, mais je n'y découvre pas Alimens, Cendres, Nitre & Soufre &c.

Lors qu'on veut nous engager à tomber d'accord d'une Conséquence sur un sujet qui nous est moins connu, on nous en fait tirer une toute semblable d'un Principe qui nous est familier. Nous nous rendons par là plus aisée la manière de raisonner dans laquelle on nous veut faire entrer, & nous nous familiarisons avec elle. Cette méthode est sur tout d'usage lors que la Conclusion à laquelle on se propose de nous amener, doit nous faire de la peine, nous combattre, nous condamner, s'oposer à quelques uns de nos préjugés, ou à quelque une de nos inclinations: car si l'on débutoit par là, nous conteste-
rions,

rions , nous prendrions des détours & nous ferions des efforts pour éluder le raisonnement le plus juste. On choisit donc un sujet , qui nous laisse libre toute nôtre Raison ; sur ce sujet on nous forme à raisonner , & on demande que nous nous soutenions dans la manière de raisonner , de la justesse de laquelle nous sommes tombés d'accord , & que nous y persévérions sans la retracter dans le cas qu'on avoit en vue. C'est par cette route que Nathan fit sentir à David sa faute. Pour amener un homme à reconnoître ses défauts & à les condamner , il faut les lui peindre dans un autre Objet sous des couleurs , c'est-à-dire , sous des noms , qui les déguisent. Si la peinture est vive , il décidera contre soi-même avant que de s'être aperçu qu'elle lui convient , & qu'il en est l'Original.

La plus ancienne Logique se bor-
noit à sçavoir manier des Compa-
raisons. On voit , par l'Exemple
de *Jothan* , dans le Livre des Juges ,
que cette manière de raisonner n'é-
toit pas alors inconnue. *Menenius*
Agrippa

Agrippa arrêta une violente *Sédition* par une *Image* sous laquelle il la représentoit. *Socrate* la met en œuvre plus souvent encore que l'*Ironie*. *Quelle idée*, dit-il, (*L. IX. de la R.*) auriez vous d'un *Avare*, qui aimeroit mieux conserver un argent amassé par ses rapines, que de racheter des mains des *Barbares* un fils unique; & les hommes abandonnent sans scrupule & sans honte les plus grands intérêts de leur ame pour courir après les faux biens, que leur *Esprit* trompé par les passions, leur fait aimer. Sous la figure d'un homme ils renferment des animaux ferores, & tout ce qu'ils dérobent aux autres ne sert qu'à nourrir le *Singe*, le *Serpent*, les *Monstres intérieurs*, sans que ce qui reste en lui digne du nom d'homme en profite.

Sur des Sujets semblables, il faut raisonner de la même manière, ou être en contradiction avec soi-même; C'est ce qui arrive aux hommes qui décident des choses par passion, car le plus souvent les passions se contredisent. Tel louera *Ammien Marcellin*, *Historien Payen*, d'avoir parlé des *Chrêtiens* comme il a fait,
qui

qui regardera comme une prévarication la sincérité d'un Historien Chrétien qui raporte les fautes de son Parti, & qui ne passe point sous silence ce qui lui paroît digne d'éloges dans le parti contraire au sien.

Quand on fait des comparaisons dans cette seconde vuë dont nous parlons maintenant, on choisit pour sujet de la comparaison des idées les plus familières à celui qu'on veut convaincre, afin que son attention étant moins partagée entre la vuë du Principe & celle de la Conséquence, il la tire plus aisément, & en sente mieux la justesse & la nécessité.

Il importe peu que le sujet qu'on suppose pour établir cette comparaison soit réel ou imaginaire. On n'a en vuë que de faire sentir la nécessité d'une conséquence, & d'apprendre à la tirer : Or une supposition, quoique fausse, a ses conséquences tout comme une vraie. Quand je dis d'un homme plein de vie, que s'il étoit mort, il ne parleroit pas, la conséquence est aussi
peu

peu contestable, que si je disois d'un homme mort, il ne vit plus, donc il ne parle pas.

St. Paul (Gal. IV. 19) Se compare à une femme qui enfanteroit de nouveau un enfant, qui n'auroit pas été entièrement formé. Quoique sa comparaison soit tirée d'une chose qui n'arriva jamais, elle ne laisse pas d'être juste, & l'application est très-claire. C'est au milieu de plusieurs épreuves qu'il annonça d'abord l'Évangile aux Galates (Chap. 13. 14.) & qu'il les amena à la foi; Ils s'en étoient détournés, & *St. Paul* se voioit exposé à de nouvelles traverses pour les y ramener. Elles étoient des plus penibles, mais sa tendresse les lui faisoit surmonter; Il ne s'agissoit pas moins que de leur véritable Vie, il s'agissoit de leur tout, & de les garantir d'une Superstition qui leur auroit fait abandonner la réalité pour des Ombres.

Matth. V. 13. *Si le sel perd sa saveur, avec quoi le pourra-on saler? C'est-à-dire si cela arrivoit.*

Luc.

Luc XV. 16. *Il eût bien souhaité de remplir son Ventre des carouges, mais personne ne lui en donnoit; supposés que cela fut arrivé, son regret auroit été proportionné à l'excès de sa misère.*

Il faut bien prendre garde que la seconde Conclusion soit une suite aussi nécessaire de ses Principes que la première l'est des siens, sans quoi l'on a tort de juger de l'une par l'autre. Si je dis par exemple :

„ Que vous importe qu'on vous
 „ fasse passer pour malade ? vous
 „ ne faites qu'en rire, si au fond
 „ vous vous portez bien. Pourquoi
 „ donc vous chagrineriez-vous de ce
 „ que l'on veut faire croire que vous
 „ êtes un ignorant ou un vicieux,
 „ quand vous n'êtes ni l'un ni l'au-
 „ tre ? “ La comparaison n'est pas
 juste, & elle met en parallèle des
 cas fort différens. Car 1. la répu-
 tation d'un homme ne reçoit aucu-
 ne atteinte quand même il est réel-
 lement malade; 2. Quand il se por-
 te bien, il est en état de détrom-
 per les plus prévenus contre sa san-
 té. Il n'en est pas de même du
 savoir & de la probité; On perd
 Tom. III. O quel-

quelquefois des avantages très-réels, parce que l'on est soupçonné de manquer de l'un ou de l'autre. On seroit très-fâché de passer pour malade, si ce bruit devoit être suivi de quelque préjudice. A la vérité dans ce cas on pourroit opposer aux mauvaises suites que ce bruit seroit capable de produire, le plaisir réel de jouir d'une santé parfaite. Qu'on oppose de même aux accusations flétrissantes d'ignorance & de vice, le doux sentiment d'aimer la lumière & la vertu. En ce sens la comparaison est juste, mais de la manière dont je l'avois d'abord proposée après quelques Auteurs, elle alloit trop loin.

Quand on veut prouver qu'un certain effet aura lieu, par la comparaison qu'on en fait avec un autre, afin que cette comparaison prouve, il faut que la cause qui produit l'un, agisse de la même manière que celle qui produit l'autre; sans cela une comparaison ne sauroit avoir la force de preuve. Des effets peuvent avoir quelques faces semblables sans que leurs causes se ressemblent, ni par conséquent que

Pon puisse concoure de la cause de l'un à celle de l'autre.

Un leger sujet peut nous conduire à la connoissance d'un très intéressant. La cause de la montée des liqueurs dans les tuyaux Capillaires, pourra servir à expliquer la circulation du sang & des esprits, dans les plus petits tuyaux de la machine des animaux.

Les Vitesses de l'eau qui sort par des ouvertures percées, dans les fonds des réservoirs, d'inégale hauteur, sont entr'elles comme les racines quarrées de ces hauteurs. Les Vitesses des Corps qui tombent par leur pesanteur, sont aussi comme les racines quarrées des hauteurs, dont ils sont descendus.

On avoit découvert la cause de cette dernière propriété, avant que d'avoir cherché celle de l'autre; cette conformité de proportions, dans les effets, fit d'abord penser qu'ils avoient la même cause, & empêcha pendant quelque tems d'apercevoir la véritable cause du premier, quoi que plus simple que celle du second.

Les proportions de vitesses sont immédiatement fondées sur cette Loy générale. *Les effets sont proportionnels à leur cause.* Les forces mouvantes sont le produit des colonnes d'eau par leur pression. Les effets de ces forces sont les produits des quantités d'eau, que leur pression fait sortir, multipliées par leurs vitesses. Les deux racines d'un tel produit sont égales, puis qu'il sort plus d'eau à proportion qu'elle sort plus vite. Le produit est donc un quarré, dont les hauteurs des colonnes, mesures de leurs forces & de leur pression, seront comme les quarrés des vitesses qu'elles produisent, ou des quantités qu'elles font sortir. Cet exemple fait voir, qu'il faut, autant que l'on peut, recourir aux causes immédiates, au lieu de les chercher par le circuit des comparaisons. Quand on veut pousser une découverte, il en faut connoître la véritable cause, autrement la fausse revient à enfanter des erreurs.

Pour rendre raison de la réflexion & de la refraction de la Lumière, on a regardé les rayons incidens,

cidens, réfléchis, rompus, comme aiant entr'eux un certain point commun, semblable au centre de pesanteur de deux Corps, dont les poids se balancent, & on a raisonné sur ce principe. Mais pour s'assurer que ce raisonnement est bon, il faut que la même raison, qui donne droit de supposer ce point commun à deux poids, donne aussi le droit d'en supposer un commun à deux rayons, & d'en tirer les mêmes conséquences; jusqu'à ce qu'on ait fait voir cela bien clairement, ce tour peut être regardé comme ingénieux, mais qui ne prouve pas.

Puisque la Nature nourrit les Animaux, par le moien d'un suc qui circule, elle pourroit bien en user de même à l'égard des Plantes.

L'Analogie est séduisante. On en allègua d'abord diverses preuves. Cependant on se défia du penchant qu'on avoit à s'y rendre, & l'Académie ne prononça pas d'abord.

Une partie de la Sagesse consiste à ne point juger; on se presse communément à établir des principes; l'Esprit court au Système;

mais on n'en doit pas croire entièrement cette ardeur.

Quoique l'Analogie ne suffise pas pour convaincre, elle ne laisse pas d'être d'un grand usage, elle engage à chercher, elle fait penser à des essais.

L'Acide du Tartre est Analogue à celui du vin, cela a fait penser que les Terres que le vinaigre dissoudra en rendront le Tartre soluble. Cela s'est vérifié sur la Chaux, la Craye de Champagne, en un mot sur tout ce qu'on avoit éprouvé.
(1732.)

Mais moienant qu'on observe ce que je viens de recommander, une comparaison est juste, & c'est en vain que, pour en éluder la force on se jette à travers champs sur les différences, qu'on rencontre entre les deux choses que l'on compare. A la vérité c'est la un précepte des Rhéteurs; mais en cela, comme presque par tout, ils ont plus envie d'apprendre à parler aisément, à parler beaucoup, & à embarasser, que d'apprendre à penser juste. Pourvu qu'une seconde Conclusion naisse de son Principe de la même manière,

re,

re, & en vertu des mêmes Causes que la première nait du sien, la Comparaison est juste, quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre les choses qu'on compare.

Comme les choses corporelles, nous sont plus familières que les spirituelles, elles fournissent aussi la matière la plus ordinaire des comparaisons. Cependant comme il est nécessaire, afin qu'une comparaison fasse son effet, que l'on passe aisément & naturellement d'un de ses termes à l'autre, il semble que la Nature & les propriétés du Corps, ne sont guères propres à faire connoître la nature & les propriétés de l'Ame. Plus les premières de ces idées disparoissent, plus on apperçoit les autres avec netteté; rappeler les images du Corps, c'est troubler les Notions de l'Esprit; il faut imposer silence à l'imagination, il faut la laisser en repos pour faire usage de l'Entendement pur. Aussi ai-je souvent remarqué qu'un Illustre Auteur, dont l'Esprit est d'ailleurs très-net, fait de la peine à ceux qui le lisent, lors que pour éclaircir la nature & les propriétés



de l'Ame, il emprunte des images du Corps. Ses Paralleles, quoi que bien poussez, & ses comparaisons, quoi que très- ingénieuses, jettent dans l'embaras même, qu'il travaille à dissiper, & j'en connois plusieurs qui ne pouvant se tirer de ces premiers endroits d'un Ouvrage très-excellent, se sont rebuttez d'en continuer la lecture, & ont crû qu'elle étoit trop difficile pour eux.

Voici une Comparaison que je n'hésite point à donner, pour modèle des instructions.

„ S'il eut plut a celui, à qui
 „ les prodiges ne coutent rien, que
 „ l'on trouvat, soit sur la surface
 „ de la Terre, soit dans la Terre,
 „ des millions de petites boules creu-
 „ ses de cristal, dans la cavité des-
 „ qu'elles on découvrit avec d'ex-
 „ cellens microscopes, de petits
 „ corps qui se mouvroient continuel-
 „ lement autour d'un centre lumi-
 „ neux, des espèces d'atomes dont
 „ les mouvemens imitassent ceux des
 „ Planètes, ces petits globules pa-
 „ roitroient d'abord d'admirables ma-
 „ chines. Mais ce que ces petites
 „ Sphères offriroient de plus frap-
 „ pant

„ pant ce seroit les mouvemens pé-
 „ riodiques de six à sept globules
 „ autour d'un centre. Or combien
 „ de mouvemens plus admirables &
 „ plus variés ne découvrons-nous
 „ pas dans le Corps des plus pe-
 „ tits insectes, combien de millions
 „ de globules y passent & repassent,
 „ par des chemins, dont les con-
 „ tours sont tout autrement tor-
 „ tueux, que ceux des routes que
 „ suivent les Corps celestes? Com-
 „ bien de mouvemens, outre ceux
 „ de la circulation, pour lui faire
 „ prendre des matières étrangères,
 „ pour se les unir & augmenter
 „ son extension en tout sens &c.
 „ Pref. sur le II. Vol. de l'Hist. des
 „ Insectes. “

Comme l'on emploie les compa-
 raisons à dessein d'éclaircir, il ne
 suffit pas pour produire cet effet,
 qu'elles soient justes à quelque égard,
 & que les choses qu'on compare
 puissent s'approcher, par quelques
 côtes qui se ressemblent, il faut de
 plus que ces côtes-là se présentent
 presque seuls. S'il y en a d'autres
 qui s'offrent aussi naturellement &
 qui donnent des idées fausses, la

comparaison est vicieuse & contraire au but auquel on la destine ; & en général , puis qu'une comparaison doit répandre quelque lumière dans l'esprit , celles qui éclairent le plus sont les plus estimables. On a raison de se plaindre d'une comparaison qui ne nous fait presque rien saisir , & qui ne nous offre qu'une vaine ombre. Telle est peut-être celle-ci , *De même qu'on aime à voir le bord de l'eau en se promenant sur la Terre , on aime que les Vers tiennent de la Prose sans être prosaïques.* Là où il faut un commentaire , la comparaison perd sa grâce.

Toute comparaison nous présente une chose sous l'image d'une autre. Voilà pourquoi lors qu'on en rassemble un trop grand nombre , on accable au lieu de soulager , on fait perdre de vûe le sujet principal & l'on fait disparaître ce qu'on se propose d'éclaircir. Senecque est admirable dans ses comparaisons , mais quelquefois il en entasse un si grand nombre , qu'au lieu d'instruire son Lecteur & de le convaincre , il l'amuse & il le détourne.

Dans

Dans le *Phédon* les amis de Socrate avoient dit, *n'en est-il point de l'ame par raport au Corps, comme du Corps en comparaison des habits ? à force d'en user il s'use enfin lui même.* „ Sur quoi Socrate remarque que les démonstrations accompagnées d'images & d'exemples, sont plu-tôt des couleurs que des vérités, c'est pourquoi elles plaisent tant au peuple; mais pour moi je suis persuadé que tous ces discours, qui ne font leurs démonstrations que par des images, sont des discours pleins de Vanité, & que si on y prend bien garde, ils égarent & trompent en Géométrie, & en quelque science que ce soit.

Souvent donc une comparaison doit son effet à son peu de justesse même, elle nous présente une chose pour une autre, & par là nous distrait du sujet sur lequel on cherche à nous imposer. *Un homme qui vient de faire bonne chère, sort de table sans regret. Il s'y étoit rendu avec plaisir, il se retire satisfait & prend congé de bonne grace. C'est ainsi qu'il faudroit quitter la vie après*

*Cur non
t'plenus
vile,
conviva
recedis ?*

en avoir joui. Mais il y a une infinie différence entre un plaisir que l'on interrompt simplement, & que l'on est en pouvoir de rappeler quand on voudra, & une nuit qui ne sera plus suivie d'aucun jour. La Mort n'est pas une simple interruption de la Vie, elle l'éteint sans retour. Un homme auroit-il mauvaise grace de répandre des larmes en prenant congé de ses amis, quand il fait qu'il ne les reverra plus, & qu'il va se transporter dans un autre continent? Mais les Philosophes, & les Stoïciens en particulier qui ne vouloient ceder en force à personne à quelque égard que ce fut, s'étourdissent sur le chapitre de la Mort, & pour paroître plus fermes, ils ne se contentoient pas d'en fonder le mépris sur l'esperance de l'immortalité, ils vouloient paroître la mépriser en elle même.

Il y a des comparaisons qui passent pour ingénieuses, & qui plaisent par le tour, la vivacité, la délicatesse des expressions &c. Mais l'on peut dire qu'il en est de ces comparaisons comme de ces portraits en miniature, qui ne laissent pas de

PART. I. SECT. II. CHAP. III. 325
de plaire par l'éclat des couleurs &
par la finesse de la peinture, quoi
qu'ils ne ressemblent que peu aux
Originaux. Une comparaison pèche
contre sa destination, & par consé-
quent elle a un défaut capital, lors
qu'elle fait perdre de vûe son ob-
jet, & tout l'Esprit qui y règne
n'est pas à sa place. Si cette fau-
te est pardonnable, ce ne peut être
que dans les occasions où il est permis
de faire éclipser quelque défaut de
l'Objet sur lequel un discours roule.

Les comparaisons servent à mettre
l'Esprit de ceux à qui on les adresse
dans le point de vûe où il convient
de les placer pour leur faire regarder
les choses sous les faces sous les-
quelles on veut qu'ils les voient.
Cicéron pour rendre méprisable l'af-
fectation des Stoïciens à deguiser,
sous des expressions pompeuses, ce
que d'autres Philosophes avoient dé-
jà dit avant eux, sur l'excellence
de la vertu, se sert de cette com-
paraison, *comme les Larrons changent
les marques de ce qu'ils volent,
de même les Stoïciens, pour s'appro-
prier les idées des autres Philosophes,
& s'en faire croire les auteurs, en
ont*

ont changé les termes, comme des caractères qui les auroient découverts.

Une Règle des plus utiles sur la *Relation* qui fait le sujet de ce Chapitre, c'est que sur des cas semblables il faut raisonner de la même manière. On prononce sa condamnation, dès qu'on se contredit soi-même. Cela arrive ordinairement à ceux qui décident par passion & par fantaisie.

Quand on veut éluder la force d'une Comparaison, on tâche de donner le change à son Auditeur, par une longue énumération des différences qui se trouvent entre les deux choses que l'on compare, & sur lesquelles on prétend qu'il faut prononcer de même; ce sont des faux fuians & la Comparaison reste juste & concluante, pourvû que les deux faces, sous lesquelles on envisage les deux sujets, sur lesquels elle roule, soient effectivement semblables, & que l'une serve à éclaircir l'autre, & à faire connoître le jugement qu'on en doit porter.

VI.



Il y a des comparaisons dont tout l'usage se réduit à embelir le discours, & qu'on ne met en œuvre que dans cette vûe. On peut même dire en général des comparaisons ce que Cicéron a dit des Métaphores; c'est la nécessité qui a d'abord obligé de s'en servir. Mais comme un *Ornement* cesse de mériter ce nom, dès qu'il est superflu & qu'il ne se trouve pas placé à propos, on ne doit pas se servir de cet ornement en tous lieux, & sur toute sorte de sujets; & il y a des comparaisons qui ne laisseroient pas d'avoir un mauvais effet, malgré toute l'éloquence avec laquelle on les exprimeroit. Quand un sujet mérite qu'on s'y arrête, quand l'Orateur a lieu de croire qu'il fera plaisir à son Auditeur d'y insister, & qu'il seroit fâché de le perdre si-tôt de vûe; après le lui avoir fait connoître tel qu'il est, après le lui avoir montré sous sa véritable forme, il n'est pas inutile de le lui présenter encore sous des portraits qui lui ressemblent. On lui procure la satisfaction de s'arrêter autant qu'il le souhaite sur le même Ob-
jet,

jet ; sans avoir l'ennui d'entendre les mêmes mots , ni de s'arrêter sur les mêmes images. Il est agréable de voir les traits , qui relevent la beauté de divers sujets , rassemblés dans celui que l'on trouve particulièrement digne de son attention & qu'on se plait à admirer.

Les Prédicateurs , persuadés qu'un Discours sérieux ne doit pas pour cela manquer d'ornemens & d'amplifications , ne manquent pas d'employer des Comparaisons , & de les mettre même d'autant plus en œuvre , qu'elles sont de tous les ornemens le plus à la portée du commun des hommes , dont ils ne doivent pas négliger l'instruction. Mais je voudrois bien que dans les matières aussi importantes que celle de Religion & de Morale , on se fit un scrupule de n'avancer rien qui ne fût parfaitement solide.

Les Comparaisons , destinées à embellir , doivent être tirées de sujets qui ayent de la dignité , ou à qui l'on en puisse donner , par les faces sous lesquelles on les présente. Il me paroît qu'on s'éloigne extrêmement de cette Maxime , dans les
Dispute

Disputes Académiques, dans lesquelles le Répondant & l'Oposant, n'embellissent que trop souvent leurs complimens, par des allusions tirées des anciens Gladiateurs, dont le métier étoit infame, des plus méprisés & des plus indignes de la nature humaine. Si les Romains avoient été moins barbares dans leurs spectacles, & qu'ils se fussent contentés d'amuser le peuple par des Combats de Dogues & d'autres animaux, on auroit sans doute donné des noms à toutes les attitudes, à toutes les postures, à toutes les grimaces, & à toutes les manières de mordre & de recevoir des morsures de ces bêtes en fureur. Les complimens d'aujourd'hui seroient embellis de ces mots peu communs, & chargés de ces brillantes allusions, pour exprimer les différentes manières, d'oposer & de répondre. Je ne discuterai pas ici, s'il y auroit assés, ou s'il n'y auroit point trop de Vérité, dans ces allusions : je me borne à soutenir qu'elles manqueroient de dignité, de même que la plupart de celles qui ne sont que trop en usage dans ces occasions.



Quatrié-
me usage

VII. On emploie enfin des comparaisons pour émouvoir & pour toucher. C'est un fait vérifié par mille expériences & par un usage assidu, & la raison n'en est pas difficile à comprendre, car déjà les comparaisons assemblent des idées & nous sommes plus vivement frappés de la multitude que du petit nombre. Outre cela on les tire des choses corporelles dont l'idée ébranle l'imagination, agite les esprits, & par là fait naître les Passions. Enfin quand on se propose de toucher on donne aux expressions dont on se sert le tour le plus vif que l'on peut & qui frappe le plus qu'il est possible.

Quand on a le cœur ému & qu'on voudroit faire passer dans l'Esprit des autres les mêmes émotions, on s'excite pour trouver des expressions qui répondent à la vivacité des sentimens dont on est agité. L'Imagination en offre, on se hâte, on s'en saisit sans en examiner la justesse. Il suffit qu'on y trouve de la force.

Quand les Comparaisons ne tendent qu'à ce but, on ne doit pas les



les regarder comme des argumens, ce ne sont même rien moins que des éclairciffemens. On ne demande pas qu'elles ayent de la netteté, il suffit qu'elles ayent de la force & que les mouvemens qu'elles doivent produire soient des mouvemens justes & fondez en raison; moiennant ces deux conditions, les comparaisons sont recevables & l'on auroit tort de les condamner.

C'est ainsi que l'Écriture Sainte attribue à Dieu un Oeil qui voit tout, un Bras qui peut tout, une Colere accablante; elle dit que c'est un feu consumant. Attention, Constance, Respect, Crainte de l'offenser, voilà les effets de ces Images. Elles sont établies pour toucher, & non pour éclairer. Ceux qui savent faire usage de leur Entendement n'en abuseront point, & ne s'égareront pas dans leur explication; & s'il se trouve des hommes incapables de se servir de cette Faculté, en vain tâcheroit-on de les amener à de pures idées, il vaut mieux les toucher par où l'on peut, que de les laisser également dans le Vice & dans l'Ignorance; Si leurs idées sont
con-

confuses, au moins leurs mouvemens seront bons.

Les Comparaisons mises en œuvre pour émouvoir, ont souvent de l'hyperbole, dans le stile sur tout des Orientaux : Elaye XI. 8. *L'Enfant qui tête s'ébatra sur le pertuis de l'aspic : & l'enfant qu'on sevre mettra sa main au trou du basilic.*

C'étoit pour exciter l'attention à ce que diroient les Prophètes que Dieu leur commandoit de faire de certaines choses, qui devoient servir d'emblème à celles qui arrivoient.

Lorsqu'on a quelque doute sur la justesse des sentimens dans lesquels les images font naturellement entrer; pour s'éclaircir & s'affurer, il faut examiner sans préoccupation, & par conséquent il faut dépouiller l'image de sa force éblouissante, considérer le sentiment dont il s'agit en lui-même, & en juger sur les principes incontestables de l'équité & de la parfaite évidence.

J'examinerai donc d'abord si les mouvemens que l'on veut exciter sont raisonnables, & s'il est de mon devoir d'y entrer, & après l'avoir
trouvé

trouvé ainsi , je me livrerai aux Images destinées à les faire naître.

Toutes les fois que l'on est sollicité à faire quelque chose , ou que l'on est instruit sur quelque sujet en termes figurés , pour ne se laisser pas éblouir par ce langage , il faut changer les expressions métaphoriques en simples & en literales , les Idées en deviendront plus simples & plus nettes , & le Jugement que l'on en fera plus aisé & plus sûr.

Quand je dis que les *Mondains* sont des esclaves assujettis à plusieurs Maîtres , cette Comparaison ne perd rien de sa vérité renfermée & exprimée dans le sens le plus littéral , Un homme dont l'esprit ne connoit , & le cœur n'aime que ce qu'on appelle volupté des sens , pompe , rangs , équipages , faste , & les moyens de se procurer la possession de tous ces objets , en rend sa félicité dépendante , & la nécessité , ou il se voit de donner à en acquérir ou à conserver l'un , interrompt pour le moins le sentiment & la jouissance de l'autre.

On



On peut appliquer à toute Prose, éblouissante par ses figures, ce que Socrate remarque sur la Poésie. *Retranchés en les couleurs, devenue misérable prose elle ressemblera à ces visages, que le brillant de la jeunesse faisoit supporter, & quelque fois même rendoit gracieux, mais qui pour n'avoir pas la régularité des traits, fondement solide du beau, font peur quand les Roses & les Lys se fanent.* L. X. de la République.

Un terme métaphorique renferme une comparaison, il exprime plus d'une idée, il pose qu'une chose est semblable à une autre. Mais comme il ne détermine pas à quel point il faut porter cette ressemblance, pour s'en instruire, il est nécessaire de connoître nettement la chose dont il s'agit, aussi bien que l'image sous laquelle on la présente; & pour se former d'exactes idées sur le sens dans lequel un Auteur emploie ces termes, il est nécessaire encore de le consulter dans les endroits où il s'est exprimé plus simplement & plus déterminément.

Il y a des gens qui, pour bannir l'éloquence de la Chaire, raisonnent

font ainsi; *Les Prédicateurs de l'Evangile sont des Pêcheurs & leur Hameçon est non un Rubis, mais un Ver.* Mais comme un Pêcheur emploie ce qu'il juge le plus propre pour arriver à son but, un Prédicateur de même parle élégamment pour mieux instruire, & mieux toucher. Le Ver sert à prendre des Poissons, non parce que c'est un Insecte rampant & méprisable, mais parce que c'est une Viande que le Poisson aime. Il faut de même qu'un Prédicateur s'acommode au goût de ces Auditeurs. Pressez la comparaison, le Pêcheur trompe le Poisson, & sous prétexte de lui présenter de la nourriture, il lui cause la Mort.

Voici encore un de leurs argumens. Le Prédicateur est le Père de son Troupeau, & il ne convient pas à un Père d'étudier les Discours qu'il doit adresser à ses enfans. Mais l'endroit même, par où un Prédicateur a quelques unes des relations d'un Père & les doit soutenir, l'affection & le zèle l'oblige à mettre tout en œuvre pour se faire

faire bien écouter, & par conséquent à ne point négliger l'Eloquence.

Sous le nom d'Eloquence, je n'entens pas les faux brillants, les jeux de mots, les raisons forcées, les mouvemens affectés, traits, figures, sons harmonieux, cadences mesurées, antithèses & exclamations fréquentes. J'entens celle qui s'empare de l'attention par l'évidence des preuves, la solidité & l'utilité des pensées, la clarté, la justesse & la force des expressions, qui convainc l'esprit, qui touche le cœur, qui établit la nécessité des devoirs & en fait sentir la dignité. Les lumières qu'elle fait naître, & les mouvemens qu'elle excite, se font estimer, se font respecter; c'est une conséquence que l'on en souhaite l'affermissement, & la continuation; on la demande à Dieu, & par les secours qu'on en obtient, ce qui n'étoit d'abord que *foi temporaire* devient *foi persévérante & salutaire*. &c.

Qu'on examine les raisons pour lesquelles les enfans doivent obéir à leurs Pères, dans les choses mêmes
les

les plus indifférentes, & l'on verra que ces raisons n'engagent point un Troupeau à la même complaisance pour son Pasteur. L'Education des enfans même, la tranquillité des familles & le repos de la Société exigent cette soumission d'eux pour les volontés d'un Père. Mais la Beauté de la Société Religieuse consiste, en ce que la Volonté de Dieu en soit la seule Règle; qu'on examine tout pour ne retenir que ce qui est bon, & qu'on ne s'aveugle jamais au point de s'imaginer, qu'on obéit aux commandemens de Dieu, quand on ne fait qu'obéir à ceux des hommes; A mesure que les fantaisies d'un Supérieur Ecclésiastique prennent sur ceux qui vivent dans sa dépendance, les droits & l'autorité de la Raison, la superstition s'établit sur les ruines de la véritable Pieté, & les Préjugés se confondent avec la Religion.

Rien n'est plus fréquent que d'omettre les rapports de ressemblance, & cette faute peut s'étendre fort loin. La Religion de Mahomet a fait de rapides progrès; il n'avoit garde de s'en dire l'auteur, &



aujourd'hui on compte ses disciples par millions. Le Roi NUMA faisoit croire aux Romains que le culte qu'il leur prescrivoit, étoit le fruit de ses conférences avec une Déesse. On a mis dans tout son jour la disparité de ces deux cas avec la Religion de Moïse, & celle de Jésus-Christ.

Le plaisir d'imaginer des ressemblances a fait dire, que Socrate avoit eu dessein d'autoriser sa Philosophie, en faisant croire, qu'un Génie Divin, qu'une Intelligence favorable prenoit soin de lui. Mais loin de s'être avisé de cette fiction pour donner du poids à ses préceptes, il a constamment déclaré que dans les choses dont sa Raison pouvoit l'instruire, ce Génie ne l'assistoit point de ses lumières. Son secours se bornoit à le détourner de quelque dessein, qui lui auroit été préjudiciable comme il le reconnoissoit ensuite par l'événement. *Esse divinum quiddam, cui semper ipse, paruerit, nunquam impellenti, scilicet revocanti.* Cic. de Div. L. I. LIV.

Dict. Crit.

Tom. II.

p. 32. art. 22

Sphère,

„ Mr. Bayle compare ceux qui profitent des pensées d'autrui, & s'en

„ s'en font honneur à eux mêmes ,
 „ aux Lacédémoniens à qui il étoit
 „ permis de voler adroitement , pen-
 „ dant qu'un Auteur qui pille gros-
 „ sièrement un autre , ressemble à
 „ ces Voleurs mal adroits que les
 „ Lacédémoniens punissoient.

„ Qu'un jeune Ministre François ,
 „ dit-il , se serve des prédications
 „ de Mr. Daillé , ou de celle de
 „ quelque autre Ministre de la Na-
 „ tion , cachera-t-il son pillage ?
 „ Ne doit-il pas craindre que les
 „ Etudians ne sachent bien tôt d'où
 „ il a pris ce butin ?

Sa comparaison me paroît trop forte si on la prend au pié de la Lettre , & si on la pousse sérieusement. C'est par une excéssive soif de la gloire , & par le chagrin qu'on ressent de celle des autres , que les Auteurs ont si fort exagéré la faute de ceux qui se parent des ornemens d'autrui , & qui cherchent à se faire une réputation qu'ils n'ont pas méritée. Ils sont certainement très-dignes que le public les méprise ; mais plus ceux à qui on a volé quelque chose , en ce sens là , en avertiront le public plus froidement , plus



ils se feront d'honneur. Certainement ceux qui les pillent sans les citer, ne les aiment pas, mais par là même ils leur rendent un hommage qui n'est plus équivoque.

Le conseil que je viens de donner paroît d'abord enlever tout le fruit des instructions métaphoriques, car si pour en atteindre le vrai sens &, pour ne prendre point le change & ne rien outrer, il faut que la nature de la chose dont il s'agit en règle l'explication, il s'ensuit, dira-t-on, que pour en profiter il est déjà nécessaire de comprendre ce qu'on se propose de faire connoître par leur moyen, & par conséquent elles sont superflues. Je répons 1. que l'on travailleroit en vain à nous instruire sur un sujet qui nous seroit absolument inconnu, on auroit beau le nommer, son nom ne seroit accompagné d'aucune idée. Quand on nous instruit, on nous fait toujours passer d'une connoissance vague à des connoissances plus déterminées, & jamais ce que l'on nous apprend de nouveau, sur un sujet, ne peut être incompatible avec ce que nous y voyons

voyons déjà. 2. Les instructions métaphoriques servent à étendre & à fortifier nos connoissances, parce que, comme nous l'avons déjà dit, elles nous fournissent une occasion de passer nous-mêmes à l'examen & à la découverte d'un nouveau sujet, en y cherchant par ordre, & l'un après l'autre, les attributs de son semblable qui nous est déjà connu.

VIII. J'ai dit que la Métaphore ^{Compara-} est une espèce de Comparaison, ^{raisons de} plusieurs car il y en a de plusieurs sortes. ^{espèces.} La *Parabole* se tire de ce qui s'est fait ou a pu se faire; Mais l'*Image* de l'*Apologue* ou de la *Fable* est visiblement supposée. Dans l'une & dans l'autre on ne fait pas attention à tous les traits de l'image; ils ne sont pas tous significatifs. Quelques-uns servent comme la bordure dans un Portrait, non à la ressemblance, mais au seul ornement; il suffit que le gros de l'application soit juste, il n'en faut presser que le but. On demande plus d'exactitude dans l'*Emblème*. Chaque trait y doit porter coup; c'est une Image qui présente une chose sous plusieurs



siens faces, & chaque partie de cette image doit se rapporter à quelque trait & à quelque circonstance de la chose signifiée. On y joint ordinairement quelque *Allusion*, c'est à-dire, quelques paroles remarquables, prononcées la première fois pour un autre sujet, mais applicables à celui-ci, à cause de quelque ressemblance.

Les Regles de la Morale ont été nécessaires aux hommes de tout tems, mais il s'est écoulé bien des Siècles, avant qu'on soit venu à bout, & avant même qu'on ait pensé à en composer un Systême. Les Loix ont toujours présenté quelque chose de dur au cœur humain, dont elles gênent la liberté, & quelquefois mêmes les Législateurs ont eu plus en vûe leur propre intérêt que le bien des hommes à qui ils imposent des Loix. Elles ont été plus favorablement reçues quand on ne les a proposées que comme des conseils. On en a quelquefois relevé l'éclat par des expressions brillantes, on a crû que les sentences graves contribueroient à en faire sentir

PART. I. SECT. II. CHAP. III. 343
sentir l'importance. On a pensé
aussi que la douceur des Vers les
feroit lire avec plaisir & servi-
roit à les insinuer. Mais de tous
les tours qu'on a mis en œuvre
pour instruire les hommes de leurs
devoirs, & pour les leur faire goût-
ter, je doute qu'il y en ait eu de
plus ingénieux & de plus efficace
que la Fable, aussi est-elle très an-
cienne.

Dans le Ch. IX. des Juges,
Jotham expose visiblement son droit
sous l'enveloppe d'une fable, & par-
le d'une manière à porter les re-
mords, & la terreur dans le cœur
de ceux à qui il s'adresse.

Dans les plus anciens tems de la
République Romaine, Menenius ar-
rêta une sedition par le moyen d'une
fable.

Ce n'est pas seulement dans d'au-
tres hommes, c'est dans une autre
espèce d'Etres que l'on voit, ou l'hor-
reur, ou le ridicule du vice, &
par là on le condamne d'autant plus
volontiers qu'on s'aperçoit moins
qu'on se condamne soi-même. Les
images que la Fable présente sont

P 4 outre



outre cela très-justes ; La lumière de la Raison & les Loix de la Morale ne diffèrent que de nom, & dès que l'homme s'écarte de son devoir il deshonne sa Nature pour agir à la façon des Bêtes, qui n'ont d'autre principe de leurs mouvemens que les impressions des Sens & des Passions. Quand le cœur de l'homme n'est pas prévenu de quelque intérêt qui l'aveugle, il sent ce qui est bon, & il démêle par instinct ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas ; la Fable met en œuvre cet instinct & place l'homme dans le point de vûe où il doit être pour apercevoir le Vice dans sa laideur.

L'*Enigme* est une suite de comparaisons, qui désignent le détail d'une chose, par des noms tirés d'un grand nombre de sujets tous différens entr'eux, mais qui ressemblent à celui de l'Enigme, chacun à sa manière & par des rapports particuliers ; Quelquefois pour la rendre plus difficile à deviner, on l'embarasse en mêlant du stile simple au figuré.

Un tems a été que les Rois d'Orient

rient se faisoient un honneur de composer & de résoudre des Enigmes. Le goût d'un Prince, illustre d'ailleurs ou par son Esprit ou par sa puissance, a pû suffire pour en établir l'usage. Il se peut aussi que le stile, dans lequel les Sages des premiers tems renfermoient leurs instructions, y ait contribué; Ils ne les écrivoient qu'obscurément, peut-être afin qu'on eut toujours besoin de leur secours, ou de celui de leurs disciples, pour les entendre, peut-être aussi à dessein d'en rendre la connoissance d'autant plus estimable qu'elle seroit moins commune, & peut-être enfin ne s'énonçoient-ils obscurément, sur ce qu'ils entendoient très-bien, qu'en vûe de cacher leur ignorance sur les matières qui ne leur étoient pas assez connûes, & sur lesquelles, par cette raison, il n'étoit pas dans leur pouvoir de s'exprimer plus clairement.

Parmi quelques Sectes de l'ancienne Philosophie, on n'enseignoit jamais par écrit tout le Systeme, on en reservoit une partie, pour l'en-



346 LA LOGIQUE TRAITÉ
seigner de vive voix par tradition.

Il est sur que le terme hébreu de Similitude signifie en général, expression exquise Ps. LXXVIII.

2. *J'ouvrirai ma bouche en SIMILITUDE, je raconterai les choses remarquables qui se sont passées autrefois.* Dès là il fait un Narré historique.

Ajoutons à cela que comme la Nature est une Enigme, que les causes de ce qui frappent nos Sens sont très-cachées & très-difficiles à découvrir, & que l'on ne peut se flatter d'avoir deviné la véritable cause d'un Phénomène, que quand elle s'applique avec une égale facilité à toutes ses parties, & à toutes ses circonstances; les Enigmes de parole fournissent à l'esprit un exercice, dans lequel il apprend à développer les Enigmes des choses mêmes.

Il y a des modes pour tout, & les Enigmes ont eu la leur sur la fin du Siècle passé, Peut-être n'est-ce pas là un de ses plus beaux endroits. Il me semble au moins que, si j'avois eu la foiblesse de donner dans cette mode & de me
lais-

laisser entrainer au torrent, je serois tout honteux aujourd'hui de lire mon nom dans une longue liste de gens oisifs, & de voir qu'un tems a été, où je me faisois une gloire d'annoncer à toute la France & presque à toute l'Europe, que moi, habitant d'une telle Ville, avois eu assez d'esprit pour deviner que, sous un certain verbiage & un certain peloton de mots, on avoit eu en vûe d'exprimer une Flûte, une Flèche, un Eventail.

Des Esprits d'un ordre fort supérieur s'exercent aujourd'hui & se harcèlent par des Enigmes d'un autre genre; Ce sont des Problèmes dont la solution demande une grande sagacité & suppose encore qu'on s'est rendu très-familier l'usage du Calcul & les Théorèmes de la Géométrie. Ces Enigmes savantes ont ceci de commun avec celles dont nous venons de parler, qu'il est plus aisé de les inventer que de les résoudre. Souvent, en cherchant une vérité, il s'en présente une autre qu'on ne cherchoit pas: On trouve tout d'un coup & par ha-



zard ce qu'on n'auroit trouvé qu'après bien des tentatives, si on se 'étoit proposé : En chemin faisant on se rencontre dans de certains points de vûe, d'où l'on découvre sans peine ce que d'autres auront beaucoup de peine à remarquer, par la difficulté de se placer dans ce même point de vûe, qu'on n'attrape qu'après divers éffais, ou par un heureux hazard. En cherchant soi-même, on a soin de se rendre le chemin aisé, & de s'éclairer à chaque pas que l'on fait ; mais quand on donne aux autres à chercher, loin de leur ouvrir le chemin on le bouche souvent & on l'obscurcit tant qu'on peut. On rassemble soi-même diverses parties l'une après l'autre, mais on les présente aux autres sous une seule idée, ou sous une seule expression qui les enveloppe, & alors l'*Analyse* est d'une toute autre difficulté que la *Composition*.

On a encore tant de choses à aprendre que, dans la République des Lettres, au lieu de s'empêcher mutuellement & de se retarder les uns les autres on devrait tout s'unir

nir de bonne foi, & se prêter tous les secours possibles, pour faire plus de progrès, & pour les faire en moins de tems. Si l'on a fait quelque découverte dont on ne prévoit point l'usage, on peut ou ne s'en entretenir qu'avec ses amis, ou ne la publier que comme une simple curiosité, & même pour ce qui est des choses dont on n'entrevoit pas seulement l'utilité, il me semble que l'on se feroit plus d'honneur de les publier comme des bagatelles qui se font présentées, presque d'elles-mêmes, & qu'on a trouvé sous ses pas, que comme des Théories très sublimes auxquelles on a été obligé de donner beaucoup de tems. Mais pour ce qui est d'usage & qui mérite d'être reçu, on ne sauroit le communiquer trop-tôt, ni trop clairement, au reste des hommes, c'est un présent qu'on leur doit parce qu'on est homme.

„ Mais on voudroit, dit-on,
 „ ménager aux Savans, d'un ordre
 „ distingué, la satisfaction de résoudre eux-mêmes un Problème, satisfaction beaucoup plus grande,
 „ sans

„ sans contredit , que celle de le
„ lire tout résolu. “ C'est de quoi
il peut-être permis de douter ; N'a-
t-on point en vûe , au contraire ,
de leur vendre cher la lumière dont
on leur fait part , & de leur faire
sentir les efforts qu'il a falu pour y
parvenir ? Seroit-on mortifié si ,
au lieu de procurer aux Savans le
plaisir de résoudre eux-mêmes un
Problème ; & de se convaincre par
là qu'ils n'ont pas moins d'habileté
que celui qui l'a proposé , on les
engageoit à se fatiguer inutilement ,
& à faire un aveu de l'infériorité
de leur esprit , après un grand nom-
bre d'essais inutiles. Après tout ,
celui qui veut se donner le plaisir
de faire usage de ses forces , le
peut toujours quand il lui plait ;
Après avoir lû le titre d'un Pro-
blème il n'a qu'à en chercher lui-
même la solution au lieu de la li-
re ; & comme tous les esprits ne sont
pas de la même force , les uns le
résoudront tout entier sans aucun
secours , & quelques lignes de lec-
ture en faciliteront la solution à d'au-
tres.

Par



Par le chagrin avec lequel Mr. *Viviani* parle de ses problèmes, ainsi proposés aux géomètres, il est aisé de conjecturer que ceux-ci l'avoient détourné de quelque occupation plus importante, il nomme plusieurs Mathématiciens illustres, qui ont marqué beaucoup de dégoût pour ces Enigmes. *Galilée* même lui avoit conseillé de ne se livrer jamais à ces sortes de suplice. Il est vrai que sans se servir de la raison de Mr. *Hulde*, que la Géométrie, fille ou mère de la vérité, étoit libre & non esclave, on peut dire avec moins d'esprit, & peut-être avec plus de solidité, que ceux qui proposent ces Questions, ont du moins l'avantage d'avoir tourné toutes leurs pensées de ce côté là, le bonheur d'en avoir trouvé le dénouement par hasard.

Mais après les trois problèmes de Mr. *de Comières*, Mr. *Viviani* en résout encore un, qui venoit d'être proposé par un inconnu; mais il ne le résout que pour combler la mesure, & pour être en état de déclarer plus noblement, qu'il renonce pour jamais à ce métier là.

Mais



Mais après avoir renoncé à se laisser tourmenter par les autres, n'y avoit-il point d'injustice à les tourmenter lui-même; car il en propose. On pourroit vraisemblablement croire que ce fût pour montrer qu'il en étoit capable.

J'ai connu un frère & une sœur qui s'aimoient sincèrement, & qui s'étant aperçus que le Jeu des Echecs faisoit naître chez eux des Secrets mécontentemens, se firent confidence de ce désagréable effet, & renoncèrent pour jamais à ce Jeu, ils le prirent en haine.

Quand l'intelligence d'une suite de métaphores, est dégagée d'obscurité & ne répand aucun voile sur le Sujet que l'on écrit, cette suite porte le nom d'Alégorie, & si l'Alégorie est chargée des métaphores tirées de trop loin, ou simplement d'un trop grand nombre, sur tout lors qu'elles ne s'accordent pas entr'elles, l'allégorie dégenère alors en Enigme.

Dans l'usage sacré, ce mot désigne l'expression d'une chose spirituelle sous l'enveloppe d'une corporelle.

On a reproché à Cicéron d'avoir violé

violé sa règle & d'avoir employé, tout d'une suite, des métaphores qui ne s'accordoient pas. Il se félicite de ce que la Ville de Rome vient de vomir Catilina & il ajoute que ce monstre en sort à regret, & fait connoître par ses regards, & par ses mouvemens, la fureur avec laquelle il voudroit l'engloutir & le dévorer. On ne scauroit renfermer dans ses flancs & beaucoup moins faire sortir de sa bouche un monstre dont on peut être soi même englouti.

Le *Type* est la représentation d'un événement à venir, comme le *Monument* est la représentation & le *Mémorial* d'un événement passé. Et les termes qui expriment ces images conviennent quelquefois également à l'image & au sujet qu'elle représente. Quelquefois ils ne sont vrais que du *Corps* de l'image, & d'autre fois enfin ils ne s'appliquent qu'à la chose signifiée. *Qu'il a bon air! Qu'il est fait d'une habile main! Que c'est un admirable homme!* On dit tout cela d'un portrait.

L'usage des Allégories est très ancien, les hommes admirent ce qui est

est



est obscur ; ce qu'ils comprennent aisément leur paroît petit , & ils trouvent au contraire de la grandeur dans ce qui leur fait de la peine : Ceux qui ont fait profession d'enseigner les Sciences ont trouvé à propos de s'accommoder à ce penchant ; ils y trouvoient leur compte , comme nous l'avons déjà dit , on ne pouvoit se passer de leur secours , & leurs compositions n'en étoient pas moins estimées , parce que les éclaircissimens de vive voix leur étoient nécessaires. On donna dans les Enigmes & dans les Hiéroglyphes ; sous l'enveloppe d'une chose on en disoit une autre. Les Philosophes Payens profitèrent de cet usage pour sauver les absurdités de leur Religion ; les contes qu'on faisoit de Jupiter , de Junon , de Mars , de Venus &c. renfermoient , selon eux , des Vérités physiques , ou des Vérités Morales. Il seroit à souhaiter que les anciens pères de l'Eglise eussent été plus éloigné de ce mauvais goût , & n'eussent pas laissé à leurs successeurs des exemples , d'autant plus dangereux qu'ils sont plus autorisés.

Il est triste que dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre, & dans lequel les Théologiens ont plus d'intérêt que jamais à n'exposer pas la Religion aux railleries des libertins, dont le nombre ne fut jamais si grand, & qui ne disputèrent jamais avec tant de hardiesse & de subtilité, on donne carrière à son imagination, pour faire dire à l'Écriture tout ce qu'on veut, souvent avec aussi peu de fondement que les Enfans font dire au son des cloches tout ce qui leur plait. On ouvre par là une route, dans laquelle il n'y a qu'à entrer pour devenir visionnaire; car s'il est une fois permis de sortir de la route du bon sens, pourquoi ne seroit-on pas en droit de s'en écarter de quatre pas, comme de deux?

Les Prédications sont des preuves qui servent à établir la divinité de ce qu'on propose à croire: Mais des preuves, pour être digne de la Sagesse de ceux qui les allèguent, doivent être convaincantes, & tout passage qui peut recevoir un sens très juste & très-naturel, où il n'y a rien de prophétique, ne peut pas
passer



passer pour une prédiction. D'ailleurs, quel est le but des prophéties ? C'est de nous engager à croire, & à quoi la foi nous doit-elle amener ? C'est à bien vivre & à glorifier Dieu par notre sanctification. Cela posé, est-il raisonnable de chercher un sens prophétique sous l'enveloppe des termes, qui certainement renferment un sens moral ? Si cela étoit, l'écorce présenteroit des instructions plus utiles, que l'intérieur qu'elle renferme, & le sens littéral seroit plus digne de notre attention que le sens spirituel.

L'Exemple renferme aussi une similitude; s'il est bon il faut l'imiter, s'il est mauvais il faut éviter ce qui lui ressemble.

Il ne faut pas confondre les Exemples avec les Preuves: Un exemple éclaircit une proposition, mais il ne l'établit pas. Il l'éclaircit parce qu'il en présente le sens sous des idées plus frappantes, & qui s'emparent plus fortement de l'attention, par là même qu'elles sont plus déterminées. Cette nouvelle lumière plait; on s'en contente & on la regarde comme une preuve, quoi qu'elle

qu'elle n'en soit pas une. Quand après avoir dit, *On arrive au même produit en faisant du multiplié le multipliant, pourvu qu'en même tems on fasse du multipliant le multiplié*, j'éclaircis cette proposition, obscure parce qu'elle est composée de termes vagues & peu familiers, en disant: Lors qu'après avoir multiplié 3. par 2. j'ai le produit 6. Si je multiplie 2. par 3. j'aurai encore 6. & c'est tout un de dire 2. fois 3. ou 3. fois 2. font 6. On comprend le sens de la proposition, on reconnoit qu'elle est très-vraie dans cet exemple, on y en ajoute encore quelques-uns, dans lesquels elle se vérifie de même, & enfin on aime mieux suposer qu'il en sera ainsi de tous les autres, que de se résoudre à pousser ces exemples à l'infini.

Mais afin qu'un Exemple serve à établir la Vérité d'une Proposition Universelle, il faut pouvoir s'assurer que tout ce qu'on pose dans cet exemple, & en vertu de quoi on conclud, se trouvera nécessairement dans tous les autres. C'est ainsi qu'après avoir tiré dans un

Cercle



Cercle une Corde qui passe par le Centre, & une autre qui n'y passe pas, je comprends évidemment qu'il est impossible qu'il y ait jamais aucun Cercle, où je n'en puisse faire autant, au moins par la pensée. Je vois avec la même évidence que, dans chacun de ces Cercles, on pourra toujours tirer depuis le Centre deux Rayons aux extrémités de la Corde qui est différente du Diamètre, d'où il paroît manifestement que tout ce qu'on tirera de ces principes, sera aussi vrai de tous les Cercles, que de celui qu'on a sous les yeux pour soulager son attention & la mieux soutenir.

L'abon- IX. La facilité de trouver des
dances comparaisons est quelquefois une
Compa- marque d'étendue d'esprit. Il faut
raisonsest encore de la vivacité & de la péné-
souventla tration pour saisir, dans un sujet,
preuve d'un Es- quelque attribut semblable à ceux
prit su d'un autre qui, à la première vûe,
perficie. en paroît tout différent. Il faut
de plus de la justesse pour tirer de
l'un des lumières qui éclaircissent
l'autre : Mais souvent aussi l'a-
bondance des comparaisons est la
preuve d'un Esprit superficiel. Car
comme

comme la même idée s'applique à des sujets d'autant plus differens qu'elle est plus vague, ceux qui ne regardent les choses qu'en gros, confusément & à la legere, ou qui n'en connoissent que la plus mince surface; ceux dont les idées ne sont ni exactes ni déterminées, n'aperçoivent point les différences, ils ne font frapés que de l'égalité; & ces esprits superficiels s'arrêtent encore d'autant plus sur les comparaisons, & y reviennent plus souvent, qu'elles sont amusantes, & qu'elles plaisent sans fatiguer & sans demander des efforts d'attention.

Il est très dangereux d'aimer trop les comparaisons & de donner plus qu'il ne faut dans les figures, c'est une inclination toute propre à rendre l'esprit faux; Un trop grand empressement à chercher des ressemblances, fait qu'on en suppose là où il n'y en a point, & qu'on croit voir dans les objets tout ce qu'on y imagine. Il n'y a que trop de gens qui ressemblent, quand ils se hazarde de raisonner, à ceux qui croient voir tout ce qui leur plait dans les Nuées ou dans les traits
con-

confusément répandus sur une muraille. L'excès de cette illusion fait les fous ; Celui qui , voyant un trouc d'arbre de près , le prend pour un homme & l'embrasse comme un intime ami , dont il a l'imagination occupée , est visiblement hors de sens ; On s'éloigne donc de la Raison & de la Sagesse , à mesure qu'on donne dans de fausses ressemblances , & cela étant , ne craint-on point de gâter le goût de la jeunesse en leur demandant des compositions dont la plus grande partie roule sur des similitudes , avant qu'ils ayent acquis assez de connoissance & de discernement pour les faire justes ? C'est ainsi qu'on diffère de leur apprendre à bien penser jusqu'à ce qu'on leur ait gâté l'esprit , à force de les accoutumer à parler & à écrire , sans comprendre souvent ce qu'ils disent , ni ce qu'ils mettent par écrit. On croit faire merveille de leur dévoiler les grandes vérités Physiques & Morales renfermées sous l'enveloppe des Métamorphoses & des Fables qu'un Poëte voluptueux n'a écrit que pour donner effort à son imagination. On porte ensuite ce
même

*Argu-
menta à
simili.*

même Esprit dans la Religion ; on débite pour des Mystères vénérables des conjectures sans fondement. On admire ses propres songes & on s'écrie, ô merveilles ! ô profondeurs ! Il y a des gens qui s'étonnent que , parmi ceux qui font profession des Lettres , il s'en trouve de si peu sensés : Ils devroient bien plus s'étonner qu'il leur reste encore du bon sens , après une éducation qui lui est si contraire.

X. Quand la Comparaison roule sur le *Plus* ou le *Moins* , le raisonnement va ou du plus au moins , ou du moins au plus. Il y a des cas où ces raisonnemens sont justes , & il y en a où ils n'ont aucune force. Voici les regles : Je regarde le *Moins* comme une *Partie* , & le *Plus* comme un *Tout*. Si le *Tout* ne suffit pas , la *Partie* sera insuffisante : mais la *Partie* peut n'avoir pas une force qui se trouvera dans le *Tout*. Reciproquement , si la *Partie* suffit , à plus forte raison le *Tout* , quoi que l'on ne puisse pas conclure de la suffisance du *Tout* à celle de la *Partie*. Ainsi en niant , je vais du plus au moins

On con-
clud du
plus au
moins, &
du moins
au plus.



362 LA LOGIQUE
& en affirmant, je vais du moins au plus.

Mais ces conclusions n'ont pas lieu dans les effets qui dépendent non de la quantité seule, mais de la dose, c'est-à-dire, de la quantité réduite à une certaine proportion. Presque tous les effets, qui arrivent dans la Nature, dépendent d'une certaine proportion entre les causes qui les produisent, & la disposition des sujets qui les reçoivent. Dès que cette proportion change, l'effet cesse ou varie extrêmement; (*) les causes les plus utiles deviennent pernicieuses dès qu'elles sortent d'une certaine médiocrité; l'excès du chaud & de la pluye nuit également aux plantes & à leurs fruits

(*) „ Souvent la quantité doit être „ si précise, que pour peu qu'on y man- „ que, on fait une opération toute dif- „ férente de celle qu'on s'étoit proposé „ de faire. *Mem. de l'Ac. des Sc. Ann.* „ 1699. p. 69. Voyez encore *l'Hist. de* „ 1700. p. 61. “ Il faut que dans l'Ype- „ cacuanha ce ne soit pas la quantité des „ principes actifs, mais une certaine dose, „ qui fasse sa force; car le brun a beau- „ coup moins de parties salines & resi- „ neuses que le gris, & cependant il est „ plus violent dans son action.



fruits : le trop , comme le trop peu de nourriture , ruine la santé ; celui qui mange trop accable ses forces , celui qui ne mange pas assez les laisse épuiser. Un homme sage règle sa conduite sur des proportions fixes , dont il ne s'écarte point : mais cette sagesse est rare , la plupart des hommes vont toujours à quelque extrémité ; il faut trop d'attention pour s'éloigner également de l'une & de l'autre , chacun presque se livre à son humeur , l'humeur outre tout. (†) L'un aime à donner , & s'aplaudissant dans l'idée de généreux , dissipe tout. Un autre est dur ou timide , il aime à garder pour soi , & il ne s'occupe qu'à amasser & à refuser. Les plaisirs auxquels on se livre , dans le commerce du Monde , les passions vio-

Q 2 lentes ,

(†) Dans cette vûe les Anciens disoient , *Ne quid nimis* , Rien de trop : & Salomon , *Temps de rire & temps de pleurer , un temps de se taire & un temps de parler , un temps de chercher & un temps de laisser perdre.* Eccl. Ch. III. Souvent on auroit plû , si on avoit moins cherché à plaire , & un Discours auroit paru plus beau , si on y avoit moins répandu de beauté.



lentes, les agitations continuelles dont on devient le jouët, tirent les hommes de la route du Ciel. Là-dessus, pour se garantir de la séduction des plaisirs & de l'emportement des passions, des gens s'imaginent que leur vie ne sauroit être trop austère, ni trop éloignée du commerce des hommes. D'autres ne trouvant ni nécessaire, ni raisonnable une retraite si outrée, se jettent dans le monde, & y vivent comme si l'on étoit d'autant plus raisonnable que l'on est plus mondain.

La méditation donne à l'esprit de la justesse, des forces, & de l'étendue. Il y a des gens qui ne veulent que méditer, & ne lisent point. Cependant la lecture enrichit la Mémoire, & fournit déjà tout trouvé, ce que l'on n'auroit découvert qu'après bien des soins; elle donne à l'imagination de la variété & de l'étendue, & en présentant divers caractères, elle peut empêcher qu'on ne s'entête entièrement du sien. Il y en a au contraire qui ne méditent point; & ne font que lire; leur esprit devient par là
sans

sans force & sans fécondité, & souvent sans discernement; chacun auroit raison de faire ce qu'il fait s'il ne le faisoit pas uniquement.

XI. Toutes les fois qu'il s'agit de comparer deux choses, dont la comparaison doit rouler sur le Plus & le Moins, il est nécessaire que ces deux choses soient du même genre, de même Espèce, les plus semblables qu'il se pourra, & qu'ain- si elles ne diffèrent qu'en degrés. A moins de cela, l'on ne trouvera pas aisément une commune mesure qui en détermine le plus & le moins, & l'on se jettera à travers champs dans des discours & des contestations qui n'aboutiront qu'à embrouiller toujours plus la question. Rien n'est plus nécessaire que cette règle, rien n'est plus négligé que son observation. Non seulement, il est ridicule de disputer sur le plus & le moins dans des sujets tout différens: comme, par exemple, si César étoit plus grand Capitaine, que Ciceron grand Orateur (+). Mais

Q 3

(+) Le Pere Vavasseur s'est fort récrié sur une pensée du P. Rapin qui paroïssoit mettre le génie d'un grand Poëte,

au

Précau-
tion né-
cessaire
quand la
compa-
raison
roule sur
le plus &
le moins.

Non de-
sistat
de hoc
sermone
p. 107
111



dans les sujets semblables, lors qu'ils sont composés [comme en effet ils le sont tous] il est nécessaire de comparer partie après partie, & non pas assemblage avec assemblage. Ainsi je comparerai, quand il s'agira de deux Orateurs, la force de la voix de l'un, avec la force de la voix de l'autre; ensuite je comparerai la pureté de la diction du premier, avec la pureté de la diction du second; & je parcourrai ainsi successivement les différens caractères, qui contribuent à faire estimer un Orateur.

Si les caractères que l'on compare sont diférens, il faut tout au plus de

au dessus de celui d'un Général d'Armée & d'un Ministre d'Etat. Cette pensée a été relevée avec une grande vivacité: & la Rep. M. Bernard remarque très judicieusement sur cette querelle, qu'il n'y a personne qui ne soit choqué d'abord du Parallèle d'un grand Poëte & d'un grand Général d'Armée, ou d'un grand Ministre d'Etat; parce que le génie des uns & des autres est fondé sur des qualités toutes différentes. Un Héros aura assez d'étendue d'esprit pour former de grands desseins & assez de courage pour les exécuter, sans avoir l'expression assez heureuse & l'imagination assez féconde pour les bien représenter.

Nouv. de
la Rep. M.
des Lett.
Fevrier.
1710. p.
131.

demander quel des deux est le mieux soutenu, ou enfin quel des deux produit de plus utiles effets. Les Langues encore peuvent être comparées par rapport à la prononciation, à l'abondance des termes, à la construction, à la Prose, aux Vers, à leurs rapports avec la manière de penser ; car les Nations les plus cultivées pensent mieux & parlent mieux.

Lors même que la comparaison roule sur des qualités de même genre, pour peu que l'on soit prévenu, elle ne sera pas juste ; parce qu'on ne pense pas à y faire entrer tout ce qui peut la rendre exacte.

Peut-être ne viole-t'on jamais plus grossièrement cette règle, que quand on se compare soi-même avec les autres. On voit dans les autres des avantages qu'on n'a pas, ou qu'on n'a que dans un degré très inférieur, & on trouve aussi dans soi-même, des qualités qui ne brillent pas dans les autres ; mais il est très difficile de faire une juste estime & une comparaison exacte des qualités de nature différente ; aussi



ne s'en embarasse - t'on pas, & sans balancer, on décide pour ce qu'on trouve chez soi.

Dans la comparaison que l'on fait des différens genres de vie, un grand nombre n'hésitent point à donner la préférence à celui qu'ils ont choisi; Les gens du commun surtout: Mais ils n'ont pourtant jamais fait les parallèles nécessaires pour une sure décision. Le plaisir de croire qu'ils ont heureusement choisi, les détermine à s'en persuader. Cela est heureux: d'un côté cette pensée les éloigne d'une légèreté & d'une inconstance qui leur empêcheroit de réussir, & d'un autre, les engage à se perfectionner dans une profession qu'ils estiment, & dont l'idée leur fait plaisir.

Dans le *Traité des Premières Vérités*, Art: 273. & suiv. on trouve plusieurs exemples de comparaisons mal établies. *Si l'Action est préférable à l'inaction, le repos au mouvement, le liquide plus que le solide.*

A tout cela on ne peut répondre que par rapport à différens usages. *S'il vaut mieux être immortel que mortel. Attachés y la félicité*

ou

où l'infelicité, la réponse sera affirmative ou négative. Il en est ainsi du pouvoir & de *la connoissance*, par raport à leurs contraires : il vaut mieux être ignorant que d'abuser de son sçavoir ; être sans force, que d'abuser de sa puissance. Il en est encore ainsi de la comparaison entre le *meilleur* & le *moins bon*. Il s'agit du bon par raport *aux sens*, ou à la *Raison*, par raport à un *particulier*, ou à *plusieurs*.

Quand on demande, quel amour règne avec plus de force dans un cœur bien disposé, celui de nous mêmes, ou celui de Dieu, on compare divers genres. Nous nous aimons, par sentiment & par nécessité ; mais l'amour de Dieu est un amour de choix & un effet de réflexion : il faut donc demander, quel objet nous paroît plus estimable, & à quel c'est que nous trouvons plus de douceur, à arrêter notre attention, à élever nos pensées, nos louanges nos désirs ? Alors il se trouve que nous nous perdons de vûe, pour livrer toute entière notre admiration à notre Créateur, nos vœux à lui être dévouez par une vive & constante obéissance,

Q 5 &



& nos désirs à connoître sa volonté pour en faire notre unique règle.

Une comparaison ne sauroit rouler sur des objets d'un genre plus différent que quand on compare le Fini avec l'Infini ; c'est en cela que consiste le sophisme suivant. On suppose qu'Achille pût faire cent piés de chemin, pendant qu'une Tortuë en feroit un : cela posé, jamais, dit-on, Achille n'atteindra la Tortuë ; car, pendant un temps Achille fera cent piés, & la Tortuë un. Pendant la centième partie d'un temps Achille fera un pié, & la Tortuë seulement la centième partie d'un pié. Pendant la centième de cette centième Achille fera la centième partie d'un Pié, & la Tortuë une partie cent fois plus petite, c'est-à-dire, la dix-millième. On continue cette progression, & on trouve toujours Achille de quelques mesures en arrière.

Le sophisme de ce raisonnement vient précisément de ce que dans une comparaison qui roule sur le plus & le moins, on compare les deux

deux choses du monde les moins propres à être comparées en ce sens, le Fini avec l'Infini. Une portion d'étendue est finie en un sens, car elle a, à la droite, par exemple, une surface, au delà de laquelle elle ne s'étend plus, & elle en a de même une qui la termine à la gauche : Mais entre ces deux extrémités, il y a une portion qui ne s'étend point au de là, & qui peut elle même être divisées en deux parties égales ; une de celles - là encore en deux autres, & ainsi consécutivement ; la division peut se continuer, de petit en petit, sans fin & sans cesse, & à cet égard on reconnoit qu'une portion d'étendue est infinie, c'est à-dire, qu'on ne sauroit lui assigner un dernier terme. Il faut raisonner de la même manière sur le Temps. Une minute commence & finit ; son commencement suit immédiatement & sans interruption, la fin d'une précédente ; & sa fin est de même suivie, immédiatement & sans interruption, du commencement d'une suivante. Cette minute, ainsi

Q 6

placée



placée entre deux termes, se divise en deux tems égaux; l'un de ceux-là en deux autres, & on ne feroit assigner un dernier terme à cette division; le Temps coule toujours, & entre le commencement & la fin de chaque partie, il y a un milieu.

Une Espace d'étendue fini est parcouru pendant la durée d'un Temps, qui est fini de même; & cette portion d'étendue qui se divise de petit en petit, sans fin & sans cesse, est parcourue pendant la durée d'un Temps, qui ne se divise pas moins, & qui se partage proportionnellement. C'est ainsi qu'on peut comparer sans sophisme le fini avec le fini, & dès là l'infini aussi avec l'infini.

Mais dès qu'il s'agit de comparer un mobile avec un autre dix fois, ou cent fois plus lent, dans son mouvement; dès qu'ils s'agit de décider où c'est que l'un atteindra l'autre; ces questions roulent sur le Fini, l'Infini n'y doit point entrer.

Puisque la Tortue fait un pié
de

de chemin pendant qu'Achille fait cent piés, la Tortuë fera $\frac{100}{99}$ parties d'un pié, pendant qu'Achille fera cent piez & $\frac{100}{99}$ de pied. Car $100.1 :: 100 + \frac{100}{99} = \frac{10000}{99} \cdot \frac{100}{99}$. Voilà donc Achille, qui à la fin d'un certain moment, est arrivé au même terme que la Tortuë, & qui, dès là précisément, commencera à la devancer. Or si Achille fait cent piez dans une minute, il fera cent piez & $\frac{100}{99}$ de piez dans une minute & une nonante-neuvième partie de minute; de sorte qu'au bout de ce tems-là, c'est-à-dire, au bout d'une minute, & de la nonante-neuvième partie d'une minute, les deux mobiles se trouvent sur la même ligne. Ils ne s'y arrêteront point; car la fin d'un tems ne dure pas; Entre le moment où ils y sont parvenus, & celui où ils la quitteront, il n'y aura point d'intervale; mais l'un quittera sa ligne ou sa surface avec cent fois plus de vitesse que l'autre, & au bout d'une minute Achille se trouvera à nonante neuf piés de la Tortuë.



J'ai lu depuis peu un parallèle de deux sujets, entre lesquels on ne disconvient pas qu'il n'y ait une très grande différence; ce sujet est manié par le *Père Bruno*, avec toute la délicatesse & la justesse possible. Il est aisé de se convaincre, qu'il connoit à fond la matière, qu'il entreprend de traiter, & on ne peut user de plus de ménagement, & de circonspection. Il pense à tout, il prévoit tout, & paroît ne rien craindre, autant, que de décider légèrement. C'est un modèle, duquel mon Lecteur ne me saura pas mauvais gré d'avoir copié quelques lignes.

I. Discours sur la Comédie Grecque.

Pour achever le Parallèle de la Comédie, & de la Tragédie, on pourroit réveiller une question, plus souvent proposée que bien décidée, & aussi intéressante qu'elle est commune; à savoir, lequel de ces deux genres est le plus aisé, ou le plus difficile à remplir dans l'exécution.

J'aurois fait copier cet excellent morceau tout entier, si une si longue citation avoit été moins disproportionnée à l'étendue de mon ouvrage: je me bornerai donc à rapporter
ce

ce qu'a écrit le même Auteur dans
le III. Discours du I. Volume Art.
XXIV.

„ C'est donc par la nature , qui est
„ la même , dans tous les tems , &
„ non par les choses que l'éducation
„ & l'habitude y ajoutent , de Siécle
„ en Siécle , qu'il faut comparer le
„ Théâtre Ancien avec le moderne.
„ Sur ce pied là on les regardera com-
„ me deux genres tout différens , à
„ certains égards ; & par conséquent
„ *peu susceptibles d'une comparaison fort*
„ *exacte* , puisque l'impression résulte
„ d'un certain total , qui comprend
„ *l'imitation*, tant de la nature que des
„ choses qui y sont ajoutées , ou qui
„ en sont retranchées , par la diversité
„ des Siécles. Quiconque aura l'œil
„ assez fin , pour démêler les ressorts
„ de cette impression , trouvera sans
„ doute, que, si notre Théâtre est plus
„ Noble par les mœurs , le Théâtre
„ Grec ne l'est pas moins par la na-
„ ture ; que l'un est plus chargé , l'au-
„ tre plus simple ; l'un moins régu-
„ lier , l'autre plus exact ; le premier
„ plus intéressant, le second plus tou-
„ chant ; celui là plus fougueux , &
„ plus Sublime , celui - ci plus animé
„ &



» & plus naturel. Le Théâtre Grec
» sera regardé comme une Statuë an-
» tique , avec ses linges mouillés , peu
» ornée à la vérité , mais où tout est
» naïf & vrai. Et le François comme
» une Statuë moderne, dont les attitu-
» des & les draperies ont plus de di-
» gnité & de richesses , moins d'agrè-
» mens & de vérité. Si nous en croi-
» ons Mr. de Saint Evremond , chés
» nous ce qui doit être tendre n'est
» souvent que doux , ce qui doit for-
» mer la pitié , fait à peine naître la
» tendresse ; l'Emotion tient lieu du
» saisissement ; l'étonnement de l'hor-
» reur. Il manque à nos sentimens
» quelque chose d'affés profond ; les
» passions à demi touchées , n'excitent
» en nos ames que des mouvemens
» imparfaits , qui ne sçavent ni les
» laisser dans leur assiete , ni les en-
» lever hors d'elles mêmes. Cela n'est
» pas généralement vrai. Car qui ja-
» mais poussa plus loin une passion que
» Corneille , sur tout celle des Dialo-
» gues particuliers , où il s'agit de
» contestation ? l'on pourroit se plain-
» dre au contraire que souvent la pas-
» sion est outrée. Où ne la porté pas
» Cléopatre dans Rodogune ? Nos hé-
» roïnes

„voines se lamentent trop , ou s'exhalent
 „souvent en des sentimens trop beaux ,
 „pour une douleur véritable , autre re-
 „proche de Mr. de St. Evremond.
 „Ce trop , ou ce trop peu , sont les
 „apanages du goût , où l'on a mon-
 „té le Théâtre moderne. La Justesse
 „& la Verité , choses si chéries des
 „Anciens , sont le partage du leur.
 „Il se passionne; Mais sa passion a son
 „origine , son étendue , ses bornes &
 „ses expressions , comme dans la na-
 „ture. C'est un tableau dont la sim-
 „plicité , la vie , & la ressemblance ,
 „font le principal mérite. Le nôtre
 „est un Tableau plus brillant , & dont
 „les traits sont plus hardis : Si ce der-
 „nier frappe & fait d'avantage , le
 „premier n'a pas moins droit d'atta-
 „cher & de plaire. Ce que l'un perd ,
 „dans l'examen rigoureux de la Rai-
 „son , l'autre le gagne , par ce même
 „examen , & c'est le sort des belles
 „choses. Plus on les voit avec des
 „yeux critiques , plus on les trouve
 „belles. Mais comme il ne s'agit point
 „ici de préférence , ni même de com-
 „paraison rigide , entre deux Théâtres
 „qui ont si peu de rapport , c'est assés
 „d'avoir fait connoître comment , &
 „en



„ en quoi on peut les comparer, pour
 „ juger mieux de l'un , qui est moins
 „ connu , par le contraste de l'autre ,
 „ qui l'est plus. C'est tout l'avantage
 „ que j'ai prétendu procurer au Théa-
 „ tre Grec, sans aucun préjudice pour
 „ le François. Ce seroit beaucoup d'a-
 „ voir mis , par ce moyen , les lec-
 „ teurs en goût , & en situation de
 „ juger par eux mêmes du degré
 „ d'estime , qu'on peut accorder aux
 „ inventeurs de la Scène Grecque, sans
 „ interesser , le moins du monde, l'ad-
 „ miration si justement due aux grands
 „ Maîtres de notre Scène “

XII. Quand je dis que la même
 idée , qui nous fait connoître un des
 semblables , nous manifeste aussi
 l'autre , il n'est pas nécessaire de
 supposer que les idées sont des Ta-
 bleaux , afin qu'un seul de ces ta-
 bleaux puisse représenter plusieurs
 Objets semblables ; c'est assez que
 la même forme , le même état de
 la pensée puisse s'appliquer indifférem-
 ment , ou à celui-ci, ou à celui-là, de
 plusieurs Objets semblables , & que
 l'Esprit , persévérant dans la même
 manière de penser , puisse successive-
 ment connoître plusieurs attributs ,
 tous

tous représentez par cette manière constante d'apercevoir.

On comprendra plus distinctement ce que c'est que continuer dans la même manière de penser , si nous expliquons la force de ce terme & la nature de l'*Identité*. C'est une matière qui convient à ce Chapitre. On dit fort souvent des choses *Semblables* , qu'elles sont les *Mêmes* ; & l'*Identité* , est une espèce de rapport qui résulte de la comparaison que l'on fait d'une chose , avec elle-même : on dit qu'elle demeure la même , lors que dans différens temps on la trouve toujours semblable , & que telle qu'on la connoît une première fois , telle on la conçoit une seconde. L'*identité* , dit le P. Buffier , ajoute à l'unité certain rapport de tems & de lieu.

Le peu d'exactitude qui se trouve dans le langage des hommes , jette à tout moment dans l'erreur , quand on en fait la règle de ses idées. Quelquefois on multiplie les choses parce qu'elles ont de différens noms , & d'autrefois on confond des choses fort différentes , parce qu'elles n'en ont qu'un ; c'est
ce



ce qui arrive à l'égard de l'Identité.

Quelquefois *demeurer le même*, signifie perseverer dans son existence, continuer d'être. Dans ce sens, je dis que l'Univers est aujourd'hui le même, qu'il étoit il y a 2000. ans, c'est-à-dire, que celui qui existoit il y a 2000. ans, n'a pas été anéanti, & qu'un autre n'a pas été créé en sa place. Ce qui existoit il y a vingt ans, & que j'appellois *moi*, continuë d'exister aujourd'hui; j'étois un Etre, & j'ai demeuré Etre, je suis encore. *Moi, pensée*, je me sentoie il y a vingt ans par là même que j'étois pensée, & aujourd'hui je me sens encore par la même raison, & je sens que ce sentiment de moi-même continue parmi une très grande diversité d'autres sentimens, qui m'amènent à la connoissance des Objets, qui existent au dehors de moi.

Ces idées sont simples, il n'y faut point faire naître un embarras qui naturellement n'y est point. Ainsi en est-il du Mode. La rondeur d'une boule de cire à laquelle on
n'a

n'a point touché, est restée la même, cette cire ronde est toujours cire ronde. La Substance demeure toujours la même, tandis qu'elle est Substance, c'est-à-dire, tandis qu'elle a son existence à part, tandis que son existence n'est l'existence d'aucune autre chose, ou ce qui revient au même, tandis qu'elle est ce qu'elle est, & non quelque chose de différent de soi-même; & par conséquent la Substance demeure la même pendant qu'elle existe; car elle cesseroit d'exister, dès qu'elle cesseroit d'être Substance. Et un Mode, demeure le même tandis que la Substance existe dans le même état.

Cela nous amène au second sens du mot d'*Identité*: on dit qu'une chose n'est plus la même, parce qu'elle a changé d'état, quoi qu'elle continuë d'être & qu'elle soit toujours Substance; & réciproquement elle est estimée la même, parce qu'elle a conservé ses Modes sans changement. Mais il y a ici du plus & du moins; car une Substance a plusieurs Modes, & comme elle peut changer les uns, & conserver les

les

les autres, on affirme ou l'on nie qu'elle soit encore la même, suivant qu'on la considère par rapport à ceux qu'elle a perdus, ou par rapport à ceux qu'elle a gardez.

Quand on dit qu'un homme n'est plus le même, cela ne signifie pas qu'il n'a plus la même ame. Cette Substance continuë d'être, mais ses manières de penser à divers égards ne ressemblent pas à celles qu'il avoit précédemment.

Si la Liberté est éteinte ou suspenduë, s'il n'a plus de pouvoir sur ses idées & ses volontés, il ne sera pas puni, ni pour les paroles qu'il aura proférées, ni pour les actions qu'il aura faites dans cet état là. Si un homme étoit devenu fou, & que depuis sa folie, on eut découvert quelques crimes dont il se feroit rendu Coupable, avant son état de stupidité, & de démence, parce qu'il feroit hors d'état d'en témoigner sa repentance, & que ce châtiment perdrait sa force d'exemplaire, on ne le puniroit pas. Mais en un sens il est toujours le même pendant que son ame continuë d'exister.

Si un homme, qui jamais ne se
feroit

seroit enivré , avoit bû, sans le sçavoir , de quelque liqueur qui l'eut mis dans l'état d'un homme furieux , il ne seroit pas juste de le punir d'un meurtre , fait dans cet état là. Mais il est de l'intérêt public qu'on fasse craindre aux hommes les effets de l'ivresse , en les rendant responsables des suites d'un état , où ils se sont mis volontairement.

Seneque fait un raisonnement Sophistique , en le composant des différentes significations du terme dont nous venons de lever l'équivoque. Pour consoler un homme de la perte de ses amis , il lui représente qu'on peut en acquérir d'autres. *Mais ils ne seront pas les mêmes ? Ni vous non plus , dit-il , n'êtes pas le même ; Vous changez toujours.* Quand on se plaint que de nouveaux amis ne remplacent pas ceux qu'on a perdus , ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas de la même humeur , du même âge , de la même force , de la même santé , ce sont là les changemens par où nous passons. Mais nous ne devenons pas nous mêmes d'autres Individus ,
com-

comme les amis nouveaux sont des Individus différens des anciens.

Quand les changemens qui surviennent à une chose ne sont pas sensibles, comme on ne les remarque pas, on juge qu'elle est restée la même, c'est ce qui arrive lors qu'ils se font peu-à-peu. Ainsi un Bateau rapiécé, d'année en année, passe pour le même qu'on a mis à l'eau cent ans auparavant, & une Rivière est apellée la même, parce que son Lit n'est pas changé, & que l'eau qui succède sans cesse à la place de celle qui s'échape, fait sur les Sens des impressions tout uniformes. Un Sénat est toujours estimé le même, parce que l'on oublie les changemens qui y arrivent peu-à-peu, & que l'on s'aperçoit continuellement qu'il a les mêmes droits & la même autorité.

Mr. Locke me paroît définir juste l'identité d'une plante, en disant que l'organisation, qui lui a fait commencer d'être plante, Subsiste: c'est effectivement toujours l'organisation de cette Plante, & non l'organisation d'une autre. Il appli-
que

que la même idée au Corps humain.

L'art 28. du XXVII. Ch. du L. II. me paroît aussi clair que les suppositions précédentes. Mais leurs conséquences m'ont paru, & à d'autres encore, embrouillées, & inutiles.

Toute Substance, qui commence à exister, doit nécessairement être la même durant son existence.

Quelque composition de Substances qui vienne à exister, le composé doit être le même pendant que ces Substances sont ainsi jointes ensemble.

Tout Mode doit aussi être le même pendant tout le tems de son existence.

Dieu punira le même homme qui aura péché, & non un autre, & la justice de sa sentence sera manifestée par la Conviction intérieure qu'ils auront bien été les Auteurs de ces actions punissables.

La Confusion que les termes, qui expriment l'Identité, avoient jeté dans les idées, a donné lieu à ce qu'on apelloit les *Scholastiques Réels*, par opposition à ceux que l'on apelloit les *Nominaux*: ceux là préten-



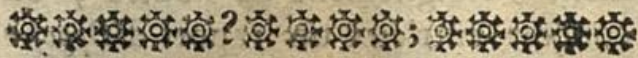
doient que les Natures universelles existoient réellement dans tous les individus.

Abelard, ce Logicien si subtil, s'imaginoit que la même réalité se trouvoit essentiellement dans tous les Individus, qui par là ne différoient absolument point en *essence*, mais seulement par la variété de leurs *Accidens*. Les termes qui ne sont que des noms d'idées vagues, confondus ainsi avec les termes destinés à marquer des individus qui existent réellement au dehors de nous, faisoient des confusions, que *Spinoza* a porté à son comble.

Sur le sujet de l'identité, le P. B. trouvoit que *Mr. Locke* s'embarasse dans des bagatelles, pour donner dans des questions bizarres & pernicieuses.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ay remarqué, dans mon *Abrégé de Logique*, pour dissiper ces paradoxes, & nous assurer que nous demeurons les mêmes, malgré un très grand nombre de variétés.

CHA.



CHAPITRE IV.

Des rapports de Diversité.

I. **L**ORS que l'idée que nous nous sommes formés d'un objet, ne peut pas servir à nous faire concevoir celui que nous lui comparons, nous apellons ces deux objets, *différens* ou *dissémblables*; chacun d'eux a son idée qui le représente, & celle de l'un ne peut pas être celle de l'autre.

En quoi
consiste
la Diver-
sité.

II. Lors que la différence de deux Objets ne les empêche pas de subsister ensemble dans un même sujet, on les appelle simplement *Divers*, *Différens*, *Dissémblables*, & ils retiennent le nom général. Ainsi, dans une même personne, il y a de la science & de la probité. Dans un même Corps il y a Figure & Mouvement. Mais quand la différence va jusqu'à l'incompatibilité, & que deux attributs, loin de pouvoir subsister ensemble dans un même sujet, se donnent réciproquement l'exclusion,

Il y en a
de diffé-
rentes
fortes.



sion, quand l'un suppose nécessairement l'éloignement de l'autre, on conçoit entr'eux un rapport d'*Opposition* & de *Contrariété*.

Lesquel-
les on
confond.

III. Tantôt on outre la diversité & on la porte jusqu'à l'opposition; tantôt on adoucit la contrariété, & l'on n'en fait qu'une simple *Dissémbance*. Les Physiciens se partagent en conjectures dans l'explication d'un Phénomène, & il se trouve souvent que chacun d'eux pense juste, sans penser à tout; que chacun voit une partie de la vérité sans la voir toute entière. Ils devroient donc convenir, au lieu de se combattre, & leur méprise se réduit à se croire chacun le seul qui ait bien rencontré. L'un veut que la *Chaleur* soit formée par un mouvement pélemèle; l'autre prétend qu'elle consiste dans le tournoiement des petits corpuscules qui composent les grosses masses, ou qui s'y trouvent répandus. Chacune de ces causes y peut contribuer: ces mouvemens sont différens, mais ils ne sont point opposés, & ils peuvent s'unir pour un même effet. Les Sels & les Souffres peuvent sur-tout contribuer à

la Saveur & a l'Odeur, sans que toutes les parties, qui ne sont ni fels ni souffres, soient dans l'impuissance de produire de pareils effets. On a disputé avec bien de la chaleur si la *Digestion* étoit l'effet d'un simple broyement, ou d'une fermentation, ou de l'activité des esprits. Chacun des tenans prouve assez bien son sentiment, sans détruire celui de l'autre; on peut les unir, & il me semble que ces différentes causes agissent de concert.

Dès qu'une fois la matière est approfondie, les deux opinions se trouvent vraies, si ce n'est entant qu'elles prétendroient s'exclure l'une l'autre. Hist. : de L'Acad. des Sciences, ann : 1700. p. 37.

Un Auteur a crû pouvoir faire consister le Beau dans une variété d'objets est de traits, qui s'unissent pour concourir à un but digne d'attention. Un autre Auteur a conçu que ce nom convient & s'applique juste à des objets, qui, renfermant tout ce qui est essentiel à leur espèce, ont pourtant des traits singuliers qui en relèvent le prix,

R 3 qui



qui font plus de plaisir, & qui leur attirent plus d'estime & plus d'attention. Tout cela suppose une variété d'attributs, & d'états réunis pour produire certaines impressions, auxquelles leur espèce est destinée, & pour les produire avec plus de sûreté, de durée, d'abondance, d'efficace, & d'agrémens. C'est le même Système présenté sous diverses faces; & dans l'un & l'autre pour décider de la beauté, il faut de la variété & de l'unité, il faut s'instruire de la destination, des choses, de la multitude des moyens qui concourent à la remplir, de leur union & de leur accord, de leur promptitude & de leur efficace à produire les effets qui les rendent dignes d'estime.

Quand deux surfaces sont fort polies, & humectées, l'air presse celle du Corps inférieur, contre le supérieur, & soutient celui d'en bas nonobstant son poids. Les différences des liqueurs, qui humectent les surfaces, aident à l'action de l'air, & cette expérience fait connoître que l'eau s'acrotche plus à de certains Corps, qu'à d'autres : c'est ainsi que
plus

plus d'une cause s'unit pour un même effet.

Les frotemens diminuent l'effet que la Théorie fait attendre des machines, & le degré du frottement qui diminue les forces de la machine, a deux causes qui se combinent, le degré de la pression, ou du poids qui frotte, & celui de l'inégalité des surfaces sur lesquelles s'exerce le frottement.

Tout ce qui tombe dans une Question Physique, dépend presque toujours, d'une complication de Causes, difficiles à démêler. En combien de degrés ne se combinent pas l'agitation & la petitesse des parties, soit pour causer de la Chaleur, soit pour dissoudre, ou pour raréfier les Corps?

L'un attribué aux Acides, un autre aux parties de Feu, la vertu d'enyvrer, de carier; ces deux Causes peuvent l'une & l'autre produire ces effets. Un Fer rouge plongé dans l'huile, à diverses reprises, se dépouille de ses parties de feu aussi bien que de ses Acides. Il faut dire la même chose des autres

R 4 pré.



préparations par lesquelles on l'a-
douceit.

Dans la conduite de la vie & dans les jugemens qu'on porte sur les autres hommes, & les idées qu'on s'en fait, on tombe en mille méprises de cette nature. Un homme a de la politesse, on en conclut qu'il manque de sincérité. On le voit gai & complaisant, on en infère qu'il n'est pas détaché du monde. Il prend ses précautions, on l'accuse de n'avoir ni zèle ni courage : on donne à la paresse le nom de Modestie, & au soin d'examiner le nom de présomption & d'inquiétude.

Que peut-on attendre (dit Alciphron) quand ceux qui ont le plus d'autorité ont le moins d'idées, que la *Modestie* passe pour *Puissance*, & que la *Déférence* pour les Loix, & la Religion est regardée comme un manque d'esprit.

On va presque toujours d'une extrémité à une autre. Tout est grand ou tout est petit ; on estime extrêmement, ou on méprise tout à fait. On n'a pas trouvé dans un homme toute la probité qu'on sou-

souhaitoit ; il ne vaut rien , dit on , c'est un homme sans principe & sans conscience : Il ne nous a pas donné tout l'éclaircissement que nous souhaitions ; C'est un ignorant. On ne fait point s'arrêter , soit qu'on monte soit qu'on descende.

Par mépris pour la Superstition on tombe dans le Libertinage : Par haine pour les flateurs , on tombe dans l'impolitesse. Et peut-être les Cyniques ne se laissèrent-ils aller au mépris des bienséances extérieures , que par haine contre ceux qui faisoient consister toute leur vertu dans de beaux dehors. Rien n'est plus ordinaire que d'outrer les oppositions , & d'aller d'une extrémité à une autre.

C'est là une des grandes sources de la *Superstition*. Parce que les actions indifferentes n'ont pas l'éclat des vertus , on les met au rang des vices. Donner quelque partie de son temps à des recreations ; aimer à sentir les plaisirs des Sens , dans les occasions même où l'usage des Sens est une nécessité , c'est , au jugement de quelques-uns , être *homme animal* , & non *homme spirituel* ,

R 5

vivre



vivre en bête, & non pas en Chrétien, & par conséquent s'éloigner de Dieu & de l'heureuse éternité. Cependant, un homme raisonnable pourra-t-il se persuader que Dieu, qui est tout bon & tout sage, nous désapprouve quand nous vivons conformément à la nature qu'il nous a donnée, & que nos actions cessent de lui plaire, dès qu'elles ne renferment pas des devoirs pénibles. On confond la différence avec l'incompatibilité : on a tort. Un homme peut être Philosophe, & manger à de bonnes tables ; il peut être Philosophe & Pere : ce sont là des qualitez simplement différentes, à moins qu'on ne suppose que la sagesse détruit la Nature humaine, dès cette vie, & la transforme en Nature Angelique. Qu'on y prenne bien garde, la Justice & la Charité que Dieu nous recommande tant, à quoi aboutiroient-elles dans cette hypothèse ? à procurer ou à conserver aux autres des biens sensibles, qu'il ne leur seroit pas permis d'aimer. Un homme de bien souhaite qu'un Fils débauché renonce à ses honteux attachemens, & ce Fils, à
la

la fin non seulement cesse d'avoir des Maitresses & de s'enyvrer; mais il étend son insensibilité sur toutes choses; il est sans plaisir à la table de son Père, sans empressement pour sa femme, & sans tendresse particulière pour les enfans, son affection pour eux se réduit à les aimer tout comme il feroit les enfans des autres. Est-ce donc que pour plaire à Dieu on doit se choisir une route, qu'un homme raisonnable ne pourroit souffrir? On a eu des attachemens criminels, une circonstance extraordinaire en a fait sentir l'horreur; On y renonce, & en même tems on renonce à tout ce en quoi on a pris du plaisir. Parce qu'on a eu des inclinations contraires à ses principaux devoirs, on regarde comme incompatible avec ces devoirs, tout ce en quoi ils ne consistent pas précisément.

En matière de Religion, si à l'empressement sacré de condamner sans miséricorde son prochain aux peines éternelles, on substituoit une fois la charitable satisfaction qu'un honnête homme éprouve à croire qu'on peut penser sur quelques arti-



cles autrement que lui, sans en être perdu pour cela ; on examineroit plus tranquillement les sentimens des autres ; on trouveroit que souvent les vûes des Chrétiens sont différentes, sans être pour cela contraires ; qu'il y a plus d'opposition entre leur langage qu'entre leurs idées, & on comprendroit bientôt que leurs divisions ont pour principale cause la mauvaise humeur de ceux dont l'autorité entraîne les autres

La Vertu est préférable aux Richesses & aux Dignités, elle vaut mieux que les plaisirs. Là-dessus on lui oppose Richesses, Dignités, Plaisirs. Pour rendre l'opposition plus forte & le triomphe de la Vertu plus grand, on ne veut pas que ces avantages ayent rien de commun avec elle ; on ne veut pas qu'ils en aprochent, pas même d'extrêmement loin. La Vertu est un Bien, & elle seule est un Bien. Tout le reste est indigne de ce nom. Mais si cela est, quand on dépouille un homme, comme ce qu'on lui ôte n'est, à proprement parler, d'aucun prix, & qu'on le débarasse simplement de ce qui n'est ni bon ni mauvais, quel mal lui fait-

on, & quel sujet lui donne t on de plainte ?

Les *Stoïciens* se sont abandonnez à outrer l'opposition. Je ne me plains pas, dit Seneque, de ce qu'on préfère la *Volupté* à la *Vertu*; je me plains de ce qu'on les met en parallèle: c'est une indignité, que je ne puis souffrir. La *Vertu* est l'ennemie irréconciliable de la *volupté*, elle la méprise & ne la peut souffrir.

Quelquefois au contraire on prétend allier les choses du monde les plus incompatibles: c'est la source de tant de contradictions ou les hommes tombent. On attribue au Corps des inclinations & des repugnances, incompatibles avec leur insensibilité, & leur privation de connoissance. L'un attribue à une Cause aveugle les dispositions les plus sages, & les arrangemens les plus réglés. Un autre se forme de Dieu des idées qui renversent sa bonté, son équité, ou quelque autre de ses perfections; & une infinité de gens se croient sûrement dans la bonne route, malgré leur complaisance pour des dispositions & pour des habitudes entièrement contraires

res



res à la pureté & à la droiture du cœur. L'intérêt & les autres passions empêchent de sentir la force des oppositions là où il y en a, & on se contente de les regarder comme de minces différences.

Il n'est pas possible de supposer que les idées simples soient différentes dans les hommes, & que chez quelqu'un d'eux l'idée de *trois*, soit précisément la même que celle de *cinq* chés moi. Que l'idée du *Triangle* soit dans l'un la même que celle du *Cercle* dans un autre, le langage n'a aucun sens.

Mais pour ce qui est des idées composées, on en assemble les parties différemment; on suppose des assemblages, dont l'un exclut absolument l'autre. De là les malentendus & les contestations opiniâtres & quelquefois emportées. Tels sont les assemblages d'idées énoncées par les Termes de *Beau*, de *Bon*, d'*Eglise*, de *Croyant*, de *Foi*, d'*honnête homme*, d'*homme d'honneur*, &c. Car on pourroit en faire une liste qui monteroit à la grosseur d'un Dictionnaire.

Delà

De là encore les embarras, où se trouvent souvent les personnes qui enseignent, & qui sont tout étonnés de paroître obscurs, lors qu'ils se flattent d'être les plus clairs. Dans ces cas là il faut exactement définir les termes. Souvent ceux qui composent une définition ont encore besoin d'une autre, & quand cela est nécessaire, il faut se résoudre à pousser la Généalogie de ces définitions, jusqu'à ce qu'on soit venu à des idées primitives.

Mais ces Loix seroient superflues lors que ce qu'on avance n'est point contesté, & ne paroît point obscur.

IV. Toutes ces méprises viennent d'une même source. On ne donne pas assez de tems à perfectionner ses idées, & on ne les rend pas assez exactes; au lieu d'arrêter son attention, sur les choses qu'on veut connoître, autant qu'il le faut pour en bien juger, on se contente de les parcourir légèrement & de les entrevoir, après quoi l'on suppose qu'elles sont uniquement ce que l'on voudroit qu'elles fussent, opposées, si cela plait, compatibles

& simplement différentes, si l'on y trouve mieux son compte; on les range dans l'une ou dans l'autre classe suivant l'intérêt qu'on y a, & dès qu'on leur a donné un nom, on s'y arrête comme à une marque sûre: Dès-là, elles sont ce qu'on a trouvé à propos de les appeler.

Il faut donc commencer par se former des idées bien nettes & bien exactes; après quoi, en les comparant avec attention, il sera aisé de voir si l'une emporte l'exclusion de l'autre. Si elles ne s'excluent point, les attributs qu'elles présentent peuvent s'unir dans un même sujet. Mais si l'une exclut l'autre, si elle en renferme l'éloignement, elles sont opposées, il ne faut point prétendre les allier. Qui dit *Angle*, ne dit point *Mouvement*, mais il ne l'exclut pas non plus: Donc un même sujet peut être à pointe & se mouvoir. Qui dit *Angle*, exclut *Rondeur*: un *Cercle* n'a donc point d'Angles. La *Pensée* se sent nécessairement elle-même, car elle ne seroit pas pensée, si elle ne se sentoit & ne s'apercevoit point. La *Pensée* n'est donc rien de ce qui ne se

se sent pas; son idée exclut tout ce qui ne s'aperçoit pas, & par conséquent elle n'est rien d'étendu: car l'étendue peut être apperçue par la pensée, mais elle ne s'aperçoit pas & ne se connoit pas. Si la pensée étoit un mode & un état de l'étendue, l'étendue qui ne se sent point, seroit dans un état apercevant, son mode, ou son état se sentiroit; mais quant à elle, elle ne se sentiroit point; & cependant le mode & l'état d'une chose, c'est la chose même. L'état est la chose même, l'état se connoit, & la chose dont il est l'état ne se connoit pas; il y a là de l'exclusion & de la contrariété: L'union de la pensée avec l'étendue est donc chimérique.

Si l'on veut parler exactement, on ne doit pas dire que les hommes asssemblent en eux des idées incompatibles, & qui s'excluent mutuellement, car cet assemblage seroit possible par là même qu'il se feroit: Ces idées ne seroient donc pas incompatibles, & l'une ne donneroit pas nécessairement l'exclusion à l'autre. Mais cet assemblage, qu'ils ne font pas,

pas,



pas, ils le suposent sans l'avoir compris; & à la suposition de cet assemblage, ou à cet assemblage supposé, ils donnent un *Nom*, & dès qu'ils l'ont donné, & sur-tout qu'il leur est devenu familier, ils appuient dessus avec autant d'assurance que sur les notions communes: ce nom auquel ils s'arrêtent, est le *nom* prétendu dont ils suposent liées des notions qui ne peuvent s'unir.

On tombe aisément dans ces contradictions sur des matières qu'on ne connoit pas assez familièrement, ou sur lesquelles on s'exprime dans un langage extraordinaire; car alors on suppose que de certains mots, du sens desquels on n'a pas des idées distinctes, ne renferment rien d'opposé, quoique ce qu'on prétend faire signifier à l'un, renverse ce qu'on veut faire signifier à l'autre. Par exemple, quand on dit que des Accidens sont des Entitez réelles, qui ont leur existence à part de celles de la Substance, mais qui ne sauroient subsister, sans en être soutenues; la contradiction de ce langage obscur ne saute pas aux yeux, & souvent on aime mieux en tomber

ber

ber d'accord que de se donner la peine de l'examiner.

La *Folie* consiste à faire de ces unions chimériques ; & la *Sageffe* à s'en abstenir. On est d'autant plus fou que l'on assemble, dans un cerveau & dans une imagination qui s'égaré, des choses plus éloignées de pouvoir s'unir. Quand l'erreur de ces assemblages saute aux yeux & se découvre par les Sens, ceux qui les font, passent pour insensés : telle seroit l'extravagance d'un homme qui parleroit aux arbres, & qui croiroit en entendre des réponses. Mais quand la méprise n'est pas si manifeste, ceux qui y tombent sont simplement traités de *Visionnaires*, & il y en a de plus d'un degré, suivant que la folie de leur supposition est plus ou moins aisée à découvrir : car qui-conque se trompe est du moins un peu visionnaire, puisque c'est donner dans la vision que de s'imaginer de voir ce que l'on ne voit point.

On gâte souvent l'imagination des jeunes gens, & sans y penser, on les dispose aux *Fanatisme*, lorsque

que



que ceux qui les enseignent affectent de paroître ingénieux, & de donner des preuves de leur habileté, en prêtant aux Auteurs qu'ils expliquent, & en y découvrant des sens qui surprennent, ou par leur nouveauté, ou par leur sublimité, ou par leur délicatesse, & en général, par cela même qu'ils sont fort éloignés de la lettre & du sujet que l'Auteur a en vûe. C'est une fatale habitude que de s'applaudir dans ses pensées, lors qu'on croit voir ce qui n'est point, & qu'on imagine des rapports & des liaisons sans fondement.

La folie se communique, & c'est une contagion d'autant plus dangereuse qu'on ne croit plus être malade, dès qu'on ne l'est que comme les autres. Dès qu'on a une fois adopté un sentiment pour vrai, par déférence pour ceux qui le proposent; pour chimérique qu'il soit, la paresse des hommes à examiner, & la crainte de s'attirer des affaires, les engage d'abord à le respecter; le *Temps l'autorise* de jour en jour, & le nombre de ceux qui s'y rendent supplée à ce qui lui man-

manque d'évidence, & à la foiblesse des preuves sur lesquelles on l'établit. A la fin on n'ose pas seulement en douter, crainte de passer pour ridicule, car la Sagesse paroît une extravagance à ceux qui sont affermis dans la Folie. Si un même dérangement survenoit à tous les cerveaux d'un País, & qu'ils s'imaginassent tous d'être devenus Mores, ou d'avoir des têtes d'oiseaux, cette conformité d'égaremens les empêcheroit de le reconnoître, & l'Étranger qui viendroit leur dire qu'ils sont blancs, & qu'ils ont des têtes d'hommes, passeroit lui-même pour fou. L'application est aisée à faire: Dès qu'une opinion, pour extravagante qu'elle soit, a passé de la tête d'un homme de Lettres accrédité, chez les Grands & chez la Multitude, on ne peut plus la combattre sans s'exposer aux reproches d'être un vain raisonneur, & souvent un infidèle, & aux suites affreuses de ces reproches.

Les hommes ne se trompent dans leurs raisonnemens, que parce qu'ils les appuyent sur des suppositions fausses sur lesquelles ils comptent comme
sur

Contre
raison



sur des principes d'une incontestable vérité, & ces suppositions roulent sur de prétendus assemblages d'idées incompatibles, qui se détruisent réciproquement, & ne sont que des amas de contradictions. Il est donc de la dernière importance de se rendre bien attentif sur les rapports d'opposition, & de ne rien négliger pour s'en former des idées très-exactes.

Contra-
diction.

V. L'opposition ne se fait jamais mieux sentir, que quand on compare l'affirmation d'un terme avec la négation de ce même terme : Être, non être; lumineux, non lumineux; pensant, non pensant; étendu, non étendu : c'est ce qu'on appelle *Opposition Contradictoire*.

Il est évident qu'elle n'admet point de milieu, & que tout ce qui n'appartient pas au premier des termes, doit être rangé dans la classe du second. Ce qui existe, & n'est pas étendu, est un *Être sans étendue*, & réciproquement, tout ce qui n'est pas sans étendue, est un *Être étendu* : pendant que l'on en demeure là on ne sauroit s'y tromper.

Mais

Mais comme le terme *Négatif* ne donne point d'idée par lui-même, & qu'il déclare seulement ce que le second membre de l'opposition n'est pas, sans apprendre ce qu'il est; après avoir fait une division contradictoire, qui embrasse tout, & ne laisse point de milieu, on cherche ce que l'on doit ranger dans la classe du terme négatif, & alors on commence à changer de langage; A la négation on substitue un terme *Positif*, auquel on attache une idée positive; mais en faisant cela, il peut aisément arriver, que ce nouveau terme aura moins d'étendue, que celui à la place duquel on l'aura substitué, & par conséquent on oubliera quelque chose dans ce changement qu'on apportera à la division, & on en restera l'étendue.

Quand je divise la Ligne en *Droite* & *non-Droite*, & que j'appelle *Courbe* la non-droite, je conserve à ma division toute son étendue & son exactitude: Mais après avoir divisé la Courbe en *Régulière*, & *non-Régulière*, si je range sous les *Régulières* le *Cercle*, l'*Ellipse*, l'*Hyperbole*

408 LA LOGIQUE.
bole & la *Parabole*, & sous l'*Irregu-*
lière toutes les autres; je puis ou-
blier des membres. & j'en oublie
en effet. Ainsi encore, quand je
dis que la *Substance* est *étendue*, ou
non-étendue, je n'ometts rien: mais
si j'ajoute que la non-étendue c'est
Dieu, ou l'*Ame humaine*, ou les In-
telligences semblables à notre *Ame*;
il se peut que les *Substances* non
étendues se puissent & se doivent
ranger sous un plus grand nombre
de *Classes*. On explique, ce me
semble, aisément, toutes les ac-
tions des *Animaux*, en leur supposant
une *Ame* capable de quelques idées
des choses corporelles, de *sensations*
& de *passions*, sans aller à la *reflé-*
xion. Comme elles ne réfléchissent
pas, & qu'elles ne passent pas, à
leur choix, d'une idée à une autre,
elles ne sont pas sujettes aux *dis-*
tractions; mais elles ne se perfec-
tionnent pas non plus par le *rai-*
sonnement. Toutes occupées d'une
idée, elles la suivent d'abord par-
faitement, car elles ne sauroient se
distraindre. Une *Abeille*, un *Castor*,
sont nécessités à suivre un petit
nombre

nombre d'idées qui les occupent uniquement.

Un homme est nécessairement généreux ou non-généreux ; mais si je me contente d'appeler le non-généreux avare, je borne à un seul vice, un Nom qui en renferme beaucoup plus. Il y a de même de la différence entre non-savant & ignorant, entre non-zélé & indifférent, entre non-laborieux & paresseux. Les hommes *ourent* les choses à tout moment, lors qu'ils suivent le penchant de leur humeur ; ils donnent à un terme positif toute l'étendue d'un négatif.

Rien n'est plus aisé que de se méprendre en faisant des oppositions contradictoires, & rien n'est plus fréquent que ces méprises, lors que les termes, dans lesquels on exprime ces oppositions, sont *équivoques* ; parce que tantôt on en étend, tantôt on en restreint la signification. Telles sont les oppositions contradictoires entre les termes de piété & de non piété, d'honnête homme & de mal honnête homme, de louable & de non louable. Il y a des gens à qui la simple négligence de

Tom. III.

S

quel-



quelques minuties, qu'ils respectent, paroît une impiété. Il s'en trouve au contraire qui se permettent, sans scrupule, tout ce qui ne s'oppose pas à l'idée imparfaite qu'ils ont conçu d'un honnête homme. On en voit enfin qui s'imaginent qu'on condamne, & qu'on desaproouve tout ce dont on ne trouve pas à propos de faire l'éloge.

Tandis que la division procède par membres contradictoires, elle est pleine & n'oublie rien. L'omission & l'erreur ne se glissent que dans le changement du terme négatif en positif: c'est par conséquent dans ce changement que l'on doit être sur ses gardes; & si l'on ne veut rien omettre, il faut pousser, aussi loin que l'on peut, les divisions & les subdivisions contradictoires.

Il est des oppositions contradictoires, décisives. En voici un Exemple. On dispute si la digestion doit être imputée à une *trituration*, ou à une *dissolution* des alimens, faite par de certains sucs convenables à cet usage; ou, au cas que ces deux causes s'unissent, qu'elle y a le plus

plus de part ? Un Chien avoit brusquement avalé un Dez, qui s'étoit élançé d'un cornet. Il le vomit 11. ou 12. heures après avec de violens efforts. La Substance offeuse du Dez étoit diminuée de moitié, mais les petites chevilles de bois, que l'on y avoit enfoncées pour marquer les points, par leurs extrémités noires, n'avoient souffert aucune diminution, & par conséquent débordent beaucoup de l'os. Si le changement arrivé au Dez dans l'Estomac d'un Chien, avoit été l'effet d'une Trituration, elle auroit agi sur le bois aussi bien que sur l'os, & plus même sur le bois qui est plus tendre: Mais il est naturel que les Dissolutions ayent agi sur un os, qui peut être un aliment pour un Chien, & non pas sur du bois qui n'en est pas un.

VI. Puisque l'opposition contradictoire est la plus manifeste de toutes; pour s'assurer, si deux termes, positifs l'un & l'autre, sont véritablement incompatibles, il faut voir si l'un des deux peut se changer en négatif: car quand deux idées ne peuvent s'associer, l'une contient

Utilité
de ces
oppositi-
ons.

toujours l'exclusion de l'autre, & celle qui est exclue peut s'exprimer négativement : *angulaire & rond*, c'est *angulaire & non angulaire* : *repos & mouvement*, c'est *repos & non repos* : *pensée & étendue*, c'est *ce qui se sent, & ce qui ne se sent pas*. Par cette méthode on se rend attentif à la contrariété, on la voit, & on ne s'y méprend plus, en glissant par dessus, & en supposant unies des choses contraires.

Quand les idées ne sont pas ainsi exprimées, comme l'on n'en sent pas si bien l'opposition, on suppose plus aisément que leurs objets peuvent convenir ; On invente donc des mots qui les rassemblent & les lient, & on bâtit sur ces suppositions. C'est-là la grande source & la grande route de nos égaremens. On tombe d'accord d'une contradiction, sans s'en apercevoir, & sur cette première on en bâtit sans nombre & sans fin.

Si l'on doit attribuer à Dieu de pouvoir VII. J'en alleguerai un Exemple, tiré du sujet même que nous traitons. On demande si *Dieu peut faire des choses contradictoires* ? Celui qui propose cette question se contredit

tredit déjà & parle sans savoir ce ^{faire des}
 qu'il dit. Je laisse à part, qu'en ^{choses}
 Dieu *agir* c'est *vouloir* : Car quand ^{con-}
 même sa puissance seroit différente de ^{dictoires}
 sa volonté, il est toujours certain
 qu'elle n'exécutoit que ce qu'il
 veut; de sorte qu'afin que Dieu fit
 une chose contradictoire, il faudroit
 qu'il la voulut, c'est à-dire, il fau-
 droit qu'il voulut une chose, &
 qu'en même tems il voulut ce qui
 est incompatible avec cette chose;
 ou ce qui revient au même, qu'il
 ne la voulut pas. Pour faire, par
 exemple, un bâton sans deux bouts,
 il voudroit une chose à deux bouts,
 & il voudroit qu'elle n'eut pas
 deux bouts. Ordonnant l'existen-
 ce du bâton, il ordonneroit l'exif-
 tence de deux bouts, & en même
 tems il ne la voudroit pas. Se
 contredire n'est pas l'effet d'une puis-
 sance, c'est une imperfection infini-
 ment éloignée de Dieu, essentielle-
 ment sage, & toujours parfaitement
 d'accord avec soi-même.

Il faut que j'admire ici la pente
 des hommes à suivre aveuglément,
 l'autorité & les traces d'un Auteur
 célèbre



célèbre & d'un Chef de Secte. *Descartes*, pour se tirer d'affaire avec certaines gens, répondit qu'il ne vouloit pas nier que Dieu ne put faire des choses contradictoires. De cette defaite équivoque, ses Sectateurs ont fait un Aphorisme, & bâtissant sur un principe qui n'a aucun sens, ils se sont perdus en recherches métaphysiques, sur les idées de Dieu, sur leur origine, & la possibilité des choses à exister avec une nature, non seulement toute différente, mais toute opposée à celle que nous leur voyons. On est devenu Cartesien à la Peripateticienne; on s'est fait un devoir d'admirer *Descartes*, & de le croire sage & sensé en tout: c'est ainsi que les anciens égaremens refusoient comme les Modes.

Des hommes sont peu à peu tombés dans des sentimens, contre lesquels la Nature & la Raison se soulevent. Ils se sont affermis dans ces sentimens monstrueux, soit par de faux principes, dont ils se sont d'abord laissé éblouir, & auxquels ils ont dévoué leurs respects, soit par tout ce que l'Esprit de parti a
de

PART. I. SECT. II. CHAP. IV. 415
de séduisant. Reduits par là ou à
renoncer à ce qui leur est sacré dès
leur enfance, ou à soutenir ce qu'ils
ne peuvent dégager de contradic-
tion, ils viennent enfin à soupçon-
ner premièrement, & ensuite à dire
tout net, que la puissance Divine
peut allier les choses contradictoi-
res; que l'Être éternel a été telle-
ment libre dans le choix & la créa-
tion des idées, que, s'il avoit vou-
lu, 6. & 9. ne seroient pas 15, &
les trois Angles d'un Triangle Recti-
ligne ne seroient pas égaux à deux
droits. Si leur intention est de di-
re que Dieu pouvoit ne faire au-
cun Triangle, & que s'il n'avoit pas
voulu en produire l'idée, il n'au-
roit jamais été vrai que les Angles
d'un Triangle Rectiligne égalassent
deux droits, puisque le Triangle
Rectiligne n'auroit jamais existé, pas
même en idée; je veux bien leur
passer ce point: Je leur avouërai
encore que Dieu pouvoit faire que
6. & 9. assemblés portassent le nom
de 20, puisque les hommes mêmes,
maîtres des noms & des signes,
pourront faire ce changement dès
qu'il leur plaira. Mais de dire que

S 4 l'idée



l'idée de 6 unités & de 9 unités jointes ensemble, auroit pu n'être pas la même, que celle que nous exprimons aujourd'hui par le mot de 15; c'est assurément parler sans prendre garde à ce qu'on dit; c'est dire que l'idée de 9 & de 6 auroit pu n'être pas l'idée de 9 & de 6, puisque l'idée de 9 unités jointes à 6 unités ne diffère de l'idée de 15, que de nom seulement, & que c'est la même chose dans le fond, car les attributs d'une chose ne diffèrent pas de la chose même dont ils sont les attributs: Quand je dis que le Triangle Rectiligne a la propriété de renfermer trois Angles égaux à deux drois; je dis que ce *Triangle Rectiligne est précisément trois Angles égaux à deux Droits*; de sorte que prétendre que ces trois Angles auroient pu passer deux droits, ou en être surpassés, c'est prétendre que le Triangle étant ce qu'il est, pourroit être ce qu'il n'est pas: à moins qu'on ne se retranche à penser que Dieu auroit pu créer une Nature différente du Triangle, à laquelle pourtant on auroit donné le nom de Triangle; ce qui seroit avancer

vancer une puérilité sous l'enve-
lope d'un paradoxe surprenant.

Une supposition qui plait, est
adoptée par son Auteur, & par
les partisans de son Auteur. Dès
là on ne la considère qu'en gros,
& sous quelques idées vagues;
on refuse son attention aux idées
qu'elle renferme, & aux conséquen-
ces qui en naissent: C'est ainsi qu'on
est allé jusqu'à supposer l'existence de
machines corporelles, si artificieu-
sément construites, que sans être di-
rigées par une intelligence, elles
traduiraient exactement un ouvra-
ge de Grec en Latin.

VIII. Il ne faut pas se précipi-
ter à décider sur l'opposition con-
tradictoire des choses; car pour la
conclure, il faut, comme nous l'a-
vons dit, trouver dans l'idée de
l'une, l'exclusion de l'autre. Pour
cet effet, il faut attentivement com-
parer ces idées; & afin qu'on puis-
se les comparer exactement, il
faut qu'elles soient elles-mêmes bien
nettes & bien exactes. On ne doit
jamais prononcer décisivement sur
ce qu'on ne connoit pas. La cha-
leur fond la glace & durcit la bouë;

Contra-
dictions
apparen-
tes.

voilà deux effets bien contraires. Pour favoir s'il est contradictoire qu'une même cause les produise, il faut connoître & la nature de cette cause, & la nature des sujets sur lesquels elle agit si différemment. Le célèbre Mr. Locke raporte fort à propos, & fort agréablement sur un pareil sujet, l'histoire d'un Monarque Asiatique, peu Philosophe assurément, qui se mit en colère contre un Ambassadeur Hollandois, & crut qu'il se moquoit de lui, & prétendoit lui faire croire des chimères, parce qu'il lui disoit que dans nos Climas le froid durcit les rivières à porter des chariots. L'Imagination traite d'absurde, tout ce qui échape à sa grossièreté; mais il n'y a de véritablement absurde que ce dont l'Entendement aperçoit la repugnance, lors qu'il compare entr'elles les idées nettes des termes, dont l'union lui paroît ridicule.

Pendant que les objets, sur lesquels on reflexit, ne sont pas assez connus, ce que nous trouvons entr'eux de contradiction peut n'être qu'apparent, & l'on risqueroit de se méprendre si l'on admettoit pour
ré.

réelle une telle contradiction : On ne peut décider qu'elle est effectivement telle qu'elle paroît , qu'après avoir évidemment connu la nature des choses qu'on oppose , pour voir , avec la même évidence , l'exclusion de l'une dans l'idée de l'autre. Il n'y auroit pas moins de témérité à supposer des contradictions dans les sujets qu'on ne connoît pas , que de folie à ne rejeter aucune contradiction , sous prétexte que l'on a l'Esprit borné.

L'Essence d'une chose c'est la chose même. L'essence du corps , c'est le corps ; l'essence du cercle , c'est le cercle ; l'essence du nombre dix , c'est le nombre dix : car aucune chose n'est différente de sa nature , n'est différente d'elle même & de son Essence. Dieu en créant le corps , a créé l'essence du corps ; en faisant naître le mouvement ; il a fait naître l'essence du mouvement , & en créant dans les intelligences la liberté , il a créé en elles l'essence de la Liberté.

Tout cela me paroît sans difficulté : mais voici la source des embarras & des sophismes où l'on est tom-



bé sur ce sujet. On a donné le même nom aux choses & aux idées, qui en sont la représentation ou l'original : On a compris ensuite, qu'autre est l'idée, autre la chose qui a été formée sur elle ; on a donné à celle là le nom d'Essence, & on a réservé celui d'Existence à celle ci. Qui avoit il avant que le corps existât ? Si l'on répond, son Essence ; ce mot ne signifie rien, à moins que par là on n'entende l'idée que Dieu avoit du corps, parce que connoissant l'étendue de sa puissance, il a eu les idées de tout ce qu'il pouvoit faire.

Il a eû, dans cette même puissance, l'idée des intelligences libres, & il a bien voulu en faire naître de telles ; c'est-à-dire, qui pourroient elles mêmes se déterminer à bien penser & à bien vivre, mais qui pourroient aussi abuser de leur liberté, en choisissant mal, par une détermination qui seroit toute en leur puissance ; & de cette puissance qui pouvoit abuser de ces déterminations, qui pouvoit mal se déterminer, il a vû naître les idées des crimes. Mais c'est une fiction injurieuse à Dieu,

Dieu , & une contradiction avec son équité parfaite , de s'imaginer qu'il a résolu de donner l'existence à des Intelligences , qui , inévitablement se rendroient abominables , & seroient par là propres à assortir des machines horribles. Une telle idée n'a pû naître en Dieu , qu'en conséquence d'une liberté pleine & entière qu'il donneroit à ses Créatures , lesquelles par-là ne pourroient imputer qu'à elles mêmes leurs prévarications.

Il y a *impossibilité de supposition* : par exemple , quand je dis , *Il est impossible que ce que Dieu a prévu n'arrive pas* : Et il y a *impossibilité de contradiction* absolue. Quant à celle-ci , on n'en peut être assuré que sur ce qui est à portée de notre Intelligence. Sur d'autres sujets la contradiction pourra n'être qu'apparente.

On ne peut pas non plus dire , *Je n'en vois point : Donc il n'y en a point*. C'est ainsi que s'exprime Le P. B. P. V. Art. 261.

De peur de parler de Dieu avec indécence & de lui attribuer des contradictions , il faut être très réservé sur les Questions où l'on demande

si telle & telle chose est un objet de sa toute - Puissance , & il faut connoître ces choses avant que de répondre à ces Questions ; Autrement il n'y a point d'absurdité qu'on ne rendit possible par cette voye. C'est donc un *Sophisme* de conclure , *Il peut y avoir des Atomes , il peut y avoir du vuide , car Dieu peut faire l'un & l'autre. Son infinie puissance , dit - on encore , peut faire des machines qui imiteront parfaitement tout ce que le choix , & la liberté peut entreprendre.* Je n'en ai point d'idée & je me garderai bien de décider là dessus affirmativement.

On doit être d'autant plus réservé sur cette matière , que le pouvoir qu'on attribué à Dieu , sur les choses contradictoires , fournit une occasion aux Athées de rejeter sa Toute - Puissance , & de la traiter de Chimère.

On est mortifié , & quelque chose de plus encore , car on est scandalisé de voir la liberté excessive , & le peu de ménagement avec lesquels les Métaphysiciens de l'Ecole s'énoncent , en général , sur les Attributs de Dieu , & en particulier ,
sur

sur sa puissance. Si quelqu'un demandoit, *Dieu qui fait tout, ne fait-il pas ce que signifient des mots qui ne signifient rien ?* N'oublieiroit-on pas, aussi bien que lui, le respect que l'on doit au Créateur. Si on avoit la lâche complaisance de conférer avec lui, sur une question si impertinente. Et qu'est-ce que *Contradiction* ? qu'est-ce qu'un *Langage contradictoire* ? si ce n'est un *Langage* qui ne signifie rien ? Cependant on suppose que Dieu non seulement entend ce *Langage*, auquel il n'y a point d'idée qui réponde, mais que de plus il peut faire naître des objets, répondant précisément à ces idées qu'on n'a point, & qu'on ne peut avoir.

La Question, *si Dieu peut faire des choses contradictoires*, est une question impertinente & injurieuse à l'intelligence suprême : car c'est comme si l'on demandoit ; se peut-il que Dieu produise des effets dont il n'ait aucune idée ?

Si l'on demande : Dieu a-t-il une idée d'un bâton, qui n'ait pas deux bouts ? d'une ligne finie, qui n'ait pas deux extrémités ? C'est encore manquer

quer



quer au respect infini dû à la Suprême Intelligence, de proposer de semblables questions : car c'est tout comme si l'on demandoit ; Dieu sait-il ce que signifient ces mots, *Hof*, *Rif*, *Raf* ? Entend-il ce que signifie ce qui ne signifie rien ? Connoit-il la signification des mots qui n'en ont aucune ? En mettant même à part l'insolence de ces questions, qui ont pour objet la Divinité, un homme sensé s'oublie, dès qu'il entre en conversation, avec des gens qui ne savent ce qu'ils disent.

Les idées de Dieu sont le premier fondement de la possibilité, des effets, dont il sera cause ; & sa volonté, dont quoi que ce soit ne peut borner l'efficace, en est le second fondement.

Cette question, que le respect n'auroit jamais dû permettre en a occasionné une autre, sur la nature des essences, toute remplie de ténèbres & d'équivoques.

Le terme d'*Essence*, a plus d'un sens. Lors qu'un objet présente plusieurs réalités, celle qui est supposée par les autres, s'appelle *Essence*,

& on lui donne ce nom, parce que cet objet est principalement ce qu'on y distingue par ce nom. La *mobilité* suppose un *sujet* qui change de place; & ce sujet c'est l'*Etendue*: elle suppose aussi un sujet qui ne se laisse pas pénétrer, & ce sujet c'est l'*Etendue Solide*. La *Divisibilité* suppose aussi de l'*Etendue*, dont on sépare une partie de l'autre, ou dont une partie peut exister séparée de l'autre. La *figure* n'est encore que la manière dont un bloc d'*Etendue* est terminé. Sur ces fondemens on regarde l'*Etendue Solide* comme l'*Essence du corps*.

L'Essence du Triangle sera d'être fermé de trois lignes; parce qu'en terminant ainsi un espace, on y a fait naître tout ce que cette figure renfermé de propriétés. Dans ces sens là, l'Essence d'une chose, c'est la chose même: l'*existence de l'Essence*, c'est celle de la chose même. Mais on étend beaucoup plus loin la signification de ce terme: car quand on dit que les *Essences* sont *Eternelles*, sont *immuables*, on ne prétend pas que les Corps, que les Triangles, soient éternels & au des-

sus



sus de tout changement. A quoi donc applique-t-on le mot d'Essence dans ces expressions ? C'est aux idées du Corps , aux Idées du Triangle , du Cercle , du nombre pair &c. Sur quel fondement appelle-t-on ces idées éternelles ? c'est que Dieu n'a jamais ignoré quels sont les effets auxquels sa puissance peut s'étendre , il en a toujours eu les Idées. Pourquoi dit-on que ces Idées sont immuables ? C'est que les Idées de Dieu ne se contredisent point , l'Idée du Cercle , n'est jamais en lui l'Idée du Triangle.

Il est des cas ou il importe infiniment de s'en tenir à ces idées ainsi définies.

„ Quand on dit que les Perfecti-
 „ ons de Dieu l'ont déterminé à
 „ créer l'Univers le plus parfait , &
 „ que par conséquent , il a été dé-
 „ terminé , par ses propres Perfecti-
 „ ons ; & par son amour immua-
 „ ble pour la Perfection , à créer
 „ des machines meurtrières , empoi-
 „ sonneuses , traitresses , blasphéma-
 „ toires , Sodomites , monstrueuses ,
 „ par leurs infamies & par leurs Cru-
 „ au-

„ autés. Il ne s'est pas borné là ,
 „ mais entre les Essences innombra-
 „ bles auxquelles il pouvoit donner
 „ l'Existence , il en a choisi dont
 „ les Idées & les inclinations, repon-
 „ droient exactement aux mouve-
 „ mens de ces monstrueuses machi-
 „ nes, ' Ce langage ne signifie rien,
 ou il signifie que Dieu connoissant,
 que sa Puissance pouvoit s'étendre
 à former de telles ames , il s'est dé-
 terminé à vouloir quelles existassent,
 & s'imaginassent constamment de di-
 riger ces exécrables automates , &
 de se plaire à en recevoir les im-
 pressions , quoi que dans le fond
 toutes ces Imaginations ne fussent ,
 que les suites immanquables de
 leur Essences, & de leur première
 & principale constitution. Je
 frémis d'horreur à ces Idées , &
 il ne me seroit jamais venu dans
 „ l'Esprit , que le Démon pût venir
 à bout , d'inspirer aux hommes des
 pensées , si injurieuses à leur Créa-
 teur.

Je reconnois que Dieu n'a point dé-
 ploié sa Puissance , d'une manière à
 donner atteinte à son infinie Bonté ,
 quand il a créé des Intelligences ca-

pa-



pables de se détourner de leurs de-
voirs , parce qu'il les a créées telles ,
qu'il ne tient qu'à elles de le con-
noître & de le suivre.

Dire que ces Ames infortunées ,
assignées pour compagnes à ces in-
fernales machines , ont été créées ca-
pables de penser & d'agir tout au-
trement quelles ne font , c'est se
moquer , & joindre , sans pudeur ,
le Sophisme à la Cruauté ; car , dans
ce Systême , dire , qu'une ame peut
agir autrement quelle ne fait , se
reduit à avouer que les Ames sont
des Substances, qui placées dans d'au-
tres circonstances , auroient pût agir
autrement , que chez elles , une Idée
& une Inclination auroit été diffé-
rente de ce quelle est , si elle avoit
été précédée d'un Idée & d'une In-
clination aussi différentes ; Et ainsi
en remontant toutes les modificati-
ons qui sont nées dans ces Intelli-
gences , chacune a été la suite im-
manquable des précédentes : sans
une telle subordination , l'harmonie
de la machine corporelle avec l'au-
tomate Intelligent , auroit pû se de-
ranger à tout coup , s'il avoit été

au pouvoir des Intelligences données au corps pour compagnes , de se déterminer d'elles mêmes au gré de leur choix , & des réflexions quelles trouveroient à propos de faire , en pouvoir de suspendre leurs jugemens , de suspendre leur deliberation , & de faire des revuës & des Examens nouveaux de leurs Idées.

IX. Pour répandre du jour sur un sujet , on débute souvent par l'exposition de son contraire. La connoissance du repos amène à celle du mouvement. Les horreurs de la guerre illustrent les douceurs de la paix. Ce jour qu'un contraire reçoit de l'autre , a deux fondemens. 1. La variété reveille l'attention , & l'on est ordinairement moins sensible à ce qu'on a accoutumé. C'est par cette raison qu'il faut réfléchir sur les inconveniens de l'Anarchie , pour mieux sentir tout ce qu'on doit aux Loix. 2. Dans le même ordre que l'on a connu les attributs d'un des contraires , dans ce même ordre l'on parcourt les attributs de l'autre , en y cherchant toujours ,

La diversité & l'opposition servent à éclaircir.

des



des caractères opposez ; la methode avec laquelle on fait cette recherche en facilite le succès.

Quand on lira les Philosophes qui ont vecû dans le Paganisme , on tirera un très grand fruit de cette lecture, si on prend soin de se mettre a leur place, de sentir les doutes qui les agitoient, les tenebres qui les envelopoient, & les difficultés qui ébranloient leurs raisonnemens les plus solides. De qu'elle dureté ne se trouveroit-on pas coupable, si on ne sentoit, d'un Cœur enflamé de reconnoissance, le prix inexprimable du present que Dieu nous a fait, en nous accordant les Lumières de sa Révélation accompagnée de toute la Certitude, que peut souhaiter un Cœur, qui cherche la vérité de bonne foi, & qui est très éloigné de se dérober a son évidence ?

Mais comme deux choses peuvent être oposées sans être contraires en tout, il faut bien prendre garde de ne multiplier pas sans fondement les contrarietés.

La santé par exemple, est contraire à la maladie, la santé a des usages,

ges, *Donc la maladie n'en a point*, il ne s'ensuit pas. L'une & l'autre est un Etat réel & un sujet a reflexions, à cet égard leur opposition n'empêchera pas qu'elles ne se ressembent. On doit s'assurer précisément de ce en quoi consiste la contrariété de deux sujets, pour tirer sur l'un des conclusions contraires à ce que l'on a reconnu dans l'autre, & il ne faut leur attribuer ni des causes ni des effets opposés, qu'au sens auquel ils sont contraires.

Il paroît de là que le célèbre *Canon des Contraires* est une règle sans utilité. On pose que deux choses sont contraires, on remarque dans l'une un certain attribut, donc par la règle des contraires, dit-on, l'autre en a un tout opposé. Mais pour s'assurer de la justesse de cette conclusion, il faut être assuré que ces deux objets, que l'on pose contraires, le sont effectivement dans le sens, dans lequel on conclut de l'attribut de l'un, à l'attribut opposé de l'autre : Pour savoir cela il faut les connoître l'un & l'autre en détail,
&

& dès qu'ils sont ainsi connus, l'argument tiré de la règle des contraires, pour les faire connoître devient superflu, & il n'est plus nécessaire de raisonner pour connoître ce qui est déjà distinctement connu : L'excès du froid tue : Donc l'excès du chaud rendroit la vie. La conséquence n'est pas bonne ; parce que ce n'est pas la chaleur, entant que chaleur simplement, qui vivifie, mais entant que renfermée dans de certaines bornes, & dans une certaine sphere d'activité. Pour juger de cette conclusion ; il faut donc connoître en quoi consiste la Vie, de quelle manière le chaud y contribue & à quel point le froid y est contraire. Or quand on fait cela, il n'est plus nécessaire d'argumenter.

Le Corps est une étendue condensée : Donc l'Esprit est une Etendue raréfiée. Il faut connoître ces deux Substances pour les comparer, & dès qu'on les connoitra, peut-être n'aura-t'on garde de faire ce raisonnement, qui a encore le défaut d'être inintelligible.

Cette manière d'argumenter, en apuyant sur la règle des contraires,
à

a quelque chose d'éblouissant, aussi s'en sert-on fréquemment, mais rien n'est plus trompeur. *La Science enfle; Donc l'Ignorance rend humble.* Mais ne voit-on pas des ignorans d'une insupportable fierté? Il arrive à un homme de tomber dans l'*erreur en examinant*: donc on s'en garentira, par une soumission aveugle. Mais cette soumission n'y affermit-elle pas sans retour? Et d'ailleurs, les Maîtres sont peu circonspects dans leurs enseignemens, dès qu'ils s'assurent qu'ils seront applaudis, quoi qu'ils disent. Les Etats où la puissance souveraine est soumise elle-même aux Loix, sont exposés à des troubles: donc le Despotisme est tout propre à les prévenir & à établir une *tranquilité inébranlable*: L'expérience prouve tout le contraire. Quand les suites d'une guerre civile ne peuvent pas de beaucoup augmenter la misère de ceux qui l'entreprennent, au cas même qu'elle tournât mal pour eux, ils n'hésitent pas à s'y hasarder. Il faut donc connoître à fond les sujets sur lesquels on raisonne,



434 LA LOGIQUE
au lieu d'en décider sur des idées
vagues.

Quand on met deux choses en opposition, à dessein de relever l'excellence de l'une par dessus l'autre, il arrive souvent de regarder comme *inferieur en tout*, ce qui ne l'est qu'à quelques égards. C'est ainsi qu'un Savant trouve admirable la Science dont il fait profession, & que les autres lui paroissent sans mérite, prêt à changer de langage dès qu'une Pension beaucoup plus forte le déterminera à enseigner ce qu'il traitoit avec tant de mépris. C'est ainsi encore qu'un Orateur, suivant les préjugés qui le possèdent, ou l'intéret qui le fait parler, ne verra que félicité chez le Peuple dont il veut établir les avantages, & que misère par tout ailleurs. C'est ainsi que pour relever le bonheur des riches, en leur opposant le triste état des pauvres, on dispose ceux-ci à s'imaginer leur état plus insupportable qu'il n'est; à supporter avec plus d'impatience l'inégalité de leur condition; à se permettre la fainéantise & la fraude; à compter qu'on leur refuse fort au delà de ce qu'on leur doit.

doit, & à se persuader qu'on ne les dédommage jamais suffisamment de la dure inégalité où le malheur de la naissance les réduit. C'est ainsi enfin qu'en exagérant le *bonheur* des gens de bien dans cette vie, par opposition aux troubles des méchants, on enlève toute sa force à l'argument qu'on tire de la prospérité de ceux-ci, & des épreuves de ceux-là, pour en conclure la nécessité d'un jugement à venir, qui repare, à la gloire de la Providence, le scandale des désordres qui l'offusquent pendant cette vie.

X. La clarté & l'utilité des *Antithèses* vient de ce qu'elles excitent l'attention, & qu'elles la soutiennent par la diversité des objets, qu'elles lui présentent en même tems : Mais il faut qu'elles soient justes, sans quoi elles ne donnent pas ce qu'elles font esperer ; & elles deviennent la marque d'un gout faux, qui confond l'opposition des mots avec l'opposition des choses.

Ce n'est pas assez qu'elles soient justes, il faut qu'elles soient naturelles, c'est à-dire, qu'elles paroissent naitre du sujet qu'elles ser-

Antithèses



vent à éclaircir, comme d'elles-mêmes, sans effort & sans le secours de l'étude; car l'affectation est toujours odieuse. On aime un Orateur qui plait; Mais on ne peut souffrir un Orateur qui cherche à plaire, & on lui refuse les éloges qu'on lui auroit peut-être donné, s'il n'avoit pas paru les prévenir par ses desirs.

Senèque aimoit les Antithèses, la vivacité de son imagination rendoit le brillant, de son goût: Non seulement il aimoit à en faire, on voit de plus qu'il aimoit à rapporter celles qu'il avoit luës ailleurs. Eschine disoit à Socrate, *Vos autres disciples, en vous donnant beaucoup, se réservent encore, pour eux, plus qu'ils ne vous donnent; Mais pour moi, je vous donne tout ce que j'ai, en me donnant moi-même. Je vous rendrai, replique Socrate à Eschine, Je vous rendrai à vous-mêmes meilleur que je ne vous ai reçu: Sur quoi Senèque ajoute de la part d'Eschine cette insulte à la Fortune; Je n'ai rien reçu de toi, aussi ne sera-ce pas avec le tien, mais avec le mien seule.*

ment, que je marquerai ma reconnoissance à Socrate.

L'Antithèse sert à rendre plus vive cette Apologie ironique des Magistrats, qui, parvenus aux emplois par des voies indignes, s'en acquittent conséquemment : *Pourquoi s'étonner qu'on vende ce qu'on a acheté? N'est ce pas le Droit des Gens? Une grande attention à la beauté du Corps,* dit il un peu après, *ne marque pas une belle ame.*

Ceux qui S'E'LEVENT le plus FIEREMENT sont pour l'ordinaire des gens qui savent RAMPER avec le plus de BASSESSE, & on ne voit personne plus empressez à fouler aux piez les autres, que ceux qui, sous des Maitres brutaux, se sont formez à FAIRE des affronts à force d'en RECEVOIR.

Il y a bien de la différence entre SE HATER DE RENDRE, parce qu'on veut avoir le PLAISIR D'ETRE RECONNOISSANT, & entre RENDRE D'ABORD pour se procurer LA SATISFACTION DE NE DEVOIR PLUS.

Les Antithèses & les Jeux de mots qui les accompagnent, imposent quelquefois à leurs Auteurs mêmes. *Si les passions naissent (dit Seneque)*

sans que la raison y consente, elles s'affermiront malgré ses oppositions.

Ce raisonnement n'est pas juste; car on peut se laisser surprendre & ensuite se corriger. Les passions naissent presque toujours sans que la Raison s'en mêle: Mais rarement continuent-elles sans la mettre dans leurs intérêts. La Raison s'en rend quelquefois absolument maîtresse; Elle ne les attaque presque jamais sans les affaiblir, & elle en vient toujours à bout, pourvu qu'elle persévère à les combattre.

La Religion est ce qui s'acquiert le plus difficilement, & qui se perd le plus tôt: Oui, mais c'est quand elle ne consiste qu'en mots imprimés dans sa mémoire, ou qu'en Théories & préceptes sans preuves.

Le même Auteur pense plus juste quand il ajoute un peu après. *La Jeunesse s'écarte, mais quand elle a eu de l'Education, & que la Religion en a fait partie, elle en revient tôt ou tard.*

J'ai lu quelque part cette Antithèse, *Nous aimons mieux sentir qu'imaginer, & nous aimons mieux imaginer que penser.* Elle est trop générale

nérale

nérale pour en tomber d'accord. Il y a des choses, qu'on aime mieux imaginer que voir, comme une tempête, un combat. Il y en a qu'on aime mieux penser intellectuellement qu'imaginer; car on les conçoit par l'esprit nettement & sans peine, mais on seroit obligé à de grands efforts pour les imaginer, & encore ne seroit-ce qu'imparfaitement comme une figure de 999. côtés, & en général toutes les Courbes.

Celle-ci non plus ne me paroît pas juste; *C'est un grand deffaut dans un Discours, d'être sans deffaut.* Pour être sans deffaut ne lui manque-t'il donc que d'en avoir quelcun ?

Quand un Orateur, dans l'extrême appréhension de laisser échaper le moindre défaut, se fatigue & laisse dans son Discours comme une empreinte des efforts qu'il s'est donné; le deffaut d'un tel Discours ne vient pas de ce qu'il n'en a point, mais de ce qu'il en a un très grand, un air de gêne & de contrainte.

En ce sens on pourroit dire, qu'une extrême attention à ne laisser aucun deffaut dans une Composi-

T 4 tion,



tion, fait tomber dans un tres grand, & même dans plusieurs. Car ces traces d'effort & de contrainte se repandent dans plus d'un endroit, quelque fois tout le Corps de l'ouvrage s'en ressent.

Il s'en faut du tout au tout que les défauts d'un ouvrage, n'aient par rapport à ses beautés l'effet des Ombres sur un Tableau. Ces Ombres ne sont point des défauts, ce sont des Traits essentiels qui en ont une grande beauté.

Voici une Antithèse qui me paroît instructive. Les devoirs de la Charité sont *dus* : On est en *droit* de les attendre, mais non pas de les exiger.

Celle-ci à encore de la justesse : Il n'est permis qu'aux excellens Orateurs d'être longs, parce qu'à eux seuls le Ciel a donné d'être longs, & de paroître courts.

Les Antithèses contribuent à faire sentir les vérités suivantes. Si une bonne & Solide Morale ne corrige pas nos passions, il est presque impossible que nos Passions, ne nous fassent une fausse Morale : Nous aimons mieux croire que nos actions ne
sont

sont pas vicieuses, que de nous avouer à nous mêmes que nous sommes vicieux. Nous ne blâmons pas de bonne grace les défauts où nous nous plaisons.

Quelquefois une Antithèse juste, & qui renferme un grand sens, a le défaut de l'obscurité, si on la considère en elle-même & détachée de tout ce qui la précède. On s'aperçoit bien qu'elle a du sens, mais on ne pourroit pas le développer assez nettement, si le rang qu'elle tient dans le Discours, où on l'a placée, ne mettoit en état de voir tout ce qu'elle renferme. Telle seroit cette Antithèse, *Il faut orner la vérité sans la farder.* On n'en sauroit connoître toute la justesse, ni en faire usage, qu'après avoir compris la différence qu'il y a entre les ornemens dignes d'accompagner la Vérité, & des expressions éloquentes qui empêchent de sentir toute l'evidence des preuves qui l'établissent.

L'opposition de l'Esprit & du Cœur sert à développer une infinité de choses qui se passent dans l'intérieur des hommes. L'utilité jointe au

T 5 brillant



brillant de cette Antithèse, la mirent d'abord à la mode; mais, à force de l'appliquer mal à propos, des esprits confus l'ont décréditée par leur galimathias: Il me semble qu'elle sera sans obscurité si par l'Esprit on entend l'Ame attentive à ses lumières, & par le Cœur l'Ame qui se livre à la pente de ses sentimens & de ses passions. Suivant cela, l'Antithèse suivante renferme du faux parmi du vrai. *La préoccupation tyrannise l'Esprit, comme les passions tyrannisent le cœur; ce sont des maîtres déraisonnables qui oppriment la liberté: un préoccupé, & un passionné, ne choisissent plus avec connoissance.* On pourroit dire que la préoccupation & les passions sont deux différens maîtres qui tyrannissent la Raison, & oppriment sa liberté: quand on est Préoccupé, & quand on est Passionné, on ne voit que ce que la préoccupation & la Passion permettent de regarder. Mais la Préoccupation est une affaire du cœur, de même que les passions. La paresse, l'intérêt, la coutume, les passions enfin sont les causes de nos préventions.

Mais

Mais, sur les Antithèses, il est important de remarquer, que des tours & des manières de parler qui ne seroient pas à propos dans un tems, ne laissent pas de l'avoir été dans un autre; car, en matière de langage, il faut toujours donner quelque chose au goût qui règne. Le stile figuré, & en particulier les *Antithèses*, étoient autrefois beaucoup plus en usage, qu'aujourd'hui; c'étoit sur tout le goût des Orientaux, & l'un & l'autre Testament est écrit dans ce stile.

Dès que St. Paul oppose deux choses, il emprunte le nom de l'une, pour le donner à l'autre, & les présente par là comme deux espèces opposées d'un même genre. La Loi, c'est-à-dire, la *connoissance de notre devoir*, est un principe qui nous détermine à nous en acquiter. Nous éprouvons dans nos *passions* un principe contraire; Ce principe est appelé la *Loi des Membres*; & la *Loi de l'Esprit de Vie qui est en Jésus Christ*, nous affranchit de la *Loi du péché* & de la *mort*. C'est-à-dire, aux préceptes de ce Sauveur, soutenus de son exemple, & de la foi en ses



promesses, cèdent les penchans qui nous attachent à la Terre & à ses grossièretés. Aujourd'hui il faut développer la Métaphore, & lui substituer des expressions toutes simples, pour en comprendre le sens; Mais autrefois, qu'on y étoit accoutumé, on perceoit d'abord à travers de l'enveloppe, & la figure n'arrêtoit pas un moment.

I Pier. IV. 1. *Puisque Jesus Christ a souffert pour nous quant à la CHAIR, armez-vous de cette pensée, que celui qui est mort à la CHAIR, a renoncé au péché.* D'abord, la CHAIR signifie la NATURE MORTELLE, & ensuite la nature CORROMPUE.

L'Antithèse donne de la Grace, & de la force. I Pier. V. *PRETRES (ANCIENS) païssez le Troupeau de Dieu &c. De votre côté JEUNES GENS soumettez-vous aux PRETRES (ANCIENS) & à ceux qui sont plus avancés en âge.*

Voiez encore Rom. V. 8-II. *Puis donc que nous sommes morts avec JESUS-CHRIST, nous croions que nous devons aussi vivre avec lui. Car nous savons que JESUS-CHRIST étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus,*

PART. I. SECT. II. CHAP. IV. 445
plus, la Mort n'a plus désormais d'em-
pire sur lui. Parce qu'à l'égard de
ce qu'il est mort, il est mort une
seule fois à cause du péché, mais à
l'égard de ce qu'il est vivant, il vit
à Dieu. La signification du terme
de MORT, change de ligne en li-
gne.

On trouve à tout moment des
exemples de cette nature. Ce Stile
étoit familier, & très en usage,
dans ce tems où l'on aimoit les mé-
taphores & les allusions.

Souvent encore dans les Antithè-
ses les termes changent de signifi-
cation, & ces significations différen-
tes ont simplement quelque rapport.
Et cela suffit, quand le rapport est
juste, & conduit au but qu'on se
propose. II. Cor. VIII. 9. *Jésus-
Christ étant RICHE est devenu pauvre
à cause de nous, afin que nous de-
vinssions RICHES par sa pauvreté.*

Matth. XIII. 12. *Pour celui qui
N'A PAS, on lui ôtera même CE QU'IL
A.* C'est-à-dire, celui qui ne fait
pas plus d'usage de ce qu'il a, que
s'il ne l'avoit pas, on le lui ôtera.
Dans Matth. XXV. 29. le sens de
cette même Antithèse est encore plus
évident



évident, car dans ce dernier passage on ôte le talent à celui qui l'avoit effectivement reçu.

Math. XIII. 13. *En voyant ils ne voient point, en entendant ils n'entendent point.* VOIR signifie d'abord simplement appercevoir, ensuite réfléchir, faire usage.

Jean VI. 49. *Vos Pères ont vécu de la manne & sont MORTS; si quelqu'un mange de ce pain il VIVRA éternellement.* Dans l'un des membres il est parlé de la mort corporelle; dans l'autre de la vie spirituelle.

Jean XI. 25--26. *Qui croit en moi vivra, (si je le trouve à propos) quand même il seroit mort, & qui-conque vit, & croit en moi, ne mourra jamais: ne mourra pas pour toujours, quoi qu'il ne ressuscite pas dans cette Vie.*

Il est quelquefois nécessaire de compléter un mot pour rendre complet le sens de l'Antithèse, & ce mot sous-entendu est précisément le contraire de celui qui est exprimé. St. Jaques I. 9--10. *Que celui qui est dans la bassesse, se glorifie de son élévation*

vation, & que le Riche au contraire s'humilie dans le sentiment de sa bassesse.

I Cor. VII. 19. La Circoncision & le prépuce ne sont rien. Tout consiste dans l'observation des commandemens de Dieu XIV. 34. Il n'est pas permis aux femmes de parler dans l'Eglise; mais elles doivent être dans la soumission.

I Tim. IV. 3. Défendront de se marier, & ordonneront de s'abstenir des Viandes que Dieu a créées, afin que les fidèles en usent avec action de graces.

L'Antirhèse se joint quelquefois avec l'allusion.

Jusques à ce que la Terre eut pris plaisir à ses Sabats, & qu'elle se fut reposée de tout le tems de sa désolation pour accomplir les 70. ans.

Les Israélites n'avoient pas pris plaisir au culte du Seigneur, ils n'avoient pas observé les années Sabbathiques.

La Terre est considérée comme prenant plaisir à être soulagée de ce peup'e ingrat, & à ne le nourrir plus.



Subtilies.

XL Il est des différences que les génies ordinaires ne savent point saisir, mais qui n'échappent pas à des esprits plus attentifs, & plus fins. Elles ont leur mérite, quand elles sont d'usage; mais elles sont très méprisables quand on n'en tire aucun fruit; & je ne vois point de marque plus sûre d'un petit génie, & d'un esprit faux, que de s'applaudir dans des découvertes, dont tout le prix se réduit à n'avoir pas été faites par d'autres, & à coûter des efforts d'attention. Il y a donc des subtilités *solides* & dignes d'attention; mais il y en a aussi qui sont vaines & méprisables. Il y en a enfin de *fausses*, qui supposent ce qui n'est pas, & qui mettent des différences là où il n'y en a point. Donnons quelques exemples des unes & des autres.

„ L'un, dit Seneque, croit devoir un
 „ argent qu'on lui a compté; Un au-
 „ tre le consulat où on l'a élevé; un
 „ autre un Sacerdoce; un autre le Gou-
 „ vernement d'une Province. Mais le
 „ bienfait n'est point renfermé dans cet
 „ Argent, dans ce Consulat, & dans
 „ ce Gouvernement de Province; Le
 „ bien

,, bienfait est au dessus des Sens, l'Es-
 ,, prit seul le fait appercevoir. Il ne faut
 ,, pas confondre la matiere du bienfait
 ,, avec le bienfait même. L'argent,
 ,, les emplois & d'autres presens de cette
 ,, nature sont les effets de la bonne vo-
 ,, lonté, & des signes qui en doivent
 ,, rapeller la mémoire. On ne s'acquit-
 ,, te point de ce qu'on a reçu de son
 ,, bienfaicteur, & on ne remplit pas l'é-
 ,, tenduë de la reconnoissance, qu'on lui
 ,, doit, en lui rendant argent pour argent,
 ,, & honneur pour honneur. C'est le cœur
 ,, qui lui est dû, parce que c'est le cœur
 ,, qui a donné le prix à ses bienfaits.
 ,, Ce qu'on a reçu peut périr, mais un
 ,, bienfait dure toujours, avec l'obliga-
 ,, tion de le reconnoitre. J'avois sauvé
 ,, vos enfans d'un naufrage, d'un incen-
 ,, die; Une maladie vous les enlève; ce-
 ,, la n'empêche pas que vous ne me de-
 ,, viés toujours ce que je vous ai donné,
 ,, en vous les conservant. Cette dou-
 ,, ble face, sous laquelle Seneque nous
 fait envisager un bienfait, présente
 une distinction subtile, mais d'un
 grand usage, puisqu'elle sert à régler
 notre reconnoissance.

Il y a des reflexions qui ne sont
 pas nécessaires; mais qui ne méritent

tent

tent pourtant pas de passer pour superflues. Cette distinction n'est pas moins importante que subtile. Si vous vous renfermez dans le nécessaire, votre sécheresse fatiguera; Si vous donnez dans le superflu, vous ennuyerez par votre longueur. Heureux l'Auteur qui fait faire un si sage discernement, & qui, en s'éloignant d'un de ces écueils, évite de tomber dans l'autre! Tout ce qui fait partie d'une Science lui est nécessaire, de même que tout ce sans quoi on ne comprendroit pas l'explication que l'on donne du nécessaire. Et ce qui en facilite l'intelligence, ce qui en fait mieux sentir l'utilité, quand même il n'est pas nécessaire, ne doit pas passer pour superflu.

Il y a de la différence entre *manquer d'une chose* & *ne l'avoir pas*. Il y a bien des choses qui ne sont pas en notre puissance, & qui pourtant ne nous manquent pas, c'est-à-dire, dont nous n'avons pas besoin. On souffre toujours, du moins quelque peu, quand on se sent dans le besoin; mais on peut vivre tranquille.

quille, quand même il y a une infinité de choses qu'on ne trouve pas sous sa main. Ce n'est pas qu'on n'en fasse cas, & qu'on ne les estime à proportion de leur prix; On reconnoit même qu'il vaudroit mieux les posséder que de ne les posséder pas; mais si on ne les méprise point, on ne se trouve pas non plus méprisables de ce qu'on ne peut pas les compter entre ses biens. *Sapiens Sen. Ep. quæ sibi desunt non desiderat, sed non P. 9. deesse mavult. Ita de se contentus est, non ut velit esse sine amico, sed ut possit.*

On pourroit aussi dire qu'il y a de la différence entre manquer d'une chose, & en avoir besoin. Les Stoïciens distinguoient entre *δὲσῆαι* & *ἐπιδηῆαι*; Il faut de la reflexion & du goût pour sentir cette différence; mais elle n'est pas moins solide que subtile.

On admire les talens rares, & souvent ils tiennent lieu de mérite; cependant le mérite ne consiste, à vrai dire, que dans le bon usage qu'on fait de ses talens.

C'est une pensée subtile, mais solide, que de regarder la *Logique naturelle*

relle & la Logique artificielle non comme une division d'un tout en ses parties ; car l'une s'étend aussi loin que l'autre : Mais comme une simple *distinction* d'un nom applicable à toutes deux.

Comme il y a des subtilités sentées & solides, il y en a aussi de déraisonnables & de vaines. Telles étoient les subtilités par où les Stoïciens se distinguoient des autres Philosophes : Les Richesses & la santé même, disoient ils, ne sont pas des *Biens*; ce sont tout au plus des *Commodités*.

Quand un homme est attaqué de la Goutte & de la Gravelle, il *combat* à la vérité ; mais il ne *souffre pas* du mal ; son état est un état de travail plutôt que de malaise, *Laborat non dolet*. On a beau présenter subtilement le mal. Sous un nom qui le défigure, ou le masque, le sentiment démentira toujours la subtilité ; les mots ne changent pas la nature des choses.

Quand les Stoïciens cherchoient à éblouir les hommes, & s'éblouissoient eux-mêmes, par des subtilités de mots, leur intention étoit au moins
bonne

bonne : Mais que dirons nous des Chrétiens qui tombent dans les mêmes Sophismes pour déguiser le Vice. *Débaucher des femmes*, c'est chés les Grands une *Galanterie*.

Les Payens attribuoient ces privilèges à leurs Héros, & les Chrétiens encensent à des Hommes, qui ne valent pas mieux que les Dieux des Payens. Bibl. Franc. Tom. XIX. Pag. 307.

„ En voici encore une autre tirée
 „ de Seneque, Lettre XIV. César &
 „ Pompée se disputent l'Empire : A
 „ quoi bon prendrés-vous parti pour
 „ l'un d'eux contre l'autre ? Il se pour-
 „ roit que celui des deux qui aura le
 „ dessus, soit le moins malhonête hom-
 „ me ; mais il est impossible que ce-
 „ lui qui l'emportera soit le plus hom-
 „ me de bien. *Potest esse pejor qui*
 „ *victus fuerit, non potest esse melior*
 „ *qui vicerit.* Que signifie cela ? S'ils
 sont égaux en probité, le vaincu
 n'en aura pas moins que le vain-
 queur ; s'ils sont inégaux à cet égard,
 le moins malhonête homme demeu-
 rera ce qu'il est, qu'il échoué ou
 qu'il réüffisse.

Quand

Quand la tête vous tourne sur les bords d'un précipice, ce n'est pas la peur qui vous saisit, c'est une agitation dont la Raison n'est pas maîtresse. Autant de mots, autant d'erreurs; car & cette agitation est une véritable peur, & on peut venir à bout de s'en garantir.

Mr. L'Abbé Maffieux remarque que les anciens n'ont point rempli leurs ouvrages d'Antithèses. Ce n'est pas, dit-il, qu'ils ne les connussent, mais ils en évitoient avec soin l'usage fréquent, & croyoient que rien n'étoit plus contraire au grand & au sublime, que ces gentilleses & ces affectations.

Quelquefois on semble annoncer quelque chose qui n'avoit pas encore été remarqué. La reflexion paroît subtile, par là même qu'elle a échappé à tout le monde; Mais quand on vient à développer le sens de cette expression, subtile en apparence, il se trouve qu'elle ne présente rien que de commun, & qu'elle renferme simplement avec plus d'obscurité, ce dont tout le monde convient.

Il n'y a qu'une passion, savoir l'amour propre. Après avoir fait expliquer

quer

quer ceux qui aiment à parler ainsi, il se trouve qu'ils reconnoissent tout autant de passions que les autres, & que tous leurs circuits aboutissent à établir, que l'amour propre entre dans toutes les passions; qu'on se passionne différemment suivant les différentes relations des objets avec nous, & suivant qu'on les trouve plus ou moins intéressans pour nôtre félicité: & c'est précisément de ces différentes relations que naissent les différentes passions; On l'a toujours ainsi compris & on l'a toujours ainsi enseigné.

XII. On joint quelquefois la relation de ressemblance avec celle d'opposition, & ces comparaisons, qui rassemblent la force de deux relations si différentes, ont souvent beaucoup d'effet. „ *Comme rien n'est plus beau que de secourir les gens en danger malgré qu'ils en ayent, de même aussi accorder aux prieres des hommes ce qui tourne à leur desavantage, c'est cacher sa haine sous des apparences de douceur.* “ Dans ces paroles Seneque oppose un grand devoir à une grande faute; mais dans l'un &

Union
de deux
relations.

& dans l'autre de ces cas, on voit les apparences bien différentes de la réalité, & à cet égard ils se ressemblent.

En voici encore un autre exemple. De même que maltraiter une personne dont on n'a jamais reçu aucun déplaisir, est une action odieuse, par sa propre nature; de même aussi se plaire à obliger, est une disposition aimable par elle-même & indépendamment de ses suites & des fruits qu'on en peut tirer.

„ Comme il y a de l'intempérance,
 „ ce à se passionner pour des délicatesses
 „ qu'il coûte beaucoup de se procurer;
 „ il y a de l'extravagance à se refuser
 „ celles qui se présentent, & dont on peut
 „ profiter très aisément. “

La Parodie présente tout à la fois des idées de ressemblance & d'opposition: Ce mélange lui donne de la grace, & de l'efficacité. L'Application à un sujet des plus petits des mêmes termes dont on s'étoit servi pour en exprimer un grand; fait paroître celui là encore plus petit: quelquefois aussi, des expressions qu'on avoit employées avec succès

cès

ccès sur un grand sujet , perdent de leurs dignités , par l'aplication qu'on en fait ; & cette aplication paroît les dégrader. C'est l'artifice que les Libertins mettent en œuvre , en vuë d'affoiblir le respect des autres hommes pour les vérités de la Religion ; & peu à peu , ils viennent par là , à l'éteindre tout à fait chés bien des gens , à proportion qu'ils ont plus de penchant à secouer un joug qui les gêne.

XIII La comparaison des relations Parallele de ressemblances, avec les relations de des deux diversités , a donné lieu à une remarque qui mérite quelques reflexions.

Les uns , dit - on , se plaisent à chercher des ressemblances , pendant que d'autres aiment à trouver des diversités ; ceux - là passent pour ingénieux , & l'on dit que ceux - ci pensent judicieusement ; aux uns on attribue de l'Esprit , aux autres du discernement.

Il me semble que cette pensée peut être mise au nombre des fausses subtilités ; car pour saisir , dans des sujets qui paroissent d'abord tout à fait semblables , des différences qui échappent à ceux qui ne voient



les choses qu'en gros & superficiellement, il faut avoir de l'esprit & de la pénétration, & pour découvrir en quoi des sujets differens ne laissent pas de convenir, il faut avoir de la justesse & du discernement.

Rien n'est plus aisé que d'outrer les Analogies, pour peu que les choses se ressemblent: mais d'en découvrir entre des Sujets qui paroissent très différens, & de les exposer dans un juste détail, c'est une preuve sans équivoque d'un grand discernement. Voiés (1730.) l'Analogie entre le *Triangle*, le *Cercle*, & l'*Hypérbole*.

J'ai cru, dit l'Auteur, que cette Comparaison pourroit être utile, parce que l'on ne connoit jamais bien ce que les choses sont en elles mêmes (il pouvoit dire jamais mieux) si l'on ne connoit aussi ce qu'elles sont, considérées par rapport à celles à qui elles ressemblent, & dont elles tirent leur origine.

Et en général (1704.) il ne suffit pas de découvrir une vérité. Il faut encore savoir ce qui la produit.

Car

Car si on se trompe sur cette espèce de Cause, on peut croire qu'elle a lieu lorsqu'elle n'en a point, & au contraire, l'on donne à la vérité que l'on a decouverte, plus ou moins d'étendue, qu'elle n'en doit avoir. Le ralentissement, de la vitesse des Corps qui parcourent successivement divers plans inclinés, ne vient pas seulement de la variation des Plans, mais des Angles qu'ils font entr'eux. Sans la Géométrie des infiniments petits, on ne verroit pas clair dans cette matiere.

Il est plus important de remarquer qu'il y a un *faux Esprit*, & qu'il y a aussi une fausse imitation de discernement. Lors qu'on tire d'un sujet des images pour en représenter un autre, ces images frappent d'autant plus qu'on s'y attendoit moins, & on admire un génie dont les vues paroissent si étendues, qui a pû aller si loin, & a sù rassembler des choses si éloignées. Mais si l'image n'est pas juste, cette comparaison qui brille, doit plutôt être regardée comme un écart d'une Imagination qui extravague, que com-



me un effet de pénétration & de véritable étendue d'esprit. Pour ce qui est des différences, il est vrai que les Esprits attentifs & habiles, en remarquent là où des Esprits superficiels n'en aperçoivent point, & trouvent tout égal; mais il y en a qui veulent imiter les grands génies, & qui les imitent mal. Des gens trop avides de réputation, cherchant à se donner du relief, & à passer pour plus fins & pour plus exacts que les autres, donnent dans des différences imaginaires, ou se fatiguent pour en faire apercevoir aux autres de si minces, qu'on n'en sauroit tirer aucun usage, & qu'on peut les négliger, sans courir le risque d'aucune confusion. Il y a la même différence entre la fausse vivacité & le vrai Esprit, entre la vaine subtilité & le solide discernement, qu'entre le babil & une éloquence instructive & pleine de sens.

Il y a quelquefois des différences très minces, & qui par là paroissent devoir être négligées, mais dont l'influence ne laisse pas de s'é-

ten-

tendre bien loin. Dans la suspension de la verge d'une Pendule, l'épaisseur d'un fil fort délié est à considérer; l'humidité qui s'y attache, peut rendre inégale la durée des vibrations, & par conséquent incertaine, ou trompeuse, la mesure du tems, qu'on a besoin d'avoir précise.

Lors que deux Sujets ne se ressemblent pas en tout, & ne sont pas non plus entièrement différens, pour parvenir à les connoître, il importe également de faire attention à tout ce qu'ils ont de semblable, & à tout ce qu'il ont de différent. Une cause des ressemblances associées jointe à celle des variétés, expliquent les Phénomènes avec d'autant plus de vraisemblance, qu'elles seront plus simples & plus uniformes dans leur manière d'operer: Car la Nature se soutient dans cette uniformité & cette simplicité.

C'est l'effet d'une grande habileté, ou d'un grand bonheur, de découvrir, dans un Sujet qui paroît simple, & dans son action sur des Sujets qui paroissent peu diffé-



rens, des propriétés qui varient extrêmement les effets. Dans la dissolution des Sels, l'Eau fait les fonctions de dissolvant & d'intermède; elle separe les parties des Sels, & les tient séparées. Par là, après avoir dissou une quantité d'un certain sel, e le peut encore se charger d'une autre; ses parties qui servoient d'intermède au premier, peuvent encore devenir les véhicules du second (1724).

C'est une subtile distinction que celle de la matière de terre, proprement dite, d'avec le gravier & la matière pierreuse; mais cette différence est digne d'occuper un Physicien & utile dans les Arts. L'eau ne fait que remplir les interstices, que les grains de sable laissent entre eux, mais elle pénètre dans l'intérieur des grains de la Terre, elles les gonfle & les étend. Pour entrer dans les pores elle n'a besoin que de sa pesanteur, mais pour les étendre, elle a besoin d'une autre force, & cette force rend les coins de bois, imbibés d'eau, capable

pables de fendre un Roc & d'élever de grosses meules de moulin. De la pénétrabilité de l'une se déduit la ductibilité, Analogue à la malleabilité des métaux. On sépare la terre d'avec le Sable en les mêlant dans l'eau & puis les laissant reposer. La poussière de sable ne viendra jamais ductile, mais ouï bien la pâte, qui sera faite de la poussière de terre. Quand cette pâte est séchée, elle est plus dure qu'auparavant, parce que les nouveaux engrènemens subsistent après l'évaporation de l'eau.

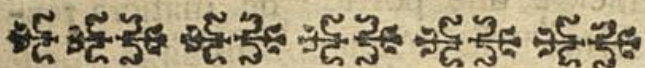
Le Talc & les Sels ne viennent jamais ductiles. La force de la terre mouillée pour s'étendre est beaucoup plus grande que son Poids. (1730)

Mr. Geofroi a donné une Table de la quantité des sucs nourriffiers des différentes Viandes. Si l'on ne va pas ordinairement jusqu'à ces sortes de subtilités de pratique, ce n'est pas qu'elles ne fussent utiles, mais c'est qu'on ne se donne pas la peine de les chercher. (1730)

A proportion qu'on a |bonne opi-
 V 4 nion



nion de sa capacité, on adopte plus promptement une idée, qui s'est présentée, comme d'elle même sur un sujet. Cette facilité à se rendre est un effet de l'amour propre, qu'on pourroit appeller *présomption*; mais dès qu'on ne peut écouter, sans des mouvemens d'impatience & d'aigreur, un homme qui refuse d'y acquiescer, & qui la soupçonne d'erreur, on va plus loin que la simple *présomption*. Ce mépris de la capacité d'autrui est l'effet d'une hauteur insultante; *c'est fierté c'est arrogance*. On s'arroe un droit qu'il n'est pas permis à un homme d'usurper sur les autres.



C H A P I T R E V.

Des Rapports d'Unité.

I. **L**ors que les objets que l'on compare, & dont les idées sont en même tems présentes à l'Esprit, existent eux-mêmes unis, & se trouvent assemblés hors de nous, comme leurs idées le sont dans notre intelligence, ils se présentent sous un raport d'*Unité*: Mais si on les conçoit séparés, leur raport est un raport de *Multitude*.

II. Entre le grand nombre d'objets que nous connoissons, nous n'en saurions nommer aucun, dans lequel, pour simple qu'il soit, nous ne découvriions plusieurs *Réalités*: mais ces réalités, quoi qu'en grand nombre, ne laissent pas de former un seul *Tout* par leur assemblage. Or il y en a qui sont assemblées en un seul *Tout*, parce qu'en effet elles ne sauroient exister séparées: ainsi la Longueur ne sauroit être sans Largeur & sans Epaisseur. Ces trois dimensions sont nécessairement unies; de-

V 5 même



même une portion de matière renferme essentiellement mobilité, figure, impénétrabilité. Si on donne aux *réalités*, qui s'unissent ainsi nécessairement, le nom de *Parties*, ce qu'elles composent sera un *Tout nécessaire*.

Il n'y a que *MOI* & les *Etres* semblables à *MOI*, qui puissent être véritablement & formellement *UN*. Si ce *Moi* pouvoit être divisé, il seroit *Moi*, & ne seroit plus *Moi*: Une *Partie* pourroit penser, sans que l'autre pensât: je penserois ou je ne penserois plus. Que signifie la moitié d'une pensée ?

Quand l'Ame éprouve divers sentimens, il faut que la même substance les rassemble tous; car s'il y avoit deux parties, l'une jugeroit de ce qu'elle sentirait de son côté, & l'autre de ce qu'elle éprouveroit du sien. Le P. L'Ami avoit déjà ainsi raisonné.

Mr. LOCKE L. II. Ch. XXIV.
L'idée d'une *Armée* est aussi bien *une* que celle d'un homme. L'idée même de l'Univers est *une*. Une idée porte le nom d'*une*, lors qu'on

qu'on la considère comme une seule image, quoi que composée de plusieurs idées, & par conséquent de plusieurs représentations.

III. Mais il y a aussi des *réalités* *Touts* qui, à la vérité, peuvent exister *Contingens* l'une sans l'autre, mais qui *doivent* *gens* s'associer & se trouver ensemble, pour composer un *Tout* d'une certaine espèce, & d'un certain nom. Il faut, par exemple, des particules séparées l'une de l'autre, & un mouvement très-rapide pour former ce qu'on appelle du *Feu*. Il faut des pierres, du sable, de la chaux, de l'eau, pour composer ce qu'on appelle une *Muraille*. Ces parties peuvent exister les unes loin des autres, mais il faut qu'elles soient liées pour faire une muraille. Les *Unités* de cette espèce peuvent être appelées des *Touts Contingens*. Je n'habite pas deux maisons, mais une maison seulement, quoi que cette maison soit un *Tout* composé de plusieurs appartemens; & mon *Ame* n'est pas unie à deux *Corps*, quoi que mon *Corps* soit composé de plusieurs membres.



Touts de
différen-
tes for-
mes.

énoT

noT

noT

IV. On voit que les parties, prises ensemble, & le Tout, sont une même chose: d'où il suit, qu'il y a plusieurs espèces de *Touts*, suivant la nature des parties qui les composent, & la manière de leurs liaisons. Voilà pourquoi, outre la division que nous venons de faire, on distingue encore le *Tout Integral*, d'avec le *Tout Essentiel*, & cette distinction revient assez à la précédente. Le *Tout Integral* est composé de parties qui peuvent exister séparément, & par conséquent de Substances; Tel est le Corps humain, dont chaque membre peut être retranché, sans cesser d'être, bien qu'il cesse par cette séparation de conserver son bon état. Le *Tout Essentiel* est composé de parties, dont quelques unes, au moins, ne peuvent subsister séparées; ainsi la Rondeur d'une bale de plomb, en sera bien séparée, si on fond ce métal, mais par là même elle ne sera plus.

Deux Corps forment un seul Tout, ou par leur *contact* immédiat, ou lors qu'ils touchent immédiatement, chacun de son côté, un troisième Corps

Corps qui se trouve entr'eux. Mais comme ce sont ici des relations, nous pouvons comparer comme il nous plait deux Corps, ou plusieurs Corps, & en concevoir entre deux un plus grand, ou un plus petit nombre. Ainsi on dit que plusieurs pierres forment une seule maison; que plusieurs maisons forment une Ville; plusieurs Villes un País; plusieurs País une seule Terre; & plusieurs Espaces un seul Univers. On donnera si l'on veut à ces Touts, le nom de *Touts Physiques*.

Je ne conçois pas que des *Intel- ligences* puissent former un seul *Tout*, autrement que par la *conformité* de leurs *idées*, de leurs *sentimens*, & de leurs *volontés*. Si les idées, les sentimens, & les inclinations de l'une, servent exactement de règle aux idées, aux sentimens & aux affections de toutes les autres, sans que rien manque à une entière uniformité, elles formeront un seul *Tout*; & c'est ainsi que l'on peut concevoir l'union par laquelle, les bienheureux formeront un seul *Tout* avec

avec



avec Jesus-Christ : Cet assemblage approche d'autant plus de la parfaite unité, que l'uniformité y est plus complete. Tels sont les *Touts Intelligens*.

L'homme est un exemple d'une union si singulière, qu'il ne peut lui-même assez s'en étonner. Une *Intelligence unie* à un *Corps* : la Pensée ne faisant qu'un seul Tout avec l'Etendue. Peut-être qu'une des difficultés qui arrête sur l'*Union de l'Ame & du Corps*, vient de ce qu'on suppose cette union plus semblable aux unions simplement corporelles qu'elle n'est. Ne supposons point l'Ame plus unie au Corps que nous, n'en sommes convaincus par l'expérience, les difficultés cesseront. Que nous apprend l'expérience ? Que de certains mouvemens sont suivis de certaines pensées ; & que de certaines volontés sont suivies de certains mouvemens. Voilà une *Concomitance* à laquelle on a donné le nom d'*Union* ; le nom ne change pas la chose, & ne doit pas nous obliger à supposer au delà de ce que nous appercevons. Mais quelle est la *Cause* de cette Concomitance ? On peut
la

PART. I. SECT. II. CH. V. 471
la trouver dans des *Loix* générales ,
établies par la volonté de l'*Etre* su-
prême.

Je remarque outre cela que , pour
comprendre exactement de quelle
manière l'Ame peut être unie au
Corps il faudroit avoir une idée
plus exacte & plus parfaite que nous
n'avons, non seulement de la natu-
re du Corps, mais sur tout de la
nature de l'Ame. Nous connoi-
sons assez la nature du Corps, pour
en conclurre qu'un Corps, ne peut
agir sur un autre qu'en le remuant
& en le touchant; mais nous ne
connoissons pas assez la nature de
l'Ame pour en conclure, qu'un Corps
ne peut agir sur elle qu'en la tou-
chant & en la remuant. Un tems
viendra que nous ferons développés
nous - mêmes à nous - mêmes , & ce
n'est pas , à mon avis, un des plus
legers motifs à bien user de nos lu-
mières présentes , que d'oser esperer
qu'elles s'étendront jusqu'à nous éclair-
rer parfaitement, sur ce que nous
sommes.

Je ne fais quel nom donner à la
pensée d'un grand homme , qui s'est
imaginé que l'Univers corporel étoit
une



une Machine d'une telle composition & d'un tel arrangement, que du premier branle que le Créateur lui donna, en le formant, il ne pouvoit manquer d'y naître tout ce que nous y voyons, quand même aucune Intelligence ne s'en seroit plus mêlée. Quand même le Corps humain & les Corps des animaux n'auroient été que de pures Machines, sans qu'aucune Âme y fut associée, il se seroit fait sur la Terre tout ce qui s'y fait. Ces Machines auroient inventé les épées, les piques, les armes à feu, la poudre, les fusils, les mortiers, & tous les instrumens qui servent à jeter les bombes. On auroit fouillé dans les mines, on auroit battu monoye. Ces Machines à forme humaine se seroient querellées, sur les payemens de leurs travaux: On auroit porté le luxe & la délicatesse au point où on la voit: On auroit bâti des Palais: On auroit élevé des Thrônes, on auroit érigé des Tribunaux, on auroit fait des Loix, on auroit plaidé, on auroit puni, on auroit récompensé. L'impression des Loix sur les yeux auroit déterminé les
uns;

uns ; Les Rayons de lumière réfléchis par la monoye , & réunis sur la Retine , auroient déterminé les autres. L'art de la guerre seroit tout tel qu'il est , & après s'être bien battu on en seroit venu à des Traités de Paix , sans savoir ce que c'est que Paix , ni que Guerre. On se seroit envoyé reciproquement des Ambassadeurs ; on se seroit reproché des manques de parole , sans savoir ce que c'est que parler. L'Imprimerie auroit été inventée précisément l'année qu'elle le fut ; on auroit écrit les uns contre les autres ; on auroit disputé de la supériorité des Anciens sur les Modernes ; on se seroit querellé sur la première découverte du Calcul différentiel , où personne n'auroit vû plus clair que les Laboureurs n'y voyent aujourd'hui ; On auroit prêché , on auroit tonné contre les prophanes. Les Machines auroient pleuré des péchés qu'elles n'auroient point commis ; & les Machines , dont les ressorts n'auroient pas prononcé le même langage que les autres , auroient passé par toutes les rigueurs de l'Inquisition , qui alors n'au-

n'au.



roit été qu'une Comédie d'Automates où personne n'auroit pris intérêt.

D'un autre côté, si Dieu s'étoit contenté de créer l'Ame d'Adam sans l'associer à un Corps, & sans en créer aucun, cette Ame étoit faite d'une telle manière que nécessairement, elle se seroit imaginée d'être unie à un Corps, & se seroit à peu près confondue avec ce Corps imaginaire. Elle l'auroit regardé comme n'étant pas différent d'elle-même; elle auroit crû voir une Terre, un Soleil, une Lune qui n'auroient point été; elle auroit cru cultiver un jardin, qui n'auroit subsisté que dans ses idées, s'endormir, se trouver à son réveil à côté d'une Epouse, se rendre coupable & s'assujettir à la mort, en mangeant d'un fruit qui n'avoit jamais existé; elle se seroit imaginée qu'elle avoit faim, qu'elle mangeoit, qu'elle se laissoit à travailler, qu'elle étoit malade, qu'elle faisoit des remèdes, & ces remèdes imaginaires l'auroient guérie de ses maux imaginaires. Il faut avoir un grand courage pour ne s'allarmer point de ces conséquences, & pour ne se défier point du principe d'où elles

elles naissent. Une longue habitude à conjecturer heureusement, & à voir naître chez soi des idées qu'il n'y a qu'à suivre, pour arriver sûrement à la Vérité, en a fait admettre quelques-unes avec trop de précipitation, & on les a comptées les unes de la même nature que les autres, parce qu'elles étoient nées dans le même fonds.

C'est un malheur des hommes de se dégouter enfin de tout, & de la Raison même, & de s'ennuier de ses Lumières. Les Chimères commencent à revenir & plaisent, parce qu'elles ont quelque chose de merveilleux. Il arrive dans le País Philosophique ce qui est déjà arrivé dans le País Politique; on s'est lassé de Romains raisonnables, & on est revenu aux contes des fées. Ainsi s'exprimoit Mr. Leibnitz lui même.

Sur l'union de l'Ame & du Corps, il y a trois Systèmes, & jusques ici on ne s'est pas avisé d'un quatrième.

Le premier est tout simple, & l'Expérience l'a fait naître. Je veux ouvrir les yeux, & ils s'ouvrent; Je veux étendre ou ployer mon doigt,

doigt, & il s'étend, ou il se ploye; Je veux marcher, & mes pieds se mettent en mouvement. Reciproquement, l'image des objets extérieurs se trace dans mon œil, & je les apperçois, j'en forme l'idée. L'air agité d'une certaine façon, frappe mon oreille, & il s'excite en moi un sentiment d'une autre espèce. &c.

Il semble qu'on en devoit demeurer là. Pourquoi contester des faits, sous prétexte qu'on ne les sçait pas expliquer, dans un parfait détail? Doutera-t'on que la puissance de Dieu ne puisse s'étendre, non seulement jusqu'à donner l'Etre à ses Créatures, mais de plus à leur donner, avec l'existence, de l'activité? Et en particulier traitera-t-on de déraisonnable la pensée qu'il ait mieux aimé former des Créatures intelligentes, libres, & actives, que de remplir tout l'Univers d'Etres Passifs, & d'une enchainure nécessaire d'effets, depuis le premier, qui a donné à toute sa suite un branle nécessaire, & produit une succession où rien ne peut se déranger?

Ce

Ce pouvoir, qu'il a donné à l'Ame sur le Corps, il l'a renfermé dans les bornes qu'il lui a plû: il a donné à ce pouvoir précisément l'étendue qu'il a trouvé à propos. Quand nous serons parvenus à traiter des Causes, nous examinerons si, dans les mouvemens des Créatures, il n'y a que des apparences d'activité, & si elles ne sont que des causes occasionnelles des effets qu'elles paroissent produire.

☞ C'est sans fondement qu'on suppose, qu'une cause ne peut agir que sur des sujets d'une même nature qu'elle: car Dieu agit sur les Corps, certainement plus différens de lui, que de l'Ame humaine & des autres Esprits créés; & on ne peut pas dire avec raison, que c'est là le privilège incommunicable de son infinité; Car une Puissance Infinie n'est pas nécessaire, pour produire un effet aussi borné, que le mouvement d'un Corps, ou une sensation, & une détermination de l'Ame

C'est se moquer de dire, que, comme l'on ne peut pas comparer les lignes aux surfaces, ni les surfaces

faces

faces faux solides, on ne peut aussi établir de proportion entre les actes de l'Ame, & les effets qu'elle produiroit sur le Corps, ni reciproquement entre l'activité du Corps, & les perceptions de l'Ame.

La comparaison dont on se sert, pour en tirer cette conclusion, se réduit à ceci: *on ne peut pas trouver une mesure commune entre une ligne & une surface, parce qu'on ne scauroit assigner aucun nombre fini, qui exprime, au juste, combien de fois une ligne sans largeur se trouve dans une surface. Donc un Corps ne peut agir sur l'Ame, ni l'Ame sur le Corps, combien de fois faudroit il qu'elle se repliât pour cela? Je défie d'imaginer jamais une comparaison qui ait plus de disparité que celle là; mais, n'en déplaise à Messieurs les Mathématiciens, ils ont tort de croire qu'on ne scauroit résister à leurs termes, & à leurs suppositions de quelle manière qu'ils les appliquent.*

Dans le second Systême, on suppose que Dieu, dont l'intelligence est infinie, aussi bien que sa puissance

fance, qui s'exerce, & produit ses effets, par sa seule volonté, a assigné quelles sensations naïroient dans l'Ame, ensuite des mouvemens du Corps. Toutes les espèces de ces concomitances ont été réglées, par sa volonté constante, pour ne manquer jamais de naître. Il en est ainsi des volontés de l'Ame par rapport aux mouvemens du Corps.

Ce Systême bien entendu, ne donne pas lieu à une objection, qui le rendroit insoutenable : c'est que Dieu feroit autant de miracles, qu'il naîtroit dans chaque ame de sensations, & dans chaque Corps de mouvemens, ce qui dégrade l'Être suprême en l'affujettissant ainsi aux fantaisies de ses Intelligences créées. Quand j'approche une rose de mon nez, ou que je me's un fruit dans ma bouche, ou que j'allume une chandèle, je n'exige pas de la Cause suprême de faire naître, dans ce moment là, en moi, *odeur, saveur, lumière* ; Je ne fais point naître en lui, à cette occasion, des volontés nouvelles ; je profite seulement d'une volonté constante, qu'il a eue
en

en créant le Genre humain, qu'il ne revoque point, & dont il a mis les hommes en pouvoir de profiter.

La Liberté subsiste toute entière, dans ce Système; l'Ame se détermine elle même à exiger de son corps, les mouvements qu'elle trouve à propos, autant que s'étend son empire; elle peut éviter l'impression des objets; elle en peut détourner son attention; elle peut se fixer sur ses idées, & elle peut passer de l'une à l'autre.

On auroit tort de s'étonner, que le pouvoir de l'Ame sur son Corps fut renfermé dans des bornes étroites; Il ne convient pas qu'elle ait tant de pouvoir; Il convient que sa condition soit plus assujettie, & plus éloignée de l'indépendance: Un pouvoir sans bornes prévient toutes les maladies de son corps, ou les guériroit incontinent; Il ne tiendrait qu'à elle de le rendre immortel.

Voici le troisième Système. Ses défenseurs prennent bien des précautions pour l'insinuer, & ne vont à l'établir que par bien des détours;

Il

Il en faut effectivement beaucoup, pour en masquer les contradictions : On diroit qu'ils s'en défient. Il se réduit pourtant à ceci : Dieu, dont l'intelligence est infinie & qui, par conséquent, renferme en soi des idées sans nombre & sans bornes, entre les objets, à la production desquels sa puissance peut s'étendre, forme les idées d'une quantité innombrables de *Machines*, que nous appellons *Corps humains*, construites avec tant d'art, & de régularité que tous leurs mouvemens seront immanquables, & tellement liés au reste de l'Univers, que le dérangement de l'un des mouvemens de ces *Machines*, se répandroit sur tout le reste. En même tems son intelligence Infinie a vû, quelles substances pensantes sa Puissance pourroit produire, dont toutes les idées, les sensations, & les volontés se succederoient, à point nommé, dans le même ordre que les mouvemens des *Machines*, auxquelles elles seroient données pour compagnes. Ainsi, ma *Machine*, faite pour prononcer dans ce moment, tous les termes que je dicte,



maître de l'art de l'écriture
neraux & de l'usage de l'écriture

482 LA LOGIQUE

a dans sa Chambre une Machine déterminée inévitablement à former des caractères, répondans aux mots que je prononce. Nos deux Machines n'y entendent rien, mais dans les idées de nos deux Ames, naissent à point nommé (& sans autre secours, que par l'unique effet de leur constitution,) des idées répondantes à ce que l'une prononce & que l'autre écrit; Et la suprême Cause de tout, a déjà préparé des Machines, dont les ressorts mettront sous leurs yeux l'imprimé de cette Copie; & dans les Ames, compagnes de ces Machines, naîtront les idées, que mon Copiste & moi avons maintenant, & cela sans notre secours, par la seule constitution de leur Nature, établie expréssément dans ce dessein.

On conçoit, dans ce Système que les Perfections infinies de Dieu, l'ont inévitablement déterminé à construire un Univers, dans un coin duquel il y auroit un Coupe gorge, d'où partiroient des Voleurs & des Assassins, pour piller & pour massacrer d'autres Machines de leur espèce; chacune de ces exécrables Machines



Machines, seroit associée à une Ame, dont les perceptions, & les volontés répondroient à ce beau manège. *Oh! tant pis pour elles, elles sont libres, pourquoi ne veulent-elles pas tout le contraire?* Si elles s'avissoient de le vouloir, retiendroient-elles leur Machine? *Non; car les volontés d'une Monade n'ont aucune influence sur sa Machine.* En ce cas là donc, l'Harmonie seroit dérangée, les Ames prieroient Dieu, detesteroient le meurtre, rouleroit des idées toutes vertueuses & toutes charitables, pendant que leur Machine se livreroit aux plus grandes horreurs, par l'effet d'une construction si admirable, qu'elle ne sauroit se déranger. Les Ames des Sodomites seront donc punies, & condamnées à juste titre, pour n'avoir pas fait vœu de continence, en même tems que leurs Machines s'abandonnoient à des infamies contre nature.

Je sçai, & je sçai très certainement, qu'entre les Défenseurs du Systême, il en est qui en connoissent tout le fin, & qui vivent très persuadés, qu'aucune Ame humaine n'est coupable, puis qu'il n'y a dans les



hommes aucune pensée, ni aucun mouvement, qui ne soit l'effet des dispositions inébranlables de la Cause suprême.

J'en lis d'autres, qui mettent tout en œuvre pour établir la liberté de l'homme, pour l'expliquer & pour la démontrer, avec tout l'art des Théologiens les plus sensés, les plus Chrétiens, & les plus zélés, & qui cependant, après cela, & quelques préambules, m'échappent, & se plongent dans les ténèbres de leurs visions & de leur Système. A proportion que je les crois sincères, je les plains, & en même tems, je les félicite, dans le secret de mon cœur, de leur simplicité à adopter respectueusement un Système, sans abandonner pourtant des principes, qui le renversent entièrement, & qui peuvent les retenir dans les bornes de la probité. Avec tout cela, je ne saurois m'empêcher de voir, qu'il leur seroit beaucoup plus avantageux de s'éclairer, & d'examiner de nouveau d'un Esprit dégagé de toute prévention, tous les tenans & les aboutissans

tiffans d'un Système si dangereux ,
& qui peut produire des effets si
déplorables , dans tous les cœurs
mal disposés , C'est-à-dire , disposés
à secouer le joug de l'obéissance ,
& à trouver les commandemens de la
Religion trop onereux.

Une Machine monte en Chaire ,
& elle y parle avec véhémence ;
des Machines se trouveront disposées ,
sans le savoir , à des mouvemens
conformes aux paroles qui ont fra-
pé leurs oreilles , sans qu'elles y aient
rien compris , & à cette occasion
leurs Monades se trouveront affec-
tées de sentimens Chrétiens , par
l'effet de certaines idées précédentes ,
auxquelles elles n'auront rien contri-
bué.

Vous lisez un Auteur Leibnitien ,
votre Machine se trouve disposée
à dire , *Oui , j'en tombe d'accord.*
Une harmonie indérangeable réduit
votre Monade , à penser que cela
est juste , & bien prouvé. En même
tems la Cause suprême a trouvé à
propos de construire ma Machine
d'une telle façon , qu'elle dira , *ce
sont là des horreurs ,* & ma Mona-
de pensera de même. Voilà deux

lecteurs inévitablement déterminés, à croire l'un faux, ce que l'autre croit vrai : leurs Ames ont été choisies expressément, entre toutes les Ames possibles, parce que de la manière dont elles seroient faites, il leur arriveroit de penser ainsi à point nommé.

Allons un peu plus avant. Que sont ces Essences, ainsi choisies pour recevoir l'existence préférentiellement à d'autres ? Ces Essences n'existeroient point : Dieu seul en avoit l'idée, & c'est lui qui a choisi de telles idées, pour créer des objets qui leur répondissent, & dont toutes les idées & tous les mouvemens viendroient à se suivre dans le même ordre que les mouvemens des machines les plus horribles.

Quelles affreuses idées des perfections de l'Être suprême, si dignes de nos adorations, de notre estime, de notre amour, de nos respects, & dont la miséricorde a trouvé à propos de fortifier les idées de notre Raison, par une Revelation, qui d'un bout à l'autre, nous instruit de l'horreur de Dieu pour le vice, de son amour, & de son zèle pour la

la vertu ! Comment concilier cela , avec des Automates construits pour l'exécution inévitable des plus exécra- bles infamies , & des Ames dont la création a été choisie , parce qu'elles y consentiroient avec aplau- dissement ?

Dans chaque Systême il se trou- ve des détails , qui échapent : mais le premier ne porte absolument au- cune atteinte à la Moralité , c'est- à-dire , à la Liberté , fondement des Loix & des Devoirs. Le second la laisse subsister , mais le troisième la renverse entièrement. Dieu a trouvé à propos de créer des Ames , dont les idées & les volontés se- roient horribles & infames ; & pour- quoi a-t-il prévu qu'elles seroient telles ? c'est qu'il a trouvé à pro- pos de les former en sorte , qu'elles seroient des Sujets où naitroient infail- liblement ces modifications.

L'examen attentif & tranquille d'une hypothèse qui a fait beau- coup de bruit de nos jours , pourra éclaircir les idées que nous travail- lons à développer.

Il s'agit de savoir si les Corps sont des Substances ; ou si chaque

Corps est simplement un Attribut connu, d'une substance que nous ne connoissons point.

L'idée d'un Corps & celle d'une étendue solide, sont chés moi & chés tous les hommes avec qui je me suis entretenu, ou dont j'ai lû les ouvrages, une même idée. Les Cartésiens qui ne reconnoissent aucun espace vuide, & qui traitent cet assemblage de contradiction, sont dans la pensée que toute étendue est solide. Et ceux qui tiennent pour l'étendue spatiale, décident que celle-ci est infiniment cédante; au lieu que la corporelle est parfaitement résistante.

Or quelque étendue solide dont je me forme l'idée, & que je conçoive présente à mes yeux, ou à mon imagination, il m'est impossible de ne pas tomber d'accord que cette portion d'étendue a son existence à part, & autre que l'existence de quelque Corps que ce soit.

¶ Quand j'écris, je n'ai pas dans ma main deux choses, une plume & son existence: Ma plume existe, & son existence est elle-même: de

de sorte que, aussi vrai que chaque corps est lui même, & non un autre, aussi vrai est-il, que son existence lui appartient en propre, & n'est point l'existence d'un autre Corps.

J'avoue ce que vous avancés, dira un défenseur de l'Hypothèse que j'examine; L'existence du Corps qui est à ma gauche, n'est pas la même que l'existence de celui qui est à ma droite; L'un de ces Corps n'est pas l'autre, non plus que la figure ronde du premier, n'est pas la même, que la figure ronde du second, quand même on suposeroit ces deux rondeurs parfaitement semblables. Mais, ajoutent-ils, comme l'étenduë est le sujet de ces figures, comme ces figures subsistent en vertu de l'étenduë, & n'ont point une existence différente de celle de l'étenduë qu'elles bornent, mais sont cette étenduë même, terminée d'une telle façon; de même l'étenduë corporelle & solide a pour son sujet une substance qui en est le soutien, & sans une telle substance cette étenduë n'existeroit pas.

X s.

Com-



Comment est-il possible que des Philosophes si éclairés, & si amis de la lumière ne s'aperçoivent pas qu'ils prononcent des mots, dont ils n'ont point d'idée ? Qu'ils m'accordent la grace de leur demander, *si cette substance qui soutient l'étendue que nous connoissons, est elle même étendue, ou si elle n'est pas étendue ?*

Je ne me rebute pas de leur réitérer cette question, quoique je n'ignore pas qu'ils ont une réponse toute prête à m'opposer, mais elle me paroît un subterfuge peu digne de leur sincérité.

Je ne m'étonne pas s'ils me répondent par un, *Je n'en sais rien*; car je suis assuré qu'ils n'en savent rien: mais ce qu'ils savent, & dont je suis assuré qu'ils sont très convaincus, c'est que cette substance, qu'ils se croient en droit de supposer sans la connoître, ne peut pas être en même tems étendue, & non étendue; De toute nécessité il faut qu'elle soit du nombre des *choses étendues*, ou du nombre des *Etres non étendus*.

Je n'exige point d'eux la complaisance d'opter entre ces deux parties,



tis ; il me suffit de pouvoir prouver que l'un & l'autre , conduisent a des contradictions. Quand je dis que la figure est un attribut de l'étenduë ; que c'est l'étenduë même entant que terminée , je comprends ce que je dis : mais lors que j'avance que l'étenduë est l'attribut d'un *Non étendu* ; que l'étenduë existe dans un sujet non étendu ; que ce sujet non-étendu ; existe d'une manière étenduë ; si je me rends bien attentif aux termes que je prononce , je serai forcé d'apercevoir que je me contredis.

Ces Messieurs conviennent avec moi , que l'étenduë que nous connoissons existe. Ce que nous voyons , ce que nous touchons est réel. Nous convenons encore que cette étenduë est divisible , & nous ne concevons aucun bloc d'étenduë qui n'ait une moitié , dont l'existence est différente de celle de l'autre , & qui ne puisse en être séparée sans cesser d'exister. Que ce partage si concevable se fasse , qu'une de ces moitiés soit emportée à l'Orient , & l'autre à l'Occident ; Quelle des deux sera accompagnée de la substance ?

X 6

Si



Si c'est l'Orientale, l'Occidentale se trouvera un attribut sans substance, & dès là il faudra dire qu'il est lui-même sa substance.

La Substance *non étendue*, qui étoit le vrai sujet d'un *pié étendu*, se partagera-t-elle en deux portions afin d'accompagner ces deux attributs, qui ne peuvent subsister sans elle? Mais dès là on abandonne la possibilité d'une substance *non-étendue*, sujet de l'attribut étendu.

Si l'on prenoit le parti d'avouer que la substance, dont l'étendue solide est un des attributs, & même, autant que nos lumières s'étendent, l'attribut principal; si, dis-je, pour éviter les contradictions dont on se trouve envelopé, par la première supposition, on avouoit que la substance dont le Corps est l'attribut, est elle-même étendue, on ne sauroit m'accuser d'être trop importun, lors que je demanderai, si l'étendue dont ce sujet du Corps est en possession, est elle-même sa substance? ou si elle n'est encore qu'un attribut d'une substance ignorée? Si cette étendue est substance, on est obligé

Lors



de conclure que substance & étendue sont la même chose. Oui, diront-ils, cela est vrai, mais non de votre étendue que vous connoissés; mais de la nôtre que nous ne connoissons ni l'un, ni l'autre. Mais à quoi peut-on plus simplement & plus naturellement appliquer l'idée de substance, qu'à cette étendue solide que nous connoissons? Peut-on s'en représenter aucune portion, sans s'appercevoir que son existence lui appartient en propre; que son existence n'est point l'existence d'une autre chose; qu'elle est elle même tout ce qu'elle est. Ce qu'on appelle ses attributs, ne sont autre chose que ses états: Chaque état de l'étendue est l'étendue même, existant d'une certaine manière.

On pourroit tomber d'accord de ce que vous dites, au cas que, par cette étendue solide & substance, on pût expliquer tout les Phénomènes des Corps: mais c'est de quoi on n'est pas encore venu à bout,

Quoi! Prétendés vous conclure que ce qu'on n'a pas encore découvert, ne se découvrira jamais, & qu'il est inutile de l'entreprendre?

Lors

Lors que la Physique n'étoit encore que dans les premiers commencemens, auroit-on été fondé à dire ; Nous nous sommes procurés une douzaine de connoissances : C'est un projet trop hardi de vouloir aller plus loin.

Nous sommes condamnés à une ignorance, dont nous ne saurions nous tirer, puis que tous les effets que nous admirons dans la nature corporelle, partent tous d'une Cause, dont nous ne saurions jamais nous former une Idée. Quand vous viendriez à bout de me persuader que cette Cause existe cachée sous l'enveloppe de l'étendue corporelle. Vous ne m'engageriez point à refuser à l'étendue corporelle le titre de substance ; seulement je me trouverois forcé, par vos raisons, à lui associer une autre substance que je ne connois point ; & à conclure que sous l'enveloppe d'une surface que je vois, & que je touche, il y a deux substances, l'une que je connois, & l'autre que je ne connois point.

Voici encore un de leurs argumens. Quand vous dites qu'un pié cube d'étendue est une substance,

vous

vous avez tort, & vous ne sauriez le nier; car pour peu que vous y pensiez, ce que vous avez appelé *Unité*, se trouvera *Multitude*, & innumérable multitude. Je n'ai point honte de le reconnoître, & de votre raisonnement, je conclus, non seulement qu'un pié cube est une substance, mais de plus que la surface qui le borne des six côtés, renferme des substances, fort au de là de ce qu'il m'est possible de compter.

Et en cela je ne me contredis point: les termes de *Un* & de *Plusieurs*, sont des termes *relatifs* & non pas *absolus*. L'Ancienne Thèbes avoit cent portes, & avoit pour le moins cent rues: Elle n'étoit pourtant qu'une Ville, & les 127. Provinces de l'Empire des Babyloniens, ne composoient pourtant qu'une seule Monarchie.

Oseroit-on dire que l'étendue corporelle d'un pié cube, n'est l'attribut que d'une substance unique. Mais les 1728. pouces cubes qui composent cette étendue, n'ont ils pas chacun sa substance? Et si ce pié

pié cube étoit d'argile, après l'avoir broié, chaque petit grain, à très peu près imperceptible, dispersés çà & là au gré du vent, seroient ils encore soutenu par une seule Substance.

Ils ne se croient pas encore réduits au silence. Vous avés beau nous harceler de difficultés; Je vous demande si le Corps n'est pas une substance étendue? Vous n'en sauriez disconvenir. Or cette Définition qui vous en annonce la nature est composée de deux termes, de celui d'étendue, dont vous avés l'idée, & de celui de substance, dont l'idée vous échape.

Voilà le beau fruit de l'ancienne Métaphysique de l'école; si je veux assigner à chacun de ces termes une signification différente de celle de l'autre, j'entreprends une Chimère: car l'étendue est elle même Substance: dans le Corps, il n'y en a point d'autre; & cette définition tant vantée, *Le Corps est une substance étendue*, se réduit à ces mots, qui ne présentent rien que de clair, le Corps est une étendue solide, & cette étendue est une substance.

Quand

Quand je définis le Triangle par une figure fermée de trois côtés, si pour chicaner ma définition, on me demandoit; J'ai bien l'idée d'un espace, & celle de trois Lignes qui le bornent; & voila tout: Mais qu'est-ce que la figure? Je répondrai, Vous avés raison de demander ce que c'est, & d'avouer que son Idée vous échape, dès que vous essayés de la former différente de l'espace & des trois Lignes. Le mot de figure, comme celui de substance, sont des noms d'idées vagues, applicables à des objets réels, qui sont des figures & des Substances, & non pas à des sujets qui ne contiennent rien au delà de ce que ces idées vagues présentent.

Enfin, disent les Deffenseurs de cette nouvelle hypothèse; L'étendue corporelle ne sauroit agir sur l'Ame, ni l'Ame sur le Corps. Et pourquoi non? Dieu n'est point Corps & il agit sur les Corps. L'Etre Suprême, infiniment libre dans la distribution de ses Dons, a accordé à l'Ame l'idée du Corps, par laquelle elle s'assure que l'étendue ne pense point, & que par consequent, elle est

une



une substance différente de l'étenduë. Mais pour preuve de son infinie liberté, il a borné cette Ame dont les connoissances s'étendent si loin, à ne connoître pas elle même sa propre Essence, au moins pendant cette vie : Or dès qu'il s'agit d'expliquer l'action réciproque de deux Etres, l'un sur l'autre, il ne suffit pas d'en connoître un, il faut les connoître tous deux.

L'Ame ne peut pas venir à bout de former des idées, qui lui dévelopent sa propre Essence : Donc elle ne connoît l'Essence ni la nature de quoi que ce soit. RaISONNER ainsi, c'est visiblement aller trop vite; la Conclusion est trop générale. Parce que nous ne connoissons pas tout, l'impatience & un secret dépit nous entraineront-ils à croire que nous ne savons rien.

Si l'Étenduë solide est l'attribut d'une substance que nous ne connoissons pas, & dont nous savons sûrement qu'elle n'est pas elle même une étenduë solide; Si, dis-je, cet attribut, *étenduë solide*, agit sur sa substance d'une nature différente de

de cet attribut, & si cette substance qui n'est pas elle même solide, agit sur son attribut, le pousse, & le modifie, & en reçoit à son tour des impressions; on est obligé de convenir que le solide peut agir sur ce qui ne l'est pas, & que ce qui n'est pas solide, peut étendre son influence & son activité sur ce qui l'est; de sorte que l'exemple même de l'attribut *solide*, agissant sur ce qui ne l'est pas, & en recevant réciproquement des impressions, fournit une preuve que le Corps peut agir sur l'Ame, & l'Ame sur le Corps.

Plusieurs hommes composent encore un seul Tout, lors qu'ils s'unissent pour dépendre de certaines Loix, pour jouir en commun de certains droits, pour exécuter entr'eux ce qu'un seul ordonnera, ou ce que le plus grand nombre aura résolu, & du moins pour s'y soumettre. C'est là un *Tout d'Association*, que l'on appellera encore, si l'on veut, un Tout Moral. Plusieurs parties entrent dans un même Traité, contractent les mêmes obligations, & acquièrent les mêmes avantages.

vantages. Ce consentement qu'elles donnent à ce Traité, est *Extérieur* ou *Intérieur*; *Exprès* ou *Tacite*. Les mêmes intérêts, la même dépendance, les mêmes relations avec un seul Chef fondent l'*Unité* d'une Communauté.

La vraie Union est celle qui fait que toutes les parties, quelques opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la Société. Dans l'accord d'un Gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle, & l'Union se réduit à ce que les uns oppriment les autres sans résistance; ce sont des corps montez par intervalles les uns sur les autres. *Consid. sur les C. de la Gr. & de la Dec.*

Il y a enfin un Tout, beaucoup plus Relatif que les précédens, & auquel, par cette raison, l'on peut donner le nom de *Relatif* par excellence, parce qu'il a le moins de réalité intérieure. On regarde plusieurs choses, quoi que très-séparées, comme réunies en un seul Tout, lors que chacune d'entr'elles a la même relation que toutes les autres, avec un certain sujet. Ainsi, l'argent, les
maisons,

maisons, les campagnes, les troupeaux, les contrats de rente; toutes ces choses très différentes & très-éloignées, sont estimées composer un seul Tout avec un homme, qui diffère encore plus d'elles toutes, qu'elles ne diffèrent entr'elles; Elles forment, dis-je, un Tout, parce que chacune a le même rapport de dépendance, c'est-à-dire, dépend de la même manière d'un homme, qui dispose des unes & des autres également.

III. Si les hommes avoient pensé avec plus d'exactitude, & qu'ils eussent été plus en garde contre toutes les occasions de se méprendre, ils n'auroient pas donné, sur quelques légères ressemblances, un même nom à des Relations d'ailleurs très-différentes. Dans tous les cas dont je viens de parler, il y a bien quelque assemblage; mais voilà tout ce qu'ils ont de commun, & à d'autres égards, très-dignes d'attention, ils diffèrent extrêmement. Cependant, parce qu'ils ont un Nom commun, les hommes, qui de tout tems se sont attachés aux mots, jugent de l'une de ces relations, sur le même pié

On confond les relations.



pié que des autres, & par là tombent fréquemment dans l'erreur.

Parce que les *habitans d'une même Contrée* sont traités comme un *seul & même Peuple*, pendant une longue suite d'années, moiennant qu'ils demeurent soumis aux mêmes Loix fondamentales, & en possession des mêmes droits principaux, ceux qui naissent dans la suite des siècles s'attribuent toute la *gloire* & toute la vertu de leurs *Ancêtres* les plus reculés, avec autant d'assurance, & avec autant de droit, ce leur semble, qu'un Vieillard en a de s'applaudir des belles actions de sa jeunesse, actions qui lui appartiennent effectivement, parce qu'il est toujours un seul & même homme. Ce qui plaît, ce qui flatte la vanité, on l'embrasse, on s'en prévaut sans scrupule, & on ne s'avise point d'en discuter les fondemens sans préoccupation.

Comme rien ne dépend moins de nous, & n'est moins à nous que notre *Naissance*, de tous les prétextes qu'un homme fait pour s'estimer, & pour se préférer aux autres, celui

lui qu'elle fournit me paroît le moins fondé ; & la vérité est qu'on n'y vient guere que faute d'autre mérite. Ce n'est pas que ceux qui méprisent les avantages de la naissance, dont ils n'ont pas le plaisir de se pouvoir glorifier , ne soient très-souvent dans le tort , & s'ils avoient à cœur leur reputation , en hommes raisonnables , ils devroient se mettre à couvert , par leur silence , du soupçon d'envier aux autres un avantage quil, de leur propre aveu , n'est rien. Un des principaux *avantages de la naissance* , c'est à mon avis , le droit d'en pouvoir parler au juste ; & de lui donner son véritable prix. Il étoit très-important pour le bien de la Société , que ceux qui la gouvernent fussent en état de reconnoître les services qu'on leur rend , par des recompenses qui ne leur coûtassent rien , & qui par là ne coûtassent rien à leurs peuples. Un simple titre auroit été une récompense trop mince , si on n'avoit pu le faire passer à sa posterité. On s'attache d'autant plus à sa Patrie qu'on trouve dans son Histoire celle

le



le de sa maison ; on s'affectionne à des Maîtres ; de qui on a été considéré de Père en Fils ; & ce n'a pas été un petit secret , que celui de donner aux hommes des récompenses , qui les missent de plus en plus dans la nécessité de les mériter. Or ces personnes , d'une naissance distinguée , se trouvent d'autant plus engagées à se distinguer par leur mérite , qu'on donne plus d'attention à tout ce qu'elles font ; la bassesse du vice les deshonne plus que les autres , par son contraste avec leur élévation ; & leurs vertus au contraire sont toujours admirées , & le font d'autant plus qu'ils peuvent pécher avec plus d'impunité.

Il importe encore extrêmement à la Société que les occasions d'envie soient enlevées. Les Peuples se soumettent sans peine à des noms auxquels on a accoutumé d'obéir : on voit avec plus de chagrin l'élévation d'un égal , & il n'y a qu'un mérite extraordinaire, accompagné d'une extrême modération , qui en rende légère la supériorité. Il y a beaucoup d'extérieur & d'imaginaire parmi les
hom-

hommes , il faut le leur laisser , & celui-ci autant pour le moins que les autres. Dans le peu de goût que le général des hommes a pour la Vertu solide , c'est toujours beaucoup qu'il s'en trouve qui s'y attachent par le point d'honneur.

Mais , de toutes les illusions on aura de la peine à en trouver qui soit plus déraisonnable , que celle de regarder une naissance distinguée comme un droit à passer sa vie dans la fainéantise , l'ignorance & ses suites. *Quelle bizarre imagination que trois heures d'étude s'accommoderont moins au mérite d'un homme de qualité , que des Journées entières de chasse & de Jeu :* dit agréablement l'Auteur des *Réflexions sur les défauts d'autrui.*

A quelques Sciences que s'applique un homme de qualité , & quelques progrès qu'il y fasse , il se distinguera toujours du commun des gens de lettres , pourvû qu'il ne s'en pique pas , qu'il n'en tire pas vanité , & qu'il ne soit point décisif.

Lors qu'un homme s'applaudit encore à la vûe de ses biens , de ses meubles , de ses équipages , & de

Y ses



les revenus, & se trouve agrandi par l'union où il se conçoit avec eux, tout autant qu'il le seroit par la beauté & par la force de son Corps, par la lumière de son Esprit, & par la droiture de son cœur; comme si tout ce qui passe pour composer avec lui un seul Tout, lui appartenoit également, *la conformité des Noms le trompe*, & l'empêche de réfléchir sur la différence des choses.

On voit donc que les hommes ne sont pas raisonnables, de se faire honneur d'une infinité de choses, qui, loin de faire partie d'eux-mêmes, ne sont pas seulement à eux; quoiqu'ils s'en disent les maîtres, puisqu'elles ne sont pas en leur puissance, & qu'une infinité d'événemens peuvent les leur ravir. Ils auroient bien plus honte de leurs méprises, s'ils pouvoient ouvrir les yeux sur l'indécence des voyes par lesquelles ils parviennent le plus souvent à ce qu'on appelle Fortune & Dignités, & sur les abus qu'on en fait. Mais s'ils en souffrent, c'est bien leur faute: Dès qu'ils voient un homme au dessus d'eux, par quelque route qu'il

y



y soit parvenu , quels soins ne se donnent-ils point pour l'aveugler, & pour lui persuader , par leurs déférences & par leurs éloges , qu'il est effectivement ce qu'il devoit être ? En matière même de raisonnement , le rang tient lieu de preuve : à tout moment on substitue l'autorité à la lumière , & c'est sur les titres de celui qu'on cite , & sur la figure qu'il fait dans le monde , que l'on fonde sa soumission. Estimer & louer un homme par ses avantages extérieurs , c'est avouer facilement qu'on ne lui reconnoit rien de véritablement estimable , & louable.

IV. Quand toutes les parties qui composent un Tout se ressemblent , ce Tout est appelé *Homogène* ; & quand elles diffèrent les unes des autres , il porte le nom d'*Heterogène* : Et comme les parties d'un Tout se ressemblent plus ou moins , un Tout est aussi plus ou moins parfaitement homogène. Il sera même homogène en un sens , & heterogène en un autre. Un bloc composé de divers métaux fondus ensemble , sera un Tout homogène , par rapport à une

Tout homogène & heterogène.

Y 2 masse

masse composée de métaux, de minéraux & de pierres : Un bloc d'or pur, sera homogène par rapport à un mélange d'or & d'argent. Le Mercure, le Sel, le Souffre de l'Or, quand on les aura séparés, formeront des Touts plus homogènes, que l'Or ne l'est lui-même, pour degagé qu'il soit de tout autre mixte. Ce sont là, comme on voit, des noms relatifs ; & un même sujet peut porter des noms relatifs tout différens, & même tout opposés.

Si Dieu étoit corporel, il devoit être plutôt un Tout homogène, qu'un Tout heterogène : chacune de ses parties auroit le nom & l'essence de son Tout, & seroit par conséquent un Dieu : Il n'auroit point d'autre unité que celle qu'on attribue à un peuple, à une maison, ou à une machine.

A la place des remarques qu'on vient de lire, l'École fait mention de quelques autres especes de *Touts*. Mais comme ce ne sont que des distinctions impertinentes, & des fadaïses sans aucun usage, j'abuserois de la patience & du loisir de mes Lecteurs, si

si je perdois le tems à les rapporter. A force de donner quelque chose à la coûtume, on renouvelle-
ra toujours celle qui est mauvaise. Il est tems que la Synagogue soit laissée dans l'oubli, & dans la poussière; le soin qu'on se donneroit de perpetuer ses obsèques avec honneur, lui pourroit donner l'occasion de se reveiller, & de sortir du tombeau, où il est tems qu'elle demeure.

L'Esprit de l'École s'est répandu de la Philosophie dans la Théologie; le dégoût qu'un esprit raisonnable prend pour l'une, pourroit se répandre sur l'autre, lors qu'on ne s'aviserait pas d'en faire un juste discernement. Mr. Ozanam vécut en Chrétien, mais il ne put se résoudre à devenir Théologien, tant par piété, que par amour pour les Mathématiques.

V. Entre les parties qui composent un Tout, si l'une est regardée comme recevant les autres, on conçoit entr'elles une réation de *Sujet* & d'*Ajoint*. La *Substance* est toujours le *Sujet* des modes, car les modes n'ayant point d'existence à
 Y 3 part,

510 LA LOGIQUE
part, supposent celle de la Substan-
ce; c'est par elle, c'est en elle qu'ils
existent; ils sont la Substance même,
dans un certain état, comme nous l'a-
vons expliqué ailleurs.

Un *Mode* est regardé comme le
Sujet d'un autre, lors que le second
n'existe qu'en vertu du premier. Ain-
si le mouvement est le sujet de la
détermination; car c'est par le mou-
vement qu'un corps décrit une cer-
taine ligne; c'est parce qu'il se meut,
qu'il s'éloigne d'un terme & s'appro-
che de l'autre, par une certaine rou-
te. Ce n'est pas la route qui fait le
mouvement; c'est le mouvement qui
prend un certain chemin, & décrit une
certaine route.

Enfin une *Substance* devient le *Su-
jet d'une autre*, quand elle la soutient;
de cette manière le terrain est le su-
jet d'une maison: & lors que de
deux Substances, l'une est faite pour
l'autre, on les considère comme for-
mant une manière de Tout, & cel-
le-là, passe pour l'ajoint de celle-ci:
A cet égard une maison est regardée
comme l'ajoint d'un homme, aussi
bien que son habit. A tout mo-
ment

ment nous rencontrons de l'inexactitude dans les mots. Un peu de ressemblance, les rend communs à des objets fort différens. Je dis *ma* maison, comme *ma* couleur. Il est bon qu'on en soit fréquemment averti, puisque les embarras qui en naissent sont si fréquens.

VI. Voilà trois sortes de sujets & Dénominations d'ajoints, qui portent ces noms, parce que ce sont des réalités qui composent des Touts, & dont les unes reçoivent les autres, chacune à sa manière. Mais on regarde très-mal à propos comme des *Ajoints* d'un sujet, certaines choses qui ne lui sont point unies, & ne composent point avec lui un seul Tout. Etre à la droite ou à la gauche, se trouver près ou éloigné d'un autre, font-ce là des *Ajoints*? Non sans doute; car qu'un homme tourne autour de moi, qu'il s'approche, ou qu'il s'éloigne tant qu'il lui plaira, je demeure toujours le même & dans le même état: ce sont donc là des *Dénominations extérieures*.

Il faut mettre dans ce rang les expressions suivantes, être estimé, être

être loué, être méprisé, être injurié, & d'autres semblables. L'estime, la louange, le blâme sont des actions & des états, non de ceux qui sont estimés, loués, blâmés, mais des actions & des états des autres, qui sont effectivement estimables ou blâmables, suivant qu'ils estiment ou blâment à propos ou sans fondement. Mais tout ce qu'ils disent & qu'ils pensent sur notre compte, ne nous ajoute & ne nous ôte rien; c'est nous qui nous donnons à nous-mêmes, à l'occasion des sentimens d'autrui, ou du chagrin ou de la vanité.

Celui qui loué à propos, & rend généreusement justice au mérite, donne par là une preuve de son bon goût. Celui qui ne peut se résoudre à reconnoître les bonnes qualités des autres, marque, par cette répugnance, un mauvais cœur. Celui qui loué ce qu'on ne doit regarder qu'avec indifférence, ou qui mériteroit plutôt d'être condamné, se trompe, & a un esprit faux. La louange caractérise ceux qui louent; c'est un bien qui est chez eux, & qui leur

ap-

appartient ; mais elle est toute au dehors de celui qui en est l'objet , & elle ne fait non plus partie de celui qui est loué , que la santé de son voisin ne fait partie de la sienne.

Que l'on offense Dieu ou qu'on l'honore ; Que l'on soit l'objet de ses récompenses ou de ses châtimens ; Qu'il agisse en Père ou en Juge , il demeure immuable , nos inégalités ne le changeront point. Quand nous changeons nous-mêmes , nos relations avec lui changent ; mais pour lui il persévère dans la constante volonté de se donner à ceux qui le cherchent , & d'abandonner ceux qui le quittent. Etre reçu ou être abandonné , sont dans l'homme de différens états ; mais que Dieu soit trouvé ou non trouvé par l'homme , son état ne varie point ; ce ne sont pour lui que des *dénominations extérieures*. Sans que je change de situation , si l'on me tourne le dos , on ne m'apperçoit plus , si on me regarde on me voit.

Un stile trop ressemblant , sur des sujets qui ne se ressemblent pas , fait ici toute notre méprise. On prend

Y 5 un

un nom substantif pour marquer un sujet , & un adjectif pour en marquer l'ajoint : j'en fais de même pour exprimer la dénomination extérieure & son objet. Je dis , un homme célèbre , comme je dis un homme savant ; & dès là je juge de l'un comme de l'autre : j'imagine dans l'une & dans l'autre phrase *sujet* & *ajoint* ; cependant il y a bien de la différence : la Science est dans l'homme & le modifie ; la réputation est hors de lui , elle ne le perfectionne point , c'est un état & un ajoint , non de celui qui est approuvé , mais de ceux qui l'approuvent.

Celui qui loué & celui qui est loué , sont bien deux termes relatifs ; mais la Louange n'étant point une manière d'être , un état de celui qui est loué , par rapport à celui qui loué , s'appelle une *Dénomination extérieure*.

Ajoints
nécessai-
res &
contingens.

VII. Les Réalités sans lesquelles un sujet ne peut exister , s'appellent les *Ajoints Nécessaires*. Celles qui peuvent s'en separer , sont des *Ajoints Contingens*. Une portion d'étendue ne peut exister sans figure , mais elle

elle peut exister sans rondeur. La Figure est l'*ajoint nécessaire*, la rondeur le *contingent*.

VIII. Quelque sorte d'*ajoint* qu'on attribué à un sujet, il faut bien prendre garde qu'il convienne à sa nature; car nous avons déjà dit dans le Chapitre précédent, que l'on se trompe toujours quand on veut allier des choses incompatibles. On ne doit donc attribuer quoi que ce soit à un sujet, qu'après en avoir suffisamment consulté la nature, & s'être formé une juste idée de ce qu'on lui veut unir.

Et toutes les fois que l'on rencontrera de l'obscurité dans un discours, qui roule sur quelque sujet & sur quelque *ajoint*, il faudra prendre pour principe celle de ces deux idées qui sera la mieux connue, & s'en servir comme de lumière, pour dissiper l'obscurité de l'autre; car on doit expliquer l'*ajoint* dans un sens convenable à son sujet, & réciproquement.

Il est certain qu'on s'ouvre un chemin à la connoissance d'un Sujet en étudiant ses *Ajoints*; car on appelle

Le Sujet
& l'*A-*
joint se
font reci-
proque-
ment
connoître.

Ajoint d'un Sujet, sa manière d'être, ses différens états ; & les états dans lesquels un Sujet se trouve, la manière dont il existe, c'est ce Sujet même disposé d'une certaine façon, existant d'une certaine manière. Il y a des cas où réciproquement la connoissance d'un Sujet conduit à celle de ses Ajoins ; & toutes les fois que des Ajoins sont exprimés en termes métaphoriques, il importe tout-à-fait de connoître la nature du Sujet auquel on les attribue, sans cela, en outrant le sens de ces Métaphores, on peut aisément attribuer à des Sujets des Ajoins qui ne sauroient leur convenir, & tomber dans des contradictions. On voit par là de quelle utilité sont les Sciences, qui, nous faisant connoître la nature des choses, préviennent les absurdités, où l'on pourroit tomber en attribuant à un sujet ce qui repugne à sa nature.

Maximes
des Rhé-
teurs sur
les A-
joins.

IX. Les Anciens Rhéteurs rapportoient à la classe des ajoins, un grand nombre de relations qui ne lui appartiennent pas ; ils mettoient dans ce rang la plupart des choses qui en-
vi.

vironnent un sujet, pourvû qu'elles pussent contribuer à son éclaircissement. Tels sont les *Signes*, par exemple, qu'ils définissoient d'abord en disant, qu'un signe est une chose, qui nous mène à la connoissance d'une autre. Ils les distribuoient ensuite en plusieurs ordres, & entr'autres en signes qui *précedent*, en signes qui *accompagnent*, & en signes qui *sui-vent*. Mais il est visible qu'un ajoint ne précède pas son sujet, & ne le suit point non plus; il l'accompagne seulement, & fait avec lui un seul Tout. Avec les ajoints d'un sujet, ils confondoient ses Causes & ses Effets. La Rhétorique des Anciens donnoit à l'Orateur de la facilité & non de la justesse. Leur grand but étoit de parler sur le champ, de plaire & d'éblouir, des probabilités bien suivies suffisoient pour cet effet. Une grande netteté les auroit trahis dans les mauvaises causes, qu'ils faisoient gloire de savoir appuyer. Une habile confusion les servoit mieux qu'un génie démonstratif.

X. Entre les Ajoints celui qui a le plus de part à *specifier* une chose, c'est-à-dire, qui contribue le plus

Matière,
Sujet,
Forme,
Ajoint.

plus

plus à la mettre dans un certain rang, à lui acquérir un certain nom, à la rendre une telle chose; l'Ajoint, dis-je, qui est le *fondement* de tous les ajoints qui servent à *distinguer* un sujet de tous les autres, & qui par conséquent en fait la *principale* & *première différence*, n'est pas seulement appelé *Essence* (terme déjà expliqué ci-devant,) mais il porte encore le nom de *Forme*, & le sujet d'un tel ajoint reçoit celui de *Matière*; car le sujet de la *Forme* s'appelle *Matière*.

Et non
pas des
causes.

XI. La coutume universellement suivie de compter la *Matière* & la *Forme* au nombre des *Causes*, est une preuve bien visible que les Anciens pensoient peu, & qu'ils s'arrêtoient grossièrement aux *mots*, sans se mettre en peine des *choses*. A la même manière d'interroger on répond, tantôt en alléguant la *Cause*, tantôt en alléguant la *Matière* & la *Forme*. Pourquoi est-il jour? Parce que le Soleil est sur l'horison. Pourquoi appelez-vous une fourchette ce que vous tenez en votre main? Je l'appelle ainsi à cause de sa *Figure*. Pour-

Pourquoi la mettez-vous à si haut prix ? A cause de sa Matière qui est d'or. En voilà assez pour confondre des relations très-différentes, & pour les ranger sous une même classe. Cette fourchette c'est de l'Or disposé d'une certaine façon. L'Or & sa disposition c'est la fourchette même. Dire que l'Or & sa Figure sont ses Causes, c'est dire qu'elle est la cause de soi-même.

XII. Ces termes destinés aux choses *Corporelles*, & qu'ils expriment en effet assez nettement, ne font que répandre de la confusion sur les choses *Spirituelles* & *Morales*, quand on s'avise de les leur appliquer : Car on conçoit ces choses-ci d'autant plus nettement, & on s'en forme des idées d'autant plus justes, que l'on est moins importuné par les fantômes de l'Imagination.

Abus de ces termes.

Je n'en donne pas des exemples ; car ce que les plus attachés à l'ancienne Scholastique tâchent encore d'en conserver, tient chaque jour moins de place dans leur Esprit.

XIII. Par la *Matière* on peut entendre ce que les Corps ont de commun,

Véritable Matière.

mun,



man, c'est-à-dire, ce qui se trouve également dans les uns & dans les autres, & en quoi ils se ressemblent entièrement, comme vous pourriez dire l'*Étendue*; Car ils sont tous étendus: & cela posé, la *Forme* consisteroit dans les *variétés* dont cette étendue est susceptible, les différentes grosseurs de ses parties, leurs diverses figures & leurs divers mouvemens.

On peut aussi donner le nom de *Matière* en particu'ier aux plus petites & plus durables parties dont les Corps sont composez; & l'on garderoit celui de *Forme*, pour les différents *mélanges*, & les différents *arrangements* de ces particules.

Et ces particules peuvent encore être de deux sortes, ou des *Molécules*, de Souffre, par exemple, de Sel, de Terre &c. qui, par leur assemblage, formeront du Fer, de l'Or, des Pierres, du Bois &c. ou les petites parties, & comme les *Racines* & les premiers *Elemens* de ces molécules. Ces racines & ces premières parties élémentaires, seront arrangées entr'elles d'une certaine façon

con, & c'est ce qui pourra faire la différence ou des différens Souffres ou des différens Sels, ou peut-être seulement des différentes Terres qui font les capsules & les receptacles des Souffres & des Sels.

La Chymie, par des opérations visibles, résout les corps en certains principes grossiers & palpables, Sels, Souffres &c. Mais la Physique, par des opérations délicates, agit sur ces Principes, elle les résout en d'autres encore plus simples, en petits Corps mus, & figurés d'une infinité de façons. L'esprit de Chymie est plus confus, plus envelopé, il ressemble plus aux mixtes, où les Principes sont embarrassés les uns avec les autres; l'esprit de Physique est plus net, plus simple, plus dégagé, enfin il remonte jusques aux premières origines, & l'autre ne va pas jusqu'au bout.

Les Particules d'un mixte, sans être dissoutes dans leurs principes, se divisent en parcelles, dont la multitude paroît incroyable à l'imagination, quoique les sens soient forcés d'en

d'en

d'en convenir. Mr. de Reaumur M. (1713.) démontre que l'épaisseur d'une ligne d'Or, est réduite, par nos instruments grossiers, & mécaniques à $\frac{1}{1050000}$ de lignes.

Le Verre, quoique si cassant, s'étend en fils aussi déliés que les Soies des Araignées. Dans l'anus d'une araignée, qui n'est pas plus grande que la tête d'une épingle, il y a six ouvertures, de chacune desquelles il sort mille fils bien séparés; & des petites araignées qui naissent jusques à 800. à la fois, filent dès qu'elles sont nées.

Pour connoître les Matières dont les mixtes sont composés, dans ce sens, il faudroit pouvoir résoudre ces mélanges, & séparer leurs différentes parties, & assembler en des masses sensibles celles d'une même espèce. Plus exactement l'on feroit cette *Analyse*, soit par le feu, soit par les autres dissolvans, plus on pourroit s'assurer qu'on connoit la Matière des Corps, & qu'on a découvert leurs Principes.

Ce qu'il y a à craindre dans ces opérations, c'est que la force des dif-

diffolvans qui séparent les particules, n'en détruit le tissu, & qu'en se débarrassant les unes des autres avec violence, elles ne se brisent & n'altèrent leurs figures, & qu'enfin les plus minces & les plus actives, dégagées de celles qui les retenoient, ne s'échappent, au lieu de s'assembler en molécules, c'est-à-dire, en petits amas visibles.

On sera pourtant fondé à croire que l'on a d'autant plus approché d'une Analyse complète, que les parties séparées renfermeront un plus grand nombre des qualités répandues dans le mélange; sur tout si ces qualités sont plus vives & plus actives dans les principes séparés, qu'elles ne l'étoient, lors qu'ils se tempéroient les uns les autres par leur union.

La Conjecture enfin ira jusqu'à l'assurance, lorsque les principes réunis formeront une seconde fois le même composé à très-peu près; je dis à très-peu près, car il s'échappe toujours quelques parties, & il n'est pas facile de redonner à toutes les autres le même arrangement.

Au

Au reste, la petitesse de ces parties paroît incroyable, quoi que l'on n'en puisse douter. On tire actuellement une Once d'or en un filet qui s'étendrait à cent lieues, & au delà, & un grain de couleur de la grosseur d'une lentille aura la force de teindre plusieurs onces d'huile; & cette huile répand ensuite sa couleur sur la flamme qui en sera nourrie, pendant un grand nombre d'heures, quoique cette flamme s'échappe continuellement.

Moyens
de con-
noître
ces For-
mes.

XIV. Pour s'assurer de l'*Etat* où les Particules doivent être, & des modifications qu'elles doivent recevoir pour donner à un Corps une certaine *Forme*, (a) de dur, par exemple, de liquide, de chaud, de lumineux &c. on recherche 1. tout ce qu'ont de *commun* les différens Corps, où cette même *Forme* se rencontre; par exemple, le feu, le fumier, & d'autres Corps chauds, mais d'ailleurs fort différens. On se rend attentif 2. à ce qui *brille* sur tout, dans les sujets où cette forme se

(a) *Forme*, dit le P. B. c'est la mesure du mouvement, & de l'arrangement.

se rencontre dans son plus haut degré ; dans le Feu , par exemple , l'on trouve une extrême mobilité. On prend garde. 3. si ce même Mode se trouve dans les sujets plus faibles en degré proportionné. On examine. 4. si cette Forme qu'on soupçonne être l'effet d'un certain Mode , se trouve *inseparable* de tous les Sujets , dont ce Mode ne se sépare point , comme la chaleur & la mobilité n'abandonnent jamais le feu. On s'applique. 5. à remarquer si ce qui fait *naître* ce Mode établit en même temps la Forme qui en doit dépendre , & si ce qui l'ôte la *détruit*. Tout ce qui produit du tremoussement dans les particules , chauffe les Corps ; ce qui l'arrête , comme le souffle direct & véhément, dissipe leur chaleur. 6. La *Génération* d'une chose , quand on peut l'observer , en découvre la Forme ; car une chose ne possède que ce que sa Cause lui a donné en la produisant par son opération. [a] Ainsi lors qu'en agitant de

[a] Job. XXXIII. 18-20. *As-tu compris les étendus de la Terre ? En quel endroit se tient la lumière ? Tu le sais , car alors tu*

de l'eau on la fait écumer & blanchir : comme l'on ne produit qu'une multiplication de surfaces, dont chacune réfléchit quelque peu de lumière, on conjecture que la blancheur consiste dans un renvoi de lumière un peu affoiblie.

Mais pour une pareille découverte il ne faut pas que la génération soit trop lente, ni trop prompte, de peur que la manière dont elle se fait, n'échappe à notre attention.

On passe aussi d'un Sujet *semblable* à un autre, comme nous l'avons expliqué en parlant de cette Relation, & enfin il est quelquefois nécessaire de joindre ensemble *plusieurs Modes*, pour l'établissement d'une *seule Forme*, comme la petitesse, la poliffure des parties, & le mouvement pèle-mêle pour l'explication de la liquidité. C'est l'illustre *Bacon* qui a le premier mis au jour tous ces conseils, Il les appelle des *Instances*, & il donne à chacune des noms singuliers,

naquis, & le nombre de ses jours est grand. Pour bien connoître les choses, il faut les pouvoir saisir dès leur naissance.

liers, la plupart métaphoriques, suivant la mode de ce temps-là, où l'on aimoit les termes d'art.

XV. Il suffit d'avertir en deux Formes simples & composées, mots que pour réussir dans la découverte des Formes, on doit s'assurer des Simples, avant que de passer à la recherche des plus composées. Tandis que les Physiciens se contenteront de donner des Traités séparés sur des matières curieuses, dont les principes n'auront pas encore été solidement établis; leurs conjectures ne s'éleveront jamais au dessus de la probabilité; de même que les Moralistes non plus ne démontreront jamais la beauté, & la nécessité d'une conduite, dont les principes n'auront pas encore été mis dans tout leur jour.

XVI. Avant que d'avoir bien étudié l'Art & la Nature, & connu la Formes naturelles & artificielles différence de l'un d'avec l'autre, il a plu aux Logiciens d'imaginer deux espèces de Formes, les *Naturelles* & les *Artificielles*. [a] Mais au lieu que

[a] Le meilleur moyen d'expliquer la Nature, s'il pouvoit être employé souvent, ce seroit celui de la contrefaire, & d'en con-

que les *Distinctions* sont établies pour éclaircir les choses , & qu'elles doivent faire évanouir les difficultés , celle-ci jette ses Auteurs dans mille embarras. S'ils disent que les Formes Artificielles roulent sur la Grosseur , la Figure & le Mouvement , on leur demandera de quels autres principes la Nature se sert ? Se produit-il quelque chose sans mouvement ? sans lui se fait-il quelque changement ? & tout ce qui se meut , n'opère-t-il pas différemment selon sa grosseur & sa figure , & selon la grosseur & la figure de ce qu'il rencontre ? S'ils fondent leur distinction sur la grandeur des changemens & la variété des Formes , par lesquelles la Nature diversifie ses ouvrages ; on leur alleguera le Blé changé en Farine , & ensuite en Pain par l'Industrie humaine , de même que la
Lai-

ner , pour ainsi dire , des représentations , en faisant produire les mêmes effets à des causes que l'on connoîtroit , & que l'on auroit mises en action. Alors on ne devineroit plus , on verroit de ses yeux , & on seroit sûr que les Phénomènes naturels auroient les mêmes causes que les artificiels , ou du moins des bien approchantes.

Laine en Habits & le Chanvre en Papier, transformations qui égalent, & qui passent même diverses Formes Naturelles. Et si enfin ils se retranchent à calquer l'imperceptibilité des Voies de la Nature, on leur montrera aussi des ouvrages des mains d'hommes, qu'on ne démele que par le secours des Microscopes. Les forces de la Nature roulent sur le Mouvement, la Grossieur, la Figure, la Petitesse; & enfin, sur les Assemblages des Agens qu'elle met en œuvre. Toute l'Industrie humaine s'exerce par de semblables secours; la Nature est donc le Modèle de l'Art, & les Formes Artificielles sont des Formes Naturelles.

Les mêmes Loix règnent par tout; les ouvrages de la Nature roulent sur les mêmes principes, & s'exécutent de la même manière que ceux de l'Art, & quand je remue simplement ma main de bas en haut, il y a une puissance qui élève un Poids par le moien d'un Levier.

Quand la Méchanique des Animaux, paroît contraire à ces règles, il n'est ni permis de penser, ni possible de croire, quand on y a bien



pensé, que la Souveraine Sageſſe ſe ſoit oubliée. Un peu d'application diſſipe la difficulté, & fait admirer ce qui ne faiſoit qu'étonner.

Le meilleur moien d'expliquer la Nature, ſ'il pouvoit être employé ſouvent, ce feroit celui de la contrefaire, & d'en donner, pour ainſi dire, des représentations, en faiſant produire les mêmes effets à des Cauſes que l'on connoitroit, & que l'on auroit miſes en action. Alors on ne devineroit plus, on verroit de ſes yeux, & on ſeroit ſûr que les Phénomènes naturels auroient les mêmes Cauſes que les artificiels, ou du moins des Cauſes bien approchantes.

Fin du III. Tome.

TABLE





T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans le Troisième Tome.

S U I T E D E L A
P R E M I E R E P A R T I E.

S E C O N D E S E C T I O N,

De la variété des idées qui se tire de
leurs Objets.

CHAP. I. **D**ES différents Objets
de nos idées consi-
derés en eux-mêmes, pag. I

CHAP. II. Des rapports que les Objets
ont avec nous, 86

CHAP. III. Des Relations que les
Objets ont entre eux, & premiè-
re-

